

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JANVIER 1775.

TOME XLIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1775.

EXTRAIT.

*Histoire des Maladies internes ; par messire
RAYMOND DE VIEUSSENS, cheva-
lier, conseiller d'État, médecin du Roi
Louis XIV, de l'Académie royale des
Sciences de Paris, de la Société royale
de Londres, pensionné du Roi, & doc-
teur en l'université de médecine de Mont-
pellier : ouvrage posthume, auquel on a
ajouté la Névrographie & le Traité des
vaisseaux du même auteur, en quatre vo-
lumes in-4^o, grand papier, orné d'un
grand nombre de figures en taille-douce,
de grandeur naturelle. A Paris, chez
Valade, libraire ; & à Toulouse, chez
Jean-Jacques Robert, maître ès-arts de*

*l'université de Paris, imprimeur-libraire
près le college royal, 1774.*

Voici une édition d'une partie des œuvres du célèbre Raymond de Vieussens : son histoire des maladies internes n'avoit pas été encore imprimée, l'on en débite actuellement les deux premiers volumes, & les deux autres vont successivement paroître.

Le nom de cet auteur consacré dans les fastes de la médecine, fait lui seul l'éloge de ce nouvel ouvrage, & en garantit tout le mérite.

Peu de médecins ont traité avec autant de succès les différents objets de l'art de guérir, & se sont acquis une plus grande réputation. La plupart de ses ouvrages portent l'empreinte d'un génie supérieur, & supposent les connoissances les plus étendues. Son histoire des maladies est le fruit d'une pratique de plus de quarante années.

Nulle production de ce genre ne présente des faits plus variés, plus piquants, & des succès plus complets dans le traitement des différentes maladies. On sçait quelle exactitude, quelle précision, quelle patience, & pour ainsi dire quelle opiniâtreté M. de Vieussens mettoit dans ses expériences ; & l'on peut assurer, sans exagérer, que depuis Hippocrate, nul médecin n'a porté plus loin l'esprit observateur.

Son histoire des maladies, que nous annonçons, est un ouvrage des plus considérables, qui présente un Traité complet des maladies internes qui affligent l'humanité.

L'auteur, fidèlement attaché à la méthode d'Hippocrate, ne dit que ce qu'il a vu ; il fait ses tableaux d'après nature, & sur le sujet même : toutes ses histoires ne sont que la description exacte des cas particuliers, de la disposition de la nature, du traitement & de l'issue des maladies qu'il a eu occasion d'observer & de traiter. Comme il a vu souvent la même maladie dans plusieurs sujets, accompagnée de symptômes différents, ou compliquée avec d'autres maladies, ce qui présente beaucoup de variété dans les indications, & demande par conséquent des traitements particuliers ; il donne séparément un détail circonstancié de tous ces cas, & la méthode de guérir qui lui a le mieux réussi dans chacun. L'ouverture du cadavre, lorsque l'événement a été funeste, est ordinairement jointe à l'histoire de la maladie : sage méthode qu'il seroit à souhaiter qu'on suivît exactement, & pour la perfection de la médecine, & pour le bonheur du genre humain.

On trouve encore dans cet ouvrage un grand nombre d'observations d'anatomie pratique, & d'expériences aussi curieuses qu'intéressantes, que l'auteur a faites sur dif-

férents cadavres , dont il n'a pas parlé dans ses autres écrits ; avec beaucoup de découvertes anatomiques , & notamment sur les viscères dont aucun anatomiste n'a parlé , ce qui les rend aussi nouvelles qu'utiles & curieuses.

Cet ouvrage ne sçauroit être plus précieux. M. de Vieussens étoit excellent observateur & grand praticien. Les médecins les plus célèbres , les Sydenham , les Baglivi , les Boerhaave , les Haller , les Van-Svieren , &c. ont tous rendu hommage à son mérite supérieur , & reconnu l'importance de ses découvertes : il a joui parmi ses contemporains de la réputation d'un excellent praticien ; M. Briggs reconnoît à cet égard son habileté , & lui témoigne en ces termes sa reconnoissance dans la préface de son Ophthalmographie , imprimée à Londres en 1685 : *Hanc itaque partem ab aliis neglectam excolere studui ; in quâ si quid profecerim , illud summæ benevolentiae doctissimi dexterrimique anatomici D. Vieussenii M. D. & in celeberrimâ academiâ Monspeliensi practici eximii , me magnâ ex parte debere gratus agnosco.*

De tous les hommes célèbres qui sont sortis de l'université de médecine de Montpellier , M. de Vieussens est celui dont elle s'honore le plus ; elle ne l'appelle pas autrement que notre grand Vieussens.

Nous nous dispenserons de parler du fameux Traité des nerfs, & de celui des vaisseaux, qui font partie de cette édition, vu qu'il n'est aucun sçavant qui ne connoisse le mérite de ces ouvrages, les grands éloges qu'ils ont reçus, & qui seuls ont immortalisé leur auteur.

E X T R A I T

Differtatio academica de Cancro, quam duplici præmio donavit illustris Academia scientiarum, humaniorum litterarum & artium Lugdunensis, in conventu publicè habito, die octavo Decembris, anno 1773, auctore BERN. PEYRILHE, doctore medico Tolosano, à regio chirurgorum Parisiensium collegio, Academiæ scientiarum, inscriptionum & humaniarum litterarum Tolosanæ, & scientiarum Monspeliensis socio; *c'est-à-dire : Dissertation académique sur le Cancer, qui a remporté le prix double de l'Académie des sciences, belles-lettres & beaux arts de Lyon, le 8 Décembre 1773; par M. BERN. PEYRILHE, docteur en médecine de l'université de Toulouse, membre du college royal de chirurgie de Paris, de l'Académie des sciences, inscriptions & belles-lettres de Toulouse,*

8 DISSERTATION ACADÉMIQUE

& de la société des sciences de Montpellier. Paris, chez de Hanfy le jeune & Didot le jeune, 1774, brochure in-12, de cent pages.

Ayant donné dans le Journal du mois de Décembre une analyse du *Traité de M. Dupré de Lisle sur le vice cancéreux*, j'ai cru que mes lecteurs me sçauroient quelque gré si je leur présentais dans celui-ci le précis d'une Dissertation que l'Académie de Lyon a jugée digne du prix double qu'elle avoit proposé sur ce même sujet si important pour la médecine. M. Peyrilhe, qui en est l'auteur, a réduit la question proposée par l'Académie aux quatre objets suivans. 1^o *Rechercher la cause du vice cancéreux* ; 2^o *en déterminer la véritable nature* ; 3^o *en assigner les effets & en donner la raison* ; 4^o *renfermer dans certaines bornes la possibilité de guérir le cancer par les remèdes internes & externes* ; 5^o *enfin proposer la meilleure méthode de traiter cette terrible maladie.*

Il commence par annoncer qu'il regarde le squirre & le cancer comme une seule & même maladie, dont il établit quatre degrés. Dans le premier elle se présente sous la forme d'une tumeur dure, rénitente, sans altération de la couleur de la peau, accompagnée quelquefois d'une grande

douleur , quelquefois fans douleur, ou avec très-peu de douleur.

Dans le second degré cette tumeur cesse de croître , la douleur se dissipe , ce qui dure plus ou moins long-temps.

Mais il arrive enfin que par sa nature, ou à l'occasion d'un traitement inconsideré , d'un mauvais régime, de quelque coup, &c. la douleur se renouvelle , devient lancinante & comme brûlante. Cette douleur ne se soutient pas toujours avec la même intensité , elle se réveille à certains intervalles, sur-tout le soir. Cet état constitue le troisieme degré.

Dans le quatrieme tous les symptômes s'aggravent , la tumeur devient inégale , pointue ; les vaisseaux qui l'avoisinent se gonflent , deviennent noirs, bruns ou violets. La tumeur s'accroît dans cet intervalle , se ramollit çà & là. Enfin la peau s'ouvre & montre un ulcere hideux , dont les bords sont épais, durs , renversés, tantôt d'un rouge pâle , tantôt livides ; il en découle un ichor âcre , fétide , brun , jaune , verd , sanguinolent ; cet ulcere s'étend & ronge toutes les parties voisines ; enfin la malade termine sa carrière dans les tourments les plus affreux, si on n'y apporte pas remede.

C'est la lympe qui arrose le tissu cellulaire & celui des glandes , que notre auteur

regarde comme la cause matérielle du cancer : il admet au rang des causes éloignées toutes celles qui peuvent condenser cette lymphe, soit médiatement, soit immédiatement ; ou qui, diminuant le diamètre des vaisseaux, tendent à en ralentir le cours. Le virus cancéreux, ou cet ichor qui cause les ravages du troisième & quatrième degrés, est, selon lui, l'effet & non la cause de la maladie.

Mais quelles sont les causes qui font ainsi dégénérer la lymphe ? On conçoit aisément que tout ce qui en ralentit le cours dans les vaisseaux du tissu cellulaire ou glanduleux, peut en produire peu à peu la stagnation, la concrétion & l'induration. Dans cet état, la lymphe arrêtée n'a plus aucune communication avec le reste des humeurs ; il ne se conserve qu'une légère inhalation & exhalation, & peut-être un foible mouvement circulatoire dans les plus gros vaisseaux (a). Mais cette lymphe ainsi stagnante doit nécessairement tomber enfin en putréfaction avec les vaisseaux qui la contiennent, & c'est cette lymphe ainsi putréfiée que M. Peyrilhe regarde comme le véritable virus cancéreux ; c'est pourquoi il s'attache à

(a) L'auteur nous a fait prier d'avertir qu'il y a à la page 15, d'où ceci est tiré, une transposition qui en altere absolument le sens, il faut rapporter la première ligne de cette page 15. à la seconde ligne de la page 14.

prouver dans sa seconde section que la lymphe doit nécessairement subir ce mouvement de putréfaction dans la tumeur.

Il observe d'abord que toutes les humeurs animales se putréfient nécessairement toutes les fois qu'elles sont stagnantes dans un lieu modérément chaud, pourvu qu'elles soient douées encore de quelque mouvement de fluidité : d'où il conclut que les concrétions cancéreuses sont à l'abri de la putréfaction tant qu'elles sont absolument privées de l'humidité ; mais elle y naîtra bientôt, pour peu qu'il survienne une humidité étrangère qui donne le branle au mouvement de ces humeurs, ce qui explique pourquoi on voit des squirres subsister pendant un grand nombre d'années sans causer le moindre accident ; & fait connoître le danger des humectants, & des lieux humides & marécageux, pour les personnes qui portent dans leur sein un principe cancéreux.

Mais d'où vient cette humidité qui fait entrer en putréfaction une lymphe stagnante & comme pétrifiée, au bout d'un temps, quelquefois très-considérable ? M. Peyrilhe observe qu'il n'est pas possible de supposer que toute la masse de la tumeur soit dépourvue d'humeurs vitales ; il prétend donc qu'il y a à la vérité çà & là de petites places absolument dépourvues

d'humeurs circulantes, & qui ne conservent un reste de vie que par l'irradiation des esprits animaux, tandis que dans tout le reste les humeurs conservent un mouvement circulatoire, à la vérité très-irrégulier. Lorsque la tumeur vient à vieillir, il arrive plutôt ou plus tard que les parties dans lesquelles il ne reste plus aucun mouvement viennent à être humectées par les vapeurs qui s'exhalent des parties voisines; ou à être inondées par la lymphe qui s'épanche de quelque vaisseau lymphatique rompu; ou qu'enfin la chaleur vitale liquéfie la lymphe arrêtée, comme celle de la poule qui couve rend les humeurs contenues dans les œufs beaucoup plus fluides. En voilà plus qu'il ne faut pour donner le branle à la putréfaction, qui ne s'arrête que lorsque toute la masse des humeurs arrêtées a été convertie en cet ichor âcre & corrosif, de nature alcaline volatile, comme l'observe Gaubius. Cette humeur putride n'a pas la même énergie dans tous les sujets : de-là viennent les effets variés qu'on lui voit produire. Cependant ses effets sont d'autant plus terribles, que la tumeur qui lui a donné naissance étoit plus dure & plus ancienne, & que les humeurs du sujet ont plus de propension à la diathèse putride.

On observe toujours sur les cadavres qu'on porte dans les amphithéâtres, que les

nerfs & les vaisseaux de tous les genres sont les dernières parties qui entrent en putréfaction. L'auteur se sert de cette observation pour expliquer le renouvellement des douleurs dans le troisième degré du cancer. Ces douleurs ne se réveillent jamais tout-à-coup; elles sont précédées d'une espèce de titillation & de prurit, lesquels, s'ils partent du fond de la tumeur, annoncent sûrement l'approche des douleurs, & par conséquent le passage du cancer du second au troisième degré. Il n'en est pas de même s'ils ne se font sentir qu'à la surface de la peau.

M. Peyrilhe prouve ensuite, non-seulement qu'il est possible que les humeurs passent à une putréfaction parfaite dans le vivant, ce que quelques auteurs avoient nié, mais encore qu'il existe des humeurs ainsi putréfiées dans les différents foyers qui se forment dans les cancers. Il dit avoir recueilli dans cinq petites locules qu'il trouva dans la mamelle cancéreuse d'une femme de trente-trois ans environ, cinq gros d'un fluide limpide & jaunâtre dans lequel l'esprit-de-vin rectifié, l'huile de vitriol & la chaleur de l'eau bouillante ne produisirent aucune apparence de coagulation. Il cite une observation semblable de Becket, rapportée par Richard Guy, dans son *Essai sur les tumeurs squirreuses*. Ayant ensuite dé-

pouillé la tumeur de la peau & du tissu adipeux, il en exprima une once cinq gros de suc sur lequel il répéta les mêmes expériences ; ce suc parut plus disposé à se coaguler, quoique plus foiblement que la liqueur de l'amnios ; ce qui lui fit conclure que c'étoit une lymphe qui n'avoit subi encore qu'un commencement de fermentation putride. Il a fait les mêmes observations avec le même succès sur une tumeur squirreuse de la jambe, & sur une mamelle cancéreuse au troisieme degré, qu'il emporta à une femme morte subitement huit heures auparavant. Il a observé aussi très-scrupuleusement l'état des solides : tantôt ils lui ont paru avoir la consistance d'un cerveau à demi cuit, (ce sont ses expressions) tantôt celle du cartilage : la couleur étoit différente dans les différentes parties, blanche, cendrée, citrine, violette, noire, &c ; & si on en excepte quelques lambeaux de vaisseaux, on y distinguoit à peine quelque vestige d'organisation. Ces parties, jetées dans l'eau bouillante, exhaloient plutôt ou plus tard une odeur de foie de soufre.

Il n'est donc pas étonnant si les ulcères cancéreux présentent tous les phénomènes de la putréfaction ; il n'y a que le dégagement du fluide aérien, qui, selon Pringle & Macbride, accompagne toujours le com-

mencement de la putréfaction , qu'il n'est pas si aisé d'appercevoir : mais notre auteur croit en avoir trouvé une preuve dans le cadavre de la femme qui fait le sujet de la seconde observation ; toute la membrane cellulaire qui enveloppoit & pénétrait la tumeur , la membrane extérieure des poumons , & les poumons eux-mêmes étoient distendus par un air développé , de sorte qu'ils paroissent comme soufflés. D'après cette idée , notre auteur réfute l'opinion de ceux qui ont pensé que le virus cancéreux étoit de nature acide ; il cite M. Guy , qui assure l'avoir vu faire effervescence avec l'acide vitriolique ; il dit avoir observé lui-même cette effervescence , quoiqu'elle ne fût pas bien sensible.

Il apporte ensuite les raisons qui l'empêchent de croire que le vice cancéreux puisse être héréditaire ; mais il pense , avec la plus saine partie des praticiens , qu'il est contagieux. Pour le prouver , il rapporte qu'ayant injecté environ deux gros de sanie cancéreuse dans une plaie qu'il avoit faite sur le dos d'un chien , il y survint en vingt-quatre heures un ulcère du plus mauvais caractère.

Je ne suivrai pas M. Peyrilhe dans l'explication qu'il donne de tous les phénomènes qui accompagnent les cancers ; j'observerai seulement qu'il distingue les can-

cers secondaires des primitifs, en ce qu'ils contiennent, même dès leur première apparition, un principe de putréfaction, puisqu'ils doivent leur origine à l'absorption du virus cancéreux. Il ne croit pas, avec Gendron & M. Dupré, que ce qu'on appelle les racines du cancer soient de son essence; il les regarde comme autant de vaisseaux lymphatiques oblitérés par une lymphe concrète qui leur donne l'apparence de ligaments; & il explique très-bien comment ces racines, lorsqu'on néglige de les extirper, donnent quelquefois naissance à un nouveau cancer. Il ne montre pas moins de sagacité dans l'explication qu'il donne des effets du virus cancéreux sur les os mêmes.

Je me hâte d'arriver à la quatrième section, dans laquelle l'auteur entreprend d'assigner jusqu'à quel point il est possible de guérir le cancer par l'usage des remèdes internes & externes. Dans leur premier degré, les tumeurs cancéreuses sont susceptibles de résolution, & il arrive souvent que la nature ou l'art parviennent à les résoudre. Il n'en est pas de même dans le second degré, lorsque la maladie est ancienne, & que l'organisation de la partie est totalement détruite; il seroit dangereux d'en tenter la résolution; mais lorsqu'elle est récente, & que la partie peut encore reprendre

reprendre son organisation primitive, on peut avoir recours aux fondants, aux résolutifs & aux autres médicaments qui conviennent dans le premier degré; mais rien, selon notre auteur, n'est plus difficile que la juste application de ces médicaments, trop & trop peu d'activité sont également funestes: de-là vient qu'il est si rare de voir résoudre des cancers parvenus à leur second degré. Tous les auteurs s'accordent à regarder comme absolument incurables tous les cancers qui sont une fois parvenus à leur troisième degré, & à plus forte raison, à leur quatrième.

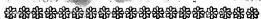
Il n'y a donc de salut à espérer, comme M. Peyrilhe l'annonce dans sa cinquième section, qu'en séparant la masse cancéreuse des parties saines. On a tenté d'obtenir cette séparation par différents moyens, tels que la suppuration, les caustiques, le fer rouge & le scalpel.

Les meilleurs praticiens excluent les suppuratifs ordinaires de la cure des tumeurs cancéreuses; il en est de même du fer rouge; mais ils ne sont pas également d'accord sur l'usage des caustiques. Notre auteur se déclare hautement contre, & les raisons sur lesquelles il s'appuie paroissent portées jusqu'à l'évidence: il ne nie cependant pas qu'on n'ait quelquefois opéré par leur moyen des cures véritables; mais

ces effets heureux des caustiques sont aussi rares que leurs ravages sont communs ; & si l'on entend citer un si grand nombre de cures opérées par leur moyen , on ne doit l'attribuer qu'à l'inadvertance qui fait souvent confondre les ulcères chancreux avec les véritables cancers , ce qui l'engage à donner les signes auxquels on peut les distinguer. Il ne reste donc que l'extirpation par le moyen du scalpel ; c'est en effet la méthode la plus douce & la plus sûre , de l'aveu de tous les praticiens. Mais quels sont les cancers qu'on peut extirper avec succès ? quels sont ceux qu'on doit éviter d'opérer ? Notre auteur entre dans les détails les plus satisfaisants sur chacune de ces questions , mais les bornes d'un extrait ne me permettent pas de les rapporter.

Lorsque l'ulcère a une certaine étendue , le chirurgien perd ordinairement toute espérance ; cependant l'art adoucit quelquefois les symptômes , prolonge la vie , & peut même opérer la cure. Outre l'extirpation , qui réussiroit souvent si en même temps on combattoit par des remèdes convenables la disposition cancéreuse , on peut la tenter par les seuls médicaments. Les indications qui se présentent à remplir sont , 1^o de détruire la putridité existante , 2^o en empêcher la propagation , 3^o séparer la masse qui a perdu son organisation ,

4^o enfin consolider l'ulcère. On sent bien qu'un remède capable de détruire la putridité cancéreuse rempliroit la plus importante de ces indications ; mais il paroît qu'on l'a cherché jusqu'ici très-inutilement. Le célèbre M. Lecat croyoit qu'on pourroit découvrir un jour un remède suppuratif applicable à la nature du cancer. M. Peyrilhe demande si le *gas sylvestre* qui s'exhale des matières en fermentation ne seroit pas un suppuratif tel que le desiroit M. Lecat ? Il en a fait l'essai sur deux femmes, qui en ont éprouvé un soulagement assez marqué pour lui faire espérer qu'en perfectionnant la méthode d'appliquer cet antiseptique, on pourra parvenir à opérer des cures complètes & radicales.



OBSERVATIONS

Sur deux pleurésies ; par M. DUPLAN, médecin à Laborde en Bigorre.

Comme la médecine a pris naissance de l'observation, c'est aussi l'observation seule qui peut la conduire à la perfection : par état nous sommes obligés de ne laisser rien perdre de ce qui peut y contribuer. Les observations que je donne sont fort communes, mais elles ne sont pas pour cela

de moindre utilité. Ce n'est pas la rareté qui fait les bonnes observations, dit M. Zimmermann dans son *Traité de l'Expérience* : un médecin qui établit par des observations exactes la cure des maladies les plus communes, fait beaucoup plus pour la société, que celui qui ne s'attache qu'à des observations peu fréquentes, précieuses, il est vrai, dans une collection académique, mais de peu d'usage dans la pratique.

1^{re} OBSERVATION. Un jeune homme de cette paroisse, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin, travaillant presque continuellement sur la montagne, exposé jour & nuit à toutes les injures du temps, alla le 11 Janvier de l'année dernière à la chasse. Fatigué par de violentes courses, il fut saisi d'un frisson général, d'une légère douleur au dos, mal de tête & accablement. Bientôt la douleur changea de place, pour se fixer au côté droit entre les vraies & fausses côtes; alors la chaleur, la soif, une toux précipitée & fatigante se déclarèrent, la respiration devint gênée, & il parut quelques crachats secs, arides & salés. Le malade passa ainsi toute une nuit; le lendemain il s'aperçut que ses crachats étoient teints d'un sang vermeil, & qu'il en avoit rempli les environs de son lit. Je fus appelé ce jour-là; le

pouls étoit dur , vif & ferré , la bouche aride , le vifage allumé , le cou enflé , les yeux étincellants , la chaleur très-grande , la respiration courte & gênée. Je le mis à la diete ; j'ordonnai une saignée du bras du côté affecté , des fomentations émollientes sur le côté , des loochs , des tisanes pectorales & adoucissantes. Cependant le point de côté étoit toujours également violent , la toux aussi opiniâtre. Je fis réitérer la saignée deux heures après la première : on tira un sang couenneux. Alors tous les symptômes parurent se mitiger ; & le malade presque suffoqué respira plus aisément , & revint à lui peu à peu. Ce même jour sur le tard , lorsque la fièvre paroissoit se rallumer , je lui fis servir un lavement avec l'eau d'orge , le miel & le nitre ; il procura quelques selles avec beaucoup de vents. Cette nuit fut assez tranquille.

Le calme fut de courte durée ; le lendemain suivant , & le troisième jour de la maladie , tous les symptômes assoupis reparurent avec plus de force. Le pouls fut fort , fréquent , la peau sèche , le vifage rouge , le cou enflé , la respiration très-pénible , la toux fort précipitée avec des crachats sanguinolents , l'urine rouge , sans sédiment , la langue aride , l'haleine puante & chaude. Je revins encore à la saignée ; & , par la même ouverture , je fis tirer environ douze

onces de sang qui avoit la même couleur & la même consistance à peu près que le premier. Aussi-tôt après cette saignée, le mal diminua ; la chaleur fut plus modérée, la respiration plus libre, & le malade après une légère sueur se trouva beaucoup mieux. Les mêmes remèdes tant internes qu'externes furent continués. Le lavement qu'on servit ce soir-là entraîna trois selles copieuses ; noires & extrêmement fétides. Cette nuit ne fut pas encore fort orageuse pour le malade.

Le quatrième jour tout paroissoit être changé en mieux. Le pouls n'annonçoit pas un grand état de fièvre, il étoit foible cependant ; le point de côté étoit à peine sensible, la langue humectée, les urines troubles représentant une légère ombre de sédiment ; les crachats en plus grande quantité, mieux cuits, on y appercevoit à peine quelque vestige de sang, le ventre se vuidoit de lui-même, & l'appétit pour les aliments sembloit revenir.

C'étoit ainsi que je me laissois conduire par une vaine espérance. Je ne prescrivis rien ce jour-là, pas même un lavement, afin de ne point interrompre témérairement la nature dans ses salutaires opérations.

Le cinquième jour tous les symptômes funestes se développèrent avec fureur, la chaleur fut âcre & brûlante, la respiration très-

laborieuse, le visage enflammé, les yeux fixes, le pouls dur, ferré & quelquefois intermittent; les crachats entièrement supprimés, avec une petite toux très-incommode; les urines rouges, sans sédiment, & coulant à l'insçu du malade; enfin tout manifestoit un danger de mort presque inévitable. J'ordonnai un lavement, & l'application des vésicatoires aux deux jambes; mais ces remèdes ne produisirent aucun changement dans la maladie. Tous ces maux deviennent plus graves d'un moment à l'autre. Vers midi le délire s'annonce; le malade comme un furieux saute du lit, mais ses forces ne peuvent le soutenir, il tombe bientôt à terre presque sans vie; je suis appelé en grande hâte. Le pouls est petit, fréquent, foible, intermittent, le visage pâle, le nez aigu, les tempes creuses, les lèvres livides, les yeux tournés, roides & obscurs, froid par tout le corps, la poitrine élevée, l'abdomen retiré, la respiration interceptée, la tête penchée sur le cou & tombant sur les épaules; en un mot on ne voyoit par-tout que la vive image de la mort. Je fais mettre ses jambes dans un bain chaud; &, après les avoir fait frictionner pendant quelque temps, je fais ouvrir la veine du pied, mais en vain; pas une goutte de sang ne sortit de cette large ouverture; je tentai la même chose de l'au-

tre pied, mais aussi inutilement. Je fais remettre ses jambes dans un bain presque bouillant ; dans le moment je vois le sang sortir abondamment de l'une & de l'autre ouverture ; le malade pousse un grand soupir, ses yeux se rassurent, son visage reprend un peu de couleur, la respiration se rétablit par degrés, une douce chaleur vient ranimer tout son corps, le battement des artères devient égal & réglé, & notre malade s'endort une heure après. Il fut bientôt inondé d'une sueur qui continua le sixième & le septième jours ; les crachats reparurent en quantité, les urines déposèrent un sédiment blanc. Le huitième il fut purgé avec un simple minoratif ; sa tisane fut pectorale & un peu incisive, son looch propre à déterger les poumons, & le régime convenable à son état. La convalescence fut un peu longue, cependant sa santé fut bien rétablie en moins d'un mois.

RÉFLEXION. Faut-il attribuer à la dernière saignée la guérison de ce malade ? Il est clair qu'elle y a beaucoup contribué, pour ne pas dire qu'elle l'a entièrement opérée. Avois-je des indications suffisantes pour la conseiller ? J'avoue franchement que si je n'avois cru mon malade sans ressource, je n'aurois pas pris peut-être cette voie. Peut-on m'accuser de témérité de m'être conduit ainsi ? On doit me prouver.

avant, qu'il y en a de hasarder quelque remède dans des cas où il est moralement impossible que le malade se sauve. Mais la saignée étoit-elle le seul, le plus prompt & le moins dangereux que je pusse employer? Le lecteur devinera aisément ma réponse à cette question, quoiqu'il soit très-difficile de la décider. L'événement a justifié ma conduite; le malade d'ailleurs fût-il mort entre les mains du chirurgien, j'aurois cru ma conscience à l'abri de toute inquiétude.

II^e OBS. Une femme de la paroisse d'Asque, âgée de trente-trois ans, d'un tempérament mélancolique, vive & affectée des moindres excès, dont la poitrine ressentait presque toujours l'effort, déjà mère de quelques enfants, après avoir éprouvé les rigueurs d'un temps froid, pluvieux & nébuleux, fut saisie d'un léger frisson, suivi bientôt après d'une grande chaleur, de la céphalalgie, & d'une douleur au dos & aux lombes, qui, gagnant peu à peu les parties antérieures, se fixa au côté droit. Pendant la nuit se déclarèrent la soif & une difficulté de respirer, avec un abattement considérable. Le lendemain tous les symptômes augmentèrent, la toux s'annonça avec des crachats teints d'un peu de sang. On me fit appeler. J'arrivai le jour

d'après ; c'étoit le troisieme. On me détaille une longue fuite de remedes que la malade a déjà pris par le conseil de ses commeres. On croira sans peine que ces remedes étoient chauds & âcres, aussi occasionnerent-ils un mal plus atroce encore , une diarrhée , accompagnée de dureté de ventre , de borborygmes & de violentes tranchées. Les felles étoient fétides & si fréquentes , que les forces de la malade en étoient pour ainsi dire épuisées. Son poulx étoit foible , petit , vermiculaire , la peau & la langue arides , les crachats en petite quantité , la respiration fort pénible , & souvent interceptée jusqu'à faire craindre la suffocation ; les urines supprimées. J'ordonnai une saignée du bras droit ; le sang étoit noir , épais & couenneux. On prépara une tisane avec l'orge , le riz & l'eau de veau , afin d'adoucir & de réparer les forces de la malade ; elle prit quelque bol légèrement astringent , & le même soir on lui servit un lavement avec la seule huile de lin. La plûpart des symptômes s'apaiserent , la diarrhée fut modérée , & la nuit assez tranquille. Le 4 ce mieux se soutient encore ; les mêmes remedes furent continués ; je retranchai seulement le bol. Cependant sur le soir la malade fut plus altérée , les crachats diminuerent , la diarrhée reprit son cours ; tous ces symptômes aug-

menterent pendant la nuit qui fut toujours inquiète & souffrante. Le lendemain tout devint plus alarmant. La malade fut sans sentiment, plongée dans une profonde léthargie, couchée la face en arrière, les pieds pendants hors du lit, le visage livide, la poitrine élevée, le pouls foible, tremblant, & par fois intermittent; les crachats sont supprimés, une sueur froide & visqueuse a pris la place. On me demande ce que je pense de cette femme: je dis qu'elle fera morte avant midi; mais qu'on lui appliquât tout de suite les vésicatoires aux jambes & aux cuisses: cela est exécuté dans l'instant; on lui fait sentir des liqueurs spiritueuses dont on lui frotte les tempes, la poitrine & les mains. L'alarme est dans tout le quartier, les voisins accourent en foule, on s'occupe à se procurer les choses nécessaires pour la sépulture. Six ou sept heures après, voilà que notre prétendue morte se réveille; elle ignore tout ce qui s'est passé, & se plaint d'une violente douleur aux pieds, d'abattement & d'une soif brûlante. On incise les ampoules qu'avoient élevées les cantharides, & après en avoir fait couler une quantité immense d'une humeur séreuse & puante, on les applique de nouveau; les douleurs diminuent un peu, & la malade demande du vin qu'elle boit avec une avidité incroyable. Quelques

moments après elle se couche sur le côté droit, & dort toute la nuit d'un sommeil doux & tranquille. Le flux de ventre cesse comme par enchantement, pour faire place à une sueur tiède & modérée. Le 6 à son réveil elle se sentit plus de forces, & elle demanda à manger. Averti de cet heureux événement, j'arrive chez la malade : son pouls est développé, aisé & égal, la peau douce & moite, les crachats faciles, abondants, blancs & bien cuits, les urines naturelles; ne se plaignant d'autre chose que d'une douleur fixée au cou & à l'épaule droite, ce qui étoit de bon augure. Je rétracte mon premier pronostic, & j'assure le rétablissement de la malade. La sueur continua le 7; des loochs, des tisanes pectorales furent les seuls remèdes que j'ordonnai, avec un régime analogue.

Ainsi se rétablit dans peu de temps cette pauvre femme, contre tout espoir.

O B S E R V A T I O N

Sur une petite-vérole confluyente; par monsieur POMMEL, chirurgien à Coincy-l'Abbaye.

Un jeune homme d'un tempérament assez délicat, âgé de sept à huit ans, deux ou trois jours après s'être brûlé avec un fer

rouge qu'il avoit laissé tomber sur la partie interne & moyenne de la cuisse gauche, fut attaqué, vers le commencement de l'année 1773, d'une petite-vérole confluyente, dont les boutons étoient si abondants que tout le corps en étoit couvert, à l'exception du visage & des parties voisines, où il en parut beaucoup moins que par-tout ailleurs. Les symptômes qui ordinairement annoncent cette maladie, n'eurent rien d'extraordinaire; l'éruption fut aisée, & la fièvre secondaire se fit à peine appercevoir. Tout l'orage sembloit s'être porté du côté de la brûlure. Il y survint une tuméfaction considérable, accompagnée d'une forte inflammation. M'imaginant que cet accident pourroit être avantageux, je m'en occupai plus particulièrement. La suppuration fut très-abondante; je l'entretins jusqu'à parfaite guérison, & quelques jours au-delà de la petite-vérole, qui se termina le plus heureusement possible, malgré le peu de docilité de ce jeune homme, qui ne voulut suivre absolument aucun régime. Plusieurs autres, atteints de la même maladie dans le même temps & dans le même pays, eurent des accidents très-fâcheux; quelques-uns en moururent. Ne doit-on pas attribuer l'heureux événement de celle qui fait le sujet de cette observation, au

seul effet de cette espece de cautere dont nous avons parlé ? & ne pourroit-on pas en tirer des conséquences utiles au traitement de cette terrible maladie , contre laquelle la seule inoculation peut être employée jusqu'à présent avec beaucoup de succès ? Mais malheureusement cette opération à tant d'ennemis , que le seul préjugé où l'ignorance enfantent qu'il sera impossible qu'elle soit jamais généralement admise , comme il seroit à souhaiter qu'elle le fût. Un ou plusieurs cauteris faits dans les premiers temps qu'elle paroît , ne pourroient-ils pas suppléer à son défaut ? L'occasion jusqu'à présent ne m'a pas été assez favorable pour le sçavoir ; il n'est guere d'usage qu'on demande des secours dans les campagnes contre une telle maladie , malgré qu'elle soit très-souvent meurtrière , & malgré les difformités qu'elle laisse tous les jours. Je souhaite qu'on puisse retirer quelques avantages de ces réflexions ; c'est le seul but que je me suis proposé en donnant cette observation au public.

L E T T R E

*De M. MAUDUYT DE LA VARENNE,
docteur-régent de la Faculté de médecine*

CONCERN. LA PETITE-VÉROLE. 31
de Paris, sur un fait particulier con-
cernant la petite-vérole.

MONSIEUR ET CHER CONFRERE,

Je viens de lire dans le treizieme Recueil des Lettres édifiantes, cet ouvrage auquel on peut appliquer à si juste titre ce vers souvent cité,

Cùm flueret lucculentus erat quod tollere velles,

un fait sur la petite-vérole, auquel il me semble que n'ont pas fait attention les personnes qui ont parlé de l'inoculation. Elles ont toutes cité une Lettre du pere d'Entrecolles, imprimée dans le vingtieme Recueil; mais on n'a rien dit, au moins je ne le crois pas, d'une Lettre du même pere, qui se trouve dans le treizieme Recueil. Voici comme il s'exprime à la fin de cette Lettre, page 33 & suiv. Je copie le texte mot pour mot.

« La maniere dont quelques médecins
» Chinois traitent ceux qui ont la petite-
» vérole, mérite d'être rapportée. Ils se
» vantent d'avoir le secret de la transplan-
» ter en quelque sorte, & ils appellent le
» moyen dont ils se servent *miao* : c'est le
» nom qu'on donne au riz en herbe qu'on
» transplante d'un champ dans un autre, &
» aux œufs de poisson déjà animés dont
» on peuple les étangs. Voici donc com-

32 LETTRE SUR UN FAIT PARTIC.

» ment ils s'y prennent. Quand il tombe
 » entre leurs mains un enfant dont la pe-
 » tite-vérole fort avec abondance & sans
 » aucun fâcheux accident, ils en prennent
 » les croûtes qu'ils font sécher, qu'ils pul-
 » vérisent, & qu'ils gardent avec soin. Lors-
 » qu'ils apperçoivent dans un malade les
 » symptômes d'une petite-vérole naissante,
 » ils aident la nature, à ce qu'ils préten-
 » dent, en lui mettant dans chaque narine
 » une petite boule de coton où cette pous-
 » siere est semée, & ils s'imaginent que
 » ces esprits, passant du cerveau dans la
 » masse du sang, forment une espece de
 » levain qui produit une fermentation utile,
 » & que par ce moyen la petite-vérole
 » sort abondamment & sans aucun danger,
 » parce qu'elle se trouve entée, pour ainsi
 » dire, sur une bonne espece.»

Je ne crois pas qu'on puisse accuser le
 pere d'Entrecolles de s'être trompé dans
 le fragment de sa Lettre que je viens de
 copier; d'y avoir appliqué au traitement
 de la petite-vérole naturelle, la pratique
 usitée pour inoculer la petite-vérole arti-
 ficielle.

Si le pere s'étoit trompé dans sa pre-
 miere Lettre, il se seroit rétracté dans la
 seconde, il se seroit corrigé lui-même :
 d'ailleurs, ses expressions sont positives ;
 elles ne permettent pas de douter qu'il
 n'ait

n'ait eu, sur le sujet dont il parle, des entretiens & des détails circonstanciés avec les médecins; il expose leur prétention, qui est d'aider la nature, & non pas, comme dans l'inoculation, de communiquer la petite-vérole. Enfin le terme qu'emploient les médecins pour désigner l'opération dont il s'agit, est différent de celui dont on se sert à la Chine pour désigner l'inoculation. Il n'y a donc aucun lieu de penser que la première & la seconde Lettre du pere d'Entrecolles traitent toutes deux du même sujet. Il est évident au contraire que ce pere a traité deux sujets différents dans ses deux Lettres. Mais les inoculateurs auront remarqué la seconde, parce qu'elle contient uniquement des faits relatifs à l'inoculation; & ils n'auront pas pris garde à la première, parce qu'il n'y est parlé du traitement de la petite-vérole qu'à la fin, & après des matières tout-à-fait étrangères à ce sujet.

Il me paroît donc constant qu'on pratique deux sortes d'inoculation à la Chine. On y suit une méthode qui a pour but le même objet que se proposent nos inoculateurs, & on y en pratique une autre qui nous étoit inconnue. J'ai cru que ce fait méritoit d'être ajouté à l'histoire de l'inoculation, ou, s'il est connu de quelques personnes, qu'il méritoit qu'on lui donnât une

publicité qui lui manque très-certainement, puisque les inoculateurs les plus connus n'en ont pas parlé dans leurs écrits.

Quant au mérite de la pratique chinoise dans le traitement de la petite-vérole naturelle, pour aider la nature, comme le pensent ceux qui suivent cette pratique, il ne m'appartient pas de rien décider. Je laisse aux praticiens à apprécier cette méthode; à prévoir si, dans le cas où la petite-vérole ne sort pas par défaut de ton dans les fibres, d'oscillation de la part des vaisseaux, de mouvement dans les humeurs, un nouveau levain ajouté à un levain naturel, mais trop foible, trop peu actif, ou trop peu abondant, peut fournir à la nature les ressources qui lui manquent.

Je leur laisse de même à juger si, dans le cas d'une petite-vérole confluente cristalline, en comparant les boutons qui ne contiennent qu'une humeur limpide, transparente, fluide, aux boutons d'une petite-vérole bénigne, qui contiennent une humeur blanche, opaque, visqueuse, on peut conjecturer que la matière des premiers boutons n'est fluide, limpide, transparente, que parce que les miasmes qui la rendroient blanche, opaque, visqueuse, ne sont pas poussés à la peau, parce que la fermentation n'est qu'imparfaite, qu'il n'y a qu'une partie de l'humeur de chassée à la circon-

férence, & une autre partie de retenue à l'intérieur.

Les praticiens nous diront si une partie de l'humeur retenue à l'intérieur ne suffit pas pour causer l'érétisme trop violent des fibres, le mouvement impétueux des fluides, & les divers symptômes qui ont coutume d'avoir lieu dans les petites-véroles malignes.

Ils nous apprendront de même si un levain d'une bonne espece, c'est-à-dire un levain capable de faire entrer la masse entière de l'humeur morbifique en mouvement, est capable de produire une fermentation qui pousse tous les miasmes à la peau, qui fasse disparaître par conséquent tous les accidents, & change la nature maligne de la maladie en une nature bénigne.

Les praticiens décideront encore si un levain introduit quand le mal se manifeste déjà, un levain, dis-je, qui n'agit ordinairement qu'au bout de quelques jours quand il ne rencontre pas des humeurs qui lui soient analogues, peut avoir une action subite quand il se mêle à des humeurs déjà en mouvement, qui ont avec lui beaucoup d'affinité, mais qui n'en ont pas encore assez.

Enfin ils prononceront si la méthode chinoise peut être jamais essayée; dans quels cas, & de quelle maniere; soit qu'on l'em-

36 LETTRE SUR UN FAIT PART. &c.

ploie lorsque la petite-vérole ne sort pas par défaut de force, ou lorsque les boutons semblent ne recevoir qu'une partie de l'humeur qui devroit être chassée; enfin lorsque leur forme, leurs différentes qualités, annoncent une petite-vérole contre laquelle on ne connoît pas de ressources.

Pour moi, je n'ai voulu que faire connoître un fait considérable dans l'histoire de l'inoculation; je laisse, comme je l'ai dit dans le cours de ma Lettre, aux praticiens à prononcer sur ce fait & à l'apprécier.

Je remarque que le pere d'Entrecolles ne donne pas la pratique dont il parle comme universelle, mais comme celle de quelques médecins. Cette remarque n'autorise à conclure ni pour ni contre la pratique. L'inoculation telle que nous la connoissons a ses adversaires. L'expérience seule peut prononcer distinctement à son égard. Il se pouvoit donc que la méthode dont j'ai parlé, qui n'est que celle de quelques particuliers, eût eu ses adversaires à la Chine. Peut-être l'expérience l'a-t-elle aujourd'hui ou fait rejeter entièrement, ou adopter universellement; c'est sur quoi il seroit important que les voyageurs prissent des éclaircissements s'il étoit possible, & ce qu'on pourroit aussi-bien sçavoir à Canton que dans le reste de l'empire.



D É T A I L

De l'accident de quatre hommes morts suffoqués dans une fosse à plâtre souterraine ; communiqué par M. ROCHARD , ancien médecin , chirurgien-major , actuellement retiré à Meaux.

Quatre plâtriers , habitants de la paroisse de Saint-Jean-les-deux-Jumeaux , deux lieues de Meaux , ayant fouillé la terre de quatre-vingt à cent pieds de profondeur , sur une côte dont la face regarde le septentrion , qui s'étend de ce lieu au hameau des deux Jumeaux , après avoir trouvé la veine propre à faire le plâtre , excaverent un espace d'environ quinze à vingt pieds de diamètre , ou à peu près , & cela irrégulièrement & d'une hauteur proportionnée , voulant établir ce travail pour long-temps. Dans ce laboratoire souterrain , ils n'avoient d'air & de jour que par l'issue perpendiculaire qu'ils s'étoient faite en perçant jusqu'à la carrière ; mais , cette ouverture ne suffisant pas pour les éclairer , ils avoient besoin de lumieres , qu'ils ne purent pas tenir allumées , ce qu'ils attribuerent à l'humidité : en conséquence , ils imaginèrent , pour sécher un peu cette fosse , qu'il falloit tâcher d'y allumer du feu : ils choisirent du genié-

38 SUFFOCAT. DE QUATRE HOMMES

vre ; espérant que la bonne odeur de cet arbuſte la rendroit plus ſalubre. Ce fut le 7. Septembre dernier , veille de la fête , qu'ils uſerent de cet expédient , & le nommé Macé l'exécuta : ils comptoient que le feu brûlant le jour de la fête , cela ſuffiroit pour pouvoir le lendemain y deſcendre ſans riſque. Effectivement , ce jour à ſept heures du matin , Macé fut ſur le lieu avec ſon beau frere Jean-François Simoni , âgé de vingt-neuf ans , pour y deſcendre ; il ne fut pas plutôt au fond , qu'il eut aſſez de force pour faire entendre qu'il étoit incommodé : on le remonta au plus vite , ſe ſentant affecté d'un mal de tête qu'il crut malgré cela être plus naturel qu'accidentel , mais certainement cauſé par la vapeur du genièvre mal brûlé , & concentrée dans tout l'eſpace de ce vestibule. Perſuadé cependant de ſon idée , ſe trouvant mieux , il ſe fit re-deſcendre : il n'y fut pas plutôt , qu'il tâcha encore de ſe faire entendre afin d'être remonté une ſeconde fois ; il reprit ſa corde tout étourdi , ſans s'y être attaché. On ne tarda pas à le remonter : malheureuſement , ne s'étant fié qu'à la force de ſes bras & de ſes mains pour tenir la corde , au lieu de ſe l'être entourée par le corps , ne prévoyant pas le progrès de l'affoiſſiſſement & d'un étourdiſſement avant-coureur de ſa ſuffocation cauſée par le défaut d'air &

de la vapeur de ce charbon de genièvre , étant environ à trois pieds du bord du trou près de ceux qui le tiroient , les forces lui manquèrent , il lâcha la corde , & tomba dans la fosse : il y est mort , ayant la tête fracassée , & le corps & les membres brisés.

A l'instant ses camarades , au nombre de trois , le Gros , dit Parisien , François Colnois & Jean Teflier , n'écoulant que la voix de la nature , se mirent en devoir de le sauver , & descendirent successivement , dans l'espérance de lui sauver la vie , l'entendant du fond de la fosse respirer & se plaindre : ils périrent l'un après l'autre , voulant se secourir mutuellement.

Un parent de François Colnois , aussi hardi qu'imprudent , y est néanmoins descendu le lendemain , samedi 10 Septembre , pour en retirer des souliers & des boucles d'argent : il en est heureusement remonté , mais s'en est trouvé très-mal ; il en est cependant revenu.

On a retiré ces pauvres malheureux avec des crochets , tels que ceux dont on se sert pour tirer un seau qui est resté dans un puits.

Il est d'autant plus à présumer que ce n'a été que la vapeur du charbon , résultante de la combustion de ce genièvre , jointe à l'humidité du lieu , qui a causé la mort de

40 OBSERVAT. SUR LA REPLIQUE
ces ouvriers, que depuis le 10 on sçait
qu'on y travailloit tous les jours sans éprou-
ver la moindre incommodité.

OBSERVATIONS

De M. BOSC DE LA ROBERDIERE,
docteur en médecine de la Faculté de
Caen, & associé au college royal des
médecins de Nancy; sur la Replique de
M. PEYRILHE, docteur en médecine de
l'université de Toulouse, membre du col-
lege royal de chirurgie, de l'Académie
des sciences, inscriptions & belles-lettres
de Toulouse, & de la société des sciences
de Montpellier, insérée dans le Journal
d'Octobre 1774.

Quid verum curo & rogo. HORAT.

J'ai été fort surpris, Monsieur, de trou-
ver dans votre Journal d'Octobre la Repli-
que de M. Peyrilhe à ma Lettre insérée
dans la *Gazette de santé*, du 28 Juillet der-
nier. J'ignorerois même encore aujourd'hui
la raison de ce *déclinator*, si ce chirurgien
ne s'étoit pas plaint ouvertement d'avoir
été *dépouillé de ses titres* dans le premier
tribunal. Ce motif est sûrement bien juste,
& je vous prie moi-même de les lui resti-
tuer avec usure.

Mais ce n'est pas encore l'unique but de

la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire. M. Peyrilhe se défend dans son *post-scriptum*, de l'invitation que M. Gardane lui avoit faite de prouver *sa théorie*, (par adoption, comme tant d'autres découvertes,) en disant que je ne l'ai point combattue *par des raisons*. Après avoir averti M. Peyrilhe que ce point n'est qu'accessoire dans notre affaire, il me permettra de lui rappeler cet axiome de logique, qu'il a sûrement perdu de vue : *Si incumbit onus probandi, qui dicit*. Il verra donc qui de lui ou de moi est en avance. Il est fâcheux qu'après s'être tiré aussi avantageusement de ce pas, il saute lestement sans répondre à l'invitation essentielle qui lui étoit faite, de prouver *sa découverte d'une manière plus victorieuse*. Apparemment il n'avoit rien de neuf à nous dire sur l'article ; je l'avois vu comme lui depuis long-temps. Mais de quel droit, après un silence aussi raisonnable, s'approprie-t-il modestement les lauriers de la victoire ? C'est ce qu'aucun de nos lecteurs ne pourra comprendre ; c'est ce qui me détermine, contre le propos que j'avois fait de ne plus parler de cette dispute, à représenter au public les pièces décisives du procès, au moyen desquelles il jugera enfin M. Peyrilhe sans appel.

Il ne fera pas besoin de puiser de plusieurs sources. Le ouvrages de Sylvius de

42 OBSERVAT. SUR LA REPLIQUE

Leboë suffiront pour convaincre les mécréants ; il a traité notre question le plus en grand, & je ne chercherai point d'autorité ailleurs. Je ne puis néanmoins m'empêcher de remarquer que si M. Peyrilhe avoit lu le *Cours de Chymie* de Lémery avant de le citer, il n'auroit probablement pas avancé que cet auteur n'avoit *pas même entrevu* la propriété antivénérienne des alcalis volatils ; il peut consulter ses *Remarques* sur l'article *Revivification du cinabre*. Ce petit avis apprendra aux connoisseurs, qui de nous deux se borne à lire dans les tables. Je passe au point essentiel.

J'entreprends donc de prouver que F. de Leboë Sylvius a conseillé les alcalis volatils, comme *agents suffisants de la curation de la vérole générale*. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire son texte de *Lue veneréa*, qui se trouve à la page 506 de l'édition de ses œuvres, in-fol. Genève, 1681. Si M. Peyrilhe s'est contenté d'extraire les §. 201, 202 de cet opuscule qui contient son *nouveau remède*, sans faire attention au reste, il peut fort bien n'avoir point saisi l'idée de l'auteur dans toute sa force. J'en conviens. Ce n'est pas ma faute ; en lisant tout, il eût senti lui-même la vérité de la thèse que je soutiens. Quoi qu'il en soit, en rapprochant les traits qui lui ont échappé, je veux le mettre hors de doute.

D'abord il faut remarquer que de Leboë regardoit la vérole comme le produit d'un acide qui infectoit le sang & les autres humeurs à sa maniere. Que ce systême soit vrai ou faux, ce n'est point là ce que nous avons à examiner. Notre auteur allegue en détail les raisons qui l'obligent à penser ainsi : après de longues réflexions il persiste dans son avis : *Concludimus veneream luem produci ab humoribus acidis, & acrimoniâ suâ tum sanguinem ipsum, cæterosque ex ipso humores ortos... corrumpentibus ac rodentibus.* §. 144. Ce n'est que parce que la vérole consiste dans un acide particulier, que le mercure triomphe de ses attaques ; c'est en captivant cet acide : *Adde quod lues ista solo mercurio acido cum unguentis mixto & illito curetur felicissimè.... quod ipsum confirmat produci ab acido hanc luem ; postquam illud in se allicit vel admittit mercurius.... sicque luem istam curat.* §. 86. En effet, après la pîtuite qui se rencontre dans le corps humain, il n'est point de corps auquel l'acide ait plus de penchant à s'unir qu'au mercure : *Præter pituitam verò in humano corpore occurrentem nil forsan est extrâ ipsum, cui faciliùs ac penitiùs se viribus integris admisceat spiritus acidus, quàm ipse mercurius.* §. 144. Et voilà, suivant Sylvius, pourquoi le mercure est si efficace dans la vérole : *Hanc*

44 OBSERVAT. SUR LA REPLIQUE

igitur rationem puto mercurii in lue venerea utilis. §. 150.

Notre docteur estime que la vertu anti-vénérienne des bois sudorifiques, est fondée sur une raison semblable. Ce sont les sels volatils qu'ils contiennent, qui leur donnent de l'activité dans cette maladie: *Eundem spiritum acidum in lue venerea peccantem arguunt ligna, cortices, radices, gummosa.* §. 169. *Gummi siquidem tale sale volatili & oleo aromatico abundat, à quo proinde cum curetur venerea lues, patet id accidere quatenus occurrit suo contrario.* §. 170.

Puisque tant de raisons tirées de la nature des symptômes vénériens, & des remèdes propres à les combattre, annoncent l'acidité du virus vérolique, il est donc manifeste, dit Sylvius, que la curation de la vérole générale consiste dans la correction de cet acide: *Manifestum sit universalem luis venerea curam quaerendam ponendamque in spiritus istius acidi acris correctione.* §. 177. Tous les correctifs de l'acrimonie acide, seront propres à remplir cette indication. Les simples, comme les spiritueux volatils, l'esprit-de-vin, &c, les huileux, les alcalis fixes, les aqueux, trouvent ici leur place, suivant notre auteur; mais il compte bien davantage sur les anti-acides composés, dans l'ordre desquels il met, 1^o les

alcalis volatils : *salia volatilia ex sale lixivo fixo & spiritu volatili, naturâ vel arte junctis, orta, qualia sunt sal volatile cornu cervi, urinæ, cujus species existit spiritus salis ammoniaci dictus, &c.* §. 184. 2° Les huiles aromatiques : *olea aromatica omnia, qualia sunt oleum succini, cornu cervi, &c.* §. 185. On a bien raison de dire que les grands esprits se rencontrent dans leurs pensées. Ne semble-t-il pas que Sylvius a prévu l'idée de M. Peyrilhe, qui commença ses essais par l'usage des huiles empyreumatiques, dont il a observé de bons effets dans la vérole ? 3° Les teintures aromatiques spiritueuses. 4° Les décoctions des bois sudorifiques, qui sont les plus usités de tous ces remèdes : *Ex quibus omnibus ad luis veneræ curationem in frequentiori usu sunt decocta ex radicibus chinæ atque salsaparillæ, lignis verò guaiaci & sassafras.* §. 192, &c.

Il est facile de voir par cette suite de passages, que Sylvius est fidele à son hypothèse dans l'exposition des remèdes anti-vénériens, & de leur manière d'agir ; qu'il fait un article de la curation de la vérole par les seuls alcalis volatils, comme de toutes les autres méthodes qu'il propose. On voit aussi que sa théorie tend, comme celle de M. Peyrilhe, à rappeler aux principes généraux de la médecine le traitement des maladies vénériennes, que ce chirurgien

46 OBSERVAT. SUR LA REPLIQUE

prétend n'avoir pu y être ramené jusqu'ici : *Hoc autem fundamento satîs feliciter posito , putamus longè planius & facilius posse nos in hujus affectûs curâ rationali & dogmaticâ progredi , quinimò ejusdem curæ hætenus ferè empiricè duntaxat institutæ rationes veras elicere. §. 145.*

Que M. Peyrilhe vienne maintenant nous dire qu'il n'est point content de l'autorité de Sylvius sur la vertu antivénérienne des alcalis volatils, parce qu'il en parle d'après la *supposition de l'acidité du virus vénérien*. Il peut également refuser le témoignage de cet auteur sur l'usage du mercure, des bois sudorifiques, &c. qu'il appuie sur le même principe. Vous sentez de reste la frivolité de ce prétexte.

Mais le docteur Sylvius ne s'en est pas encore tenu-là. Afin de témoigner davantage son attachement spécial au traitement de la vérole par les alcalis volatils, qu'il vouloit mettre en vogue ; après en avoir fait mention à leur rang, il les recommande en particulier : *Sed corrigendæ aciditati in veneræ lue peccanti conducere quoque novi & quidem per experientiam , non tantùm radicum , corticum , lignorum & præsertim aromaticorum decocta , sed salia quoque lixiva & præsertim volatilia , quæ proindè medicinam facientibus commendo. §. 201. Usus , inquam , salium volatilium frequens*

multum præstat in correctione ac emendatione tum spiritûs acidi, tum pituitæ viscidæ in lue venereâ peccantis. §. 202. Ce ne sont point là des assertions vagues d'un médecin qui soupçonne la vertu antivénérienne des alcalis volatils ; c'est un praticien expérimenté qui s'en est servi avec succès, & qui en recommande l'usage aux médecins ses confrères. Ces deux derniers passages cités dans la *Réponse* de M. Peyrilhe, ne tirent-ils pas une énergie nouvelle de ce qui les précède ? Et si quelqu'un devoit se faire gloire de la découverte de la faculté antivénérienne des alcalis volatils, n'appartiendrait-elle pas à Sylvius ? Ce médecin ne s'est pas néanmoins avisé d'en tirer vanité. Après avoir exposé ce qu'il sçait, il se contente de dire que l'industrie du médecin consiste à trouver de nouveaux remèdes, & de nouvelles méthodes de les administrer. Il propose naïvement ses vues sur l'*appropriation* de chaque traitement aux circonstances ; puis il s'écrie avec admiration : tant il y a de moyens de guérir la vérole ! *Aded nulla via est, quæ non conducatur lue venereæ curandæ !* §. 211.

Je crois en avoir assez dit pour satisfaire M. Peyrilhe, qui *désiroit des autorités qui confirmassent l'efficacité des alcalis volatils dans les maladies vénériennes, & qui n'en avoit pas.* Je le tiens quitte de remerciements

48 OBSERVAT. SUR LES ACCIDENTS

pour la peine que j'ai prise de lui en offrir. *La vérité ne tarde pas à se montrer à ceux qui la cherchent sincèrement ; avec de la bonne-foi , il est bien difficile que M. Peyrilhe la méconnoisse désormais.* Le prix de mon travail sera la satisfaction de la lui avoir montrée.

M. Peyrilhe ne doit point craindre au reste d'accélérer, par un aveu sincere, la *décrépitude* de son *nouveau remede*. Il n'en est point des médicaments comme des femmes, dont les années corrompent les attraits ; l'alcali volatil au contraire, recommandé dans la vérole par un médecin célèbre du siècle passé, n'en conservera que plus long-temps la *vigueur*.

Votre impartialité, Monsieur, me fait espérer que vous accorderez à cette Replique la même grace que vous avez octroyée à la Réponse de M. Peyrilhe. Je vous prie de lui accorder une place dans votre prochain Journal. En l'attendant, j'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION.

Sur les accidents produits par la vapeur du charbon, avec la méthode qu'on a suivie pour y remédier ; par M. BANAU, docteur en médecine.

M. l'abbé Briquet de Lavaux, prêtre,
fut

fut trouvé suffoqué par la vapeur infecte du charbon ; le mardi 28 Novembre ; entre six & sept heures du soir, quoique la chambre fût d'une grandeur ordinaire. J'étois avec M. Rouyer, chirurgien, fils du premier chirurgien dentiste de sa Majesté Catholique le roi d'Espagne, à côté de l'appartement où s'est passée cette scene alarmante. Une voix basse & mourante a précipité heureusement mes pas vers la chambre de M. l'abbé Briquet : ayant appelé à mon secours une dame voisine, M. Rouyer & deux manoeuvres, nous avons trouvé cet ecclésiastique assis dans une baignoire dont l'eau avoit été auparavant chauffée avec du charbon à l'air libre, la tête penchée, sans respiration, le pouls éteint, les membres roides, tous les mouvements de la machine suspendus comme dans un cadavre ; en un mot, sans le moindre signe de vie. Nous l'avons traîné nu avec précipitation dans la chambre la plus voisine ; les fenêtres ont été ouvertes, de maniere qu'il s'est formé un courant rapide d'un vent glacial, tel qu'on l'a ressenti à Paris mardi dernier à six ou sept heures du soir. Je l'ai inondé, étendu nu sur le carreau, d'une grande quantité d'eau au degré de la congelation. On a observé des grincements de dents, avec une écume blanchâtre autour des levres. Il ne nous a pas été possible de souffler dans la tra-

chée-artère : les yeux se font ouverts avec des contorsions effrayantes ; il a commencé à préférer ces mots : *Je me meurs*. Nous avons remarqué qu'il a attiré dans ce moment l'air glacial avec une avidité extraordinaire , à bouche béante , pendant un gros moment , signe certain du retour à la vie. J'ai tenté de lui faire avaler d'un liquide composé d'eau & de vinaigre , mais inutilement , jusqu'à l'entier rétablissement du ressort des poumons , quoi qu'il s'approchât naturellement de l'oxycrat avec un desir inconcevable de le boire ou de le flairer ; ce qui prouve que cet acide est un grand antidote des symptômes alarmants causés par les vapeurs méphitiques.

Il nous assure qu'il ne se rappelle de rien , qu'il lui semble revenir d'une nouvelle vie ; qu'il n'a eu aucun sentiment intérieur d'appeler ou de chercher du secours , n'ayant distingué aucun effet sensible de cette vapeur terrible au moment de son invasion. Il avoue que l'odeur du vinaigre étoit pour lui dans ce moment quelque chose de divin , qu'il n'a rien senti des secousses violentes de son passage d'une chambre à l'autre , & qu'il n'a senti le froid excessif , quoi qu'il sortît d'un bain à peu près au degré de la chaleur du corps humain , que dans l'instant de son retour à la vie.

Une sorte d'engourdissement de tête a

duré pendant plus d'une demi-heure, même auprès d'un bon feu; le grand air, l'eau froide, la vapeur exhalée du sucre brûlé, les petites frictions de vinaigre au front, aux tempes, sont les seuls agents qui l'aient rétabli dans sa première santé en moins d'une heure. Il a soupé avec moi, le même soir, avec une satisfaction singulière & un appétit dévorant. Il jouit dans le moment que j'écris de la meilleure santé possible: il est d'une constitution robuste, âgé d'environ trente-six ans.

Tout ce qui s'est passé sous mes yeux, & les succès étonnants de cette méthode si simple, est bien propre à confirmer les observations que le sçavant M. Portal a consignées dans l'histoire qu'il nous a donnée des accidents causés par les vapeurs méphitiques dans le Journal de M. l'abbé Rosier, pour le mois d'Octobre de cette année.

L E T T R E

A l'auteur du Journal, contenant quelques réflexions sur la méthode de guérir les hernies par les caustiques, & le Procès-verbal de deux cures opérées par cette méthode; par M. GAUTHIER, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris.

Je vous prie, Monsieur & cher Confrere,
D ij

52 RÉFLEXIONS SUR LA MÉTHODE

de donner place dans votre Journal au rapport ci-joint, que je certifie fidèlement copié sur l'original que j'ai remis à M. de Sartine, ministre de la marine. Il contient les réflexions, les observations & les remarques faites avec tout le soin & l'attention possible par trois de nos confreres, dont la probité & les connoissances en médecine ne sont pas équivoques. Ces procès-verbaux constatent la guérison, par la méthode des caustiques, de deux hommes affligés de hernies. Ces deux guérisons paroissent, par les circonstances qui les ont accompagnées, comme choisies exprès pour répondre à toutes les objections & aux reproches que l'on a faits jusqu'à présent à la méthode des caustiques, qui les a guéris. Ces mêmes circonstances mettent aussi en évidence la bonté, la nouveauté & la sûreté de la méthode que je propose pour guérir une maladie très-commune, & que l'on ne guérit presque jamais.

Vincent avoit déjà été traité, & avoit l'anneau, dit le procès-verbal, *très-dilaté*, c'est-à-dire plus que de coutume; on auroit pu dire déchiré par une cause violente & étrangere qui a détruit la première guérison au bout de six mois: d'où il résulte au moins que le grand délabrement dans l'anneau n'empêche pas le succès de la méthode, puisque ce malade est guéri, & que

cette guérison subsiste depuis cinq mois.

Moreau, *sans être affecté de maladie décidée, ne jouissoit pas d'une bonne santé, & avoit le cordon des vaisseaux spermatiques du côté de sa hernie engorgé, douloureux, & d'un volume & d'une consistance contre nature.* Sa hernie a été reconnue guérie au bout d'un mois, quoique la plaie extérieure de la peau ait eu beaucoup de peine à se fermer, & ait même menacé de rester fistuleuse ; ce qui prouve que la réunion de la plaie extérieure est indépendante de la guérison, & n'y influe pour rien ; que les raisonnemens que l'on a faits à ce sujet pour infirmer la guérison des hernies de M. de la Condamine ne sont que des suppositions destituées de vraisemblance. Après le traitement, qui a été plus long qu'il n'est d'usage, à cause de la mauvaise disposition du sujet, la maladie locale du cordon s'est trouvée dissipée ; & enfin ce malade a *repris des forces* pendant cet intervalle, & *s'est refait.*

À ces deux cures je pourrois en ajouter trois autres, & ces cinq malades sont les seuls que nous ayons pu traiter pendant cet été. Ce traitement peut donc passer pour sûr & presque inmanquable, & ce qui est plus essentiel, incapable de procurer des maladies ou la mort : on peut s'en rapporter à cet égard aux recherches & au silence de nos contradicteurs. Avec toute

54 RÉFLEXIONS SUR LA MÉTHODE

la mauvaise volonté possible, au bout de douze ou quinze ans que cette méthode se pratique, ils sont réduits à nier des faits qu'ils n'ont pas vus, à les falsifier, les dénaturer; pour nous trouver coupables.

J'ai prouvé dans une dissertation, par une théorie simple & à la portée de tout le monde, appuyée de faits authentiques, que la méthode des caustiques étoit le seul moyen de guérir les hernies inguinales, & qu'elle étoit sûre, & plus sûre pour le succès, & sans être sujette à aucun inconvénient, qu'aucune opération de chirurgie, sans en excepter la saignée. Cette dissertation depuis près de dix mois est restée sans réplique. Pour donner une preuve non équivoque de sa certitude, j'ai offert à nos contradicteurs de traiter les malades qu'ils voudroient m'envoyer, afin de décider par les faits une question de fait. Ils sont restés dans le silence; d'où je conclus que, malgré les bruits sourds qu'ils répandent pour effrayer les malades & les détourner de l'idée de se faire traiter, ils sont bien persuadés intérieurement que nous guérissons, & que notre méthode est bonne & à l'abri des inconvénients qu'ils nous reprochent. Tant qu'ils n'auront pas répondu à ma dissertation (a), ou accepté l'espece de défi

(a) Elle se trouve à Paris, chez Jombert, fils aîné, rue Dauphine; & aux Ecoles de médecine, rue de la Bûcherie.

que je leur ai fait, je dois rester dans le silence à l'égard des personnalités que l'on se plaît à répandre contre moi. Les suivre dans leurs raisonnements, se seroit perdre mon avantage, & changer l'état de la question. *Je guéris, & vous ne le pouvez pas. Vous n'êtes pas au fait de la question, puisque vous soutenez l'impossibilité de réussir. Instruisez-vous ; envoyez-moi des malades, & vous verrez si j'en impose en disant que je guéris.* Voilà la seule réponse que je leur dois faire.

Parmi toutes les contradictions que j'ai essuyées, la plus sensible pour moi a été sans contredit la Lettre de M. Antoine Petit, notre confrere, que j'ai trouvée dans votre dernier Journal. La réputation de l'auteur de cette Lettre peut en imposer. Mais de bonne-foi, que peut l'autorité contre les faits ? M. Petit sçait que je puis les multiplier. Selon lui, la méthode que je propose mérite d'être accueillie, & lui paroît assez fondée en raison pour qu'on fasse des expériences & pour qu'on les multiplie. Il ne croit donc pas cette méthode impossible ni meurtrière ; sans cela, il ne seroit pas permis de faire des épreuves, & encore moins de les multiplier. Il avoue n'avoir pas assez de preuves pour se décider. J'ignore quels sont les motifs qui ont pu faire changer M. Petit de façon de penser, puisqu'il y

a quelques années qu'il avoit parlé, dans une de ses premières leçons au Jardin du Roi, de cette méthode comme très-bonne, & qu'il l'avoit proposée, à peu près dans le même temps, en présence de plusieurs médecins & chirurgiens assemblés en consultation, comme l'unique ressource qu'il connoît pour un jeune homme de la plus haute considération, riche, cher & précieux à sa famille. Il ne m'appartient pas de sonder les intentions des maîtres que je dois respecter : il me seroit aisé de faire voir que, par la Lettre même de M. Petit, la guérison des hernies de M. de la Condamine est prouvée & démontrée certaine, quoiqu'il paroisse que l'objet étoit de la rendre au moins douteuse. Si mon confrere se fût rappelé qu'il m'a permis plusieurs fois de le citer au sujet de M. de la Condamine; que j'ai si exactement rédigé ce que j'en ai dit dans ma Dissertation d'après ce que nous étions convenus; qu'il a eu la bonté de me faire des remerciements très-flatteurs de cette Dissertation, qu'il avoit lue, & qu'il appelloit *un bon ouvrage*; si M. Petit, dis-je, se fût rappelé ces faits, dont il me seroit aisé de lui citer le jour, l'heure & les témoins, il ne m'accuseroit pas de n'avoir pas *observé vis-à-vis de lui les bienfaisances reçues, de l'avoir cité & fait parler sans son aveu*. M. Petit ne contredit aucun des faits

qu'il m'a permis de dire ; il est très-favorable à la méthode des caustiques , il en est comme l'apologiste ; il n'ose nier la guérison des hernies de M. de la Condamine : cela doit me suffire. Le reste seroit une affaire personnelle qui doit se vider entre confrere, sur-tout quand il s'agit du bien public, &d'une méthode qui , selon M. Petit, présente *un moyen de guérir dans un cas où l'art n'en offre aucun.* Je suis, &c.

P R O C È S - V E R B A L

Du traitement de deux hommes attaqués de hernie inguinale, guéris par la méthode des caustiques.

Ce jeudi 14 Juillet 1774, à cinq heures de relevée ; nous soussignés docteurs-régents de la Faculté de médecine en l'université de Paris , pour répondre à l'invitation faite à chacun de nous par M. de Sartine, conseiller d'Etat, lieutenant général de police, en date du 13 dudit mois, nous sommes transportés en une maison sise rue de la vieille Estrapade, au coin de celle du Cheval-verd, paroisse S. Etienne du Mont, où demeure le sieur Maget, ancien chirurgien-major de la marine, à l'effet de suivre le traitement des hernies que M. Gauthier notre confrere étoit chargé de faire exé-

58 TRAITEM. DE DEUX HOMMES

cuter par la méthode des caustiques, dresser procès-verbal de l'état des malades avant ledit traitement, pendant sa durée, & lorsqu'il sera fini.

En conséquence, lesdits jour & heure, étant montés dans une chambre à l'entre-sol, nous y avons trouvé deux malades que nous avons examinés séparément. Le premier a dit se nommer Antoine-François Moreau, natif de Paris, paroisse S. Roch, âgé de 25 ans, demeurant actuellement à l'hôpital de Bicêtre, lequel nous avons reconnu être attaqué d'une hernie entérocele complete, placée à l'aîne droite; en outre, nous avons observé que le cordon des vaisseaux spermatiques de ce même côté étoit engorgé, douloureux, & avoit acquis un volume & une consistance contre nature. Le même malade nous dit n'avoir jamais pu supporter aucuns bandages, à cause de l'incommodité qu'il en éprouvoit, & de leur insuffisance pour contenir sa hernie. Indépendamment de l'incommodité particulière du sujet, il nous a paru que ledit Moreau, sans être affecté d'aucune maladie décidée, ne jouissoit pas d'une bonne santé, comme il étoit aisé d'en juger par sa pâleur, sa maigreur & la foiblesse de son poulx; état dans lequel se trouvent assez ordinairement les gens tirés de Bicêtre.

Le second malade a dit se nommer

Simon-Marie Vincent, natif de Paris, paroisse Saint Paul, âgé de vingt-trois ans, pareillement résident à Bicêtre, auquel nous avons trouvé une hernie entéro-épiplocele complète & très-volumineuse, placée au côté gauche : nous avons observé de plus que l'anneau par où s'échappoit la descente étoit très-dilaté ; & , la réduction de la hernie ayant été faite, le sac herniaire est resté adhérent. A l'endroit dudit anneau, nous avons trouvé une cicatrice qui ne nous a pas paru ancienne.

L'examen fait, il a été procédé sur le champ, & en notre présence, par le sieur Maget, à l'opération des deux malades. L'incision ayant été faite à chacun d'eux, il a paru convenable de remettre au lendemain l'application du caustique, à raison du sang fourni par l'ouverture des vaisseaux de la peau ; en conséquence le sieur Maget a appliqué un appareil simple, & nous nous sommes retirés, après avoir constaté les faits énoncés ci-dessus.

Le lendemain vendredi, 15 du même mois, à onze heures du matin, nous étant rassemblés audit lieu, nous fûmes présents à l'application du caustique, qui fut pratiquée successivement sur les deux malades. Cette application fut suivie dans l'un & dans l'autre d'un peu de fréquence & concentration dans le pouls, qui reprit son état

naturel au bout de quelques minutes. L'action du caustique produisit d'abord des douleurs vives dans la plaie, & un engourdissement marqué du côté opéré. Ces accidents s'apaisèrent par degrés, & furent entièrement calmés dans l'espace d'une demi-heure. L'opération ainsi terminée, on a appliqué l'appareil d'usage. Nous nous sommes retirés, après avoir pris des arrangements pour que les malades fussent alternativement visités par l'un de nous, selon que leur état paroîtroit l'exiger, jusqu'à la fin du traitement. *Et ont signé*, DEJEAN, médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu de Paris; GRANDCLAS, ancien médecin consultant des armées du roi; LAFISE, professeur de chirurgie.

Du résultat de nos remarques particulières dans les visites que nous avons successivement faites aux malades, nous avons tiré les observations suivantes. Pendant les premiers jours, les malades eurent quelques mouvements de fièvre irréguliers; les nuits furent interrompues, sur-tout la première; il y eut des douleurs vagues & supportables; les malades souffroient quelquefois en urinant, sans cependant que le cours des urines fût intercepté. Leur appétit se trouva diminué. La plûpart de ces symptômes furent peut-être causés en partie par le défaut de régime, les malades

ATTAQUÉS DE HERNIE INGUIN. 61

n'ayant point cessé de boire du vin ni de manger de la viande jusqu'au 19 du même mois.

A cette époque la suppuration commença à s'établir, le poulx se trouva plus élevé. Moreau se plaignit de mal de tête; sa fièvre étoit plus forte, ce qui décida à le mettre à la diète & à le purger.

Le 22 les escarres tombèrent entièrement; il n'y avoit plus de fièvre, ni d'autres accidents. Ce calme s'est constamment soutenu jusqu'à la fin. Nous avons seulement observé que la plaie de Moreau n'a jamais fourni une suppuration louable; ce qui paroissoit dépendre de l'état de sa santé, & a retardé la réunion de la plaie. Les malades ont toujours été pansés à plat, & avec de la charpie sèche. *Ont signé, DEJEAN, GRANDCLAS, LAFISE.*

Le 13 Août, à cinq heures de relevée; nous nous sommes assemblés de nouveau chez le sieur Maget pour examiner ces malades. Dans tous les deux, les hernies ne donnerent aucun signe de leur existence dans les différentes attitudes que nous leur fîmes prendre, ni dans les autres épreuves usitées en pareil cas. La plaie de Vincent étoit cicatrisée, à l'exception d'un léger suintement qui restoit au milieu, fourni par une excoriation superficielle & de très-petite étendue. Nous retrouvâmes le sac

62 TRAITEM. DE DEUX HOMMES

herniaire tel que nous l'avions observé après la réduction à notre première visite. Celle de Moreau ayant eu plus de peine à se remplir, par les raisons rapportées ci-dessus, laissoit une ouverture du diamètre d'une plume à écrire, qui avoit quelques lignes de profondeur, & dont les bords étoient durs; ce qui nous décida à renvoyer l'examen jusqu'à une plus entière guérison. *Et ont signé*, DÉJEAN, GRANDCLAS, LAFISE.

Le Jeudi 13 Octobre de la même année, à cinq heures de relevée, nous nous sommes assemblés chez le sieur Maget, à l'effet d'examiner les malades & de constater leur état. Tous les deux nous ont été représentés : les hernies n'ont donné aucuns signes de leur existence dans les différentes tentatives que nous avons faites pour nous en assurer, & les malades nous ont dit qu'ils ne s'étoient jamais apperçus qu'elles eussent reparu depuis l'opération qui leur a été faite; de façon que nous les avons jugées bien & solidement contenues. La cicatrice de Vincent avoit acquis plus de fermeté; il y avoit dans le centre une excoriation très-superficielle. A l'égard de Moreau, la cicatrice s'est trouvée moins solide; il restoit dans le centre une ouverture ronde de deux ou trois lignes de largeur & de profondeur, dont il suintoit un peu d'échorsité. Nous devons à la vérité

ATTAQUÉS DE HERNIE INGUIN. 63

de remarquer que la plaie a eu beaucoup de peine à se réunir ; elle menaçoit même de rester fistuleuse , si le mauvais état de la santé & l'opiniâtreté du mal local ne nous eût déterminés à lui prescrire le vin antiscorbutique. Dès les premiers jours de l'usage de ce remède , la plaie a diminué sensiblement , & n'a pas tardé de se fermer. Le cordon des vaisseaux spermatiques dans le même sujet, que nous avons trouvé fort engorgé & volumineux avant l'opération , nous a paru à peu près réduit à son état naturel. Le malade s'est refait pendant le traitement , il a repris des forces. *Et ont signé*, DEJEAN, GRANDCLAS, LAFISE.

Aujourd'hui 24 Octobre de la même année , cinq heures de relevée , nous nous sommes transportés chez le sieur Maget : nous y avons examiné les deux malades ; nous avons trouvé la cicatrice de l'un & de l'autre bien établie. Nous avons trouvé sur Vincent cette même tumeur longue , molle indolente , s'étendant dans le scrotum qui étoit fort pendant , dont elle occupoit la partie latérale gauche un peu antérieure jusqu'au bas du testicule , & dont nous avons fait mention dans nos précédentes visites. En le faisant touffer , & tenant la main appliquée sur l'anneau , nous avons senti le flot intestinal ; mais, la main retirée,

64 OBSERVAT. SUR LES ABCÈS

& le faisant encore touffer, nous n'avons reconnu aucune issue des parties.

La cicatrice de Moreau nous a paru plus ferrée ; & avec les mêmes épreuves , nous n'avons point observé la percussion des intestins. En foi de quoi nous avons *signé*, à Paris lefdits jour & an. DEJEAN, ancien professeur de la Faculté de Paris, médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu ; GRANDCLAS, écuyer, ancien médecin du roi Stanislas, & médecin consultant des armées du roi ; LAFISE, professeur de chirurgie en l'université de Paris.

Je soussigné, médecin du roi, & docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, certifie les procès-verbaux ci-dessus exacts & fidèlement copiés sur l'original remis à M. de Sartine, le 8 Octobre 1774. *Signé* GAUTHIER.

OBSERVATIONS

Sur les abcès qui ont leur siège dans l'interstice des muscles du bas-ventre ; par M. BOURIENNE, chirurgien major des armées du roi, des hôpitaux militaires de Corse & de Saint-Omer, correspondant de l'Académie royale de chirurgie de Paris.

Les abcès qui surviennent dans l'inter-
tice

tice des muscles du bas-ventre , méritent la plus grande attention. Il arrive souvent que l'examen le plus attentif nous met dans le doute du siège de la matiere. Ayant fait des recherches dans les auteurs pour m'instruire sur ce genre de maladies , j'ai trouvé qu'ils étoient d'accord sur les suites dangereuses qu'elles peuvent avoir. Van-Swieten , dans ses commentaires sur les aphorismes de chirurgie de Boerhaave , observe qu'il survient presque toujours des fistules à la suite des plaies du bas-ventre , fistules occasionnées souvent par le pus qui fuse dans l'interstice des muscles de l'abdomen. Ces dépôts ont toujours des suites funestes , soit que le pus détruise le péritoine & s'épanche dans la capacité , ou que la matiere chemine dans le tissu cellulaire , séjourne dans le voisinage des os , ce qui oblige souvent à faire des contre-ouvertures. Le traitement alors devient long , le malade tombe dans le marasme par l'abondante suppuration , & finit souvent par périr.

Le célèbre auteur cité en donne plusieurs exemples. On trouve dans les ouvrages de M. Ledran , cinq observations d'abcès considérables , soit à la région lombaire ou dans différentes parties de l'abdomen. Presque tous ont eu des suites longues & funestes. Lamothe , dans son traité complet de chirurgie , donne l'observation

d'un abcès profond près de la région iliaque, qui avoit pour cause la suppression des lochies. L'habile chirurgien reconnut que le pus occasionnoit les accidents dont la femme étoit tourmentée depuis longtemps. Il fut le chercher profondément, & la malade guérit. Fabrice de Hilden recommande dans ces circonstances un examen scrupuleux, afin de ne pas laisser séjourner dans ces parties le pus, dont la qualité pourroit corroder le péritoine, & s'épancher dans le bas-ventre. Le même auteur en cite un exemple, c'est pourquoi il recommande d'en faire l'ouverture de bonne heure. Astruc, traité des tumeurs, dit qu'il faut ouvrir les abcès qui se forment auprès des capacités avant leur parfaite maturité, de crainte que le pus ne s'épanche dans le bas-ventre ou dans la poitrine. Dans cette dernière capacité, le danger est moins à craindre; mais l'incertitude où l'on est souvent de reconnoître le foyer de la matière, en fait différer l'ouverture. De là naissent les accidents qui font périr les malades. J'en viens aux observations, qui prouveront mieux que le raisonnement, combien il faut redoubler d'attention dans ces sortes de cas.

1^{re} OBSERVATION. Un soldat du régiment de Forez entra à l'hôpital de Bastia le premier Mars 1772, éprou-

vant des douleurs dans toute l'étendue de la partie antérieure du bas-ventre , dont la cause provenoit d'avoir levé une caisse pesante pour la charger sur son épaule : n'ayant pu y parvenir , la caisse glissa sur la poitrine ; il avança le ventre pour la retenir , un des angles de la caisse appuya fortement sur la région iliaque droite. Ce soldat dans l'instant éprouva plus d'engourdissement que de douleur vive. Ce fut le troisieme jour où elle se fit sentir : il commença à éprouver beaucoup de difficulté à marcher. Il entra à l'hôpital au temps dénommé ci-dessus. Je l'examinai avec attention ; je n'apperçus aucun gonflement ni grosseur dans l'étendue antérieure du bas-ventre ; je remarquai seulement que quand j'appuyois les doigts un peu fortement auprès de la crête supérieure des os des îles , les douleurs se faisoient sentir plus vivement. J'examinai les anneaux & les arcades crurales ; le tout me parut dans l'état naturel. Le malade fut saigné deux fois dans les vingt-quatre heures , & mis à la diete. Je fis faire une embrocation sur le ventre avec l'huile rosat & d'hipéricum , & fis appliquer par-dessus des compresses trempées dans la décoction émolliente. Le malade ayant une toux forte , il prit pour boisson de la tisane pectorale & un looch le soir. Les lavemens ne furent point oubliés , & les mé-

mes moyens furent continués pendant trois jours. Les douleurs n'étoient point fortes, elles s'étoient en quelque façon réunies du côté de la région iliaque droite, & elles n'augmentoient que lorsqu'on touchoit la partie. Des accidents aussi peu considérables ne me faisoient pas présumer qu'il dût se former un abcès. Le sixieme jour, le malade eut un léger cours de ventre, ce qui me détermina à le purger avec la manne & le catholicon: je le mis à l'usage de la décoction blanche. Le septieme jour, j'aperçus un peu de gonflement à trois travers de doigt au-dessus de l'anneau du côté droit, sans dureté ni changement de couleur à la peau. Je redoublai d'attention dans mon examen: en pressant de différents côtés, je ne pus point sentir de fluctuation. Je mis sur l'endroit gonflé un emplâtre de diachylum gommé, & par-dessus un cataplasme émollient & résolutif. Trois jours se passerent sans changement; le malade n'éprouvoit des douleurs que quand on touchoit à l'endroit gonflé. Le dixieme jour, il y avoit moins de gonflement; mais une légère œdématie m'annonçoit qu'il y avoit de la matiere profondément. Je réitérai mes recherches pour tâcher de découvrir s'il n'y avoit point de fluctuation, il ne me fut pas possible de rien sentir. Quoique les douleurs n'eussent point été vives

depuis le commencement de la maladie , je soupçonnai qu'il y avoit du pus ; en conséquence je me déterminai à opérer, en prenant les mêmes précautions que dans la hernie. Je commençai mon incision à trois travers de doigt de la ligne blanche , & à quatre au-dessus de l'anneau. Je divisai la peau , & successivement les aponévroses , les muscles : arrivé au transverse , j'examinai si je ne sentirois pas ce siége de la matiere ; je reconnus quelque chose qui frémissoit sous mon doigt. Alors j'incisai le muscle transverse ; la matiere sortit en grande quantité ; j'allongeai l'ouverture haut & bas , de sorte qu'elle avoit trois travers de doigt de long. Je pressai du côté de la région lombaire ; le pus sortit en abondance : la quantité pouvoit être évaluée à quinze onces. La matiere avoit de la consistance , & point de mauvaise odeur. Le blessé fut pansé très-simplement avec des bandelettes de linge effilé , un plumaceau sec , l'emplâtre diachylum gommé ; le tout fut recouvert de compreses trempées dans une décoction résolutive. Le malade se trouva délivré d'un poids qu'il ressentoit dans le côté droit du bas-ventre. Au second pansement il sortit beaucoup de matiere , & dans les suivans en petite quantité. Le cinquieme jour après l'opération il n'en sortoit presque point du tout. Le poulx ne se trouva élevé & un peu fréquent

que par intervalles , & sans fièvre marquée. J'augmentai les aliments par gradation ; je supprimai l'injection d'orge avec le miel-rofat, dont je m'étois servi dans les premiers pansements : la plaie pouvoit être regardée comme simple ; les pansements furent les mêmes , & le blessé fut solidement guéri trois semaines après l'opération.

Il est étonnant que les accidents n'aient pas été plus vifs dans le commencement de la maladie ; il n'est pas ordinaire que le pus se forme sans une inflammation bien marquée , qui parcourt ses périodes plus ou moins promptement , relativement au tempérament du sujet. La constitution du malade qui fait le sujet de l'observation m'a paru tirer sur le tempérament pituiteux, dont la fibre est ordinairement lâche & peu susceptible d'irritabilité. Lorsque je lui ai fait l'opération , il n'a donné aucune marque de sensibilité. Il n'en est pas de même dans tous les cas. L'observation suivante prouvera combien les douleurs sont vives dans la formation de ces sortes d'abcès.

II^e OBS. Un grenadier du régiment de Forez , en travaillant aux chemins, se heurta vivement contre le manche d'une bêche , dont le bout se trouva appuyé sur la région iliaque gauche ; il éprouva dans ce moment une douleur des plus vives , qui l'obligea de quitter son travail. Il fut quelques

jours sans pouvoir marcher; les douleurs s'appaisèrent au moyen d'une compresse imbibée de vin, qu'on appliqua sur l'endroit frappé. Le grenadier fut quelque temps sans faire attention aux légères douleurs qu'il éprouvoit, mais elles se réveillèrent & furent très-vives; ce qui déterminâ le blessé à se mettre lui-même des plantes émollientes sur la partie, sans en éprouver de soulagement. Ne pouvant plus marcher & souffrant beaucoup, il entra à l'hôpital militaire de Bastia, le 26 Mai 1772. Dès son arrivée j'examinai l'endroit où il éprouvoit des douleurs: je trouvai que la région iliaque gauche étoit beaucoup plus tendue que la droite, & même plus saillante. Le blessé fut saigné deux fois le jour de son entrée à l'hôpital, & mis à une diète sévère. Je fis appliquer sur l'endroit douloureux un cataplasme anodin qui fut réitéré plusieurs fois le jour & la nuit. Comme les douleurs augmentoient, qu'elles devenoient pongitives dans l'endroit où le coup avoit été reçu, & qu'il paroissoit un peu de dureté, la saignée fut réitérée; une boisson délayante & adoucissante, des lavements furent mis en usage; j'appliquai sur l'endroit de la dureté l'emplâtre diachylum gommé, & par dessus le cataplasme émollient-résolutif. Les mêmes remèdes furent continués pendant plusieurs jours: j'ajoutai les bains, dont le malade

fit usage pendant quelque temps. Les remèdes dénommés n'appaisèrent point la douleur, elle devint toujours plus vive & plus profonde. Le ventre étoit généralement tendu; les urines couloient difficilement: le blessé prit une tisane émulsionnée, & quelques potions huileuses; point de treve dans les douleurs; le bas-ventre se trouva moins gonflé & moins douloureux en général. La persévérance des douleurs, leur intensité, me firent soupçonner la formation d'un dépôt profond dans le bassin. L'emplâtre diachylum fut continué, & son effet fut secondé par les cataplasmes & les remèdes généraux. Le dixième jour les douleurs devinrent moins vives, & sembloient vouloir se fixer à l'endroit qui avoit paru plus élevé les premiers jours. Le douzième toutes les douleurs générales du ventre étoient dissipées. Le malade n'en éprouvoit qu'à l'endroit où étoit l'emplâtre, mais profondément. La petite tumeur étoit disparue, & les téguments se trouvoient dans l'état naturel. Le malade se trouva tourmenté par des envies de vomir; la bouche étoit mauvaise & la langue chargée. Je lui fis prendre trois verres d'eau de casse légèrement émétiqée; ce qui produisit beaucoup d'évacuations sans augmenter les douleurs; cependant il y eut un peu plus de chaleur qu'à l'ordinaire. Le malade prit le soir un

verre d'émulsion camphrée. La douleur subsistoit toujours dans la région iliaque ; le blessé éprouvoit une pesanteur dans cet endroit, des frissonnemens & un engourdissement à la cuisse du même côté. Tous ces accidents m'annonçoient que l'abcès étoit formé, mais l'embarras étoit de sçavoir le siège de la matiere ; & comment aller profondément à tâtons en chercher le foyer ? Plus je réfléchissois, & plus je trouvois la nécessité de donner issue au pus. Je touchai long-temps la partie pour tâcher de découvrir la fluctuation, mais ce fut en vain ; mes doigts ne sentirent qu'un frémissement. Prévoyant que la présence du pus pouvoit occasionner beaucoup d'accidents, je me déterminai à faire une incision à trois travers de doigt au-dessus de l'anneau, & à la même distance de la ligne blanche : j'incisai assez profondément avec mon bistouri sans parvenir à l'abcès ; mais, étant sûr qu'il y avoit du pus, mon doigt me servit de guide, & j'incisai en portant la pointe & le tranchant de mon instrument du côté de la crête de l'os des isles : je parvins à l'endroit où étoit le pus ; il en sortit à peu près une livre & demie ; il avoit de la consistance, étoit assez blanc, & commençoit à avoir une odeur fétide : je mis le blessé dans une situation propre à favoriser l'écoulement de la matiere ; le pus ne sortant

plus, j'introduisis mon doigt par l'ouverture jusque sous le muscle psoas ou lombaire interne; tout le tissu cellulaire étoit intérieurement détruit: je crus sentir que le péritoine étoit perforé entre le bassin & le bas-ventre; mais ces sortes de recherches pouvoient être nuisibles, je ne cherchai point à m'en assurer positivement. Je fis des injections avec le miel rosat & la décoction d'orge. Des meches de linge effilées servirent à panser l'abcès; l'emplâtre diachylum, des compresses trempées dans une décoction résolutive, recouroient le tout. Le malade se trouva bien, & passa une nuit fort tranquille. Les pansements furent continués de même pendant plusieurs jours; & toutes les fois qu'on les renouvelloit il sortoit une grande quantité de pus, mais d'une meilleure qualité. Les pansements furent fréquents dans le commencement, afin d'empêcher la matiere de séjourner; malgré cette précaution, il survenoit de temps en temps des mouvements fébriles accompagnés de toux, ce qui me détermina à faire usage d'un apozeme fébrifuge & pectoral, dont les effets firent cesser les accidents. Le malade se trouva constipé pendant quelques jours; j'eus recours aux lavements, qui produisirent des évacuations assez abondantes, mêlées de plusieurs vers; je presumai qu'il pouvoit y en avoir d'autres, en conséquence

je lui fis prendre des potions acidulées où entroit le *semen contra*. Ces potions, jointes aux lavemens, procurerent la sortie de plusieurs vers de différente longueur. Je mis le malade à l'usage d'un verre d'apozème amer le matin. Le 8 Juin la suppuration étoit louable & en petite quantité; les pansements furent les mêmes, c'est-à-dire simples, ayant évité d'employer les corps gras dans l'intérieur de l'ulcère. Malgré les précautions prises, les chairs devinrent mollasses & fongueuses; la suppuration varia dans sa couleur, tantôt sanguinolente & férieuse; les bords de l'ulcère étoient blanchâtres; ce qui me détermina à employer des injections où entroit le quinquina. La suppuration étoit plus ou moins abondante; sa qualité subit le même sort, & annonçoit qu'elle ne sortoit que par regorgement, ce qui fut confirmé dans la suite. La nuit du 17 au 18 Juin, le blessé éprouva beaucoup de douleurs dans tout le bas-ventre. Au pansement du matin, je m'apperçus que le cordon spermatique & le scrotum étoient gonflés & infiltrés; ces parties étoient très-douloureuses; la suppuration devint alors moins abondante: je fis appliquer sur le cordon & le scrotum un cataplasme émollient résolutif, lequel apaisa les douleurs. Le malade resta dans le même état pendant quelques jours; le gonflement du testicule

76 OBSERVAT. SUR LES ABCÈS

subfista pendant douze ; la suppuration de l'ulcère devint plus abondante ; ce qui produisit promptement le dégorgement du testicule & du cordon. Je fis appliquer dessus l'emplâtre de mélilot. Le blessé n'ayant pas le ventre libre, & éprouvant quelques douleurs d'entrailles ; il prit un minoratif avec la manne & la rhubarbe, dont l'effet dissipa totalement les douleurs ; la suppuration varia dans sa quantité, mais elle devenoit chaque jour plus louable, craignant qu'une portion de la matière ne fût repassée dans le sang, j'eus la précaution de faire prendre au malade un verre d'apozème fébrifuge pendant quelque temps. L'état de l'ulcère m'annonçoit que les chairs du fond n'étoient pas encore d'une bonne qualité ; j'eus soin de m'opposer au rapprochement des bords. Les pansements furent continués jusqu'au 15 Août, temps où la plaie se trouva solidement cicatrisée. Le malade jouissoit alors d'une bonne santé : il éprouvoit cependant un engourdissement dans toute la cuisse du même côté, ce qui me déterminà à l'envoyer aux eaux minérales de Digne, d'où il est revenu bien portant.

Il arrive souvent que les signes qui annoncent la formation du pus dans ces parties, se trouvent confondus avec ceux qui font soupçonner qu'il y a une portion du cylindre intestinal de pincé dans l'anneau ;

l'observation suivante en donnera un exemple.

III^e OBS. Un capitaine du régiment de la Tour du Pin entra, le 15 Novembre 1757, à l'hôpital des officiers établi à Hanovre. Il éprouvoit depuis plusieurs jours des coliques considérables, beaucoup de chaleur, & son pouls étoit fort élevé; toute l'étendue du bas-ventre étoit douloureuse. Il fut saigné & mis à l'usage d'une tisane adoucissante. Quoique le ventre fût assez libre, il reçut plusieurs lavements. Le 17 il fut attaqué subitement d'un vomissement considérable; il rendoit beaucoup de matieres bilieuses. On lui donna un minoratif qu'il ne put garder. Le vomissement continua, avec des efforts très-violents, lorsqu'il ne rendoit aucune matiere. M. de Geviglan, médecin de l'armée, & moi, nous examinâmes toute l'étendue du bas-ventre, particulièrement les endroits où il se forme des hernies; nous ne pûmes rien découvrir. Nous présumâmes qu'une portion d'intestin étoit étranglée, mais l'embarras étoit de sçavoir en quelle partie. Malgré l'usage des potions appropriées, des fomentations émollientes, des embrocations, le ventre devint douloureux, particulièrement du côté de la région lombaire gauche; on continua les secours généraux, les topiques & les bains, &c. Le vomissement continua

jusqu'à la mort, qui arriva le huitieme jour après son entrée à l'hôpital.

Je fis l'ouverture du bas-ventre ; je trouvais les viscères gonflés, particulièrement le foie ; les intestins étoient rouges, le cœcum & le commencement du colon étoient enflammés ; point de hernie, ni de portion d'intestin engagée l'une dans l'autre. Je trouvais le commencement du colon très adhérent au péritoine ; je voulus détruire l'adhérence, je ne pus y parvenir qu'en forçant & en déchirant le péritoine : alors il sortit une grande quantité de pus d'une odeur fétide ; j'incisai le péritoine pour découvrir le foyer de l'abcès, je le trouvai entre le rein & l'os des isles. La quantité de pus pouvoit être de vingt onces. Je portai mes recherches à la peau qui recouvroit cette région ; je la trouvai œdématiée : peut-être que si on eût réitéré l'examen, on auroit découvert l'œdémie, & on auroit pu sauver le malade en l'opérant. Les questions qu'on fit dans les premiers jours de la maladie ne purent faire découvrir la cause d'un pareil abcès. Il auroit été heureux que le pus eût détruit les tuniques de l'intestin colon, cela lui auroit donné une issue, & le malade auroit pu guérir en le rendant par la voie des selles. Il est étonnant que la matière n'ait pas fusé dans le tissu cellulaire, & formé quelque dépôt symptoma-

tique, comme M. Ledran a eu occasion de l'observer dans sa pratique.

Lamothe, dans sa Chirurgie complete, rapporte une observation frappante de la difficulté qu'on a à reconnoître les abcès qui surviennent profondément dans l'interstice des muscles du bas-ventre ou dans la région iliaque : on me permettra de la joindre aux miennes.

Une femme, après la suppression de ses lochies, avoit été retenue au lit pendant neuf mois, étant obligée de se tenir continuellement courbée, afin d'appaiser un peu les douleurs atroces qu'elle ressentoit. Elle demouroit nuit & jour dans la même situation, ayant les genoux contre le visage, & les talons rejettés vers les fesses. Comme la douleur occupoit sur-tout l'hypogastre au milieu du pubis & de l'ombilic, Lamothe, en homme éclairé, examina la partie avec beaucoup de soin, & y ressentit quelque ondulation, quoiqu'il n'y eût aucune dureté, & que la couleur des téguments ne fût nullement changée. Comme il joignoit à une connoissance certaine de semblables maux, le secours d'une longue expérience, il décida qu'il y avoit dans la partie un abcès profond qui étoit la cause de tout le mal ; &, quoiqu'il fût contredit par quatre chirurgiens qui avoient eu auparavant soin de cette misérable femme,

80 GUÉRIS. D'UNE GOUTTE-SÉREINE, il résolut d'ouvrir la partie, & fit l'ouverture avec beaucoup de précaution jusqu'à ce qu'il eut pénétré dans la cavité de l'abdomen ; il n'en sortit cependant pas la moindre quantité de pus, quoique l'on comprimât le ventre, que la malade retînt sa respiration, ou changeât de situation. Cet habile chirurgien, étonné de ce malheureux événement, les autres chirurgiens riant sous cape, s'en alla ; & il avoue ingénument qu'il passa la nuit suivante sans dormir. Le lendemain matin, comme il levoit l'appareil de la plaie de la veille, il vit avec plaisir une grande quantité de pus en sortir, sans pouvoir comprendre où il avoit été retenu. Le pus continua à couler tous les jours pendant l'espace d'environ six semaines, & pour lors cette femme fut parfaitement guérie d'une maladie si désespérée.

L E T T R E

De M. BECHEREL le Jeune, docteur en médecine à Saint-James-de-Beuvron en basse Normandie, contenant une observation sur la guérison d'une goutte-sérène opérée par des saignées répétées.

Vous insérâtes dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1773 une Lettre de

de M. Descemet, médecin de la Faculté de Paris, dans laquelle ce docteur réfute avec solidité, & s'élève avec grande raison contre le sentiment de M. Janin, qui prétend qu'on ne peut pas guérir la goutte-sereine par les saignées ; je vous adresse une observation dans laquelle M. Janin verra que le moyen curatif qu'il rejette, m'a parfaitement bien réussi.

Marie N***, âgée de trente-cinq ans, fille d'un tempérament fort sanguin, alla le 6 du mois de Mai dernier à une rivière voisine de sa demeure laver quelques linges à son usage : ses regles, qui couloient alors, furent tout-à-coup supprimées par le froid qu'elle ressentit. Cette fille éprouva tous les accidents qui sont la suite d'une suppression subite, palpitations de cœur, étouffements considérables, maux de tête insupportables, &c. Elle fut en outre attaquée de quelques convulsions : deux jours après ces accidents la malade se plaignit de n'y point voir, quoique ses yeux parussent dans leur état naturel. Ce fut alors que je fus appelé auprès de cette pauvre fille qui se désoloit d'être aveugle. Après m'être informé de la cause de sa maladie, je jugeai que la goutte sereine étoit la suite de quelque engorgement sanguin au cerveau qui comprimait les nerfs optiques : je proposai aux assistants de faire saigner la ma-

82 GUÉR. D'UNE GOUTTE-SER, &c.

lade du pied ; c'étoit , selon moi , le moyen le plus propre & le plus prompt de remplir les indications qui se présentoient de dissiper cet engorgement sanguin , que je soupçonnois être la cause de la goutte-serene , & de rétablir le cours des regles de la malade. Le chirurgien ne consentit qu'avec beaucoup de répugnance à ce remede ; il pensoit , comme M. Janin , que les saignées étoient contraires dans le traitement des maladies des yeux , & disoit tout haut que la malade resteroit aveugle toute sa vie si on la saignoit. Je fus ferme , & fis faire devant moi une bonne saignée de pied. Le 9 au matin on lui en fit une seconde ; le soir , comme le mal de tête continuoit , & que le sujet étoit fort sanguin , je fis ouvrir la veine pour la troisieme fois. Le 10 les regles avoient repris leur cours ; les accidents avoient beaucoup diminué , & la malade commençoit à distinguer les objets qu'on lui présentoit ; l'engorgement se dissipa , & cette fille se trouva guérie au bout de huit jours , au grand contentement de sa famille.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

NOVEMBRE 1774.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	11 $\frac{1}{2}$	16	11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11	27 11 $\frac{3}{4}$
2	10	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1
3	8 $\frac{1}{2}$	14	10 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1
4	8	14	8 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28
5	6 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{3}{4}$
6	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 5	27 5	27 4 $\frac{1}{2}$
7	8	8 $\frac{1}{2}$	6	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7	27 7 $\frac{1}{4}$
8	6 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6	27 7
9	7 $\frac{1}{2}$	11	9	27 7	27 7	27 7
10	5	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$	28 2	28 3 $\frac{1}{4}$
11	2 $\frac{1}{2}$	3	3	28 2	28	27 11
12	1	2 $\frac{1}{4}$	1	28	28	27 11 $\frac{1}{4}$
13	1 $\frac{1}{2}$	2	1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
14	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	5	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{3}{4}$
15	5	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
16	5	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
17	5	9 $\frac{1}{4}$	8	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
18	5	8	4	27 11	27 9	27 10 $\frac{1}{4}$
19	2	5	2	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
20	1	2 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	28	28	28
21	03	0 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
22	03	01	02	28 1 $\frac{1}{4}$	28	27 11
23	02	02	02 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11
24	0	3 $\frac{1}{2}$		27 10	27 5	27 4 $\frac{1}{2}$
25	01 $\frac{1}{2}$	02	01 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{3}{4}$	27 8	27 9
26	02	01 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9	27 11
27	05 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	03 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
28	04	02 $\frac{1}{2}$	01	28 1 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
29	1	2	1	27 6 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 5 $\frac{1}{2}$
30	1 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	27 5	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8

Fij

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. couv. nua.	S. nuages.	Beau.
2	S. cou. pet. pl.	S. couv. nuag.	Nuages.
3	S. brouill. n.	S. nuages.	Nuages.
4	S. nuages.	S. nuages.	Beau.
5	S. brouillard.	S. cou. brouil.	Couvert.
6	S-O. c. pluie.	O-S-O. pl. n.	Couvert.
7	O. nua. couv.	O. cou. pluie.	Couvert.
8	N-O. c. pluie.	N-O. pl. cou.	Pluie.
9	N-O. pl. cou.	N-N'O. c. pl.	Couvert.
10	N. couvert.	N-N-E. nuag.	Beau.
11	N-E. couvert, neige, pl.	E. pluie.	Pluie.
12	N. couv. nua.	N. nuages. pl.	Pluie.
13	N. nua. neige, vent.	N. nuages.	Couvert.
14	O. nuages.	O. petite pl.	Petite pluie.
15	O. couv. pl.	O-S-O. c. pl.	Couvert.
16	O. brouill. c.	O. couvert.	Couvert.
17	O. couvert.	O-S-O. couv.	Couvert.
18	S-O. couv. pl.	O. pl. couv.	Nuages.
19	O. beau. nua.	N. nua. couv.	Neige.
20	N. nuages.	N. neige, nua.	Nuages.
21	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
22	N-N-E. nuag.	N-N-E. c. neig.	Neige.
23	S. couvert.	S. nuages.	Nuages.
24	O. cou. nuag.	N-O. pl. neig.	Neige, Vent.
25	N-N-E. neig, vent.	N-N-E. couv. neige.	Couvert.
26	N. nua. neige.	N-E. n. neige.	Couv. Vent.
27	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
28	S. cou. neige.	S. neige, vent.	Couvert.
29	O. pl. nuag.	O. neige, pl.	Pluie.
30	O. cou. nuag.	O. nuages.	Couvert

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de $5 \frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $21 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $3 \frac{1}{4}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $4 \frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $10 \frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
 4 fois du N-N-E.
 2 fois du N-E.
 1 fois de l'E.
 7 fois du S.
 2 fois du S-O.
 3 fois de l'O-S-O.
 10 fois de l'O.
 3 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 5 jours, beau.
 19 jours, des nuages.
 23 jours, couvert.
 3 jours, du brouillard.
 12 jours, de la pluie.
 11 jours de la neige.
 5 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris ;
 pendant le mois de Novembre 1774.*

On a continué d'observer pendant presque tout ce mois, différentes especes d'éruptions de peu de conséquence.

Les petites-véroles ont paru se calmer par l'ac-

tion du froid vif qu'il a fait pendant une partie de ce mois ; mais le temps doux & tempéré qui a succédé à ce froid , a amené un grand nombre d'affections catarrheuses , d'enchiffrenemens , de maux de gorge , de toux , de dévoiemens , &c. Ces derniers qui ont paru attaquer un plus grand nombre de personnes , ont été accompagnés de douleurs de colique : ils ont cédé assez généralement à de légers purgatifs. Il y a eu aussi beaucoup de douleurs de rhumatisme.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Octobre 1774; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps, qui avoit été pluvieux tout le mois précédent, s'essuya dès l'entrée de celui-ci, & fut des plus favorables pour préparer les terres aux nouvelles semailles. La température de l'air a été conforme à la saison, la liqueur du thermomètre ne s'étant guère éloignée du terme du tempéré, sinon dans les derniers jours du mois.

Le mercure dans le baromètre s'est maintenu, presque tout le mois, à la hauteur de 28 pouces. Le 5, le 8 & le 14, il s'est élevé à celle de 28 pouces 4 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $11\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 8 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $6\frac{1}{2}$

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 87;
lignes. La différence entre ces deux termes est
de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'Ouest.
6 fois de l'Ouest.
8 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 16 jours de temps couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
1 jour d'éclairs.
5 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille , dans le
mois d'Octobre 1774.*

L'automne est la saison des maladies. Laisant à part les maladies chroniques qui sont plus fâcheuses dans cette saison , il regne deux genres de maladies aiguës , celles que les anciens désignoient par le terme de *sporadiques* , & que Sydenham appelle *intermittentes* ; & des maladies épidémiques. Les maladies sporadiques sont celles qui dépendent essentiellement de la saison , effets palpables de causes évidentes & actuellement subsistantes. Les maladies épidémiques , plus générales , plus étendues & plus opiniâtres , dépendent presque toujours du résultat de deux ou trois saisons consécutives , & des effets combinés de l'une & de l'autre. On conçoit que ces effets sont toujours relatifs à la constitution dominante du climat , & que plus l'atmosphère s'en éloigne , plus il doit régner de maladies.

L'état de l'air, dans la saison présente, étant conforme à la constitution dominante, nous n'avons eu ce mois d'autres maladies sporadiques que des rhumes, effets du refroidissement subit du temps au mois précédent, & des fièvres tierces en petite quantité : quelques personnes dans le peuple ont été attaquées de fièvre double-tierce-continue. Il n'y a pas eu non plus de maladies épidémiques, l'été ayant été très-temperé. Nous avons seulement vu dans nos hôpitaux quelques personnes travaillées de la fièvre putride-maligne, habitans de certains villages circonvoisins, où cette maladie n'avoit pas encore entièrement cessé.

LIVRES NOUVEAUX,

Histoire de la Chirurgie depuis son origine jusqu'à nos jours ; par M. *Dujardin*, du college & de l'Académie royale de Chirurgie, & de l'Académie impériale des curieux de la nature, tome premier. Paris, de l'Imprimerie royale, 1774, in-4° se vend rue des Poitevins à l'hôtel de Thou, prix 12 liv. 10 sols broché, 14 liv. 10 sols relié.

Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, précédée de l'examen des préservatifs ; par N. de *Horne*, docteur en médecine, ancien médecin des camps & armées, & en chef des hôpitaux militaires, médecin de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans. Paris, chez *Monory*, 1775, in-8° prix 4 liv. broché.

Avis aux femmes enceintes & en couche, ou Traité des moyens de prévenir & de guérir les maladies qui les affligent dans ces deux états ; traduit de l'anglois de Charles Whitte, membre du

college de chirurgie de Londres, & chirurgien de l'hôpital de Manchester; augmenté d'un traité sur l'allaitement maternel; par M. *** docteur en médecine. Paris, chez *Vincent*, 1774, in-12.

C'est l'ouvrage dont nous avons fait mention dans nos annonces du mois dernier: nous avons promis de le faire connoître plus particulièrement à nos lecteurs.

Etrennes du médecin, ouvrage où l'on donne les moyens sûrs de remédier promptement aux différens accidens qui menacent la vie, tels que ceux qui sont causés par les poisons, les vapeurs vénéneuses &c. & à une foule d'incommodités dont on est journellement attaqué. Paris, chez *Vincent*, 1775.

Connoissance pratique des médicamens les plus salutaires, simples & composés, officinaux & extemporanés ou magistraux, internes & externes, &c. ou nouveau Dispensaire qui contient 1^o la chymie pharmaceutique; 2^o les noms, la description, les qualités, propriétés, vertus, doses, usages des médicamens simples; 3^o les préparations & compositions des pharmacopées de Londres, d'Edimbourg, &c; 4^o les formules ou recettes choisies des hôpitaux Anglois, celles des médecins les plus célèbres; par M. *Lewis*; ouvrage traduit de l'anglois, avec des augmentations de l'éditeur. Paris, chez la veuve *Deffaint*, 1775, petit in-8^o 3 vol.

Dissertation sur la nature, l'usage & l'abus des eaux thermales de Bagno's en Gévaudan; par M. *Bonnel de la Brageresse* le fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier. Mende, chez *Claude Bergeron*, 1774, in-8^o.

Mémoire sur la maladie épizootique régnante; présenté au college des médecins agrégés de Bordeaux; par M. *Doazan*, premier syndic de

ce college, docteur en médecine de l'université de Montpellier, membre de l'Académie royale des sciences de Montpellier & de Bordeaux, & médecin de santé de cette ville. A Bordeaux, chez *Racle* 1774, in-8°.

Cette brochure intéressante dans les circonstances présentes, contient le procès-verbal de l'ouverture des cadavres de deux bœufs morts de l'épidémie; un examen succinct du lait de trois vaches atteintes de la contagion; les précautions qu'on peut prendre pour préserver les bêtes à cornes de l'épidémie; les signes propres à faire connoître même aux personnes les moins instruites le commencement & les progrès de la maladie; la manière de préparer un vinaigre aromatique qu'on donne comme un préservatif.

Discours prononcé aux Ecoles de chirurgie; par M. *Sue* le Jeune, prévôt du college. Paris, 1774, in-8°.

Nouvelle Table des articles contenus dans les volumes de l'Académie royale des Sciences de Paris, depuis 1665 jusqu'en 1770, dans ceux des arts & métiers publiés par cette Académie & dans la collection académique; par M. l'abbé *Rozier*, chevalier de l'église de Lyon, de l'Académie royale des sciences, beaux-arts & belles-lettres de Lyon, de celles de Villefranche, de Dijon, de Marseille; de la société Impériale de physique & de botanique de Florence, correspondant de la société des arts de Londres, membre des sociétés économiques de Berne, de Zurich, de Limoges, d'Orléans, ancien directeur de l'école royale de médecine-vétérinaire de Lyon. Tome 1. Paris, chez *Ruault*, 1775, in-4°.

L'utilité des tables est généralement reconnue; mais s'il est un genre d'ouvrages pour lesquels elles soient indispensablement nécessaires, c'est

certainement les recueils que les différentes Académies de l'Europe ne cessent de publier depuis le commencement de ce siècle. On sçait que ces recueils sont les sources les plus riches & les plus pures que ceux qui s'occupent de la médecine, de l'histoire naturelle, de la physique, de la chymie & des mathématiques, puissent consulter. L'histoire & les mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris, se distinguent de tous ces recueils par le nombre des volumes qui les composent, & l'abondance des matières qu'ils renferment; mais cette abondance même en rend l'usage très-difficile. Comment en effet retrouver un fait particulier, souvent isolé dans plus de cent volumes qui forment cette collection précieuse? C'est cette difficulté qui fit imaginer à M. Godin, des tables générales qui ont été continuées & perfectionnées par M. Demours. Mais, quoique ces tables soient disposées dans le meilleur ordre, & qu'elles soient construites sur les meilleurs principes, cependant elles sont devenues d'un usage embarrassant par le temps qu'elles font perdre lorsqu'on veut retrouver ce qui a été écrit sur une matière particulière, ou quelque fait déterminé; en effet, on est obligé de consulter en entier les huit volumes qui les composent, parce que chacun de ces volumes forme une table particulière des matières contenues dans dix volumes des Mémoires de l'Académie. C'est ce qui nous fait penser que le public accueillera favorablement la nouvelle table que nous annonçons. Elle a sur les anciennes l'avantage de présenter par ordre alphabétique, en quatre volumes seulement, toutes les matières contenues dans les anciens Mémoires de l'Académie qui forment 14 volumes, & dans tous les nouveaux Mémoires depuis 1699 jusqu'en 1770 inclusivement, qui en composent

72. On y trouve en outre la table des six volumes des machines approuvées par l'Académie ; celle des huit volumes des prix , des 6 volumes des Mémoires qui lui ont été adressés par divers sçavants étrangers ; la table des descriptions des arts & métiers , dont la même Académie a entrepris la publication , & qui composent jusqu'ici soixante-douze cahiers in-folio ; enfin , celle de la collection académique , recueil précieux, puisqu'il contient tout ce qu'il y a d'intéressant dans les Mémoires de toutes les autres Académies de l'Europe. Mais un avantage inappréciable de cette table , c'est que chaque sçavant peut sans beaucoup de peine la continuer à mesure qu'il paroîtra quelque nouveau volume de ces différents recueils , y ayant un feuillet blanc tout réglé intercalé entre chaque feuillet imprimé.

Nous ne craignons pas d'affurer que cette table , dont on croit pouvoir répondre de l'exactitude , contient la concordance la plus étendue que nous ayons sur tous les objets des sciences physiques & mathématiques , & que son utilité ne se borne pas à ceux qui possèdent les différents recueils pour lesquels elle est destinée ; elle peut être d'un très-grand secours pour tous ceux qui s'occupent de ces différentes sciences , en leur indiquant sans peine & sans embarras tous les matériaux qu'ils peuvent espérer de trouver dans ces collections sur les objets de leurs occupations.

L'exécution typographique nous paroît mériter les plus grands éloges , par la netteté & la beauté des caractères , & par l'élégance & le goût avec lesquels ils sont distribués.

Nous saisissons cette occasion pour avertir le public que M. l'abbé *Rozier* , à qui nous sommes redevables de cette utile production , continue toujours avec le même succès son *Journal de phy-*

fique, qui devient de plus en plus intéressant par l'abondance, la variété & l'importance des objets qu'il a soin d'y recueillir.

Traité de la construction théorique & pratique du scaphandre ou du bateau de l'homme, approuvé par l'Académie royale des sciences; par M. de la Chapelle, censeur royal, de l'Académie de Lyon, de celle de Rouen, & de la société royale de Londres. vol in-8° enrichi de figures en taille-douce. Paris, chez Debure pere, & chez l'auteur rue Sainte-Anne, 1775. Prix 3 liv. 12 sols broché.

P R I X D E M É D E C I N E.

La faculté, chargée de la distribution d'un Prix fondé par le sieur Cuvillier de Champoyaux, médecin de Mesle en Poitou, proposa il y a deux ans la question suivante: *Sçavoir si la peste est une maladie particuliere, quel en est le caractère, quels sont les moyens de la traiter & de la prévenir?*

La Compagnie a trouvé dans plusieurs des Mémoires qui lui ont été adressés, des vues sages, des réflexions & des recherches précieuses; ce qui lui fait espérer que cet établissement deviendra de plus en plus avantageux au progrès de l'art, & au bien de l'humanité.

La faculté n'ayant qu'un Prix à distribuer, & ayant trouvé deux Mémoires dignes d'être couronnés, elle a jugé à propos, pour encourager de de plus en plus les auteurs, de le partager. L'un des Mémoires auquel elle a adjugé moitié du Prix, porte pour devise celle qui suit: *Februm autem duo sunt genera; unum quidem omnibus commune, peris appellatur; alterum verò ob privatam cujusque malam viñtis rationem contingens. Communis igitur Febris ideo communiter omnes invadit, quòd*

94 PRIX DE MÉDECINE.

eumdem omnes spiritum attrahunt, & simili corpori spiritus, similiter permixto, similes oriuntur Febres.
Hippocr. de Flatib.

L'auteur de ce Mémoire est M^e Gontard, docteur en médecine à Villefranche en Beaujolois. La devise de l'autre Mémoire couronné est : *Medicus naturæ Minister, sed non Magister.* Bagliv. L'auteur est M^e Paris, docteur en médecine de l'université de Montpellier, natif d'Arles en Provence.

M^e Navier, docteur en médecine à Châlons-sur-Marne, est celui qui a approché le plus du Prix ; la devise de son Mémoire est : *Ad Dei gloriam, Proximique salutem.* La faculté a cru devoir donner publiquement les éloges dus à son ouvrage.

Comme la petite-vérole est une maladie des plus redoutables, qui, pour l'ordinaire, enlève un très-grand nombre de personnes ; la faculté, toujours occupée du soin de la conservation des citoyens, pour multiplier les secours contre un mal si funeste, propose pour sujet du Prix qui sera proclamé en 1776, la question suivante : *La petite-vérole étant déclarée, existe-t-il un moyen d'énervier l'activité de son virus ?*

Toutes personnes, tant étrangères que régionales, seront admises à concourir, à l'exception des docteurs de la faculté de médecine de Paris, & même des bacheliers de ladite faculté. On observera les conditions suivantes :

1^o Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin indifféremment : il faudra les envoyer avant le premier du mois de Juillet de l'année 1776, passé lequel temps ils ne seront point reçus ; ils seront adressés, par la poste, à Monsieur le Doyen, francs de port, ou lui seront remis par une personne tierce.

2° Les auteurs éviteront de se faire connoître, & pour cela, ils auront soin de ne point se nommer : ils écriront la devise qu'ils mettront à la tête de leur ouvrage, leurs noms & surnoms, leurs qualités & leur adresse précise, sur une feuille séparée, attachée au Mémoire, qui sera pliée & cachetée ; à défaut de ces conditions, les ouvrages seront rejetés.

3° De tous les cachets, on ne levera que ceux des auteurs dont les Mémoires auront remporté le Prix ou l'*Accessit* : les autres seront brûlés, à moins que la faculté n'ait une permission expresse des auteurs d'en user autrement.

4° Pour éviter les méprises, Monsieur le Doyen ne remettra le Prix qu'à l'auteur même de l'ouvrage couronné, ou à quelqu'un chargé par lui d'une procuration en forme, & se fera représenter une double copie de l'ouvrage. La valeur de ce prix, qui est de deux cents livres, sera remise en espèces, ou en une bourse de cent jettons d'argent, portant l'empreinte du Doyen en charge.

5° La proclamation s'en fera le jour du discours public prononcé pour la rentrée des Ecoles en 1776, après lequel on rendra compte des différents Mémoires qui auront été présentés, particulièrement de celui qui aura mérité le Prix.

Donné à Paris le 23 Novembre, 1774.

J. L. ALLEAUME, Doyen.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Histoire des Maladies internes. Par messire Raymond de Vieussens, méd.</i>	Page 3
<i>EXTRAIT. Dissertation académique sur le Cancer. Par M. Peyrilhe, chir.</i>	7
<i>Observations sur deux pleurésies. Par M. Duplan, médecin.</i>	19
<i>Observation sur une petite-vérole confluyente. Par M. Pommel, chir.</i>	28
<i>Lettre de M. Mauduyt de La Varenne, médecin, sur un fait particulier concernant la petite-vérole.</i>	31
<i>Détail de l'accident de quatre hommes morts suffoqués dans une fosse à Plâtre souterraine. Par M. Rochard, chirurgien.</i>	37
<i>Observations de M. Bosc de la Roberdiere, médecin, sur la Replique de M. Peyrilhe, chir.</i>	40
<i>Observation sur les accidents produits par la vapeur du charbon. Par M. Banau, méd.</i>	48
<i>Lettre à l'auteur du Journal, contenant quelques réflexions sur la Méthode de guérir les Hernies par les caustiques. Par M. Gauthier, médecin.</i>	51
<i>Procès-Verbal du traitement de deux hommes atteints de hernie inguinale.</i>	57
<i>Observ. sur les abcès qui ont leur siège dans l'interstice des muscles du bas-ventre. Par M. Bourienne, chir.</i>	64
<i>Lettre de M. Becherel le Jeune, médecin, contenant une observation sur la guérison d'une goutte-sereine, opérée par des saignées répétées.</i>	80
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Novembre 1774.</i>	83
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1774.</i>	85
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Octobre 1774. Par M. Boucher, médecin.</i>	86
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Octobre 1774. Par le même.</i>	87
<i>Livres nouveaux.</i>	88
<i>Prix de médecine.</i>	93

A P P R O B A T I O N.

J' lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1775. A Paris, ce 24 Décembre 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

FÉVRIER 1775.

TOME XLIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1775.

EXTRAIT.

*Avis aux femmes enceintes & en couches ;
ou Traité des moyens de prévenir & de
guérir les maladies qui les affligent dans
ces deux états ; traduit de l'anglois de
CHARLES WHITE, membre du college
de chirurgie de Londres, & chirurgien
de l'hôpital de Manchester ; & augmenté
d'un Traité sur l'allaitement maternel :
par M. ***, docteur en médecine. A Paris,
chez Vincent, 1774, in-12.*

L'OUVRAGE de M. White a reçu
en Angleterre un accueil qu'il obtien-
dra sans doute en France ; il contient en
effet un grand nombre de vues utiles sur

la conduite que les femmes doivent tenir pendant leur grossesse & dans le temps de leurs couches, & les préceptes les plus sages sur le traitement des maladies qui les affligent le plus fréquemment lorsqu'elles sont accouchées. On sçaura sûrement gré au traducteur d'avoir mis un peu plus d'ordre dans sa traduction, & d'avoir rapproché tout ce qui a rapport au traitement de la même maladie, que l'auteur avoit quelquefois morcelé, & sur-tout d'avoir enrichi sa traduction des préceptes les plus intéressants sur l'allaitement maternel.

Cet ouvrage, dans la traduction françoise, est divisé en quatre sections; la première contient des instructions générales sur les moyens de prévenir plusieurs incommodités particulières à l'état de grossesse. L'auteur s'élève contre l'abus que l'on fait de la saignée dans cet état. « Il n'est pas » probable, dit-il, que les menstrues soient » causées par une pléthore générale; mais, » quand même on accorderoit qu'elles sont » dues à cette cause, il ne s'ensuivroit pas » que la pléthore soit la compagne fidelle » de la grossesse. En effet, si nous faisons » attention à la grande quantité de sang » qui doit nécessairement se porter au placenta de l'enfant, aux nausées, aux vomissements & à la perte d'appétit, symptômes qui accompagnent fréquemment la

» grossesse dans son commencement, nous
 » concevrons que si la pléthore existe dès
 » ses premiers temps, elle doit dans plu-
 » sieurs tempéraments avoir une fort courte
 » durée. J'ai connu plusieurs femmes d'une
 » constitution foible, délicate & sensible,
 » & ayant mauvais appétit, qui n'atteigni-
 » rent jamais le terme de leur grossesse,
 » tant qu'on les fit saigner; & qui, au con-
 » traire, mirent toujours au monde des en-
 » fants forts & pleins de santé, toutes les
 » fois qu'on ne les soumit point à cette
 » opération; enforte que cette maxime
 » d'Hippocrate, (Aphor. 31, sect. 5,) *la*
 » *saignée fait avorter la femme enceinte,*
 » *sur-tout si le fœtus est déjà grand,* quoi-
 » que beaucoup trop générale, ne paroît
 » cependant pas aussi mal fondée qu'on l'a
 » rapporté dans ces derniers temps, sur-
 » tout si l'on considère que les constitu-
 » tions foibles & relâchées sont particu-
 » lières au climat dans lequel il vivoit. »

Il recommande le lait d'ânesse, quelques
 eaux minérales, le quinquina, l'elixir acide
 de vitriol, & le même élixir dulcifié; l'exer-
 cice du cheval, modéré, & répété chaque
 jour. Il assure avoir éprouvé pendant un
 grand nombre d'années les bons effets du
 bain froid pour prévenir non-seulement
 l'avortement, dans les cas où tout autre
 méthode n'avoit pu réussir, mais encore les

autres maladies auxquelles sont sujettes les femmes grosses, & plus ordinairement celles qui ont la fibre lâche & foible. Il avertit cependant qu'il ne faut pas employer les bains froids au plus haut degré; ils sont utiles pourvu que l'eau ne soit tout au plus que tiède. Comme il ne proscriit pas absolument la saignée, il la croit nécessaire pour quelques constitutions & dans les maladies inflammatoires, sur-tout si la malade se plaint d'un sentiment de plénitude, de douleurs de tête & de dos, si elle a un pouls plein & fort, &c. Il veut aussi qu'on évite l'exercice du cheval, & même tous les autres, lorsqu'il se manifeste quelques symptômes d'avortement : alors le repos absolu est indispensablement nécessaire.

Il regarde comme une chose essentielle d'entretenir le ventre libre : pour cet effet, il veut qu'on permette aux femmes enceintes l'usage des végétaux & des fruits mûrs, & qu'on leur donne des purgatifs amers antiseptiques. Les œufs crus, pris quelquefois pendant la grossesse, mais surtout pendant les derniers temps, sont fort bons, pourvu que l'estomac puisse les supporter, pour prévenir & guérir cette jaunisse momentanée à laquelle quelques femmes sont sujettes. Il les recommande à cette occasion dans toutes les jaunisses des deux sexes, qui reconnoissent pour cause une bile épaisse

& glutineuse qui se bouche le passage à elle-même : il les fait prendre, en plus ou moins grande quantité, délayés dans l'eau froide.

Il blâme beaucoup la coutume de faire porter aux femmes enceintes des vêtements étroits ; il leur conseille de porter des corsets lacés d'une manière très-lâche, dont les épaulettes soient larges & faciles, & dont tout le bord inférieur soit garni de rubans de fil bien cousu, & auxquels on puisse attacher les jupes & les poches ; en sorte que le ventre ne soit ni ferré, ni comprimé, & que tout le poids des vêtements, lorsque la femme sera dans une position verticale, soit supporté par les épaules.

Les préceptes généraux qu'il donne dans la seconde section sur les accouchemens naturels, & les moyens qu'il indique pour prévenir les tranchées, ne sont ni moins importants, ni moins utiles. Après avoir donné une idée succinte des diverses directions que doivent suivre les différentes parties de l'enfant pour venir au monde, & fait le tableau le plus intéressant de ce qui se passe dans l'accouchement naturel d'une femme dénuée de tout secours ; il trace la méthode que l'accoucheur doit suivre dans tous les accouchemens naturels. « Au commence-
» cement du travail, dit-il, loin de vouloir
» assujettir la femme à garder une position
» déterminée, on ne la condamnera pas

» même à rester dans sa chambre , mais on
 » la laissera se promener d'une chambre à
 » l'autre. Lorsqu'une douleur l'obligera à
 » se coucher , on saisira cette occasion pour
 » l'examiner , afin de se mettre au fait de la
 » position bonne ou mauvaise du fœtus , &
 » du degré plus ou moins avancé du tra-
 » vail. Pendant tout le temps du travail ,
 » elle respirera l'air le plus libre , elle ne
 » fera pas environnée d'un plus grand nom-
 » bre de parents ou d'amis que la néces-
 » sité ne le requiert ; la porte & même les
 » fenêtres de sa chambre , si l'on est en été ,
 » seront ouvertes. Je crois qu'on ne pourra
 » pas prendre trop de soins pour conserver à
 » l'air de la chambre toute sa pureté , & pour
 » empêcher la femme d'être accablée par
 » une trop forte chaleur. » C'est le précepte
 sur lequel il insiste le plus. Si la femme est
 constipée , il prescrit de lui donner un lave-
 ment pour vider les gros intestins ; il con-
 seille les opiates pour calmer les fausses dou-
 leurs. S'il survient une diarrhée dans le com-
 mencement du travail , on ne s'en alarme-
 pas , à moins que la femme ne devienne trop
 froide , & que les esprits ne s'affaiblissent ; alors
 seulement on aura recours à quelque léger
 cordial. Il ajoute ensuite : « Lorsque l'accou-
 » cheur est sûr que le travail est naturel , &
 » que tout va bien , il ne doit pas essayer la
 » délivrance ; il ne faut pas même qu'il tou-

« ché la femme trop souvent. » Lorsque le travail est avancé au point qu'il y a lieu de croire que l'enfant ne tardera pas à sortir, M. White conseille de placer la femme dans une position horizontale, couchée sur le côté, le dos tourné du côté de l'accoucheur. Les différentes positions perpendiculaires ou inclinées, peuvent être propres à accélérer l'accouchement dans les travaux longs & ennuyeux ; mais elles ne sçauroient convenir au moment où l'on prévoit que le travail va finir. Les accouchements très-prompt, sur-tout dans ces positions, ont souvent des suites funestes : ils occasionnent fréquemment le déchirement du périnée & du sphincter de l'anus, la rétention de l'arrière-faix, les pertes, les tranchées, les syncopes, les foiblesses, & la mort même. Il n'approuve pas non plus l'usage trop fréquent des corps gras ; il veut qu'on n'y aie recours que lorsque la quantité de mucus que la nature a destiné à lubrifier & à humecter les parties n'est pas suffisante, ou qu'elle a été épuisée par un travail long & ennuyeux.

Quand le périnée commence à faire saillie, on soulage beaucoup la malade en comprimant cette partie avec la main ; c'est à l'accoucheur à juger du degré de pression nécessaire. M. White blâme beaucoup la coutume de quelques accoucheurs qui se

hâtent de saisir la tête aussi-tôt qu'ils la découvrent en partie, & de la tirer au-dehors avec la plus grande promptitude. Il attribue à cette maniere de se conduire la difficulté que l'arriere-faix a quelquefois à sortir, & les tranchées qu'éprouvent les nouvelles accouchées. Il recommande d'abandonner l'ouvrage à la nature. « Après que » la femme, dit-il, aura repris un peu ses » forces, la douleur reviendra, les épaules » feront les mouvements nécessaires & » tireront sans difficulté. Lorsque le fœtus est » empêché par la force graduelle des douleurs de la mere, la matrice se contracte » aussi elle-même par degrés, d'abord vers » son fond, tandis que la partie moyenne » & son col ne se contractent pas encore, » en étant empêchés par la partie de l'enfant qui y est encore. »

Il recommande de ne pas se presser de lier le cordon au moment où l'enfant vient de naître; il veut qu'on attende que les poulmons soient bien développés, & que la respiration soit bien en jeu. Quant au placenta, il veut qu'on attende pour l'extraire que les premieres tranchées se soient fait sentir, & aient opéré en partie son décollement: c'est alors qu'on en fait facilement l'extraction, en tirant doucement le cordon ombilical; & dans ce cas une douce pression sur le ventre sera avanta-

geuse , en aidant la matrice à se contracter. Si le placenta est fort grand , on pourra introduire un doigt pour en saisir le bout aussi-tôt qu'il sera possible de l'atteindre , & l'amener en en bas : quelquefois le placenta est déjà détaché de la matrice lorsque l'enfant sort , ou même il descend dans le vagin. Dans ce cas il faut le saisir aussitôt que le fœtus est sorti , & le tirer au-dehors. Dans tous les cas , il faut le tirer par degrés & avec beaucoup de précaution , de peur de laisser en arriere quelque partie de la *caduque*, (la *membrana decidua* du docteur Hunter,) du chorion & de l'amnios ; ce qui occasionneroit une évacuation très-putride , accompagnée de douleur & de fièvre.

La troisième section , qui fait elle seule les deux tiers du volume , traite de la fièvre des couches , de la fièvre miliaire & de la fièvre du lait : elle est divisée en quatre articles , dont le premier est destiné à indiquer les moyens de prévenir ces fièvres. Après que la femme est délivrée , on doit mettre autour d'elle du linge blanc , & il faut la laisser dans le plus parfait repos de corps & d'esprit , afin qu'elle puisse se rétablir des fatigues qui ont accompagné le travail. On doit éviter de lui serrer trop le ventre : tout l'appareil doit consister à y appliquer une serviette fine qu'on attache

par derriere avec des épingles, de maniere qu'elle soit très-lâche ; encore fait-on bien de l'ôter le plutôt qu'il est possible. On ne la couvrira pas plus qu'elle n'a coutume de l'être en pleine santé.

Quelques heures après l'accouchement, lorsque la malade a pris un peu de repos, il faut la faire mettre sur son séant, après avoir eu la précaution de couvrir ses épaules d'un manteau de lit. Si elle se propose d'allaiter son enfant, il faut sans plus tarder lui présenter le sein, soit qu'il y ait déjà des signes de lait, ou qu'il n'y en ait pas encore. La malade doit avoir, tant qu'elle reste dans son lit, la tête & les épaules élevées : il faut qu'elle se mette sur son séant pour faire ses repas, ou toutes les fois qu'elle donne à tetter à son enfant, & qu'elle s'agenouille pour rendre ses urines ; ce qu'il faut qu'elle fasse souvent. C'est le moyen le plus efficace d'empêcher les lochies de séjourner dans la matrice, les urines & les felles d'être retenues dans la vessie & les intestins ; de provoquer la contraction de la matrice & celle des muscles abdominaux.

On ne leur accordera que des nourritures légères, peu de viandes, des liqueurs délayantes, & peu ou point d'échauffantes. Il est essentiel que l'eau qui doit faire la base de leur boisson soit de bonne qualité, & sur-tout exempte de matieres putrides,

végétales ou animales. Lorsque les femmes ne peuvent ou ne veulent pas allaiter leur enfant, il faut leur faire observer un régime très-exact; mais on peut être beaucoup plus indulgent lorsqu'elles nourrissent. M. White n'approuve pas qu'on interdise généralement à toutes les nourrices les fruits, les végétaux, & toutes les substances acides : il convient que dans certaines constitutions ils peuvent nuire à l'enfant, & lui causer des tranchées; mais il prétend que les nourrices chez lesquelles la bile pêche par l'acrimonie & la putridité s'en trouvent bien, & que leurs enfants n'en éprouvent aucun accident.

Il veut que la chaleur de la chambre des nouvelles accouchées soit tellement tempérée, qu'elles ne puissent pas éprouver de froid, & qu'elles n'aient point de sueur. Il s'élève sur-tout contre l'usage où l'on est presque par-tout d'exciter ces sueurs.

« 1^o La sueur du lit, dit-il, au milieu
 » d'une atmosphère peu étendue, doit por-
 » ter beaucoup de préjudice à une personne
 » en santé, peut occasionner plusieurs ma-
 » ladies, & n'en peut prévenir aucune.

« 2^o Les sueurs sont particulièrement
 » préjudiciables aux femmes en couches,
 » parce qu'elles constipent, arrêtent l'éva-
 » cuation des lochies, relâchent & affoi-
 » blissent les malades, & les rendent si sus-

» ceptibles de froid, qu'on ne peut renou-
 » veller l'air de leur chambre, & qu'elles
 » ne peuvent même satisfaire à leurs be-
 » soins, sans danger.

» 3^o Les sueurs sont fort préjudiciables
 » dans le commencement des fièvres ner-
 » veuses ou putrides, mais particulièrement
 » de celles des femmes en couches, qui ap-
 » partiennent toujours, sinon dans leur
 » principe, au moins vers leur fin, à l'une
 » de ces classes, lorsqu'elles durent quelque
 » temps.

» 4^o Le frisson dans les accès des fièvres
 » intermittentes se termine par une sueur ;
 » mais cette sueur, en continuant à sortir,
 » ne prévient pas un nouvel accès.

» 5^o Lorsque la matiere morbifique est
 » chassée par la peau, ce doit être un acte
 » de la nature ; & le meilleur moyen pour
 » la provoquer, est de maintenir le malade
 » dans ce degré de chaleur qui approche
 » le plus de celui d'un corps en santé, en
 » entretenant en même temps la libre cir-
 » culation de l'air, & en le renouvelant
 » quelquefois afin que les particules mor-
 » bifiques exhalées ne séjournent pas au-
 » tour de lui, mais qu'emportées au-dehors
 » elles ne puissent point être absorbées. »

De-là il conclut que l'on doit ouvrir tous
 les jours la porte, & même les fenêtres de
 la chambre de la femme en couche, si l'on

est dans un temps chaud. On tiendra ses rideaux ouverts, afin que les exhalaisons aient la liberté de sortir. Son appartement doit être à tous égards aussi propre & aussi exempt de toute odeur désagréable qu'il sera possible. On leur donnera souvent du linge blanc; car la propreté, l'air libre, pur & frais dans quelque cas, sont ce qui leur est le plus nécessaire dans leur situation présente.

M. White n'approuve pas que les femmes nouvellement accouchées gardent longtemps le lit, il voudroit qu'elles se levassent le second ou le troisieme jour au plus tard. Il veut qu'on mette à leur lit des draps blancs qui aient pris l'air. Si elles ne vont pas à la selle, il conseille de les y faire aller.

Il ne regarde pas la diminution ou la suppression des lochies comme un mal aussi grave que la plûpart des gardes-malades; si la femme n'en éprouve aucun accident, il est inutile de travailler à les exciter, surtout par l'usage des emménagogues irritants, qui ne peuvent être que dangereux. Mais si l'accouchée éprouve d'autres incommodités, il veut qu'on en cherche la cause, & qu'on y remédie. Il assure qu'en se conduisant ainsi la suppression des lochies n'aura aucune suite; &, la cause étant détruite, on les verra quelquefois reparôître. En un mot, il ne la regarde pas comme

une maladie principale, & il croit qu'on prend l'effet pour la cause. Lorsque l'évacuation est considérable, mais qu'elle n'affoiblit pas la malade, il n'y a aucun remède à faire : lorsqu'elle l'affoiblit, on peut donner avec sûreté & avec utilité, pendant une partie du temps des couches, l'écorce extérieure d'oranges, avec le quinquina & l'élixir de vitriol. On fera bien de joindre à ces remèdes un régime fortifiant & incraissant. Lorsque cet accident dépend d'irritation & de spasme, les opiates & la teinture de roses bien acidulée font ordinairement beaucoup de bien. Si l'évacuation est excessive, on peut, la malade étant toujours entretenue fraîchement, la faire reposer dans une situation horizontale, & lui administrer des astringents plus puissants, tels que l'eau de Rabel & la lessive de Mars. On peut encore appliquer sur la partie inférieure du bas-ventre des linges trempés dans du vinaigre froid. Si la malade tombe en foiblesse, il ne veut point qu'on la ranime par les volatils, ni en approchant de son nez rien d'irritant, ni en lui donnant intérieurement du vin ou d'autres cordiaux ; regardant, avec M. Hunter, la foiblesse qui suit les hémorragies comme salutaire, parce qu'elle paroît être le moyen que la nature emploie pour donner au sang le temps de se coaguler.

Les

Les mamelles exigent ordinairement une très-grande attention, sur-tout dans les premières couches. Si l'accouchée se propose d'allaiter son enfant, il faut qu'elle lui présente ses mamelles de bonne heure avant que le lait y ait séjourné, ou qu'elle aient acquis un grand degré de dureté. Si la mere n'a point allaité précédemment quelque enfant, il éprouvera probablement des difficultés pour saisir les mamelons. Dans ce cas, il faudra, pour former les bouts, faire sucer les mamelles par une personne intelligente; & si elle ne peut y réussir, on aura recours à des ventouses d'une forme & d'un volume convenables. Pour prévenir la stagnation du lait, il faut sucer les mamelles trois ou quatre fois par jour, pour les vider suffisamment. Si l'enfant de la nouvelle accouchée ne peut sucer ses mamelles, il faut les présenter à quelqu'autre enfant, ou avoir recours à quelqu'autre personne qui soit bien au fait de cette opération. Si le sein devient dur & noueux, il faut le frotter doucement avec une main ointe d'huile, & répéter cette opération deux ou trois fois par jour. On prévient souvent les crevasses en appliquant aux mamelons de forts anneaux de cire jaune, faits de façon qu'ils les embrassent très-exactement. Ces mêmes anneaux sont très-avantageux pour favo-

riser l'écoulement du lait lorsqu'il est trop abondant.

Si l'accouchée n'allait pas son enfant, il vaut mieux sucer ses mamelles, afin que son lait puisse diminuer par degrés, que de l'obliger à rentrer subitement dans la masse des humeurs ; mais si cela n'est pas praticable, ou si elle ne veut pas y consentir, il faut lui faire observer un régime très-strict, ne lui laisser manger que peu ou point de viande, ni faire usage d'aucune liqueur forte, & avoir soin d'entretenir son ventre libre.

M. White assure que si l'on observe rigoureusement les préceptes qu'il a donnés, les femmes n'auront ni fièvres de couches, ni fièvre miliaire, & que leur fièvre de lait ne sera pas considérable, si l'on en excepte cependant celles qui accoucheront pour la première fois ; c'est cette raison qui m'a déterminé à rapporter en détail toutes ces précautions si importantes. Je ne suivrai pas cet auteur dans ce qu'il dit sur la meilleure manière de disposer les hôpitaux qu'on destine aux femmes en couches. On sait qu'assez généralement il périt un très-grand nombre de femmes dans ces maisons de charité : M. White m'a paru en avoir bien vu les raisons, & avoir suffisamment indiqué les moyens d'y remédier ; mais c'est

dans l'ouvrage même qu'il faut voir ces détails, ainsi que ceux où le traducteur est entré sur l'allaitement maternel.

La fièvre des femmes en couches, qui fait la matière du second article de la troisième section, est, selon M. White, une vraie fièvre putride dont les causes ne sont que trop évidentes, & qui doit le plus souvent son existence à la conduite déraisonnable que la plupart des femmes des villes tiennent pendant leur grossesse, & à la manière dont on les traite dans les premiers jours de leurs couches. Cette fièvre commence souvent par un frisson, qui revient quelquefois comme l'accès d'une fièvre intermittente, mais irrégulièrement; & il se termine enfin par une fièvre continue. Chez d'autres femmes, la maladie n'est précédée d'aucun frisson, mais elle vient par degrés, & se manifeste d'abord par des sueurs putrides, accompagnées de nausées, de vomissements d'une matière porracée, & de diarrhée. Les selles sont quelquefois fort copieuses & fort fréquentes; & putrides à un tel excès, qu'elles exhalent une odeur infecte, qui porte la contagion au loin: d'autres fois la malade est tourmentée par des ténésmes continuels, & par de fréquentes envies d'uriner, accompagnées d'enflure & de douleur dans le ventre: en même temps qu'elle éprouve d'autres douleurs

dans la tête, le dos, la poitrine, les côtés, les hanches & la région iliaque, avec toux & difficulté de respirer. L'urine est en général très-colorée, quelquefois trouble. La langue est d'abord blanche & humide; mais bientôt elle se couvre d'une couche épaisse de matière blanche, ou bien elle est sèche, dure & brune, & se couvre d'une croûte de même couleur. Le poulx, dans le commencement, n'est qu'un peu plus plein & plus vite; mais, dans le progrès de la maladie, il s'accélère & devient petit. La quantité des lochies n'est souvent point diminuée: d'autres fois elles sont beaucoup moins abondantes, ce qui coule est très-fétide; & dans quelques cas l'évacuation est totalement supprimée. Les mamelles deviennent flasques chez quelques femmes, la quantité du lait diminue.

La plus grande attention qu'on doit avoir dans le traitement de ces sortes de fièvres, c'est de faire respirer aux malades un air pur, & même frais. On se gardera donc bien de chercher à entretenir, encore moins à provoquer la sueur en échauffant la chambre, en augmentant les couvertures, ou en faisant usage de médicaments échauffants. On fera très-bien de débiter par faire vomir la malade à différentes reprises pour nettoyer l'estomac; mais si elle avoit des douleurs violentes dans l'abdomen, il faut

droit préférer les purgatifs aux émétiques. Si elle est constipée, ou si elle éprouve des ténésmes, on aura recours aux lavements émollients, qu'on aura soin de réitérer souvent. Aussi-tôt qu'on aura évacué la matière morbifique contenue dans l'estomac & les intestins, on fera usage des antiseptiques, parmi lesquels M. White donne le premier rang à l'esprit de Mindérérus, & au sel d'absynthe neutralisé avec le suc de limon, ou administré dans une suffisante quantité d'eau, en prenant immédiatement par-dessus une suffisante quantité de suc de limon pour le neutraliser, afin que l'air qui se dégagera dans l'effervescence agisse avec toute sa vertu antiseptique. Si, malgré l'usage de ces remèdes & des émétiques réitérés, les nausées & le vomissement continuent, enforte qu'on puisse encore soupçonner la présence d'une bile surabondante & viciée, on pourra donner, trois ou quatre fois par jour, un scrupule ou un demi-gros de la racine de colombo en poudre, ou son-extrait à la même dose, ou quelques cuillerées de son infusion. Si la diarrhée est immodérée & épuise l'accouchée, il faudra soutenir les forces de la malade en lui faisant prendre du salep avec un peu de vin, ou du sagou. Lorsque la maladie est dans son déclin, le quinquina, l'élixir acide de vitriol, les eaux minérales, seront mis en

usage pour fortifier la malade. M. White n'approuve dans cette maladie ni la saignée, ni les vésicatoires, ni l'usage du nitre.

Ce qu'il dit de la fièvre miliaire & de celle de lait n'est ni moins lumineux, ni moins intéressant; mais les bornes d'un extrait ne permettent pas de rapporter tout ce que cet ouvrage contient d'important; le public éclairé sçaura sûrement gré au traducteur d'avoir enrichi notre langue d'une production aussi utile,

OBSERVATION

*Sur une fluxion catarrhale de la vessie; par
M. PLANCHON, médecin à Tournai
en Flandres.*

*Vet etiam materia catarrhosa in succum obliucentem
interna latera (vesicæ) uretræ, deposita, strangur-
iæ causa esse potest.*

DEGORTER, medic. Hippocr. pag. 315.

La fluxion catarrhale de la vessie est une de ces maladies qui ne peut trop fixer les attentions des médecins observateurs, puisqu'elle peut tirer à des conséquences fâcheuses & même funestes, si, peu connue, elle en imposoit à celui qui doit y remédier. On en voit une preuve dans la relation qu'en fait le médecin qui consultoit le célèbre Hoffmann, dans laquelle on lit que le ma-

fade, excédé & fatigué par la longueur d'un mal aussi rebelle, s'acheminoit à grands pas vers le marasme, que la perte de ses forces & l'épuisement faisoient appréhender, & que différents remèdes n'avoient pu empêcher, lorsqu'on eut recours aux conseils de Hoffmann (a). Ces observations répétées & communiquées successivement feroient enfin connoître cette maladie dans son plein jour, & dessilleroient les yeux de ces médecins qui doutent de tout, & nient encore la possibilité du catarrhe de la vessie, & tourneroient en ridicule celui de leurs confreres qui voudroit la leur prouver.

J'ai fait entrevoir dans mon Observation sur cette maladie, que j'ai consignée dans le Journal de Médecine (b), qu'elle n'étoit point aussi rare qu'Hoffmann l'avoit cru; qu'il étoit à présumer que le pere de la médecine l'avoit observée, & qu'il l'avoit mise au nombre des maladies automnales, sous le nom vague de *stillicidium urinæ*, (d'ardeur d'urine,) dont Degorter a parlé dans ses Commentaires, comme le produit de l'acrimonie des urines, due à la rétention de l'humeur de la transpiration, ou à l'effet de l'humeur catarrhale confondue avec

(a) HOFFMAN, *Consultat. medicinal. Tom. II*, pag. 560, 561. De raro vesicæ affectu.

(b) Tome XXX, page 26.

120 OBSERVAT. SUR UNE FLUXION

les suc qui doivent arroser & enduire l'intérieur de la vessie & de l'uretre (a).

J'ai démontré dans la même Observation, que la matiere catarrhale jetée sur la gorge & la poitrine, & n'y étant point assez long-temps fixée pour y acquérir toute la coction nécessaire à une louable expectoration, ou être évacuée par les couloirs de la peau, glissoit, dans son état de crudité, de cellules en cellules, au tissu muqueux, dans lequel on sçait, d'après M. Bordeu, que les affections catarrhales & rhumatismales ont leur siège, & se fixoit bientôt sur la région lombaire, le long du conduit des ureteres, & sur la vessie. C'est ainsi que se fait le transport de cette matiere qui s'échappe des parties supérieures, & coule sur les voies urinaires par une route longue, ondulée, coudée & tortueuse (b), plutôt que par celle de la circulation. Le tissu cellulaire est reconnu aujourd'hui comme l'organe propre à faciliter la déposition des matieres morbifiques qui s'y fixent. Les douleurs vagues, les métastases, &c. telle est, par exemple, celle qu'on observe quelquefois dans l'esquinancie, qui se fait sur les côtés de la poitrine, & devient la cause d'une mort prompte & souvent inévitable, comme j'ai

(a) DEGORTER, *med. Hippocr.* pag. 315.

(b) *Journal de Méd.* Tome XXVI, page 147.
Observations de M. Landeutte sur le même sujet,

eu lieu de l'observer. On voit dans Van-Swieten, *Tome II, page 679, Aphor. 809*, des exemples de ces métastases funestes, appuyées de l'autorité d'Hippocrate : *Ut si, faucibus & tumoribus sedatis, in pulmonem morbus versus fuerit, confestim febris & lateris dolor, insuper corripit, & ubi hoc contigerit plerumque moritur.* HIPPOCR. De Morbis, lib. ij, cap. 9.

En se persuadant que cette fluxion catarrhale de la vessie est plus fréquente qu'on ne l'a cru autrefois, sur-tout dans les variations des saisons, & ces vicissitudes de l'air qui favorisent la diminution & la suppression de l'insensible transpiration, spécialement chez les vieillards, les personnes d'un tempérament phlegmatique, chez les femmes & les enfants, à la suite des rhumes négligés ; c'est aussi le sentiment & la remarque de M. Lallement (a) : on se rendra raison de ces écoulements muqueux qui chargent les urines, après avoir été précédés d'ardeur & de difficulté d'uriner, de stranguries des plus douloureuses, & même d'ischurie vésicale qui avoit exigé la sonde.

En se rappelant tout ce qui a rapport au catarrhe de la vessie, on ne soupçonnera pas si facilement un virus syphilitique, dont j'ai vu accuser le malade de faire un myf-

(a) *Table alphabétique raisonnée du Journal de Médecine, page 447.*

tere dangereux, le médecin prendre le change, & procéder comme si la chose étoit incontestable : on n'aura pas des inquiétudes sur l'issue, & on n'appréhendera point les effets d'un mal qui n'existe pas, d'une suppuration de la vessie ou d'un ulcère invétéré, qui font qu'on ne tarde gueres à prononcer sur l'incurabilité prétendue d'une maladie qu'on n'a pas connue, qui peut en imposer par ses symptômes, & dont les apparences spécieuses donneroient lieu à des erreurs & des fautes manifestes, à des remèdes peu convenables, & souvent nuisibles, tandis que la maladie, laissée à elle-même, aux soins de la sage nature, se termineroit peut-être très-heureusement.

Tous les raisonnemens en médecine ne persuadent gueres, s'ils ne sont confirmés par des observations frappantes ; celle que je vais rapporter pourra servir à vérifier ce qu'ont rapporté MM. Lieutaud, Landeutte & Lallement, & sera la suite de ce que j'ai dit sur cette matiere dans le Journal de Médecine (a).

Un homme d'un tempérament phlegmatique, âgé d'environ soixante ans, après s'être échauffé dans un voyage qu'il fit, & s'être refroidi, se plaignit d'un rhume de poitrine, qui le fit beaucoup tousser, sans

(a) Tome XXX, page 26.

presque d'expectoration. Il se trouva bientôt soulagé du côté de la poitrine ; mais quelques jours ensuite il sentit une douleur des reins qui s'étendoit le long du trajet des ureteres , & s'épanouissoit parmi la région de la vessie : elle fut presque aussitôt accompagnée de strangurie. Le peu d'urine qu'il rendoit fréquemment ne le soulageoit point. Le malade en perdit l'appétit ; le ventre n'étoit point libre ; le pouls n'en étoit gueres dérangé.... Je considérai cet état présent comme une strangurie ordinaire , & due à quelque graviers , d'autant plus que le malade avoit été taillé dans sa jeunesse ; & conséquemment je crus devoir procurer de la détente par la saignée , que je fis réitérer au pied quelques jours ensuite ; le mettre à l'usage des diurétiques adoucissans , des lavemens & des fomentations.

Ces remèdes généraux , quelques laxatifs ne changerent gueres l'état du malade. Le cours des urines étoit plus ou moins gêné ; elles ne couloient qu'avec ardeur. Cette difficulté d'uriner duroit depuis plus de huit jours , lorsque la crudité des urines fit place à d'autres plus cuites , très-épaisses , qui ne couloient encore que très-douloureusement , & déposoient un sédiment copieux , blanc , muqueux , semblable à du blanc d'œuf , qui devint enfin puriforme , & eût fait croire que c'étoit vraiment du

pus, si l'on eût pu juger qu'il dût avoir lieu. Le malade cependant se plaignoit toujours beaucoup des reins & du bas-ventre : on le soulageoit par des lavemens qu'on donnoit de temps en temps.

Dans ces circonstances, j'ajoutai aux premiers remèdes quelques *diurétiques vifs*, qui n'apportoient qu'un foible soulagement. Cette maladie étoit alors dans l'état d'excrétion, qui étoit toujours abondante; cependant quelques signes d'une saburre glaireuse nichée dans les premières voies, me déterminèrent d'autant plus à l'évacuer, qu'il me parut nécessaire de détourner de la vessie une partie de cette matière morbifique qui la surchargeoit.

Les évacuations diminuèrent les douleurs, quoique les urines continuassent à sortir, telles que je les ai décrites; elles étoient d'une fétidité insoutenable, & le malade les rendoit plus facilement la nuit que le jour : il sentoît, disoit-il, quelque chose qui s'opposoit à leur libre cours.

Comme le malade avoit été taillé, & que les symptômes présents étoient des signes peu équivoques de la présence d'un calcul de la vessie, je voulus qu'on s'en assurât par la sonde, qui me rassura sur mes craintes. Le poids qu'il sentoît à l'orifice de la vessie quand il marchoit, me fit croire que l'abondance des matières glaireuses

fournies par la nature , s'opposoit au passage des urines , & donnoit ce sentiment de pesanteur ; car le malade étant couché urinoit beaucoup mieux , & rendoit ses urines toujours abondamment chargées de ces mucosités fétides.

Dans cet état d'excrétion critique , il falloit aider la nature , & favoriser la décharge de cette matiere morbifique. Les remèdes qui pouvoient le mieux en favoriser le cours , étoient ceux que l'expérience avoit accrédités dans les maladies des voies urinaires. Il n'étoit plus ici question des diurétiques seulement adoucissans. Les signes d'érétisme , d'irritation , de crudité , avoient cédé au temps , aux efforts de la nature , & à ces premiers remèdes. Les diurétiques stimulans , tels que l'*Ononis* , l'*éringium* , le *pareirabras* , étoient bien ceux qui sembloient mériter la préférence. L'usage qu'il en fit ne parut gueres diminuer ni accélérer l'évacuation de ces mucosités. Il en étoit un autre qui , par sa qualité spécifique , reconnue & éprouvée par les expériences répétées du célèbre de Haën (a) , de M. Quér (b) , & de bien d'autres médecins habiles , paroissoit mériter la préférence ;

(a) *Ratio medendi* , cap. 12 , page 192 , part. 3 ; cap. 4 , pag. 164 , 192 , &c.

(b) *Dissertation physique & botanique sur la maladie néphrétique , & l'uva ursi*.

c'étoit l'*uva ursi*. Le raisin d'ours, par sa vertu spécifique, devoit ici fortifier ces organes affoiblis par la grande abondance d'excrétion, & les garantir contre une affluence continuelle qu'entraîne après soi le relâchement, sur-tout dans un âge aussi avancé; c'est pourquoi, en l'unissant à quelques diurétiques stimulants, je remplissois cette double indication. Il prit cette plante en décoction avec le nitre & la réglisse, pendant plus de dix jours: insensiblement l'abondance des matieres diminua, & le malade ne se plaignit plus du sentiment de pesanteur sur l'orifice de la vessie.

Comme, dans la force de la maladie, le sédiment des urines étoit d'une fétidité extrême & presque purulent, je crus devoir prescrire au malade l'usage d'un peu de baume de Copahu, à prendre de quatre heures en quatre heures, & d'insister sur la décoction diurétique.

Quoique l'excrétion des matieres muqueuses n'eût plus lieu, & que la fétidité des urines eût disparu, qu'il les eût rendues plus abondamment, l'appétit étoit totalement effacé, & les analeptiques ne rétablissoient gueres ses forces. L'estomac avoit été trop long-temps abreuvé des boissons aqueuses; son relâchement rendoit les digestions laborieuses & languissantes. Je crus donc devoir recourir à un remède sim-

ple & efficace, au *quinquina*, qui, uni à l'*uva ursi*, dont les principes, légèrement astringents & amers, pouvoient également concourir avec le premier à remplir la même indication, devoit donner plus d'activité aux suc digestifs, réhabiliter les fibres trop relâchées, ranimer ses forces *coctrices*, & rendre ce viscere moins *passif* dans le grand œuvre de la digestion. Une once d'*écorce du Pérou*, autant de *feuilles d'uva ursi* en poudre, & mis en électuaire, avec suffisante quantité de sirop de capillaire, ont suffi pour raccommoder l'estomac, en en prenant gros comme une noix muscade deux fois le jour. Cette fluxion catarrhale de la vessie, après avoir duré plus de quinze jours dans l'état de crudité, trois semaines & plus dans celui de coction & d'excrétion, diminua peu à peu, & les urines devinrent enfin naturelles. On ne doit pas absolument attribuer à l'usage des remèdes le succès de la cure; il est vrai cependant qu'ils ont aidé la nature dans son ouvrage, & l'ont soutenue dans la suite, sur-tout les toniques, qui ont du rapport avec les organes lésés & affoibls, & sans lesquels on verroit le cours d'humeurs persister long-temps après la maladie déjà vaincue.

NOTA. Pendant le cours de la maladie, malgré l'abondance d'urines qu'il rendoit

chaque nuit, à proportion des boissons qu'il prenoit, le malade eut un œdème à la jambe gauche fort notable : la cuisse participoit à l'infiltration ; peu à peu le membre s'est dégonflé, & la cuisse & la jambe droites se sont infiltrées. L'œdème de ces parties a été plus opiniâtre ; cependant, à mesure qu'il s'est rétabli, l'enflure a disparu.

OBSERVATION

Sur une hydropisie ascite guérie par des embrocations d'huile d'olives, à laquelle on avoit mêlé de l'esprit volatil de sel ammoniac ; par M. DESGERAUD, maître en chirurgie, & chirurgien de l'abbaye royale de Jouarre, près la Ferté-au-Col, en Brie.

Un jeune homme fut attaqué, au mois de Mars 1773, d'une inflammation de bas-ventre, qui le septième jour céda aux remèdes prescrits par M. Defrance, docteur en médecine. Le malade demeura quelque temps bouffi, & ne voulut jamais s'astreindre au régime qui lui fut ordonné. Il eut une indigestion, pour laquelle je lui conseillai, trois ou quatre jours après, une purgation qu'il refusa : ce n'étoit pas pour ne point se purger, mais pour avoir recours à des purgatifs violents qu'on laisse imprudemment entre les mains des femmes du bas peuple,

peuple, qui en font une meurtrière distribution au prix modique de trois à quatre sols. L'épurgé & le pignon d'Inde font toute la pharmacie de cette espèce de charlatans ; dont il seroit à souhaiter que les magistrats réprimassent la coupable imprudence. La dose du purgatif administré par une bonne femme du village fut si forte , que le jeune homme rendit le sang avec abondance par les selles. L'hémorragie fut arrêtée non sans peine. Le malade a languï dix mois. Il a fait pendant ce temps-là divers remèdes que des gens sans études & sans connoissances de l'art lui ont prescrits. Enfin l'hydropisie ascite s'est formée ; la fluctuation étoit très-sensible ; les extrémités étoient dans le marasme. C'est alors que j'ai été appelé. J'ai employé pendant huit jours de suite les frictions avec l'huile d'olive, & sans succès. Je pensai qu'il étoit possible d'ajouter aux nouvelles découvertes : les frictions avec l'huile ne me paroissant pas assez actives, j'ai ajouté l'esprit volatil de sel ammoniac : au bout de quatre jours les urines couloient si abondamment , que l'épanchement étoit presque totalement dissipé , & que depuis plus de sept semaines cet homme a repris ses occupations ordinaires, sans aucun vestige du fâcheux état dans lequel son indocilité & des remèdes mal administrés l'avoient plongé.

OBSERVATION

*Sur l'opération de l'empyeme ; par monsieur
LAPEYRE neveu , chirurgien-major
du vaisseau la Natalia.*

L'empyeme est une opération connue de toutes les personnes de l'art ; tous les auteurs qui ont écrit des traités de chirurgie la décrivent & la conseillent ; cependant elle est très-rarement pratiquée : il en faut attribuer la cause au défaut de symptômes qui indiquent clairement les cas dans lesquels le succès suivroit cette opération. Elle a été souvent infructueuse ; & , comme on ne sauroit s'affurer si celle qu'on se propose de faire ne le sera pas , on craint de se compromettre. Je ne peux m'empêcher de regarder cette crainte comme étant à la fois reprehensible & mal fondée.

Elle est reprehensible , en ce que l'empyeme étant une opération qui n'est ni dangereuse par elle-même , ni excessivement douloureuse , le chirurgien , dans l'incertitude du succès , ne risque que de se compromettre vis-à-vis du malade & des personnes qui lui sont attachées : or un pareil risque ne devrait jamais entrer en balance avec la possibilité de sauver la vie de celui même dont on s'expose à être blâmé.

La crainte de faire inutilement l'opération de l'empyeme me paroît mal fondée, parce que, quoique les symptômes qui l'indiquent ne soient pas aussi lumineux qu'il seroit à desirer qu'ils le fussent, ils ne sont cependant pas aussi obscurs & aussi incertains qu'on le croit trop communément, & les succès dans cette opération sont plus fréquents que ne le pensent beaucoup de maîtres dans l'art. Ils le seroient encore sans doute bien davantage, si l'opération étoit plus fréquente, si l'on n'attendoit pas à l'extrémité pour la faire; si on ne la tenoit pas comme une dernière ressource, & comme un secours sur lequel on compte très-peu quand on n'en connoît plus aucun autre.

On peut consulter sur les symptômes indicatifs de l'empyeme le Traité de Samuel Sharp, ou plutôt ses Recherches critiques sur l'état présent de la chirurgie. On lira, page 290, que cet auteur avoue qu'ayant lui-même toujours regardé l'empyeme comme une opération absolument inutile, il a reconnu depuis qu'il y avoit des cas où elle pouvoit sauver la vie des malades, & qu'on pourroit être conduit à la pratiquer par des symptômes sur lesquels on peut compter.

M. Foubert, dans une Observation sur un abcès au poulmon, rapportée page 365 &

suiv. du Tome I, part. 3, des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, fait assez connoître qu'il pense, d'après l'inspection de plusieurs cadavres, qu'on auroit pu leur faire l'opération de l'empyeme avant la mort, que peut-être elle les en auroit préservé; & lui-même l'auroit pratiquée dans le cas particulier qu'il rapporte, si l'avis de ses confreres, fortifié par le mauvais état du malade, ne l'en eût empêché.

Je crois donc pouvoir conclure que l'empyeme n'étant une opération ni dangereuse, ni douloureuse, les symptômes qui l'indiquent, quoique manquant de toute la clarté nécessaire, n'étant cependant pas insuffisants, le risque enfin qui l'accompagne étant nul, & les succès au moins possibles dans un cas où il n'y a point d'autre ressource à espérer; je crois, dis-je, que la prudence, l'humanité, le devoir des maîtres de l'art, exigent qu'on tente cette opération plus souvent qu'on ne le fait, & dans les cas où la théorie la conseille à la pratique trop pusillanime à cet égard. Il me reste à appuyer mes assertions par un exemple où le succès a suivi l'opération.

Un fils de M. Sayet, maître chirurgien à Boynes en Gâtinois, âgé d'un an huit mois, fut attaqué, le 12 Juin dernier, d'une pleurésie complete. Des circonstances inutiles au rapport que je fais, empêcherent

d'administrer sur le champ les remèdes nécessaires. Le mal en prit des accroissemens rapides & violents. Le malade fut saigné le troisieme jour ; la fièvre & les autres symptômes diminuerent un peu, mais ils ne se dissipèrent pas. Ils se ralentirent enfin vers le dixieme jour, & furent remplacés par ceux qui indiquent une suppuration interne & l'épanchement du pus dans la cavité gauche de la poitrine. L'enfant, qui ne quittoit qu'avec peine les bras maternels, se portoit toujours & se penchoit sur le côté gauche. Si l'on essayoit de le redresser, il survenoit une convulsion & un ris sardonique dans la partie du visage du même côté. La diete avoit été austere jusqu'à ce moment, & le malade n'avoit pris que de l'eau pendant les douze premiers jours : on le soutint par la suite en lui faisant prendre de l'eau d'orge avec du lait. Il ne paroissoit aucune dilatation à la poitrine ; ni aucune œdeme à la peau. Ce qui avoit précédé, la fièvre lente avec redoublement le soir, l'état de la respiration, la tendance de l'enfant à se porter du côté gauche, les convulsions qu'il éprouvoit en changeant de position, étoient les seuls symptômes qui indiquassent la nécessité de l'opération. Cherchant une indication plus évidente, je conseillai d'appliquer sur la poitrine un cataplasme fait avec la décoction des plantes

émollientes. Mon intention étoit , en produisant à la peau un relâchement général , de faire enforte que le pus se portât vers la partie qui seroit libre , & qui par conséquent offriroit moins de résistance. Ce que j'avois prévu arriva. Le cataplasme fut appliqué le vingt-fixieme jour de la maladie ; on le continua pendant plusieurs autres jours ; & , le quatrieme après qu'il eut commencé à être appliqué , il parut entre la cinquieme & la fixieme côte , à six lignes de distance de la partie antérieure du sternum , une tumeur contre-nature ; elle devint de la grosseur d'un œuf de perdrix. La peau qui la couvroit n'avoit ni perdu sa couleur naturelle , ni contracté d'œdeme : on y sentoit , en y appliquant la main , un battement assez fort. Je fis l'opération à l'endroit de nécessité , au trente-cinquieme jour de la maladie. Il en fallit à l'ouverture une quantité considérable de pus d'assez mauvaise qualité ; c'étoit une sérosité roussâtre : ce pus changea plusieurs fois de nature : d'abord sans odeur , il devint ensuite d'une fétidité insupportable ; mais enfin je l'obtins blanc , d'une consistance convenable , & tel qu'il devoit être. Je fis pendant le traitement les injections détersives convenables. L'adhérence vers le bas de la poitrine étoit si considérable , qu'il ne pénéroit rien de la liqueur injectée vers le bas , que tout remon-

toit vers le haut , & sortoit même en partie par la trachée-artère après avoir été réforbé par le pöümon, & cauöoit au malade des quintes de toux les plus violentes. Mais tous ces accidents fächeux ont enfin disparu : les parties engorgées ont suppuré ; & le pus , ayant trouvé une ifïue , n'a point causé de ravages. Les substances délabrées se sont régénérées, & le malade se trouve dans une heureuse convalescence.

Le fait que je viens de rapporter est en général un exemple de plus à ajouter à ceux des cures obtenues par l'opération de l'empyeme. Mais j'en crois pouvoir conclure, en particulier, que l'empyeme peut réussir, même après une pleurésie complète, cas qu'on n'admet gueres ; que ce n'est pas avec raison qu'on se borneroit à faire cette opération dans l'endroit appelé communément lieu d'élection ; qu'en sondant, pour ainsi dire, la nature, en lui facilitant de se porter vers un endroit où la résistance seroit moindre, ce qu'on obtient par l'usage des cataplasmes qui embrasseroient la poitrine sur les côtés & en devant, elle tendroit à pousser le pus vers cet endroit, elle indiqueroit elle-même le lieu où il faut opérer.



OBSERVATION

Sur la séparation d'une portion considérable de l'os du bras ; par M. OTERRAS, correspondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, maître en chirurgie, & un des chirurgiens en chef du grand hôpital de Geneve.

Jacqueline Gindre, de la paroisse de Martignen, au pays de Gex, âgée de quatorze ans, étant dans une vigne au mois d'Août 1772, chargée d'un plein tablier d'herbes, tomba de sa hauteur sur son bras, qui se trouva, m'a-t-elle dit, sous son corps sans en avoir scû déterminer précisément la position : elle sentit au moment de sa chute une douleur assez vive, & crut entendre un bruit comme si quelque chose s'étoit éclaté. La jeune fille se releva ; &, comme elle n'aperçut rien à son bras, ou qu'elle ne sentit qu'un peu de douleur, elle continua à s'en servir, mais avec un peu plus de précaution. Le troisième jour la douleur du bras avoit tellement augmenté, que la malade, qui s'en étoit servi jusqu'alors, fut obligée de le mettre dans une espee d'écharpe, & de garder le repos. Elle se fit visiter par un chirurgien d'un village voisin, qui assura la malade qu'il n'y avoit rien dans son bras

de dérangé : il lui conseilla le repos, & l'application des herbes aromatiques.

Mais le soir du jour même de la visite du chirurgien, outre la douleur, il survint du gonflement, de la tension & de la chaleur.

Vers le quinzième jour après la chute, la malade se fit visiter par une certaine femme qui faisoit le métier de rhabilleuse, qui lui dit qu'elle avoit le bras écharlé, (c'est son propre terme) c'est-à-dire qu'elle avoit une portion d'os éclatée. Cette femme appliqua dessus le mal un emplâtre, & fit un bandage de sa façon.

Vraisemblablement l'état du bras prenoit tous les jours une tournure plus fâcheuse. La malade cherchant toujours du soulagement, mais malheureusement dans de mauvaises sources, s'adressa à un autre charlatan, ou rhabilleur de Savoie, qui lui dit qu'elle avoit le bras gâté, lui appliqua quelque baume, & un bandage tant bien que mal. Malgré les soins du rhabilleur, l'enflure & l'inflammation du bras augmentèrent; &, après bien des applications dirigées par l'ignorance, il se fit, environ quatre mois après l'époque de la maladie, trois ou quatre ouvertures à la partie moyenne du bras, d'où il sortoit une suppuration sanieuse & séreuse, mêlée à une matière d'une véritable suppuration, &, au

rapport de la malade, quelques petits fragments d'os. On pansa ces ouvertures ou ulcères avec des feuilles de plantain; enfin il se forma successivement d'autres ouvertures à mesure que les premières se fermoient.

Vers le quatorzième mois de la maladie ou de l'accident de la malade, la partie supérieure du bras devint fort sensible & douloureuse; &, quelque temps après, il se forma une ouverture fort considérable à cette partie, du côté interne, près de l'insertion du muscle grand pectoral; il se présenta par cette ouverture l'extrémité d'une portion d'os. Malgré le mauvais état du bras de la malade, ses parents l'abandonnoient tranquillement aux soins de la nature, se contentant d'appliquer dessus les ulcères les feuilles de quelques plantes indiquées par le premier venu. Trois ou quatre mois se passèrent, le bras toujours à peu près dans le même état. La suppuration étoit assez abondante; & la jeune fille prenoit courage, parce que son bras se raffermissoit, & qu'elle pouvoit faire, vers cette époque de sa maladie, quelque mouvement.

Cependant, lassé de voir que les ulcères fistuleux ne se guérissent pas, & que la portion osseuse restoit toujours dans le même état, l'oncle de la malade me l'amena le 25 Mars 1774, environ le dix-huitième mois après sa chute.

Cette jeune fille avoit le corps en assez bon état ; elle étoit pleine de courage, malgré les douleurs & les suppurations qu'elle avoit soutenues depuis si long-temps. J'examinai son bras malade : il y avoit un peu de gonflement dans toute son étendue, & trois ouvertures fistuleuses situées, comme il a été dit, à la partie moyenne & inférieure du bras, par où il sortoit une matière d'assez mauvaise qualité. Je n'ai point observé dans la suite qu'il en soit sorti aucun fragment d'os. Je portai mes recherches vers la partie supérieure du bras, où je vis un ulcère considérable situé dans l'endroit ci-devant désigné, par l'ouverture duquel se présentait, en manière de pointe fort inégale, l'extrémité d'une esquille ou portion d'os saillante en-dehors, de l'étendue d'environ trois lignes, d'une couleur noirâtre, environnée & soutenue par des chairs molles & fongueuses, comme il arrive ordinairement dans les cas de carie, ou de corps étrangers.

Après m'être instruit de toutes les circonstances, ainsi que je l'ai exposé ci-dessus, j'essayai d'ébranler avec mes doigts cette esquille : elle me parut vacillante, mais en même temps fort considérable. Après un moment de réflexion, je jugeai que la principale indication étoit de la retirer, s'il étoit possible, sans employer des moyens vio-

lents ; ce que je fis avec assez de facilité , sans autre secours que mes doigts , qui sont toujours les pinces les plus sûres : cette extraction fut suivie de l'issue de quelques gouttes de sang , & de peu de douleur.

Je fus surpris de voir une portion du cylindre entier du corps de l'humerus , de la longueur de trois pouces & quelques lignes , y compris quelques petits fragments qui se sont détachés des extrémités de la pièce que je conserve ; extrémités qui sont taillées à peu près en maniere de bec de plume à écrire , & hérissées de pointes. La partie moyenne de la pièce exfoliée ou séparée de l'os du bras , forme le cylindre entier : on y voit au milieu le grand canal de la moëlle ; la substance réticulaire en est détruite , & la compacte est comme rongée ou corrodée dans quelques endroits. L'extraction de cette grande portion de l'humerus laissa un grand vuide dans les chairs ; le bras n'étoit cependant raccourci que d'environ deux pouces.

Pendant que la nature avoit travaillé à expulser la portion d'os exfoliée , devenue corps étranger , elle avoit aussi travaillé à la réunion ou soudure des pièces restantes & correspondantes de l'os du bras , tellement que , dans le temps même que j'enlevai le corps étranger , le bras avoit toute la solidité possible. Je trouvai l'endroit du

cal dans l'endroit & jusqu'un peu au-dessous de l'attache du muscle deltoïde, sans pouvoir déterminer précisément la manière dont les os se sont arrangés.

Le bras n'a pas tout-à-fait sa forme naturelle; car, indépendamment qu'il est plus court que l'autre, il est comme arqué en dehors à sa partie supérieure: les mouvements dans son articulation avec l'omoplate, s'exécutent avec la même facilité que du côté opposé; il n'y a que l'extension de l'avant-bras sur le bras qui conserve encore un peu de gêne ou de difficulté.

J'ai dit ci-devant que l'extraction de la pièce d'os avoit laissé un grand vuide dans les chairs; en effet, à la faveur d'une sonde, je trouvai un long trajet fistuleux qui, de l'ouverture supérieure qui avoit donné issue au corps étranger, alloit communiquer avec les autres ouvertures fistuleuses dont j'ai déjà parlé.

Soit en portant le stylet par les petites ouvertures ou par le grand sinus, je ne pus découvrir aucun point de dénudation dans les portions restantes de l'os du bras, par conséquent de carie, ni d'autres esquilles; la soudure des os réintégrés dans leur contact me parut très-solide, ainsi que je l'ai avancé.

Toutes ces circonstances favorables me firent juger que la nature, aidée des moyens

les plus simples, parviendroit en peu de temps à une parfaite guérison, d'autant mieux que j'avois enlevé le principal obstacle.

Je pansai la malade tout simplement avec de la charpie sèche, très-douce, appliquée mollement tant sur l'ulcère par où étoit sortie la pièce offeuse, que sur les autres petites fistules, & un emplâtre par dessus, fait avec le diachylon mis sous forme de cérat par le mélange d'une petite quantité de bonne huile d'olives. Quelques compresses & un bandage convenable furent tout l'appareil : je fis soutenir le bras avec une écharpe, ainsi que l'avant-bras & la main ; je recommandai un régime de vie convenable, autant que les facultés des gens pauvres & l'habitude de vivre pouvoient le permettre.

La jeune fille resta en ville jusqu'au lendemain, qu'elle vint me trouver pour se faire panser : elle avoit bien passé la nuit, & ne souffroit plus certaines douleurs piquantes que lui procuroit le corps étranger. Les chairs fongueuses étoient déjà bien assaïfées ; j'en emportai une partie, & continuai le même pansement. Comme la malade, qui d'ailleurs se portoit bien, ne restoit qu'environ à une heure de chemin, je lui procurai de quoi se faire panser tous les jours, & enseignai à ses parents la ma-

niere de le faire ; enforte que la malade venoit chez moi une ou deux fois par semaine, & dans la suite seulement tous les huit jours. L'état des choses a toujours été de mieux en mieux ; tous les vuides se sont remplis, la suppuration s'est peu à peu tarie, & les ulceres se sont cicatrisés d'une maniere solide, & cela par les mêmes moyens, excepté que j'ai employé deux ou trois fois la pierre infernale.

Tout ce grand désordre du bras malade a été réparé depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin suivant, & cela avec tant d'avantage, que cette jeune fille se sert de son bras avec toute la facilité possible, & peut vaquer à son travail sans incommodité.

Par tout ce qui a suivi la chute de la malade & les accidents qui en ont résulté, on ne sçauroit donner l'explication d'un si grand désordre, qu'en supposant que, lors de sa chute sur son bras, l'humérus a été fracturé en deux endroits différens, à la distance de la longueur de la pièce qui s'en est séparée. Car pourroit-on penser qu'une simple contusion, quelque violente qu'on la suppose, ait pu produire le délabrement du tissu cellulaire, & la séparation de presque tout le corps de l'humérus ?

Non-seulement il est à croire qu'il y a eu fracture dans le cas dont nous parlons,

mais encore je pense qu'elle a d'abord été sans déplacement, soit que les muscles aient pu soutenir les pièces fracturées dans leur état naturel pendant les deux premiers jours, soit, ce qui est plus probable, que la violence de la chute n'ait pas suffi pour déterminer complètement la fracture de l'os; mais ensuite les mouvements forcés de la jeune fille, le défaut de soins & de précautions, auront enfin surmonté les résistances qui tenoient les pièces encore en contact, & décidé la fracture. La difficulté, & même l'impossibilité qu'a eue la malade, le troisième jour de sa chute, de se servir de son bras, la douleur, le gonflement qui sont survenus les huit premiers jours, rendent mon sentiment plus que probable.

Le jugement du chirurgien de village, qui visita le troisième jour de son accident, ne doit point servir de règle, ni être de grand poids sur la non-existence des fractures, 1^o parce que, sans lui faire injustice, on peut douter de sa capacité; 2^o parce que vraisemblablement dans ce temps les pièces n'avoient pas encore perdu leur contact d'une manière sensible, & que le chirurgien n'aura pas mis en usage les moyens propres à faire connoître les fractures.

Le témoignage de la rhabilleuse & du rhabilleur, dont l'un dit que le bras est gâté, & l'autre écharlé, brisé, en son langage

gagé, écharlé, prouve beaucoup, si l'on fait attention à tout ce qui est arrivé, à l'habitude que ces sortes de gens ont, malgré leur ignorance.

Il me reste à donner succinctement l'explication de quelques autres phénomènes dont j'ai fait l'histoire, qui pourront jeter un plus grand jour sur la nature de la maladie, & être de quelque utilité.

Quoique la portion de l'os du bras, qui s'est séparée, se soit présentée à la partie supérieure du bras dans l'endroit ci-devant désigné, il ne suit pas de-là que la fracture soit arrivée au-dessus du quart supérieur de l'humérus, mais bien plutôt depuis la partie inférieure du quart supérieur, jusqu'à la partie moyenne de cet os.

On voit tous les jours des gands fragments d'os séparés de leur tout, se faire jour dans des lieux éloignés de leur origine, à travers les endroits qui leur offrent le moins de résistance, & se frayer des routes dans le tissu cellulaire, en suivant le mouvement qui leur est communiqué par l'impulsion vitale & musculaire. Dans ce cas, la grande pièce osseuse, une fois séparée d'entre les parties saines de l'os du bras par le décollement des muscles, la destruction du tissu cellulaire, la pourriture du périoste, se fera déviée sous la peau, y aura produit inflammation par son irritation, & chaleur,

douleur, élévation, &c ; & enfin la rupture par où une des extrémités de la pièce osseuse s'est fait jour. Faute des secours de l'art, elle a resté engagée dans les chairs l'espace d'environ trois ou quatre mois.

Si, dans le premier moment que j'ai vu la malade, j'ai trouvé son bras en très-mauvais état, mais néanmoins solide, avec peu de difformité, on ne peut l'attribuer qu'à ce que, lorsqu'une fois les deux extrémités fracturées de l'humérus ont été dégagées & débarrassées du corps étranger, ces extrémités, soit par la coopération des corps musculaires, soit par l'appareil que la malade tenoit sur son bras, quelque mal appliqué qu'il fût, & par le repos ; ces extrémités, dis-je, auront été à peu près rapprochées & soutenues dans cet état, & en même temps disposées à laisser couler ou fuinter le suc nourricier ou lymphatique, osseux, qui fait la matiere du cal qui aura incrusté & soudé (qu'on me passe l'expression) les extrémités rompues, & cela avec d'autant plus de facilité, que le sujet étoit jeune. Bien de praticiens ont quelquefois eu occasion d'observer des calus dans le cas de fractures où l'art n'avoit point préfidé ; il est vrai que le plus souvent ces guérisons sont accompagnées de difformités.

Le bras malade ne s'étant raccourci que de deux pouces, quoique la pièce exfoliée

en eût trois de longueur, ainsi qu'il a été dit, cela prouve, d'un côté, que les parties restantes se sont rapprochées, & de l'autre, qu'elles n'ont pas été en contact immédiat, attendu que le raccourcissement n'est pas en raison de l'étendue de la déperdition de substance de l'os; ce qui suppose l'interposition du suc osseux, ou d'une espèce de cal qui tient lieu d'une partie de la substance perdue, en supposant même que les bouts de l'os ne se sont pas consolidés tout-à-fait par l'extrémité de leur surface, qui a dû être en pointe, selon la figure des extrémités de la pièce séparée.

Il n'est pas extrêmement rare de voir des os se consolider, ou plutôt des fractures guérir, quoique les extrémités des bouts fracturés restent éloignées de quelque distance : d'ailleurs, dans le cas dont je parle il n'y avoit pas de muscles propres à rapprocher & à faire chevaucher, comme l'on dit, les bouts fracturés : au contraire, le poids du bras, le peu de précautions qu'on a prises, l'action des muscles, sur-tout du deltoïde attaché à la pièce supérieure; toutes ces causes tendoient plutôt à éloigner les bouts fracturés qu'à les rapprocher. Quoi qu'il en soit de ces explications, dont la précision n'influe gueres pour la pratique, le bras malade avoit la plus grande solidité quand je l'ai examiné, dès le moment de la

148 SÉPARATION D'UNE PORTION

sortie de la portion séparée, & il est resté plus court que l'autre de deux pouces.

Les fractures mal réduites & mal dirigées de la jambe, celles des os des cuisses, sur-tout si l'os a été fracturé obliquement, peuvent donner lieu à ce que la jambe ou la cuisse soit plus courte que la saine de quelques travers de doigts. Il n'est pas rare de voir ces cas arriver; il en résulte toujours difformité & difficulté dans la progression. Plusieurs sont boiteux par cette cause; mais le raccourcissement du bras n'a pas les mêmes inconvénients, pourvu que l'articulation en soit libre; ses fonctions s'exécutent aisément; on ne fait peu ou point d'attention à la difformité, qui en effet est peu sensible en n'y voyant pas de si près: aussi ai-je dit que la jeune fille se sert de son bras avec facilité.

La légère courbure en dehors de la partie supérieure du bras, a vraisemblablement été l'effet de la force & de la contraction du muscle deltoïde après le déplacement de la portion osseuse, qui aura entraîné le bout supérieur de l'os fracturé & forcé à se porter ainsi en dehors.

Malgré le grand désordre que l'os du bras a souffert, on ne doit pas être surpris qu'il ait conservé la liberté de ses mouvements, si l'on fait attention qu'en supposant qu'il y ait eu fracture en deux endroits,

la supérieure n'est arrivée qu'au dessous du quart supérieur de l'os du bras, ainsi qu'il a été dit ; par conséquent l'articulation n'a point souffert, non plus que les principaux muscles moteurs du bras sur l'épaule. Tous ceux qui ont seulement l'idée de l'anatomie savent que ces muscles s'attachent au dessus du quart supérieur de l'os du bras, ou dans ses limites, avec la partie moyenne.

Il ne suffiroit pas d'avoir rapporté un cas particulier & assez rare, si l'on n'en tiroit des conséquences pour l'utilité de la pratique. Cette observation nous apprend, 1^o de quelle importance il est pour les malades de s'adresser à des chirurgiens éclairés, & de cesser d'être dupes de l'empirisme & de la mauvaise foi d'un essaim de rhabilleurs & rhabilleuses. 2^o Comme je suis persuadé qu'il y a eu fracture après la chute, si elle eût été connue & traitée selon les règles de l'art, la guérison auroit été prompte, & il ne seroit point arrivé tant de maux. 3^o La conduite que j'ai tenue dans le traitement d'un si grand mal a été simple, & conforme aux vues de la nature, persuadé que, les grands & petits fragments d'os étant sortis, elle se suffiroit. 4^o L'expérience m'a appris une infinité de fois qu'aussi-bien en chirurgie qu'en médecine, il est beaucoup de cas où tout l'art doit se borner, non à porter le fer ou le

150 SÉPARAT. D'UNE PORTION, &c.

feu, mais à suivre la nature & ses dispositions, à faciliter sa marche & ses opérations, à observer avec un œil attentif & lumineux ses procédés les plus simples, à pénétrer ses intentions, même les plus cachées. 5^o Enfin, cette observation confirme de plus en plus les grandes ressources de cette même nature. En effet, on voit un grand mal guérir sans avoir été dirigé par l'art, une portion considérable de l'os du bras perdre la vie & toute communication avec les parties saines, se détacher & se faire jour à travers les parties molles, se jeter en partie au-dehors, tandis que les pièces majeures étayées, & débarrassées, du corps qui leur est devenu étranger, s'affrontent, se consolident sans aucuns secours. De-là nous dirons en passant qu'il est souvent bien inutile de fatiguer les malades par des incisions étendues & profondes dans les cas de carie, pour suivre des esquilles ou des fragments d'os, puisqu'ordinairement la nature se suffit, ainsi que je l'ai fait remarquer dans quelques Observations que j'ai présentées à l'Académie royale de Chirurgie.

OBSERVATION

*Sur une plaie d'arme à feu, avec fracture
du fémur à sa partie inférieure, près ses*

*condyles ; par M. CARLIER, chirurgien
à Fere en Tardenois.*

Le 17 Octobre 1773, le nommé Sellier, garde de M. Marquet, seigneur de Mont-Saint-Pere, receveur général des finances, reçut un coup de fusil, étant à la chasse dans la forêt de Barbillon ; M. Marquet fit aussi-tôt appeller au secours du blessé, outre M. Devaux, son chirurgien ordinaire, MM. Galais & Gaillard, tous trois maîtres en chirurgie de la ville de Chateau-Thierry. Ledit blessé étant revenu de sa premiere surprise, le supplia de me faire appeller conjointement avec ces Messieurs ; parce que je l'avois traité l'année précédente d'une autre plaie d'arme à feu à la main gauche, faite par le canon de son fusil qui s'étoit crevé, & avoit déchiré le muscle thenar dans toute sa largeur, en fracturant l'os du métacarpe un peu au-dessous de son articulation avec l'index.

Je fus donc mandé, & j'arrivai à onze heures à Mont-Saint-Pere. J'allai à l'infirmerie du château, où le blessé avoit été transporté. Je le trouvai au lit, où M. Devaux l'avoit saigné une fois : il le saigna derechef, après quoi nous visitâmes la blessure qui étoit à la partie inférieure latérale externe de la cuisse droite, à quatre travers

de doigt de son articulation avec la jambe. Quoiqu'il n'y eût pas plus de huit heures que l'accident fût arrivé, la cuisse étoit extraordinairement tuméfiée, & l'entrée de la balle, (restée dans la partie) fermée au point de ne pouvoir y faire pénétrer la sonde qu'avec peine.

Instruit que MM. Galais & Gaillard, qui s'en étoient retournés chez eux, devoient revenir le lendemain avec M. Pinçon, chirurgien de M. le marquis de Courtanvaux; je résolus d'attendre leur arrivée pour profiter des lumières de ces Messieurs dans un cas aussi grave. Etant arrivés le lendemain, nous nous transportâmes tous ensemble où étoit le blessé : M. Pinçon introduisit la sonde avec assez de difficulté, néanmoins il parvint à en introduire environ quatre pouces. N'ayant point senti la balle, il laissa la sonde; &, ayant conféré ensemble sur le parti à prendre, nous convînmes unanimement de la nécessité de dilater la plaie à sa partie supérieure, afin de pouvoir procéder à l'extraction des corps étrangers; & nous nous décidâmes à ne la point dilater à sa partie inférieure, afin de ménager la capsule articulaire. Jusque-là nous ne faisons que soupçonner la fracture du fémur, parce que la cuisse avoit conservé sa rectitude naturelle; j'étois persuadé cependant

de l'existence de cette fracture, la cuisse me paroissant plus courtée que l'autre, & le pied tombant en dehors.

M. Pinçon ayant retiré de la plaie la sonde à bouton, y substitua la sonde cannelée, & fit une dilatation d'environ deux pouces: il fit l'extraction d'une petite portion de la balle, ou plutôt d'une lame de plomb très-mince, plate & arrondie; &, continuant ses recherches avec le doigt *index*, il ne put extraire qu'une petite esquille languette.

La fracture du fémur ne fut plus douteuse; on pouvoit introduire le doigt *index* jusque dans la cavité médullaire, ce dont nous nous assurâmes tous en sondant la plaie alternativement. Comme il n'étoit pas possible de suivre plus loin le chemin de la balle, & en conséquence d'en faire l'extraction sans porter le bistouri vers des parties dont la section ne pouvoit avoir que des suites dangereuses, nous en demeurâmes là. Le blessé fut pansé avec la charpie sèche: la jambe & la cuisse ayant été mises en situation, furent recouvertes d'une flanelle trempée dans une décoction émolliente aiguillée d'un fixieme d'eau-de-vie: deux demi-cercles arrangés mirent la partie à l'abri de toute impression étrangère. Assurés de la fracture du fémur avec fracas, il n'y avoit guère d'espérance de sauver la

vie au blessé sans lui emporter la cuisse ; mais , comme l'amputation est un remède extrême , que le blessé étoit d'un tempérament fort & vigoureux , nous nous décidâmes à la différer de quelques jours , pour y revenir , si les accidents augmentoient ; ce à quoi on devoit s'attendre.

Le blessé persistant dans la confiance qu'il avoit en moi , M. Marquet me chargea de le suivre. J'y retournai donc le lendemain 19 ; j'ôtai la charpie de la plaie ; je la couvris de plumaceaux chargés d'un digestif animé , après avoir introduit au fond , jusque sur l'os , un tampon mollet trempé dans la teinture de myrre & d'aloès : j'appliquai sur la cuisse , aux environs de la plaie , les cataplasmes fortifiants , faits avec les quatre farines résolatives & la poudre d'absynthe , cuites dans de gros vin rouge , y ajoutant , au moment de l'application , quelques cuillerées d'huile d'hypéricum double.

Comme M. Devaux demouroit à Mont-Saint-Pere , & que ma résidence est à Fere en Tardenois , distant de trois lieues de cet endroit , je le priai de se charger des pansements qui se faisoient tous les vingt-quatre heures : ils furent continués de même jusqu'au 26 , sans aucune augmentation dans les accidents ; la tuméfaction de la cuisse étoit même un peu diminuée ; le blessé

étoit sans douleur & presque sans fièvre.

Néanmoins M. Marquet, toujours inquiet sur le sort du blessé, & ne croyant pas pouvoir trop multiplier les secours, fit appeller M. Mertrud, maître en chirurgie de Paris, qui, après avoir vu le blessé, ne jugeant point l'amputation à propos, se décida pour une ample dilatation, & beaucoup plus profonde que la première, sans doute à dessein de débrider plus efficacement l'aponévrose du *fascia lata*, ainsi que le périoste, de même que pour faire, à quelque prix que ce fût, l'extraction de la balle, ainsi que des parties d'os rompues, qui, en restant dans la plaie, se seroient toujours opposées à la réunion des chairs; mais, après avoir dilaté haut & bas & en travers, sans ménager le corps des muscles, une ramification de l'artere musculaire externe s'étant rencontrée sous le tranchant du bistouri, donna lieu à une hémorragie considérable, qui força M. Mertrud à terminer son opération par remplir cette grande plaie de charpie: malgré cela, le sang n'ayant cessé de donner depuis deux heures après midi jusqu'au soir, on fut obligé d'administrer le blessé, qui étoit dans un triste état; il ne dormit point la nuit, les douleurs furent énormes: ce fut la première qu'il passa sans dormir depuis son accident.

Le lendemain de l'opération, la jambe

se trouva couverte de phlyctènes ; je la couvris de flanelle trempée dans l'eau-de-vie camphrée.

Au bout de deux fois vingt-quatre heures on leva l'appareil, & on ôta de la plaie toute cette charpie à demi-pourrie ; je la remplaçai par des plumaceaux chargés de digestifs, après avoir porté sur les extrémités fracturées un tampon de charpie imbibée de térébenthine de Venise.

Les pansements furent continués de même jusqu'au premier Novembre : alors les plaies furent pansées avec un onguent que je composai de styrax, colophone, térébenthine, baume nervin, cire jaune, huile, d'hypéricum double & de baume noir du Pérou.

Le blessé fut mis à l'usage de la décoc-tion de quinquina, suivant l'ordonnance de M. Mertrud : malgré cela la fièvre survint ; la suppuration, de mauvaise qualité, devint très-abondante ; la cuisse & la jambe tuméfiées & œdémateuses. Je continuai l'ap-plication de la flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée sur toutes ces parties, & le blessé fut pansé deux fois par jour. Le premier Février, se trouvant un peu mieux, il demanda à être transporté à Beuvarde, lieu de sa demeure, à une lieue & demie de Mont-Saint-Père. Comme ce voyage, qu'il supporta assez bien, le rapprochoit de moi, j'allai le panser tous les jours : les bords de

la grande plaie se cicatriserent insensiblement ; mais les extrémités fracturées , qui jusqu'à la dernière dilatation s'étoient tenues appuyées l'une sur l'autre , se quitterent depuis , & glissèrent l'une à côté de l'autre ; sçavoir , l'extrémité supérieure tenant aux trochanters , vers la partie latérale interne de la cuisse , & l'inférieure tenant aux condyles latéralement & postérieurement à celle-là ; & au mois d'Avril ladite extrémité supérieure ouvrit les tégumens latéralement & supérieurement à la rotule , vers la partie interne de la cuisse. Dès que je la vis paroître , je la mis à découvert dans toute sa largeur , qui étoit d'environ deux pouces ; elle me parut taillée en bec de flûte , & très-tranchante : je la touchai légèrement avec le beurre d'antimoine , n'ayant point d'eau mercurielle , & la couvris ensuite de plumaceaux chargés de poudre de myrre & d'aloès incorporés avec le baume noir du Pérou ; un emplâtre d'onguent de styrax couvroit le tout. Je continuai ce pansement jusqu'au 10 du mois d'Août , & j'essayai alors d'ébranler ladite extrémité , à laquelle il s'étoit fait une rainure qui la partageoit en deux : je fis ce même jour l'extraction de la portion latérale externe , longue & large d'un pouce ; je ne fis l'extraction de la portion latérale interne que le 14. Cette portion a deux pouces & demi de

long, sur un pouce de large à sa base, qui est toute cellulaire, à laquelle tient une portion du réseau qui sert de soutien à la moelle ; elle n'a que quatre lignes de large à sa partie supérieure : toutes deux se sont conservées exactement saines. Après l'extraction de ces deux portions d'os, je remplis le vuide de charpie sèche, & pansai les bords avec l'onguent de styrax ; deux jours après j'abandonnai la charpie, & je conduisis la plaie à cicatrice avec le pompholix.

J'avois toujours une suppuration abondante à la première plaie ; j'abandonnai, vers le mois d'Avril, la tente que j'y avois entretenue jusqu'alors. Différents dépôts se formèrent successivement entre les tendons fléchisseurs de la jambe ; plusieurs portions de ces tendons s'en séparèrent : je fis, par l'ouverture d'un de ces dépôts, l'extraction d'un demi-globe de la balle ; & par d'autres, de petites esquilles. Un dépôt se forma à la face interne de la cuisse ; & après l'avoir ouvert, il en sortit une petite esquille de l'extrémité inférieure du fémur, tenant aux condyles.

J'eus soin, pendant tout le cours du traitement, d'entretenir les forces du blessé par un régime de vie analeptique ; je lui permis l'usage des aliments solides, & du vin, à la dose d'une demi-bouteille par jour,

quand la fièvre se relâcha : je fis usage des lavements pour entretenir le ventre libre ; j'employai de temps en temps les purgatifs, quelquefois les vomitifs, suivant l'indication.

Il se fit différents reflux de matiere purulente pendant le cours de la guérison : la fièvre survenoit, une diarrhée salutaire la terminoit : l'érésypele étoit toujours le prélude de cette fièvre, & l'engorgement, ainsi que la douleur à la glande inguinale, me l'annonçoit ; alors je réduisois mon blessé aux bouillons & à la tisane pour toute nourriture.

Malgré le délabrement de presque tout le tour de la partie inférieure de la cuisse, son engorgement œdémateux, ainsi que celui de la jambe & du pied ; les deux extrémités du fémur fracturé se soudèrent par un cal latéral ; & le blessé qui fait le sujet de cette observation marche depuis un mois, aidé de deux bequilles.

Il appuie toutes les parties de son pied à terre, au moyen d'un soulier dont la semelle est plus de deux pouces plus haute que celle des souliers ordinaires, le talon à proportion ; enfin l'engorgement œdémateux, tant de la cuisse que de la jambe & du pied, qui a toujours été le même, malgré l'usage continuel du vin aromatique aiguisé d'esprit de vin camphré, s'est dissipé à cette

époque ; & , il ne lui reste d'une blessure si considérable , que deux petits sinus , un à la face interne de la cuisse , à trois travers de doigt de son articulation avec la jambe , & l'autre à la face externe où étoit l'entrée de la balle.

Cette Observation servira à prouver que la fracture du fémur avec fracas n'est point une indication suffisante pour se décider à l'amputation de la cuisse , & que la nature a souvent des ressources qui nous sont inconnues , lorsqu'elle n'est point contrariée par des secours mal-entendus.

M É M O I R E

Sur une amputation naturelle de la jambe , avec des réflexions sur quelques autres cas relatifs à l'amputation ; par M. PUJOL, docteur en médecine, & médecin de l'Hôtel-Dieu de Castres.

L'amputation est une de ces opérations terribles dont le nom seul fait frémir. Selon le sage Dionis (a) aucun artiste ne la fait jamais sans trembler ; le célèbre Tiffot (b) a formé des vœux pour qu'elle soit abso-

(a) DIONIS, Cours d'opérations, commenté par La Faye, page 733.

(b) Préface à la traduction de la thèse de M. Bilguer.

lument bannie de la chirurgie. Si cette exclusion totale a paru avec quelque raison trop générale à l'illustre chef de la chirurgie François (a), du moins faut-il accorder à M. Bilguer qu'il est très-peu de cas où ce secours violent & douteux doive être admis, & où les dangers qu'entraîne après elle l'amputation ne soient supérieurs, ou pour le moins égaux aux dangers de la maladie qu'on veut guérir. La nature a des ressources sur lesquelles on ne compte pas toujours assez ; dans les cas les plus graves, ne seroit-il pas du moins prudent, & même nécessaire d'essayer avant tout ce qu'on doit attendre de ses efforts, secondés d'un bon traitement & de tout ce qui peut les rendre efficaces ? C'étoit là la marche que le père de la médecine prescrivoit à la chirurgie : *Quæ medicamenta non sanant, ferrum sanat.* Je m'applaudis d'avoir suivi cette sage méthode auprès du malade qui fait le sujet de l'Observation suivante.

Sur la fin de Septembre 1773, ayant été appelé au lieu de Saint-Baudile, distant de Castres d'environ trois lieues ; j'eus occasion de voir dans la paroisse un misérable paysan, âgé de trente ans, d'un tempérament robuste, & qui, à la suite d'une fièvre maligne maltraitée, avoit eu la jambe

(a) Mémoires de l'Académie de Chirurgie.
Tome IV.

droite attaquée d'une gangrene critique. Vers le vingt-unième jour de la maladie il avoit paru sur l'extrémité du pied une rougeur éréthelateuse très-vive, avec grande douleur, & sans presque aucune tuméfaction; le mal gagna peu à peu le reste du pied, s'étendit sur toute la jambe, & s'arrêta enfin circulairement à quatre travers de doigt au-dessous du genou. On appliqua au hasard sur la partie des cataplasmes émollients; la jambe tomba en mortification, & le sphacèle fut bientôt complet: alors les téguments & les chairs commencèrent à se détacher; les os du pied tombèrent les uns après les autres, le mort se sépara du vif dans la partie où la gangrene s'étoit fixée; & après la dénudation totale des os de la jambe, on vit une plaie égale, & qui sembloit avoir été faite par une incision circulaire, portée perpendiculairement sur les os.

Ce fut dans ce dernier état, & quinze jours après la chute totale du pied & des escarres, que je vis ce malheureux. Les bords de la plaie étoient pâles, gonflés, & abreuvés d'une sérosité ichoreuse qui couloit avec abondance; ce gonflement occupoit les téguments, & montoit à deux travers de doigt au-delà du genou; le pouls étoit faible & fréquent, le malade éprouvoit des frissons irréguliers & des sueurs nocturnes:

d'ailleurs la maigreur étoit extrême , & les forces grandement abattues. On le pansoit fort simplement avec des linges trempés dans le vin chaud , & on laissoit à l'air toute la partie des os au-dessous de la plaie. Il essayoit de marcher de temps en temps en appuyant l'aisselle droite sur une béquille qui lui tenoit lieu de jambe ; c'étoit alors une chose horrible à voir que ces os noirs & pendants , qui n'avoient d'autre mouvement que l'agitation de la cuisse.

Ce spectacle me pénétra d'effroi & de compassion. D'un côté , l'amputation étoit un secours auquel le malade me sembloit incapable de résister ; d'un autre côté , la fièvre lente qu'entretenoit la résorption continuelle des matieres paroissoit de nature à ne pas le laisser vivre long-temps ; en sorte que je restai quelque temps dans le plus grand embarras , ne sçachant quel parti prendre dans de si fâcheuses extrémités. Devois-je hasarder l'amputation , comptant sur la bonne constitution naturelle du malade ? ou bien devois-je me contenter de lui indiquer une meilleure méthode de traitement , attendant de la nature une séparation tardive des os altérés ? Je voulus sonder son courage ; la confiance du malade concourt puissamment au succès des grandes opérations ; mais , au seul mot d'amputation , le malade s'écria qu'il aimoit mieux

mourir que de livrer sa jambe à aucun instrument. Ces protestations me décidèrent à lui proposer de se laisser retrancher seulement la partie des os qui débordoit la plaie; attendu que ces os me paroissoient assez sains au-dessus; il m'assura encore qu'il aimoit mieux attendre tranquillement la mort, quoique je lui eusse protesté que cette opération n'avoit rien de difficile ni de douloureux. Je me vis donc forcé de me borner au parti de l'expectation; je lui prescrivis un régime doux, analeptique & rafraîchissant, un léger minoratif; & après cela un usage long-temps soutenu d'une forte décoction de quinquina; remède que j'ai souvent éprouvé, soit pour améliorer les suppurations séreuses, soit pour préserver les humeurs de l'infection des miasmes gangreneux, soit enfin pour suspendre la dégénération putride du sang dans les résorptions purulentes. Quant aux pansements, voici la méthode simple que je lui laissai. On devoit d'abord toucher les os deux fois le jour, dans toute leur circonférence, & immédiatement au-dessous de la plaie, avec un pinceau de linge trempé dans l'eau mercurielle; j'ordonnois tout de suite d'appliquer sur les chairs des bourdonnets couverts d'un digestif animé; il falloit contenir ces bourdonnets avec de larges compresses percées vers leur milieu, pour y

laisser passer les os altérés ; & enfin je voulois qu'on couvrît tous les environs du genou avec des linges trempés dans du bon vin chaud ou de l'eau-de-vie ; je terminai cette consultation charitable en exhortant les parents à me donner des nouvelles du malade.

J'appris bientôt que , par l'usage de ces secours, les choses changeoient de face de jour en jour ; la tuméfaction des téguments diminua , la plaie devint plus rouge & plus animée , le pus fut moins abondant & acquit de la consistance ; le malade mangea mieux ; & les frissons, de même que les sueurs nocturnes , avoient déjà disparu quinze jours après , au point que les forces commençoient sensiblement à se rétablir. Cependant, sur le détail qu'on me fit alors de l'état de la plaie , je ne pus voir encore aucune marque d'une exfoliation prochaine.

Ce fut vers ce même temps qu'il arriva au malade un de ces accidents que je n'avois pu prévoir , & qui termina la guérison beaucoup plutôt que je n'eusse jamais osé l'espérer. Sa béquille glissa sur le plancher, tandis qu'il vouloit se promener dans la chambre ; il tomba ; & pendant la chute, le poids du corps ayant porté sur l'extrémité inférieure des os découverts , il se fit une luxation incomplète au genou : les ligaments articulaires ayant été long-temps

abreuvés par la sérosité qui regorgeoit auparavant dans les environs, en avoient été sans doute relâchés; ce qui rendit plus facile le déplacement. Quoi qu'il en soit, cette chute fut suivie d'un engorgement inflammatoire dans l'articulation; la suppuration qui en fut la suite consuma peu à peu les ligaments; les os commencèrent alors à s'ébranler; & , la tête de ces os étant enfin devenue libre, le malade parvint à les arracher sans efforts & tout entiers. Depuis cette époque, la plaie, livrée aux pansements les plus simples, alla toujours de mieux en mieux; dans moins de deux mois la cicatrice fut parfaite, & l'extrémité inférieure du fémur se trouva recouverte par un moignon beaucoup plus parfait qu'on n'eût pu l'espérer après l'amputation la plus heureuse.

Qu'on me permette là-dessus quelques réflexions. Vu l'état où le bon pansement & l'usage interne du quinquina mit d'abord la plaie, ne devois-je pas me féliciter de n'avoir pas insisté sur l'amputation? Je regarde comme une chose certaine que, sans l'accident imprévu qui fit détacher les os à l'articulation, j'aurois eu tôt ou tard le plaisir d'obtenir une exfoliation qui eût également mis le comble à la guérison. Il est vrai que, dans des circonstances analogues, une section prompte & artificielle épargne bien des longueurs, & bien des travaux à la

nature ; je l'aurois désirée cette section , qui devient souvent nécessaire après les amputations , sur-tout lorsqu'elles n'ont pas été bien faites.

Il n'y avoit pas long-temps que j'avois été témoin des tristes suites de l'omission de cette opération facile , & qui n'expose d'ailleurs à aucun inconvénient. Un enfant de seize ans eut la jambe écrasée par une pierre , à quelques lieues de Castres. Le chirurgien de notre Hôtel-Dieu y fut mandé ; la gangrene , dit-il , avoit suivi la partie , & montoit même à quatre travers de doigt au dessus du genou ; il amputa le fémur à trois travers de doigt seulement de cette articulation , c'est-à-dire dans la gangrene même. Cette faute fut suivie de la saillie de l'os de près d'un pouce ; l'enfant fut porté dans peu à l'hôpital , où j'eus occasion de lui donner mes soins ; il eut à essuyer plusieurs fièvres de mauvais caractère , qui le mirent trois fois à toute extrémité , & qui venoient tant de la résorption du pus que de la mauvaise qualité de l'air , & du défaut d'exercice. Il ne sortit qu'au bout de neuf mois imparfaitement guéri de sa plaie ; une partie de l'os saillant étoit tombée à la fin par exfoliation ; l'autre se recouvrit d'une légère couche de grains charnus , dont les extrémités venant à se dessécher , formèrent une pellicule mince qui se déchiroit,

& qui se déchire encore au moindre contact, inconvenient qui rend impossible l'usage de la jambe de bois. J'aurois voulu que l'on fît d'abord la section du bout d'os excédent, selon la méthode de Fabrice d'Aquapendente (a), tant exaltée par MM. Veyret & Louis (b) : il est bien assuré que cette petite opération eût rendu la cure plus prompte & plus parfaite.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir que la gangrene n'étoit point ici un motif suffisant pour exposer le malade à l'amputation ; mais, pour en revenir à ma première observation, si dans un cas si terrible la nature, aidée par les remèdes appropriés, a pu se suffire à elle-même, ne seroit-on pas tenté de douter avec quelque fondement s'il existe réellement des cas où l'on puisse hasarder sans scrupule une opération aussi dange-reuse. J'ai vu plusieurs personnes conserver leurs membres, en demandant aux chirurgiens des délais qu'ils avoient peine à accorder ; pendant ces délais les choses changeoient en mieux, & l'opération devenoit inutile.

Une jeune demoiselle, entr'autres, eut une fracture complète des os de l'avant-bras ; on remet la fracture, & on serre trop

(a) *Pentateuchi*, lib. 1, de *sphaceli curatione*.

(b) Mémoires de l'Académie de Chirurgie ;
Tome III.

le bandage ; la gangrene attaque la main, & tout l'avant-bras jusqu'au coude. Je suis appelé ; j'emploie intérieurement le quinquina ; on fait les scarifications convenables ; & on applique les topiques anti-gangreneux ; les escarres se séparent, les doigts déjà sphacelés tombent tous ; le reste est conservé ; & la malade s'estime d'autant plus heureuse d'avoir évité l'amputation dont elle étoit menacée, qu'elle a appris à tricoter facilement avec la paume de la main, armée seulement de la première phalange du pouce.

Le nommé Benazet, garçon de quinze ans, eut, il n'y a que fort peu de temps, le bras écrasé sous la roue d'une charette ; on trouve l'os moulu à l'endroit du coup, & les muscles réduits comme en bouillie, sans pourtant aucune entamure des téguments ; on fait à ce bras les pansements & on lui donne la situation convenables. Sur ces entrefaites, un des chirurgiens appelés se hâte de proposer l'amputation, comme indispensable ; les parents alarmés à cette proposition, & attribuant à tous les chirurgiens la façon de penser d'un seul, font venir un rhabilleur grossier, qui ne changea rien à la situation du membre, & qui n'y fit que quelques applications mal assorties : cependant, à la grande honte de la chirurgie de Castres, il eut dans le public la

gloire d'avoir conservé à cet enfant chéri le bras & la vie. Exemple remarquable, que la nature n'a pas toujours besoin de tous nos secours, & qu'elle sçait souvent sans nous, & malgré nous, opérer ses prodiges. Il faut pourtant, en général, bien des connoissances & de la sagacité pour traiter les grandes fractures; ce n'est souvent qu'après les plus grands efforts & la plus grande patience que l'art parvient à conserver les membres grièvement blessés : les circonstances peuvent exiger quelquefois des moyens pénibles & douloureux; mais il faut distinguer les sages efforts de l'art, des tentatives téméraires & ridicules de l'ignorance.

Il y a environ neuf ans qu'un neveu du nommé Segulier, maçon de cette ville, eut, comme l'enfant précédent, le bras écrasé par une charette. On désespéroit de pouvoir conserver ce bras, tant le fracas étoit considérable. Alors le même chirurgien dont il a été parlé, aussi hardi à conserver qu'à retrancher, se présenta pour se charger de cette cure; & pour retenir en place les pièces-fracturées sans le secours d'aucun appareil difficile & embarrassant, il fit des sections profondes & longitudinales aux parties molles, & introduisit immédiatement autour de l'os, & en perçant les chairs, des fils d'archal dont il forma plusieurs anneaux; il embrassa les éclats de l'os dans ces an-

néaux peu délicats, dont il eut soin de bien tordre entr'elles les extrémités. Cette belle manœuvre eut les suites auxquelles on devoit s'attendre ; l'inflammation & la gangrene, dont le malade mourut deux jours après. Des personnes préoccupées de la nécessité de l'amputation dans ce sujet, regarderent sa mort comme une preuve de la bonté de leur décision : quelle erreur ! Il falloit réfréner l'audace du guérisseur, traiter la plaie selon les regles de l'art ; ce n'est qu'à ce prix qu'on pouvoit espérer de conserver le malade sans l'amputer.

Je connois un gendarme de cette ville, qui, ayant reçu un coup de fusil qui avoit fracassé les os de l'avant-bras, faillit à être la victime de la manœuvre des fils d'archal. Heureusement pour lui, deux habiles chirurgiens s'opposèrent vivement à cette boucherie, & ils eurent la satisfaction de guérir dans peu & parfaitement cette grande plaie.

Heureux les malades qui tombent entre les mains d'un chirurgien instruit & humain ! Le fer & le feu sont des remèdes violents & cruels qu'il ne met en usage qu'après avoir épuisé toutes les autres ressources, ou tout au plus lorsqu'il voit qu'elles sont évidemment insuffisantes. Le sot orgueil ni le vil intérêt n'ont point de prise sur son ame bienfaisante. Le public, dupe toujours de

ce qui l'éblouit, ne cessera-t-il point de donner sa confiance à ces singes de l'art, d'autant plus entreprenants qu'ils ont moins de lumières, & qui ne peuvent faire parade que d'un peu de dextérité acquise par l'habitude qu'ils ont de trancher à tout propos ? Je les comparerois à ces habiles charlatans qui enlèvent plus lestement une bonne dent, qu'un bon chirurgien n'en arrache une mauvaise.

L E T T R E

*A M. ***, sur les bandages pour contenir les hernies inguinales ; par M. JUVILLE, expert herniaire, reçu au collège royal de chirurgie de Paris.*

Vous êtes surpris, Monsieur, que les bandages pour contenir les hernies soient encore si loin de la perfection, tandis que toutes les autres parties de la chirurgie ont fait des progrès si rapides dans ce siècle. On attribue cela au défaut de connoissances de ceux qui s'occupent de la construction de ces machines. Pour les perfectionner, il faudroit que le mécanicien se joignît à l'anatomiste, ou pour mieux dire, il faudroit que l'artiste possédât ces deux sciences, & qu'elles lui servissent de guide dans la construction de ses bandages ; avec leur

secours, il pourroit les conduire vers la perfection.

Occupé de cette branche de la chirurgie pendant long-temps par goût, j'ai été dans la suite forcé de m'y livrer par nécessité, à l'occasion d'une hernie qui me survint ; qui ne peut être contenue par aucun bandage connu ; cela m'obligea de faire sur cette matière les réflexions que ma maladie rendoit nécessaires. La nature nous rend industrieux pour nous délivrer de nos maux : elle me servit de guide dans la construction de mes premiers bandages. Les différents effets qu'ils produisirent sur moi, me mirent dans le cas d'y faire des corrections, & je les rendis enfin propres à contenir ma hernie sans incommodité. Ce succès, joint aux éloges que plusieurs gens de l'art accorderent à mes machines, m'engagerent à me livrer plus particulièrement à l'étude de tout ce qui est relatif à la chirurgie herniaire. Le résultat de cette étude, joint à une heureuse expérience que j'ai faite de mes bandages, m'ont mis dans le cas de faire des recherches, & les réflexions que je vais soumettre à votre jugement, Monsieur. J'ai cru devoir entrer dans ce détail préliminaire, afin de détruire, s'il est possible, le « préjugé qu'on cherche à accréditer contre moi. Ce préjugé est si fort, » qu'un médecin qui jouit ici de la plus

» grande réputation disoit : *Mais où cet*
homme a-t-il appris à faire des banda-
ges ? Voilà sa production , lui répondit-
 » on ; jugez-le d'après elle. L'inspection de
 » mon bandage le décide à la fin en sa fa-
 » veur. »

Quoique les bandages non élastiques aient encore quelques partisans , presque tous les bons praticiens donnent la préférence à ceux qui sont élastiques. Nous allons nous occuper de ces derniers. On peut faire évanouir tous les inconvénients qu'on leur impute , & les employer utilement dans tous les cas ; 1^o en les rendant bien liants dans toute leur étendue ; 2^o en leur donnant un ressort proportionné à la force qui détermine l'issue des viscères.

Il est essentiel de donner aux bandages une forme relative à celle des parties sur lesquelles ils doivent être appliqués. Prenons le bandage inguinal pour exemple. Il doit appuyer à plat dans toute son étendue sur des surfaces inclinées en différents sens , il faut par conséquent qu'il soit différemment contourné dans plusieurs points de son étendue , pour qu'il puisse s'adapter exactement sur les parties qui lui répondent , & s'y fixer invariablement.

On ne peut point remédier aux vices de la forme des bandages en les serrant fortement , ou en les pliant sur le genou ,

comme quelques auteurs le conseillent. Lorsqu'on les serre trop, ils deviennent incommodes, & souvent dangereux, en ce qu'ils peuvent contondre les parties, les excorier, & y produire la gangrene. D'ailleurs, le corps du bandage comprime alors beaucoup dans quelques points; cette compression absorbe une partie de son ressort; plus ces points de compression seront multipliés, plus le ressort du bandage sera absorbé, & moins il aura d'effet sur l'anneau, qui est le lieu où doit résider toute sa force agissante.

La plupart des bandages appuient beaucoup sur l'épine antérieure & supérieure des os des îles; alors leurs révolutions ne se font que depuis cette épine jusqu'à l'anneau, en sorte que tout le ressort du reste du bandage devient inutile. Outre la douleur que cela produit, il arrive que la compression de la pelotte n'est pas suffisante pour contenir les hernies; cela fait encore varier la direction de cette compression, ce qui empêche la pelotte d'être exactement appliquée sur tous les points de la circonférence de l'anneau; la somme de sa résistance ne se trouvant pas également répartie sur toute son étendue, fait qu'elle permet l'issue des viscères dans les points où cette résistance est la plus foible.

Comme le grand bassin est elliptique, il faut que le corps du bandage ait la même

figure, afin qu'il porte également sur tous les points de son étendue; la partie de cette machine qu'on nomme le collet doit tendre à rentrer vers son centre. Cette figure doit être différente à proportion que celle du bassin s'éloigne de la naturelle. Les os des îles sont souvent déjettés en dehors ou en dedans; cela augmente ou diminue la circonférence, & change la figure naturelle du bassin: il est aussi souvent incliné à droite ou à gauche dans les personnes difformes ou boiteuses. Tout cela doit apporter quelque différence dans la figure du bandage, pour qu'il puisse produire un bon effet dans tous les cas.

Nous donnons au corps de nos bandages six lignes de surface, & depuis demi-ligne jusqu'à une ligne d'épaisseur; cette différence d'épaisseur fait différer la force du ressort de nos machines. Comme l'impulsion des viscères est plus ou moins forte dans les différents sujets, la force du ressort des bandages doit être proportionnée à celle de cette impulsion. C'est dans cette vue que j'ai gradué la force du ressort de mes bandages, depuis le n^o 1 jusqu'au n^o 7.

La différente grandeur des bassins doit faire varier la longueur des bandages. Les anneaux des muscles obliques, plus rapprochés ou plus écartés, doivent encore diriger la longueur de la partie du bandage qu'on
nomme

homme le collet, qui dans le nôtre n'est que la continuation de son corps un peu incliné en bas, & contourné en dedans sur son plat, pour se conformer à la forme des parties. Ce collet doit être d'une longueur proportionnée au rapprochement des anneaux, & *vice versâ*; il commence à l'épine antérieure & supérieure des os des îles, & se continue sur toute la platine.

Pour avoir une mesure juste d'un bandage, dans un bassin bien fait, on doit prendre la moitié du contour du corps, & y ajouter un pouce & demi; alors le bandage fera assez long pour aboutir au côté opposé à l'os sacrum. Il aura par ce moyen un point d'appui plus étendu, & moins incommode pour le malade; parce que la somme de sa compression sera répartie sur une plus grande étendue de surface. C'est dans cette vue que nous ajoutons à nos bandages dans toute l'étendue qui répond à l'os sacrum, une lame d'acier plus large que le corps du bandage de cinq à six lignes. Cette portion du bandage décrit une ligne courbe dont la convexité répond au bord supérieur, & la concavité au bord inférieur. Cette concavité doit avoir environ quatre lignes de sinus. Cette disposition augmente le point d'appui du bandage, & elle dirige l'action de la ceinture dans une ligne à peu près parallèle à celle du corps du bandage.

La platine doit être inclinée en dedans dans sa partie inférieure, pour qu'elle suive le plan que le bas-ventre présente dans ce lieu. Sa grandeur doit varier à raison de la dilatation des anneaux. Pour les bandages ordinaires, nous lui donnons quatre pouces d'étendue en quarré; & les trois angles qui répondent aux parois de l'abdomen sont arrondis. Si elle étoit plus allongée de haut en bas, elle appuieroit sur l'os pubis, ce qui empêcheroit que sa compression se fît exactement sur l'anneau.

Les bandages doivent être garnis mollement & également par tout, afin que leur compression soit égale dans tous leurs points. Comme les parties qui entourent les anneaux sont des aponévroses qui peuvent être relâchées, il est nécessaire que la pelotte les soutienne l'espace de quatre à cinq lignes dans la circonférence de ces mêmes anneaux; c'est pourquoi nous lui donnons une surface presque plate: si elle étoit sphérique, elle entreroit en partie dans l'anneau, & tendroit à l'agrandir, & la circonférence de cet anneau ne seroit pas soutenue par la pelotte.

Le centre de la pelotte doit toujours répondre au centre de l'anneau; elle doit être invariablement fixée dans cette partie, sans faire aucune révolution sur son axe. Ceci est un des points les plus essentiels pour

que le bandage soit bon ; c'est aussi celui qui est le plus difficile à saisir. La stabilité de la pelotte dépend de la bonne construction du bandage ; lorsqu'elle est vicieuse, on ne peut pas le fixer ; il se dérange au moindre mouvement que fait le malade, quoiqu'on ait employé la sous-cuisse pour l'assujettir. Ce lien ne sert, la plupart du temps, qu'à entraîner la pelotte sur l'os pubis, & à lui faire faire la bascule sur ce point d'appui.

Convaincu par mon expérience de l'inutilité de ce lien & de ses inconvénients, je l'ai supprimé de mes bandages.

Le bandage est un corps fait pour suppléer à l'action des parties contenant du bas-ventre, qui, se trouvant interrompues dans quelques-uns des points de cette cavité, laissent échapper celles qui sont contenues. Il faut qu'il fasse une compression continue dans une direction analogue à l'action des muscles, à laquelle elle supplée, & d'une force proportionnée à ces mêmes muscles, & aux travaux du sujet ; force qui se mesure sur le degré d'impulsion que reçoivent les parties qui s'échappent.

L'action des muscles du bas-ventre est dans une direction tendante au centre de la cavité. Si la forme du corps étoit cylindrique, elle pourroit se représenter par un cercle dont tous les points de la circonfé-

rence tendroient au centre, & détermineroient l'effet du bandage. Mais comme cette forme n'est point celle d'un cylindre, elle change un peu la direction de la force du bandage, quoiqu'elle tende pourtant vers le centre de l'abdomen. La ligne rentrante que décrit le quart antérieur du bandage & l'inclinaison de la pelotte, établissent deux directions différentes dans l'action du bandage. La première pourroit se représenter par une ligne qui partiroit du centre de la pelotte; & iroit aboutir au quart postérieur du bandage; & la seconde partiroit de ce même centre, traverseroit la cavité du bas-ventre dans une ligne oblique, & se porteroit vers la troisième vertèbre lombaire. Cette dernière est la plus efficace, elle dépend de l'inclinaison de la pelotte.

Toute force qui agit éprouve une résistance qui lui est directement opposée; celle qui fait résistance à l'action du bandage sont les parties intermédiaires entre la pelotte & la plaque postérieure. Cette dernière partie n'est, à proprement parler, que le point d'appui sur lequel la pelotte agit.

Le bandage cause une dépression à la peau, dans laquelle il s'imprime; cette dépression est plus considérable au lieu qui répond à la pelotte; le sac herniaire est affaibli par sa compression, ses parois se touchent, & adhèrent quelquefois ensemble;

ce qui produit la guérison : je l'ai obtenue plusieurs fois , même sur des sujets avancés en âge.

Voilà , Monsieur , sur quels principes je dirige la construction de mes bandages : l'expérience que j'en ai faite leur est favorable. Je puis assurer avec vérité , qu'aucune hernie ne leur a résisté , lorsque je les ai appliqués moi-même. Je n'ai pu qu'effleurer dans cette Lettre les points les plus essentiels relatifs aux bandages ; je reprendrai chacun de ces objets en particulier dans un autre temps.

J'ai l'honneur d'être , &c.

O B S E R V A T I O N

Sur une fièvre putride vermineuse , guérie par le seul usage du vin ; par M. DE VILLAINÉ , chirurgien gradué à Champagnolle.

Marie-Françoise Prud-Hom , veuve d'un charron de Champagnolle , âgée de soixante-deux ou soixante-trois ans , d'un tempérament qui s'étoit toujours très-bien soutenu , tombe malade en 1773 , dans le cours de Mars ; se met au lit , & n'en sort qu'après avoir été en butte aux périls les plus éminents.

D'abord elle éprouve des sentimens de

froid, par intervalles; puis c'est un frisson si violent qu'on ne peut la réchauffer. Le corps, dans ce moment, est dans un malaise affreux; l'accablement est considérable; de fortes pandiculations, des baillements sans fin, ne laissent pas un instant de repos. Tel est le prélude de la maladie dont j'entreprends la description.

La chaleur succède bientôt au froid. La douleur de tête est atroce, la soif inextinguible, le pyalisme des plus incommodes. C'est alors que la fièvre commence à se développer; mais le visage porte au mieux le caractère de cette cruelle maladie; car, au lieu d'être rouge, il est jaunâtre & comme plombé.

Une bouche mauvaise, une langue extraordinairement chargée, un dégoût invincible pour tout ce qui est offert, de fréquentes éructations, de continuëles envies de vomir, le vomissement même de quelques vers, & de matières nidoreuses & corrompues; tout m'annonce que j'ai à combattre une fièvre putride bilieuse, qui seroit peut-être, à la suite, compliquée de malignité.

Dans cette inquiétude, je propose, afin de remplir les premières indications, d'évacuer le sujet. J'insiste sur le besoin d'une boisson abondante, rafraîchissante & légèrement acide, à cause de la putréfaction.

Mais quelle surprise n'est pas la mienne, lorsqu'on m'apprend que tout est refusé avec opiniâtreté, & qu'on ne veut absolument que de l'eau ?

Envain je me tourmente l'esprit pour la tromper de quelque façon ; je ne gagne rien à cela. Pendant que j'essaye toutes les ruses, & que je ne trouve que de la roideur & de la singularité, la maladie déploie toutes ses fureurs ; le sang s'allume ; la fièvre est au suprême degré ; la langue se noircit ; je tremble déjà pour la gangrene & ses suites funestes, la dissolution totale des humeurs.

Le pouls se déprime ; le corps devient lâche ; il tombe dans l'affaissement, & l'on apperçoit déjà de côté & d'autre des plaques livides & pourprées. Il est clair que le quinquina auroit relevé les forces, auroit encore, associé avec les diapnoïques, poussé utilement du centre à la circonférence, & sur-tout auroit combattu la pourriture : qui n'en sçait pas tout l'avantage ? J'en prépare donc à la hâte ; &, pour faciliter, je le donne en substance, enveloppé dans du pain à chanter : soins superflus ! À peine l'a-t-on reçu dans la bouche, qu'on me le rejette au nez. Ne sçachant quel parti prendre, il me vint dans l'idée que le vin pourroit lui être favorable, d'autant plus que, dans l'état de santé, elle en buvoit rarement. Mais la question, c'est de la déterminer à en prendre. Quoi qu'il

en soit, j'en fais mettre une cueillerée dans un gobelet d'eau battue ; aussitôt on le lui présente ; elle l'avale sans répugnance ; cela m'encourage à le lui continuer.

Cinq à six fois par jour elle en use avec les mêmes précautions. L'événement est propice ; les éruptions sont entretenues ; la langue & la bouche se nettoient ; il s'en détache des pellicules mortifiées ; le ventre s'ouvre ; la malade rend des portions de vers dont l'odeur est insupportable ; la fièvre s'éteint ; les forces renaissent ; l'appétit est dévorant ; la guérison est parfaite.

N'a-t-on pas lieu de croire que, dans cette circonstance, la nature a été merveilleusement secourue de l'art ; & que le vin, qui conduit tant d'ivrognes au tombeau, en a éloigné, pour quelque temps encore vraisemblablement, la personne qui fait le sujet de cette Observation ?



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES D É C E M B R E 1774.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lg.	A midi. pouc. lg.	Le soir. pouc. lg.
1	$\frac{1}{2}$	3	1	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
2	1	3	3 $\frac{1}{2}$	27 9	27 6	27 5 $\frac{1}{2}$
3	5	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5	27 5
4	7	8	5 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10
5	6	8	4	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
6	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2 $\frac{1}{4}$
7	04	02	03 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
8	04	01 $\frac{1}{2}$	03 $\frac{1}{2}$	28 1	28	27 11
9	03	01 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10	27 7 $\frac{1}{2}$
10	2	5	5	27 7	27 7	27 8
11	4	10	7	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$
12	6	11 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
13	6	8	7	28 3	28 3	28 3
14	6	9 $\frac{1}{4}$	7	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
15	8	9	5	28 1 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
16	5	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
17	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	6	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
18	6 $\frac{1}{2}$	8	7	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
19	6 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	5	28 4	28 4	28 4
20	5	5	3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
21	2	2	01	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3
22	0 $\frac{1}{2}$	2	2	28 4	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$
23	2	4 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	28 7	28 7 $\frac{1}{2}$	28 8
24	$\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	28 8	28 7 $\frac{1}{2}$	28 8
25	3	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28 8	28 7 $\frac{1}{4}$	28 7
26	4	5	4 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$
27	3 $\frac{1}{2}$	4	2 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{4}$
28	2	2 $\frac{1}{2}$	2	28 6	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$
29	3	3 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$
30	02 $\frac{1}{2}$	0	03	28 6 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5
31	04 $\frac{1}{4}$	01	01 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$

186 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. pl. nuages.	O. nuages.	Nuages.
2	O. c. brouill.	O. cou. pluie.	Pluie.
3	S. pluie.	S. cou. pluie.	Pluie.
4	S. brouill. pl.	S-S-E. bro. c.	Couvert.
5	S-E. c. brouil.	S-E. pl. couv.	Beau.
6	E. couvert.	N-E. couv. n.	Beau.
7	N-E. beau. n.	N-N-E. nuag.	Beau.
8	O-N-O. neige, couvert.	O-N-O. nuag.	Beau.
9	S. nuages.	N. nua. neige.	Pluie.
10	S. cou. brouil.	S. brouill. nua.	Nuages.
11	S. brouill. n.	S. nuages.	Nuages.
12	S-S-E. nuag.	S. nuages.	Nuages.
13	S. nuages.	S. nuages.	Nuages.
14	S. nuages.	S. nuages.	Nuages.
15	O-S-O. couv	O-S-O. nuag.	Nuages.
16	N. nuages.	S. nuages.	Nuages.
17	E. couvert.	E. pet. pl. cou.	Couvert.
18	E. couvert.	E. brouill. c.	Couvert.
19	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
20	N. couvert.	N-E. nuages.	Nuages.
21	N-E. b. broui.	N-E. beau.	Brouillard.
22	N-N-E. brouil.	N-N-E. brou.	Brouillard.
23	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
24	N. brouill. n.	N. nuages.	Couvert.
25	N. brouillard.	N. pet. pluie, nuages.	Couvert.
26	N-E. brouill.	N-E. couvert.	Couvert.
27	E-N-E. nuag.	N-E. nuages.	Couvert.
28	N-E. couvert.	N-E. couvert.	Couv. Pl.
29	N. nuag. pet. pluie.	N-N-E. nuag.	Beau.
30	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
31	N-E. brouil. b.	N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $11 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de $4 \frac{1}{4}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 8 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

4 fois du N-N-E.

9 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

3 fois de l'E.

1 fois du S-E.

2 fois du S-S-E.

9 fois du S.

1 fois de l'O-S-O.

2 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

Il a fait 9 jours, beau.

19 jours, des nuages.

12 jours, du brouillard.

17 jours, couvert.

10 jours, de la pluie.

2 jours de la neige.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Décembre 1774.*

Les affections catarrhales & les dévoiements qu'on avoit observés sur la fin du mois précédent, ont continué pendant tout celui-ci. On a vu outre cela des fluxions de poitrine, qui n'ont cédé qu'avec peine aux remèdes les mieux ad-

ministres, & sur-tout un grand nombre de fausses péripleumonies qui, après une ou deux saignées, ont exigé des évacuans, & sur-tout des béchiques incisifs.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Novembre 1774;
par M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a commencé de bonne heure. Le 12, la liqueur du thermometre fut observée à 1 degré au-dessous du terme de la congélation. Le temps s'est adouci vers le 15 : mais du 20 au 30, la liqueur du thermometre a été observée constamment au terme de la congélation, ou au-dessous ; le 27 elle descendit à $3\frac{1}{2}$ degrés sous ce terme.

Il y eut de la neige presque tous les jours depuis le 20 jusqu'au 30. La hauteur du mercure dans le barometre a beaucoup varié : il ne s'est gueres élevé de tout le mois au-dessus du terme de 28 pouces. Le 6 il a été observé à celui de 27 pouces $\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

11 fois du Nord vers l'Est.

5 fois de l'Est.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 189

6 fois du Sud vers l'Est.

2 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

8 jours de neige.

13 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Novembre 1774.

Nous n'avons gueres eu plus de malades ce mois que le précédent : il paroît même qu'il n'étoit plus question de la fièvre putride-maligne, que nous avons dit avoir régné dans quelques villages voisins de cette ville.

La gelée prématurée & les vents du nord ont causé des rhumes de poitrine vers le milieu du mois, & quelques affections pleurétiques avec crachement de sang. C'est le petit peuple qui s'est le plus senti de ces maladies. Nous avons vu dans nos hôpitaux quelques personnes travaillées de fièvre érépisélateuse. Un jeune homme y est arrivé dans le fort d'une fièvre rouge, compliquée d'angine gangréneuse, & à laquelle il a succombé. Cette maladie ne régnoit pourtant pas dans la ville.

L I V R E N O U V E A U.

Avis au Peuple sur les aphyxies ou morts apparentes & subites, contenant les moyens de les prévenir & d'y remédier, avec la description

d'une nouvelle boîte fumigatoire portative ; publié par ordre du Gouvernement ; par J. J. *Gardane*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, censeur royal, des sociétés royales des sciences de Montpellier, de Nancy & de l'Académie de Marseille A Paris, chez *Ruault*, 1774, in-12. La boîte & le livre, francs de port par tout le royaume, 12 livres.

SECOURS GRATUITS

Contre les morts apparentes & subites, administrés par ordre de la Police.

La fréquence des morts apparentes & subites, & le peu de succès des moyens employés jusqu'à présent sur les personnes qui se sont trouvées dans cet état, ont déterminé M. le Lieutenant-Général de Police à établir, chez tous les Commissaires de Paris, des secours gratuits, pour rappeler à la vie ceux qui paroissent l'avoir perdue.

Ces secours, semblables à ceux que la ville fait administrer aux personnes noyées dans la rivière de Seine, & dont le succès constant ne peut être révoqué en doute, consistent en une boîte contenant une nouvelle pipe pour injecter la fumée du tabac, un tuyau pour souffler dans la bouche du mort apparent, & un flacon d'eau spiritueuse, avec une instruction dans laquelle sont exposés la manière d'en faire usage, & d'autres moyens populaires d'une efficacité reconnue.

M. *Gardane*, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, auteur de l'instruction, & inventeur de la nouvelle boîte portative, a été

SECOURS GRATUITS. 191

chargé, par le magistrat, de la direction de cet établissement, afin de le suivre avec exactitude, & de le potrer, par des recherches continuelles, au point de perfection dont il est susceptible.

Les sergents & les caporaux des différens corps-de-gardes de Paris, particulièrement instruits du mécanisme de cette boîte, seront aussi spécialement chargés de l'exécuter en présence du commissaire, & sous la direction du médecin désigné pour y présider : la Police leur accordera une gratification proportionnée à leur zèle, toutes les fois qu'ils auront eu occasion de l'exercer avec succès.

Comme l'ignorance des vrais secours, & l'empressement de les administrer, nuisent aux personnes attaquées de mort subite, & font périr souvent celles sur qui on les administre avec imprudence; dans quelque situation & dans quelque lieu que puisse se trouver la personne morte en apparence, il ne faut jamais rien tenter, quand il s'agira de descendre dans des puits, des fosses, des caves, ou autres lieux profonds, sans avoir préalablement appelé la garde & le commissaire du quartier, ou tout autre en son absence, en attendant le médecin établi pour cet effet par la Police, dont la présence n'exclura point celle des médecins & chirurgiens du Châtelet, ni les autres personnes de l'art qui auroient la confiance des parents.

NOTA. L'instruction & la boîte se trouvent chez RUAULT, libraire rue de la Harpe, & se vendent 12 livres, francs de port par tout le royaume.



T A B L E.

<i>E X T R A I T. Avis aux femmes enceintes & en couches.</i>	
Par M. *** , méd.	Page 99
<i>Observation sur une fluxion catarrhale de la vessie.</i> Par M. Planchon , méd.	118
<i>Observation sur une hydropisie aseite , guérie par des embrocations d'huile d'olives.</i> Par M. Desgeraud , chir.	118
<i>Observation sur l'opération de l'empyeme.</i> Par M. Lapeyre neveu , chir.	130
<i>Observation sur la séparation d'une portion considérable de l'os du bras.</i> Par M. Otterras , chir.	156
<i>Observation sur une plaie d'arme à feu , avec fracture du fémur à sa partie inférieure.</i> Par M. Carlier , chir.	150
<i>Mémoire sur une amputation naturelle de la jambe.</i> Par M Pujol , méd.	160
<i>Lettre à M. *** , sur les bandages pour contenir les hernies inguinales.</i> Par M. Juville , expert herniaire.	172
<i>Observation sur une fièvre putride vermineuse , guérie par le seul usage du vin.</i> Par M. de Villaine , chir.	181
<i>Observations météorologiques faites à Paris , pendant le mois de Décembre 1774.</i>	185
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1774.</i>	187
<i>Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Novembre 1774.</i> Par M. Boucher , médecin.	188
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Novembre 1774.</i> Par le même.	189
<i>Livre nouveau.</i>	ibid.
<i>Secours gratuits contre les morts apparentes & subites.</i>	190

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Février 1775. A Paris , ce 24 Janvier 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

MARS 1775.

TOME XLIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1775.

EXTRAIT.

Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, Tome V. Paris, chez Didot le jeune, 1774, in-4^o.

C E nouveau Recueil de l'Académie royale de Chirurgie n'est point divisé, comme les précédents, en Histoire & en Mémoires; M. Louis, fidele au plan qu'il avoit tracé dans le Tome IV, (voyez-en l'Extrait, Tome XXVIII de ce Journal, page 296,) s'est contenté de donner les Mémoires de différents académiciens, auxquels il a ajouté, outre ses Mémoires propres, qui font au nombre de quatre, un grand nombre de Dissertations contenant

les discussions qui ont été faites dans le sein de l'Académie, de plusieurs questions de chirurgie des plus importantes, & sur lesquelles il a recueilli les différentes observations qui ont été adressées à l'Académie, ou que l'on trouve éparées dans les livres. Voici la liste des différents morceaux qui composent ce nouveau volume.

Mémoires sur les Tumeurs fongueuses de la dure-mere; par M. *Louis*.

Mémoire sur l'Encéphalocèle, ou Hernie du cerveau; par M. *Ferrand*.

Mémoire sur les Plaies du sinus longitudinal supérieur de la dure-mere; par M. *Laffus*.

Examen de la Doctrine des auteurs anciens & modernes, sur l'application du trépan à l'endroit des sutures.

Mémoire dans lequel on propose un nouveau procédé pour traiter le renversement des paupieres.

Nouvelles Remarques sur la prétendue régénération des chairs dans les plaies & les ulcères.

Mémoire sur plusieurs maladies du globe de l'œil, où l'on examine particulièrement les cas qui exigent l'extirpation de cet organe, & la méthode d'y procéder; par M. *Louis*.

Suite d'Observations sur les Maladies du sinus maxillaire; par M. *Bordenave*.

Observation sur une Maladie du sinus maxillaire ; par feu M. *Garengeot*.

Nouvelles Observations sur les Fistules salivaires ; par M. *Louis*.

Suite d'Observations sur le Bec-de-lièvre.

Mémoire sur quelques Exostoses de la mâchoire inférieure ; par M. *Bordenave*.

Sur la Nécrose de l'os maxillaire inférieur.

Maladies de l'intérieur de la bouche.

§. I. Excroissance fongueuse des gencives.

§. II. Sur la Gangrene scorbutique des gencives dans les enfants ; par feu M. *Berthe*.

Observation sur les Effets rapides de la pourriture aux gencives ; par M. *Capdeville*.

Avis de M. *de la Peyronie* sur la Gangrene épidémique des gencives aux Enfants-trouvés.

§. III. Sur les Tumeurs sublinguales.

§. IV. De la Rescision des amygdales tuméfiées.

Concrétions pierreuses des amygdales.

Mémoire physiologique & pathologique sur la langue ; par M. *Louis*.

Précis d'observations sur le Gonflement de la langue , & sur le moyen le plus efficace d'y remédier ; par M. *de la Malle*.

Observation sur un corps étranger qui perçoit la trachée-artère ; par M. *de la Martiniere*.

Observation sur une portion d'amande

de noyau d'abricot dans la trachée-artère ;
par M. *Lescure*.

Suite d'Observations sur les corps étrangers dans la trachée-artère.

Expérience sur ce cas.

Expectoration supposée des vaisseaux pulmonaires.

Remarques & Observations sur l'usage des fumigations dans la phtisie pulmonaire.

Mémoire sur la Fracture de la clavicule ,
& Description d'un nouveau bandage pour cette fracture ; par M. *Brasdor*.

Mémoire sur les Anus contre-nature ; par M. *Sabatier*.

Mémoire sur la Construction des bandages pour les hernies ; par M. *Camper*.

Mémoire sur les signes illusoires des hernies épiploïques ; par M. *Pipelet le jeune*.

Mémoire sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies ; par M. *Bordenave*.

Recherches historiques sur la cure radicale de l'hydrocele ; par M. *Sabatier*.

Remarques sur les Accouchements laborieux par l'enclavement de la tête , & sur l'usage du levier de *Roonhuysen* dans ce cas ; par M. *Camper*.

Essai sur l'Amputation dans les articles ; par M. *Brasdor*.

Mémoire sur les Luxations consécutives du fémur ; par M. *Sabatier*.

Mémoire sur les anciennes luxations; par
M. *Guyenot*.

Mémoire sur l'usage de la chaleur actuelle dans le traitement des ulcères; par
M. *Faure*.

Enfin le volume est terminé par un Supplément aux articles qui ont pour objet,
1^o l'Encéphalocèle, ou Hernie du cerveau.

2^o La Consolidation des os fracturés.

3^o Les Fistules salivaires.

3^o Le Bec-de-lièvre.

4^o L'usage des caustiques dans la cure des Hernies.

5^o Le Levier de *Roonhuyfen*.

Dans l'impossibilité de faire connoître suffisamment chacun de ces morceaux, je choisirai quelques-uns des principaux, dont je présenterai le précis à mes lecteurs.

Le but que M. Louis s'est proposé dans son Mémoire sur les tumeurs fongueuses de la dure-mère, a été de donner des signes caractéristiques d'une maladie qui n'a été que trop souvent méconnue par des praticiens, d'ailleurs très-exercés, & de frayer la voie à la découverte d'une méthode curative plus efficace que celles qu'on a tentées jusqu'ici. M. Louis paroît avoir été conduit à ces recherches par l'ouverture qu'il fit, en 1763, du crâne d'un homme affecté d'une pareille maladie, dont M. Veillard le pere, médecin de la Faculté de Paris,

publia la description dans le Journal de Médecine du mois de Juin de la même année. M. Dupouy a rappelé la même observation dans son Essai sur la théorie des contre-coups, Journal d'Août 1774, p. 161. A cette observation que M. Louis rapporte dans un plus grand détail que MM. Veillard & Dupouy, il en joint un grand nombre d'autres qu'il a puisées dans les différents auteurs, ou qui ont été présentées à l'Académie royale de Chirurgie, & qui se trouvent consignées dans ses registres. C'est de ces observations, qui sont au nombre de vingt, qu'il déduit les signes qui peuvent faire connoître cette maladie, & empêcher qu'on ne la confonde avec des tumeurs d'une autre espece, qui peuvent survenir à la tête. Celle du fleur Gallois fut prise, par plusieurs médecins & chirurgiens qui le virent, pour un anévrisme. « Mais, » dit M. Louis, ceux qui, d'après les pulsations, qui sont un symptôme essentiel & non exclusif de cette espece de tumeur, ont prononcé qu'elle étoit anévrismale, ont fermé les yeux à la lumière que fournissent les principes de l'art & la lecture des bons auteurs. Personne n'a méconnu la perforation du crâne qui donnoit passage à la fongosité. La dure-mere n'a point de vaisseau capable d'une dilatation aussi volumineuse que celle qu'on obser-

» voit. Mais le tact ne doit-il pas discerner
 » une tumeur sarcomateuse de celle qui se-
 » roit formée par la dilatation contre-nature
 » d'une artere ? La pulsation de l'anévrysme
 » vrai appartient à la tumeur. Ce sont les
 » tuniques mêmes de l'artere qui ont un
 » battement par leur force active, & par
 » l'abord du sang dans la cavité du vais-
 » seau : mais, dans la fongosité de la dure-
 » mere, la tumeur ne bat pas réellement ;
 » elle éprouve dans la totalité de sa masse
 » des soulèvements alternatifs, effet de l'im-
 » pulsion du cerveau, auquel ces mouve-
 » ments sont communiqués par la pulsa-
 » tion des arteres qui sont à sa base.»

Un autre signe caractéristique de ce genre de tumeurs, c'est qu'elles disparaissent quelquefois d'elles-mêmes, & il est souvent possible de les faire disparaître par une douce pression : on apperçoit constamment dans ces cas une perte de substance dans l'os, & on sent une espece de cercle osseux qu'on peut distinguer à la base de la tumeur, lors même qu'elle est le plus saillante. Cette perte de substance est due, selon M. Louis, à une destruction de l'os, ou décomposition de ses parties intégrantes, opérée lentement par l'augmentation de volume de la tumeur fongueuse de la dure-mere, aidée peut-être, ajoute-t-il, par les pulsations continuelles du cerveau. Il arrive quel-

quefois que cette destruction se fait inégalement dans les différentes parties de la circonférence osseuse, de sorte qu'il reste des parties saillantes & aiguës qui irritent la tumeur fongueuse, lorsqu'elle vient à être forcée au travers de l'ouverture; & il en résulte alors des accidents très-graves, des douleurs de tête très-violentes, des convulsions, des hoquets, des vomissements, &c.

Les différents auteurs qui nous ont laissé des observations sur cette maladie extraordinaire, n'ont pas été également attentifs à nous indiquer les causes qui avoient pu y donner naissance. Il paroît cependant qu'une des causes qui y donne le plus fréquemment lieu, ce sont les coups & les chûtes.

« Quand on voudra réfléchir attentivement,
» dit M. Louis, sur la structure des parties,
» & examiner les différents rapports qu'il
» y a entre la dure-mère & le crâne, on
» sera étonné que cet accident ne soit pas
» plus fréquent. Quoiqu'on dise en général,
» & qu'il soit vrai, que les os du crâne
» sont composés de deux tables séparées
» par une substance spongieuse & cellulaire;
» on sçait qu'en plusieurs endroits les deux
» tables semblent réunies sans interposition
» du diploé, & que là où il manque,
» l'os est transparent. Il n'y a presque
» aucun crâne où l'on ne voie dans la
» table interne des enfoncements larges de

» deux ou trois lignes , plus ou moins , qui
 » s'avancent dans le diploë , & qui péne-
 » trent souvent jusqu'à la table externe.
 » L'exact Winslow en a fait la remarque :
 » il n'a pas oublié , en traitant des adhé-
 » rences de la dure-mere, d'observer qu'elle
 » tient au crâne par un grand nombre de
 » filaments de sa partie convexe & externe ;
 » qu'elle en garnit les enfoncements & en
 » remplit les trous , & que ces filaments
 » sont pour la plupart de petits vaisseaux.

» Peut-on ne pas voir dans cette struc-
 » ture, ajoute M. Louis , la très-grande pos-
 » sibilité de la formation d'un engorge-
 » ment interne , à l'occasion d'une percus-
 » sion assez légère , laquelle ne seroit pas
 » capable de causer primitivement des ac-
 » cidents graves ? Les maux de tête qui
 » ont été la suite des coups négligés , parce
 » qu'on les croyoit de peu de conséquence,
 » venoient probablement de cette cause :
 » la diminution successive de ces douleurs
 » a été l'effet de la résolution lente , & leur
 » cessation celui de la dissipation tardive
 » de cet engorgement , dont la saignée, ré-
 » pétée autant que les circonstances peu-
 » vent le permettre , est le remede le plus
 » assuré. Ses progrès doivent . . . causer des
 » désordres auxquels on auroit pu remédier
 » aisément dans le principe. Ici se présente
 » une nouvelle indication pour l'opération

» du trépan , dont l'application n'est pas
» bornée aux cas de nécessité déterminés
» par les enfoncements , les fractures , les
» caries , ou par les épanchements qu'an-
» noncent les cas consécutifs. »

En effet , une observation de M. Sand constate la guérison d'une pareille maladie par l'application de plusieurs couronnes de trépan , & la destruction d'une très-grande étendue de la circonférence osseuse qui embrassoit la base de la tumeur , & par la desiccation & l'exfoliation du fongus , que l'on obtint par des pansements avec du vin de Malvoisie , dans lequel on avoit fait bouillir des plantes vulnéraires & dissoudre du miel rosat. M. Louis observe que la grande déperdition des os du crâne ne peut avoir aucun inconvénient , & il ne doute point qu'on ne pût attaquer très-efficacement les fongosités de la dure-mere , si on avoit recours à des moyens appropriés dans le commencement ; c'est ce qu'il confirme par une observation de Marc-Aurele Severin. « Cet auteur , dit M. Louis , en parlant des » opérations qu'on pratique sur les os, (*de » medicinâ efficaci, Lib. I, part. 2, chir. » quæ ad ossa pertinet, cap. 3,*) traite de » la perforation du crâne , pour la cure de » l'affection mélancolique & de la manie. » Un seigneur de la cour d'Espagne , de la » maison d'Avalos , souffroit des douleurs

» insupportables à la tête, qu'aucun remede
 » ni interne , ni externe , n'avoit pu soula-
 » ger. On lui persuada de se laisser ouvrir
 » les téguments & ruginer le crâne , jusqu'à
 » ce qu'on parvint à la racine du mal : par
 » cette opération on découvrit sous l'os une
 » excroissance fongueuse , dont la destruc-
 » tion préserva pour toujours ce seigneur
 » des violentes douleurs dont elle étoit la
 » cause. »

Les auteurs ont suffisamment indiqué les remedes qui ont la propriété de détruire ces protubérances vicieuses. M. Sand , comme on l'a vu ci-dessus , s'est contenté d'une décoction vulnéraire dans le vin , aiguillée avec du miel. Pierre de Marchetis donne la poudre de spic-nard & de schœnanthe , comme un spécifique éprouvé. Fabrice de Hilden recommande des décoctions de fleurs & de feuilles de bétouine , de sauge , de camomille , de mélilot , de roses , de sommités de marjolaine & de romarin , de semences d'anis & de fénugrec : du marc de cette décoction il formoit un sachet qu'on faisoit bouillir dans parties égales de vin & d'eau , afin de l'appliquer chaudement sur la tête.

M. Louis croit qu'il est des cas où il seroit possible d'extirper le fungus , ce sont ceux où la tumeur n'intéresse pas la lame interne de la dure-mere ; cependant il paroît disposé à penser qu'il seroit plus pru-

dent d'essayer d'abord l'application des médicaments qui ont réussi en cas analogues.

Le Mémoire de M. Laffus, *sur les plaies du sinus longitudinal supérieur de la dure-mère, & l'examen que M. Louis fait de la doctrine des anciens & des modernes, sur l'application du trépan à l'endroit des sutures*, auquel ce Mémoire de M. Laffus a donné lieu, m'ont paru mériter également que je les fisse connoître plus particulièrement à mes lecteurs.

« La situation du sinus longitudinal supérieur sous la future sagittale, dit M. Laffus, a donné lieu au précepte qui rejette l'application du trépan sur cette future, dans la crainte d'exciter une hémorragie considérable & difficile à arrêter, si on avoit le malheur d'ouvrir ce sinus. » C'est dans la vue de détruire ce préjugé, qu'il a recueilli les observations qui lui ont paru les plus propres à constater que l'ouverture de ce sinus n'expose pas plus au danger d'une hémorragie, que celle d'une veine quelconque. En effet, après avoir démontré que ce sinus fait les fonctions de veines; & qu'il ne reçoit que du sang veineux, après avoir rapporté les expériences qui ont été faites sur les animaux, qui constatent que le sang n'en jaillit jamais avec effort; il donne les différentes observations qu'il a recueillies de différents

auteurs sur l'ouverture des sinus à la suite des plaies de tête : je n'en citerai qu'une, qui ne laisse en effet rien à desirer.

« Un jeune garçon de treize ans fut
 » frappé, par un morceau de fer pointu, sur
 » la partie supérieure & moyenne de la
 » tête. Le coup porta si immédiatement
 » sur la suture sagittale, qu'un morceau de
 » chaque pariétal fut enfoncé dans le sinus.
 » Le malade tomba d'abord, & perdit con-
 » noissance : il revint à lui en quelques mi-
 » nutes, & se trouva bien pendant six jours.
 » Au bout de ce temps, il fut saisi d'accès
 » épileptiques fort fréquents, accompagnés
 » de vomissement, & de paralysie du côté
 » gauche. La vue de l'œil gauche étoit par-
 » faite ; mais le droit faisoit paroître tous
 » les objets doubles : ces symptômes con-
 » tinuerent pendant un mois, temps auquel
 » le malade fut mis entre les mains de M.
 » Warner, célèbre chirurgien de Londres.
 » Instruit de toutes ces circonstances, il en
 » vint d'abord à l'opération. Quand le crâne
 » fut à découvert, le sang jaillit du trou
 » fait dans l'os par un fil continu : on com-
 » prit ce trou & la suture sagittale sous la
 » couronne du trépan. La pièce circulaire
 » de l'os étant enlevée, on apperçut une
 » plaie dans le sinus, faite par les esquilles ;
 » elle fut agrandie avec une lancette, pour
 » les emporter avec moins de violence.

» Leur extraction augmenta d'abord l'hé-
» morragie ; mais elle fut arrêtée par la
» seule application de charpie sèche. Le
» malade s'évanouit après l'opération ; mais
» il revint bientôt à lui : il éprouva , demi-
» heure après , une sensation agréable du
» côté gauche ; & le lendemain matin il eut
» si bien recouvré l'usage de ses membres ,
» qu'il les mouvoit librement. Six jours
» après l'opération , la vue de l'œil droit
» fut parfaitement rétablie ; il continua dès-
» lors à se mieux porter. »

M. Laffus confirme les conséquences qui
découlent naturellement de ce fait, par deux
observations de M. Pott, autre chirurgien
de Londres, auxquelles il en a joint une
troisième de M. Gaignere, maître chirurgien
à Laon. Mais il a soin d'avertir qu'en
recueillant ces faits, il ne s'est proposé que
de bannir les craintes dont on s'est laissé
faussement prévenir sur le danger des plaies
des sinus de la dure-mere, & de démon-
trer l'utilité de trépaner, même sur les fu-
tures, dans les cas de nécessité. « L'on doit,
» dit-il, d'autant moins craindre de blesser
» les sinus, que la dure-mere est presque
» toujours détachée du crâne par la vio-
» lence du coup ; considération qui met le
» plus souvent à l'abri du danger d'y donner
» atteinte par l'opération du trépan. »

M. Laffus avoit mis, dans le Mémoire
que

que je viens d'analyser , M. de Garengéot au nombre des auteurs qui avoient avancé *que l'ouverture du sinus causeroit une hé-morragie funeste*. On objecta à M. Lassus, dans l'Académie, qu'à la vérité cet auteur avoit établi cette doctrine dans la premiere édition de son Traité des Opérations, & même dans la seconde ; mais qu'il s'étoit rétracté dans la Préface de cette seconde édition, où l'on lit en effet, « si ce livre n'étoit » pas été imprimé, nous n'eussions pas dé- » fendu, de concert avec tous les auteurs, » page 178 du Tome III, de ne pas tré- » paner sur les sutures, ni sur le sinus lon- » gitudinal supérieur ; car l'opération que » nous fîmes, le 16 Juin 1730, sur un en- » fant de six ans, auquel nous avons ap- » pliqué sept couronnes de trépan, dont » une fut placée sur le sinus longitudinal » supérieur, & une autre sur la future co- » ronale, prouve bien que ces préceptes » ne sont pas toujours à suivre. »

C'est cette discussion qui a engagé M. Louis à examiner la doctrine des auteurs anciens & modernes, sur l'application du trépan à l'endroit des sutures. Après avoir observé que l'autorité de M. Garengéot, dans le récit succinct de son opération n'est ni favorable ni opposé à ceux qui soutiennent qu'il n'y a rien à craindre de l'hé-morragie du sinus longitudinal contre l'o-

pinion commune ; il parcourt les différents auteurs qui ont traité de l'opération du trépan. De Gorter défend de trépaner sur les futures , à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité urgente. Heister redoute encore davantage les accidents qui peuvent résulter de l'ouverture des sinus ; l'observation de Garengéot ne rassure point contre cette crainte. M. Sharp est le premier parmi les modernes qui ait vu , sous un aspect moins redoutable , l'hémorragie du sinus longitudinal supérieur. « Cependant , » ajoute M. Louis , il laisse encore assez de » doutes sur l'événement , pour ne pas » ver de l'avantage d'avoir établi une vérité » utile, ceux qui prouveroient après lui qu'il » n'y a aucun danger à craindre de l'ouverture de ce vaisseau. »

Mais la remarque de M. Garengéot , considérée uniquement par rapport à l'application du trépan sur les futures , ouvre le champ à une discussion utile : il se reprend d'avoir défendu , *de concert avec tous les auteurs* , de trépaner sur les futures ; mais , comme l'observe M. Louis , ce concert n'est rien moins qu'établi. En effet , Rouhault , dans son *Traité des Plaies de tête* , publié en 1720 , & M. de la Faye , dans ses *Notes sur Dionis* , citent , en faveur de l'opération du trépan sur les futures , plusieurs auteurs , parmi lesquels on doit

distinguer Jacques Berenger de Carpi, qui dit expressement : « Lorsque la tête est » blessée considérablement aux endroits » des futures, & que la *dure-mere*, à l'oc- » *casion de cette blessure, se sépare du crâne* » sur le champ, où quelque temps après, » le trépan ne peut pas endommager les » veines ni les arteres, parce qu'elles sont » déjà séparées & éloignées du crâne. »

M. Quesnay, dans son Mémoire sur la multiplicité des trépan, paroît ne pas adhérer à l'autorité de ce célèbre auteur ; c'est ce qui a engagé M. Louis à examiner de nouveau sa doctrine ; & il observe qu'il ne donne le précepte de trépaner sur les futures, que comme une exception dans une circonstance déterminée, c'est-à-dire, *lorsqu'on a reconnu la séparation accidentelle de la dure-mere d'avec les os du crâne en cet endroit, & que par-là les arteres, les veines & les nerfs sont à l'abri des impressions dangereuses que feroient sur ces vaisseaux les dents de la couronne, si cette séparation n'avoit pas lieu.*

L'autorité de Werdenberg, médecin de Basse, que M. Rouhault avoit citée comme favorable à l'opinion de ceux qui prétendent qu'on peut trépaner sur les futures, lui est diamétralement opposée, comme il résulte de citations que M. Louis fait du

texte des Lettres qu'il écrit à ce sujet à Fabrice de Hilden.

Glandorp, élève de Fabrice de Hilden, César Magatus, auquel M. Louis reproche d'avoir cité Bérenger de Carpi sans l'entendre ; Thomas Fienus, se sont déclarés ouvertement contre l'application du trépan sur les sutures. Le dernier sur-tout est, de tous les auteurs, celui qui parle le plus fortement du danger de cette opération. M. Louis confirme par une observation le danger des accidents qu'il attribue au déchirement de l'union qu'il y a entre le péricrâne & la dure-mère dans les sutures, dont les dents sont très-distinctes.

Munnicks ne prend point de parti, il rapporte des autorités pour & contre sans rien décider. Mays ne dit qu'un mot sur ce point de controverse, & il paroît favorable à l'opération que plusieurs auteurs proscrivent. Il paroît à M. Louis que Juncker a saisi judicieusement la difficulté : il donne le précepte prohibitif du trépan sur les sutures, excepté dans les cas de nécessité, sur-tout si l'on est assuré que la dure-mère s'est détachée du crâne, ou par la force de la contusion, ou par l'épanchement. André de la Croix s'énonce presque de la même manière. Guillaumeau est un peu moins précis. C'est à ces auteurs que se

sont bornées les recherches de M. Louis ; il convient qu'il auroit pu les étendre , mais il croit que telles qu'elles sont , elles pourront être utiles à ceux à qui le temps & les occasions ne permettent pas de faire des recherches convenables sur tous ces points.

Je terminerai cet Extrait par l'exposition d'un nouveau procédé pour traiter le renversement des paupieres , proposé par M. Bordenave. Le renversement de la paupiere , produit par une cicatrice qui succede à une plaie avec une médiocre perte de substance , à une brûlure , ou autre cause accidentelle , a fixé de tout temps l'attention des praticiens. Les anciens ont proposé , pour y remédier , une opération que tous les modernes ont adoptée. Elle consiste à faire auprès du cartilage qui revêt le bord des paupieres , une incision en forme de croissant , dont les extrémités soient dirigées vers le bas à la paupiere supérieure , & au contraire contournée vers le haut à la paupiere inférieure , afin que par ce moyen la peau puisse en être écartée.

M. Bordenave ayant pratiqué infructueusement cette opération sur un jeune homme de vingt-un ans , qui portoit un érailllement ou renversement de la paupiere inférieure du côté droit , causé par une cicatrice qui étoit la suite d'une brûlure au visage , arrivée pendant son enfance ; & voyant qu'il ne

pouvoit allonger la paupière, pour cacher la membrane interne renversée, il crut devoir s'attacher particulièrement à corriger la difformité : en conséquence il conçut le projet d'enlever dans toute sa longueur, ou à peu près, une portion de la membrane qui faisoit faillie entre la paupière & le globe de l'œil. Cette opération fut faite avec un bistouri étroit, fixé sur son manche ; elle fut fort utile. Peu de temps après, la membrane faisant encore un peu de faillie, il pratiqua une seconde section qui eut tout le succès désiré. Dans la proportion que la cicatrice se faisoit, la paupière se redressoit ; elle s'appliquoit plus immédiatement à l'œil ; enfin l'œil se fermoit beaucoup mieux, & la difformité est devenue à peine sensible. La même opération, répétée sur deux autres sujets, eut le même succès. A cette occasion, M. Louis donne un précis historique de la doctrine des auteurs sur l'opération qu'ils ont proposée pour remédier au renversement des paupières ; ce qui le conduit à proposer quelques nouvelles remarques sur la prétendue régénération des chairs dans les plaies & les ulcères.

Je tâcherai d'analyser dans le Journal prochain quelques autres morceaux de ce recueil intéressant.



OBSERVATION

D'une synoque putride, terminée par une évacuation sanguine critique ; par monsieur F. POMA, docteur medecin stipendié des ville & hôpital de Bruyeres, membre du college royal des medecins de Nancy.

Je vis, le 21 Novembre 1772, dans l'hôpital de cette ville, le nommé Ch. Launois, garçon imprimeur, âgé de dix-huit ans, d'un tempérament sanguin. Depuis deux jours il se plaignoit d'une pesanteur, d'un accablement général, douleur de tête gravative, défaut d'appétit, &c. Il avoit le pouls plein, fréquent, très-dur, la bouche mauvaise, la langue chargée d'une croûte blanche, ainsi que les dents, les yeux très-appesantis, fixes & brillants. . . . Je le mis à une diete exacte ; je prescrivis une tisane délayante, nitrée, des saignées, des lavements, & pour le lendemain un émétique en lavage, &c. pour évacuer une partie des saburres des premieres voies, pour détourner les cours-de-ventre si communs dans cette maladie, & qui ne soulagent pas. Les évacuations furent modiques, produisirent peu d'effet. Comme les mêmes accidents subsistoient, pour prévenir la putrescence des premieres & des secondes voies, dimi-

nuer la saburre, je substituai une tisane aigrelette avec la crème de tartre, un petit lait émétisé, & réitéré chaque deux jours. Son état empira. L'esprit devint indolent, apathique; le pouls moins fréquent, convulsif, critique. Le 27, il eut un délire obscur; la langue gonflée, très-seche, dont la croûte blanche & épaisse se noircit dans le milieu, se gerça. Les dents se recouvrirent d'un pareil limon. Le ventre se météorisa. J'insistai sur les mêmes remèdes, les lavements. J'y joignis des embrocations émollientes sur le bas-ventre, des bols de camphre & de nitre, &c. Son état demeura ainsi douteux jusqu'à la crise. Quoique le ventre restât toujours élevé & dur; il y eut plusieurs déjections alvines involontaires, & très-fétides.

Enfin le 3 Décembre, à trois heures après midi, le malade, sans avoir éprouvé un plus grand mal-être, ni aucun signe précurseur & diagnostique de crise, rendit par les selles à peu près deux livres & demie d'un sang noirâtre, nullement fétide, mêlé à très-peu d'autres matières. Dès cet instant même il éprouva un mieux très-marké; & à ma visite du lendemain matin, j'observai un changement très-sensible; le pouls développé; la langue déjà commençoit à se nettoyer elle-même; le ventre mou, l'esprit tranquille & présent, &c. Son

état s'améliora très-vîte; sa convalescence fut très-courte : après un purgatif, & l'usage d'apozemes chicoracés amers, il sortit guéri le 26.

OBSERVATION

Sur une hémiplegie du côté gauche, à la suite d'une apoplexie guérie radicalement par l'usage des vésicatoires; par monsieur CAPMAS, médecin à Montauban en Quercy.

La maladie, sans s'être annoncée par aucun signe antérieur, se manifesta au moment où madame Rey, qui fait le sujet de l'observation, paroissoit jouir de la santé la plus parfaite; elle tomba comme frappée d'un coup imprévu. J'habitois heureusement sous le même toit. On m'appelle, je vole à son secours; je la trouve avec un reste de connoissance qui s'évanouit bientôt. Son visage étoit pâle; ses yeux fermés; ses veines peu apparentes; sa respiration fort gênée; son pouls petit & inégal, avec quelque caractère d'intermittence. Tout cet appareil n'étoit encore qu'un foible signal de l'attaque que la maladie se préparoit à lui livrer: bientôt sa bouche se tourna sensiblement; & presque au même instant elle jeta un cri de douleur sur la perte du sentiment & du mouvement de deux extrémités latérales gau-

ches ; son pouls & sa respiration devinrent à peine sensibles , & elle perdit presque , avec sa chaleur naturelle , l'usage de tous ses sens. A ces signes peut-on méconnoître l'apoplexie séreuse ? La malade étoit d'ailleurs destinée par état à humer la vapeur du tabac la plus subtile , qui suffoque presque ceux qui n'y sont pas habitués ; elle étoit sujette à des pesanteurs de tête , avec des éblouissements ; elle ne faisoit presque aucun exercice ; elle étoit d'un appétit honnête & assez soutenu , ayant le cou court & assez d'embonpoint ; ce sont , si je ne me trompe , toutes autant de causes d'où tous les bons praticiens font dépendre l'apoplexie (a).

Le triste état de la malade devint enfin extrême : on lui administra le sacrement des mourants , & bientôt elle fut réputée comme morte. On pleure , on gémit à mes côtés ; deux tendres enfants baignés de larmes redemandent une mere qui est devenue sourde à leur voix ; toute la maison est dans la plus grande désolation ; & moi , dont les secours étoient animés de la plus vraie inclination , malgré le pronostic désolant de l'inaction des remèdes que j'avois

(a) LOMMIUS , lib. 2, obs. *Morbis autem atopicius ei magis familiaris est qui crebrâ gravitate capitis , & oculorum caligine afficitur ; si brevi cervice est , si ipse totus sine negotio deses ingluvie perditam vitam ducit.*

eu soin de faire administrer dès le moment de l'orage, je m'efforce d'en aiguïser l'activité par des frictions douces & réitérées sur la région *épigastrique*, avec des linges imbibés d'eaux spiritueuses. Mes tentatives ne furent pas vaines. Après une heure & demie de travail, j'apperçus un léger mouvement sur la paupière droite, qui me donna une lueur d'espérance. Je renouvelai mes soins; ce mouvement devint plus sensible, & je crus en sentir un, bien foible à la vérité, sur l'artere temporale du même côté. Ces apparences se réalisèrent bientôt; & le battement de l'artere se manifesta à ne pouvoir plus s'y méprendre. J'essayai pour lors de lui faire avaler quelques gouttes d'une forte potion cordiale, en séparant de force les deux mâchoires. La liqueur sortit, à la vérité, par le nez, comme auparavant, mais non pas dans la même quantité que je l'avois introduite dans la bouche : le peu qui parvint jusqu'à l'estomac en secoua l'engourdissement; la malade fit quelques légers efforts qui firent naître un foible degré de chaleur, avec un battement manifeste dans le poulx. Les voies de la *déglutition* devinrent alors un peu plus libres. J'eus recours de nouveau au vin émétique, suivi de quelques cuillerées de potion spiritueuse. Le succès passa mes espérances : les efforts

violents qu'il excita ébranlerent cette machine presque inanimée ; la plupart de ses ressorts reprirent leur action ; le vomissement entraîna une quantité prodigieuse de bile *érugineuse* & *porracée* ; le lavement de tabac , employé dès le commencement de l'invasion , produisit enfin des évacuations copieuses ; & la malade sortit de son état *léthargique* , toute étonnée de se voir dans son lit environnée de quantité de personnes dont l'air & le maintien encore mal assurés annonçoient deux sentiments bien opposés ; la peine & le plaisir.

Redoutant néanmoins de nouveaux accidens , je continuai à suivre la route qui m'avoit si bien conduit. J'employai avec tout le succès possible l'émétique en lavage. Le côté malade resta cependant toujours affecté ; l'œil gauche me paroissoit même sensiblement plus petit ; & je n'apperçus du changement que sur la bouche , dont l'état ne sembloit pas avoir été altéré : l'artere reprit son mouvement naturel ; & ce qui est bien extraordinaire , & qui ne faisoit qu'accroître mes justes alarmes , c'est que pendant tout le cours de la maladie le pouls n'annonça jamais le plus petit caractère de fièvre. La nature eût donc été en défaut , & ses forces impuissantes ; & la malade fût devenue , ou la triste victime du mal , ou

eût traîné le reste de ses malheureux jours dans la douleur & l'inaction, plus cruelles souvent que la mort même.

Instruit, par l'inspection anatomique, des désordres que cause l'apoplexie dans le cerveau & dans le *plexus choroïde*, dans la moelle allongée & dans la moelle épinière, d'où naît presque toujours la paralysie, le moyen qui me parut le plus propre pour en étouffer les funestes ravages, furent les vésicatoires, auxquels je me vouai entièrement, avec quelques cathartiques de la classe des minoratifs. Je les appliquai sur les deux mollets, après les avoir frottés avec l'esprit de vitriol : ils produisirent tout l'effet que je pouvois en attendre du côté droit, tandis qu'ils avoient à peine séparé l'épiderme du côté gauche. Je les appliquai de nouveau sur ce même côté ; il s'y forma plusieurs vésicules, d'où sortit une sérosité plus limpide que celle qui avoit découlé la veille de la jambe droite. J'essayai de faire suppurer les deux par le moyen du *basilicum*. Les parties s'enflammèrent lentement ; mais plus sensiblement du côté droit. La suppuration se déclara enfin, mais avec moins d'abondance & plus de lenteur du côté gauche ; elle y fit reparoître néanmoins un commencement de liberté, dont les progrès furent à peine sensibles les huit premiers jours. Pendant tout ce temps,

j'animai le pansement de cette partie avec la poudre des cantharides , au bout duquel la révulsion se montra des plus favorables. A ce terme, le côté malade reprit sensiblement ses premières fonctions ; l'abondance de la suppuration lui donna de nouvelles forces , & bientôt les membres paralysés reprirent leur entière liberté. Telle fut la simplicité des moyens que j'opposai si heureusement à ce terrible fléau. Il est tant d'autres cas où ils ne sont pas moins recommandables , & où je les garantis , pourvu qu'ils soient employés par des mains habiles.

OBSERVATION

*Sur un rachitis ; par M. THOMASSIN ,
maître en chirurgie à Rochefort , près
Dole en Franche-Comté.*

C'est le sentiment de Boerhaave , & d'une partie des médecins qui l'ont suivi , que le rachitis est une maladie propre à la première enfance ; appuyés sur les observations de ceux qui les ont précédés , ils pensent que s'il n'est pas sans exemples , il est du moins extrêmement rare qu'on en soit attaqué après l'âge de trois ans. Mais depuis que la dégénération des mœurs a entraîné des dérangements dans l'ordre physique des tempéraments , les maladies

se sont multipliées, l'ordre qui régnoit jusque dans les infirmités humaines a fait place à la confusion ; on a vu des complications nombreuses, des variations singulières ; & les archives de la médecine ont été chargées d'une infinité de faits dont nos peres n'avoient jamais eu la moindre idée.

Le rachitis qui attaque les sujets adultes peut donc être rangé, si l'on en croit Boerhaave, dans la classe des maladies peu communes : en effet, à peine en trouvons-nous quelques exemples épars dans les ouvrages des écrivains modernes (a).

Les recherches des physiciens & des anatomistes sur la structure des os, les ont conduits à des découvertes importantes sur leur composition. La science des os est presque à sa perfection ; M. Duhamel ne nous laisse rien à désirer sur leur formation & leur accroissement. Les curieuses expériences de M. Hérissant nous ont appris qu'une substance terreuse ou crétacée, logée dans les interstices ou porosités d'un cartilage, lui donne la solidité osseuse ; que l'acide affoibli dans lequel on met un os, en s'emparant de son tartre osseux, lui rend sa pre-

(a) Il est à souhaiter, pour le bien de l'humanité, que le célèbre M. Tissot publie bientôt l'ouvrage dans lequel il doit communiquer le résultat de ses observations sur cette maladie. Voyez l'Onanisme, édition de 1770, page 60.

miere flexibilité, en faisant reparôître son cartilage primitif dans l'état de mollesse qui lui est propre. Mais, quelle que soit l'utilité de ces connoissances, elles ne nous fournissent presque rien pour expliquer le ramollissement des os dans un sujet vivant, & il est vraisemblable qu'on ne l'expliquera jamais d'une façon satisfaisante, sur-tout dans les adultes. Ira-t-on croire qu'il existe dans les fluides des sujets rachitiques, des acides analogues à ceux que la chymie nous fournit? Dans la premiere enfance, par exemple, ce ramollissement est plus facile à concevoir : une lympe abondante & aqueuse, légèrement imprégnée d'acide, peut délayer une portion de la terre osseuse qui donne aux os le peu de solidité qu'ils ont alors, sans la dissoudre entièrement; cette terre étrangere à la masse des fluides peut être rejetée au-dehors par les organes sécrétoires, ou être déposée sur quelque viscere, & y former les tubercules plâtreux, les engorgements squirreux qu'on trouve assez communément dans les cadavres des enfants rachitiques; mais je ne connois aucune hypothese qui donne une explication un peu plausible de cette maladie dans les adultes (a).

(a) Je sçais que M. de Vacher de la Feutrie, D. M. P. a donné, il y a deux ans, un Traité nouveau sur le rachitis, où il expose un système par-
Quelques

Quelques auteurs du siècle dernier, qui ont voulu expliquer le ramollissement & la courbure des os, ont tenté quelques expériences pour les ramollir par art ; mais la macération des os dans l'huile, leur destruction dans la machine à Papin, sont peu concluantes. La comparaison qu'ils font des os avec les cornes des animaux, n'est pas admissible, ces parties étant d'une nature absolument différentes. Glisson & Mayow, médecins Anglois, qui ont écrit sur cette maladie vers la fin du seizième siècle, enfanterent chacun un système particulier pour en expliquer les principaux phénomènes ; mais, comme ces auteurs ont laissé la nature, pour suivre leur imagination, on a rangé leurs hypothèses dans la classe des productions éphémères d'un siècle dans lequel on avoit la manie de vouloir tout expliquer. La difficulté de pénétrer le comment d'une maladie ou d'une opération de la nature, doit être un motif d'en rechercher avec plus d'empressement l'observation, parce que c'est elle seule qui peut élagner les difficultés.

Le fils du sieur P***, commis de forge, s'étoit toujours bien porté jusqu'à l'âge de

ticulier de cette maladie ; mais je n'ai point lu son Traité, & je ne le connois que par l'annonce raisonnée qu'on en trouve dans la Gazette de Littérature des Deux-Ponts, 1773, page 46.

dix-sept à dix-huit ans, il paroissoit même avoir une constitution forte & robuste, lorsqu'en 1772, sur la fin de l'année; il maigrit assez sensiblement sans que sa santé en parût dérangée. Il avoit cependant de temps à autre quelques accès de fièvre fort légers. Bientôt les joues parurent enfoncées; la peau devint d'une pâleur livide; les yeux étoient ternes, jaunâtres; le regard étoit languissant. L'estomac souffroit, l'appétit varioit beaucoup; la respiration devint laborieuse, & tout le corps se trouva d'une foiblesse extrême. Les progrès du dépérissement furent si rapides, que les articulations des pieds, des jambes, des mains, du coude & de l'épaule, se gonflèrent. Le milieu de ces tuméfactions, qui répondoit directement à l'endroit de la jointure, étoit œdémateux. Les vertèbres lombaires devinrent saillantes en dehors, tandis que la poitrine se portoit beaucoup en avant; le diamètre latéral de cette capacité se rétrécit beaucoup par l'affaissement des côtes, tandis que le sternum s'éloigna des vertèbres; ce qui lui donna une conformation assez semblable à celle de la poitrine des oiseaux. Les dernières vertèbres cervicales & les premières dorsales faisoient aussi saillie entre les omoplates & la partie supérieure, & la tête se portoit considérablement en devant. Je fus appelé lorsque

tout étoit au point que je viens de décrire. Ne pouvant démêler d'abord aucune cause apparente de cette maladie, quelques indications particulières me firent débiter par un émético-cathartique qui évacua abondamment. Mais il étoit important, pour traiter méthodiquement ce malade, de n'agir qu'avec connoissance de cause. Je crus avoir des raisons de soupçonner la masturbation, mais les questions que je fis au malade à ce sujet furent inutiles ; je ne pus rien sçavoir. Son pere, que je crus d'abord être un homme pensant, & qui avoit à cœur la guérison de son fils, me parut propre à seconder mes vues dans la recherche que j'avois à faire des causes de sa maladie. En conséquence de la bonne idée que je m'étois faite de lui, je lui confiai mes doutes, & je l'engagai à m'aider à les éclaircir ou à les dissiper ; mais ce pere, dont le génie étoit tout autre que je ne me l'étois imaginé, étonné à l'excès de ma proposition, crut que je faisois à son fils une injustice atroce que de le soupçonner de telle chose. Ayant perdu leur confiance pour vouloir trop pénétrer, je me retirai, sans rien prescrire au malade que quelques regles générales sur le régime, en déplo rant d'avance la perte de ce malheureux, parce que je prévoïois qu'il alloit tomber en de mauvaises mains, & qu'on lui alloit

prodiguer des remèdes sans connoître son mal ; c'est ce qui arriva. On consulta tous les maîges dont notre voisinage est inondé, & qui se sont accrédités par l'étendue des connoissances qu'ils s'arrogent dans l'inspection des urines (a). On pense bien que tous les remèdes dont il usa, au lieu de lui apporter du soulagement, ne firent qu'empirer son état ; cependant il conserva toujours assez de force pour faire tous les jours quelques tours de promenade, ce qu'il a continué presque jusqu'au jour de sa mort. Mais aussi on avoit grand soin de le soutenir par un régime extrêmement nourrissant ; il ne mangeoit que des viandes succulentes & aromatisées, & ne buvoit que du vin sucré. Dans le dernier mois de sa maladie, la déformation de sa taille devint encore plus considérable que je ne l'ai décrite ; les jambes & les cuisses se courberent en arcs & à contre-sens, de sorte que la cour-

(a) Dans cette province, plus que dans toute autre, le peuple stupide, qui ne voit jamais que l'écorce des objets, & qui se laisse toujours séduire par les sens, donne tête baissée dans les filets de ces fripons, & leur porte souvent sa santé avec son argent ; mais, ce qu'il y a de plus désolant pour l'humanité, c'est qu'il en est parmi ces fourbes ignorants, à qui on n'a pas rougi d'accorder la qualité de Maître en Chirurgie, & qui déshonorent l'art & volent le public par cet infâme brigandage.

bure de la jambe décrivoit, avec celle de la cuisse, une S romaine. Enfin cet infortuné périt-inopinément, après environ trois mois & demi de maladie, sans qu'on ait pu seulement lui administrer les secours spirituels. Il est à remarquer, que quand j'ai vu ce malade, je n'ai point remarqué que son ventre fût tuméfié, comme cela arrive ordinairement chez les enfants rachitiques, mais que je l'ai trouvé en tout conforme à l'état naturel.

L E T T R E

A l'auteur du Journal; par M. PEYRILHE, docteur en médecine de l'université de Toulouse, membre du college royal de chirurgie de Paris, de l'Académie des sciences de Toulouse & Montpellier; en Réponse à celle de M. BOSQ DE LA ROBERDIERE, docteur en médecine de la Faculté de Caen, & associé au college royal des médecins de Nancy, insérée dans le Journal de Janvier 1775.

Je m'étois flatté, Monsieur, que ma réponse à la Lettre de M. Bosq termineroit notre correspondance. Ses nouvelles observations m'apprennent que j'avois tort, & qu'il ne suffit pas, pour réduire quelqu'un au silence, de prouver qu'il ne lui reste rien d'utile à

dire. Le voilà donc revenu sur l'eau : sans doute qu'il nous apporte du neuf ; au moins plusieurs mois de méditation dans le silence du cabinet , nous permettent-ils d'en espérer.

D'abord il s'émerveille que , ma Lettre ayant été mutilée dans la Gazette de Santé, je l'aie rétablie par la voie de votre Journal. Voudroit-il donc me forcer à combattre dans un champ clos qu'il a choisi sans mon aveu, & dans lequel il est bien sûr de trouver un parrain officieux qui prendra soin d'ébrécher mes armes ? Ce procédé, d'ailleurs plein de sagesse, n'est ni noble, ni généreux.

Il se plaint ensuite de ce que je ne réponds pas à des raisons qu'il convient n'avoir pas données contre ma théorie. J'avois observé à M. B. que cette théorie, dont il m'attribuoit si gratuitement l'invention, ne m'appartenoit pas. Il en convient aujourd'hui ; mais il n'exige pas moins que je réponde à des objections qu'il n'a point faites, *attendu que lui, M. B. ne trouve pas cette théorie suffisamment prouvée.* Je crois avoir élevé mes preuves au-dessus du préjugé même, & les conversions que mon ouvrage a déjà opérées m'assurent que j'en ai dit assez pour ceux qui cherchent la vérité sans la craindre. Si M. B. aime la redondance, quoiqu'elle soit un vice, si sa

conversion ne tient qu'à de menus détails, dans lesquels mes ouvrages doivent lui avoir appris que je n'aime point à descendre, je pourrai lui enseigner où il trouvera tout cela.

Au reste, M. B. ne demande pas tant que je prouve ma découverte, qu'il *m'invite à la prouver d'une manière victorieuse*. Je ne suis pas ambitieux, je me contente de l'avoir prouvée *victorieusement*. Si, revenant sur ses pas, il alloit cependant ne la plus trouver *victorieusement prouvée*, je m'engage à le convaincre alors qu'il s'est trompé, *quand il a vu qu'il n'y avoit rien de neuf à dire sur ce sujet*. Si ses yeux l'avoient bien servi, il eût vu très-distinctement & très-nettement qu'à des objections *mentales*, des solutions de même nature font tout ce qu'un esprit juste peut accorder.

Jusqu'ici rien de neuf de la part de M. B. rien qu'il ne nous eût déjà dit. Allons plus loin. Oh ! pour le coup, me voilà dépouillé de ma découverte. Il s'étoit d'abord contenté, faute de mieux, d'alléguer la table de la Chymie de Lémery, dans laquelle sont indiqués contre la vérole, *la chair de vipere en poudre, son sel volatil, son esprit, son eau sudorifique* ; & un passage d'Ernestus, où il est dit que les *alcalis fixes* peuvent être associés utilement aux anti-vénériens.

C'est ainsi que mon érudit censeur prouvoit que je n'étois pas l'auteur de ma découverte. J'en fis observer amicalement que le passage d'Ernestus est étranger à la question, & qu'il étoit probable que Lémery n'avoit pas même soupçonné la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils; & la raison de ma conjecture, que je ne dis pas alors, parce que je crus qu'il la devineroit, c'est que, si Lémery eût compté le sel de vipère parmi les anti-vénériens en sa qualité d'alcali, il n'auroit pas manqué de placer dans la même classe les autres alcalis volatils. Quoique cette raison me paroisse péremptoire, M. B. s'obstine à rester dans son opinion, & me renvoie à l'article de la revivification du cinabre, (page 150 de l'édition de M. Baron.) Mais a-t-il vu comme il dit? ou dit-il comme il a vu?

Voilà, Monsieur, où en étoit resté M. B. Il sentoît, comme tous ses lecteurs, la frivolité de ses allégations; mais on se feroit, quand on est bien résolu au combat, de la première arme qui tombe sous la main, & de la plus mauvaise, au défaut d'une bonne. Je fus touché de sa position critique; & j'eus, je ne dirai pas la générosité, mais l'honnêteté de lui fournir des armes moins mauvaises que celles dont il se servoit. Ces deux armes, avec lesquelles

il prétend me terrasser aujourd'hui, font deux passages de *Sylvius de Leboé*, auteur qu'il n'avoit vraisemblablement pas consulté, dans lesquels il conseille les alcalis volatils, pour corriger l'*acidité peccante dans la vérole*, & qui renferment ce que ce Médecin a dit de plus formel en faveur de ces sels. Pour mettre le comble aux bons procédés, j'invitai ce docteur à s'évertuer, à s'exprimer de son mieux, avec ces nouvelles armes reçues de ma main. Docile à cette invitation, & tout fier de l'armure dont je l'ai revêtu, il m'appelle de nouveau dans l'arène. Il est si content de mon armure, qu'il n'en veut point d'autre : *il ne sera pas besoin*, dit-il, *de puiser dans plusieurs sources ; les ouvrages de Sylvius suffiront pour convaincre les mécréants*. Il conviendra au moins que je l'ai bien servi, en lui ouvrant la source où ma découverte va être submergée.

Pour mettre dans tout leur jour les passages que je lui ai fournis, il analyse le Traité du professeur de Leyde, & prouve très-doctement, d'un côté, qu'il croyoit le virus vénérien acide, & de l'autre, qu'il corrigeoit cet acide par les alcalis volatils. Ce n'est pas moi assurément qui douterai de tout cela, puisque j'ai pris la peine de le lui apprendre. De-là, à travers des détails qu'il trouve forr utiles à sa cause, il

passé à cette conclusion, que Sylvius a conseillé les alcalis volatils comme agents suffisants de la curation de la vérole générale.

M. Bosq permettra que je l'arrête un moment ici, & que je lui suggere une réflexion qu'il auroit pu puiser dans son propre fonds. Croit-il de bonne-foi que, dans l'esprit de Sylvius, *corriger l'acidité peccante*, & guérir la vérole générale, soit une même chose ? S'il le pense, il est dans l'erreur : car c'est à peu près comme s'il disoit, en raisonnant d'après l'hypothèse régnante, que rendre les humeurs fluides par les bains & les boissons aqueuses, c'est guérir la maladie dont nous parlons. De Leboé lui-même prendra soin de le désabuser, en se plaignant peut-être de n'avoir pas été compris par son commentateur.

Deux choses, selon Sylvius, lui sont nécessaires pour guérir la vérole ; deux indications sont à remplir dans son traitement : *Duobus ergò absolvetur venereæ luis cura universalis, correctione & contemperatione spiritûs acidi acrioris, atque expulsionem ejusdem per vias convenientes.* (§. 209, édit. Elzev.) La vérole présente deux indications, 1^o corriger & tempérer l'esprit acide âcre, 2^o l'évacuer par les voies convenables. C'est faute d'avoir apperçu la dernière de ces deux indications, que M. B. est tombé dans la méprise que nous sommes contraints de

relever. A juger de l'importance de cette indication par les éloges que Sylvius donne à la coloquinte, qu'il croit presque exclusivement propre à la remplir, il la jugeoit très-essentielle au succès. Au reste, quoique de Leboé semble donner la préférence aux évacuations intestinales, celles qui se font par les autres voies ne lui paroissent pas à négliger : la *bouche*, ainsi que l'*anus*, la *vestie*, la *peau*, peuvent aussi, dit-il, livrer passage aux humeurs véroliques (§. 110.) Et, plein de l'utilité de ces issues dans le traitement de la vérole, il s'écrie ensuite : (§. 111) *Adeò nulla via est quæ non conducatur* lui *venereæ curandæ !* « Tant il est vrai qu'il » n'est aucun couloir dont on ne puisse tirer » parti pour guérir la vérole ! » Corriger l'acide n'étoit donc pas guérir la vérole ; conseiller vaguement les sels volatils, comme correctifs seulement, n'est donc pas la même chose que dire qu'ils suffisent seuls pour guérir la vérole. M. Bosq fait donc parler Sylvius autrement qu'il n'a parlé lui-même.

A propos de ce passage, M. Bosq ne trouvera pas mauvais que je l'exhorte à mettre plus d'exactitude dans ses versions, parce que des gens moins au fait que moi des *ruses de guerre*, pourroient regarder l'échantillon qu'il nous en donne ici, comme une méprise très-peu décente pour un doc-

teur. Il n'est personne en effet qui ne s'aperçoive, en lisant ce passage de Sylvius, que M. B. transforme les différentes issues du corps en autant de remèdes anti-vénériens, lorsqu'il s'écrie : « Tant il y a de » moyens de guérir la vérole ! » *Aded nulla via est quæ non conducatur lûi venereæ curandæ* (a) !

Après avoir exposé les deux indications sur lesquelles doit porter le traitement de la vérole, Sylvius passe à l'énumération des moyens propres à remplir la première, c'est-à-dire à celle des correctifs. Ces correctifs sont en très-grand nombre, & de nature très-diverse.

1^o Il met au premier rang des correctifs simples les spiritueux volatils, tels que l'*esprit de vin*, l'*esprit de froment*.

2^o Tous les huileux & les gras sont mis au second, telles sont les huiles des fruits ; par exemple, celles des *olives*, des *semences*, des *noyaux*, sçavoir, de *lin*, de *raves*, de *noix*, d'*amandes*, & les *graisses de divers animaux*.

3^o La troisième place est accordée aux alcalis fixes & aux aqueux. M. Bosq n'a rien dit de ceux-ci, & pour cause.

(a) Comme la glose qui accompagne cette traduction est fort curieuse, j'invite mes lecteurs à la relire, Sylvius à la main : elle se trouve à la page 47 du Journal de Janvier.

Viennent ensuite les correctifs composés, dont M. Bosq a tronqué l'énumération, sans dessein, comme j'imagine, mais fort heureusement pour sa cause; car il nous dit bien que Sylvius compte parmi ceux-ci les *sels de corne de cerf*, d'*urine*; mais il nous laisse ignorer qu'il fait le même honneur aux *émulsions simples*, & que, s'il a consacré aux *sels* l'article premier, il accorde le sixieme aux émulsions. On verra bientôt que cette omission n'est pas indifférente à la question que nous débattons.

Sylvius compte neuf genres de correctifs, dont il parle en autant d'articles séparés. M. Bosq regarde chacun de ces genres, quoique destinés tous ensemble à remplir une seule & même indication, c'est-à-dire la correction de l'esprit acide, comme une méthode anti-vénérienne particulière, & suffisante pour guérir la vérole universelle. L'on sent maintenant qu'il falloit tronquer l'énumération pour faire passer cette utile métamorphose: car, dans l'énumération complète se seroient trouvées les *émulsions simples*; & il a très-bien vu qu'il ne persuaderoit à personne que de Leboé ait prétendu guérir la vérole universelle avec des émulsions. Cette étrange assertion est pourtant une conséquence nécessaire de son interprétation; car Sylvius n'ayant dit d'aucun de ces correctifs en particulier, qu'il

suffisoit seul pour guérir la vérole, ou il l'a entendu de tous, ou il ne l'a entendu d'aucun. S'il l'a entendu des alcalis volatils, il l'a donc entendu des huit autres correctifs. Il faut donc que M. B. convienne, puisqu'il s'est embarrassé dans cette bizarre interprétation, que de Leboé a cru capables de guérir la vérole l'eau-de-vie, & l'esprit de grain du n° 1 des correctifs simples; comme les sels volatils du n° 1 des correctifs composés; l'huile d'olive & le saint-doux du n° 2, comme les émulsions du n° 6. Je défie M. Bosq de nier cette conséquence, & de sauver à de Leboé l'absurdité révoltante qu'elle renferme. Ceci pourra le jeter dans quelque embarras, mais je n'aurai pas la dureté de l'y laisser. Voici comment il peut en sortir, en devenant juste envers notre célèbre professeur.

Ainsi que, dans la pratique actuelle, nous rendons les humeurs fluides par le bain, avant de passer aux frictions, sans pour cela regarder l'eau de la baignoire comme un agent suffisant de la curation de la vérole; de même certains praticiens, épris de l'hypothèse de l'acidité du virus vénérien, & de la doctrine des ferments, prétendoient rendre les liquides viciés plus fluides, & par conséquent plus propres à être évacués, en les dégageant de l'acide qu'ils supposoient les enchaîner; c'étoit dans leur esprit une partie

du traitement aussi essentielle à la guérison, que l'est chez nous la préparation aux grands remèdes, mais rien de plus. Les correctifs chez eux, comme les délayants chez nous, servoient à rendre la guérison possible, mais ne l'opéroient pas : cela est si varié, qu'on chercheroit en vain le mercure parmi ces correctifs. Il y eut été hors de sa place, attendu que notre auteur l'estime antivénérien vrai, à raison de sa double propriété de correctif & d'évacuant.

M. Bosq ne goûtera pas peut-être cette manière de prouver que Sylvius n'a pas prétendu guérir la vérole avec du *sain-doux*, non plus qu'avec des *sels volatils* ou des *yeux d'écrevisse* ; mais il n'y en a point d'autre. On en sera convaincu, si l'on considère que, loin d'avoir grossi la liste des antivénériens, comme M. B. le prétend, il ne reconnoît que dans le mercure la puissance de guérir seul la vérole générale. Il la refuse même aux bois sudorifiques dans les maladies graves, quoiqu'il en fasse très-grand cas, & qu'il entre à leur égard dans les plus grands détails, tandis qu'il ne dit qu'un mot en passant des alcalis volatils ; car il donne à ces bois des coopérateurs, & ces coopérateurs sont des évacuants de divers genres.

Je crois avoir mis hors de tout doute que Sylvius n'a jamais pensé que l'alcali

volatil seul pût guérir la vérole. Je prie nos lecteurs de prendre la peine de nous juger, M. B. & moi, par la lecture de l'ouvrage qui a été l'occasion de nos débats ; car, après des volumes d'écrits polémiques, c'est aux pièces justificatives qu'il faut en revenir toujours, si l'on veut sçavoir la vérité.

Quant à M. Bosq, que cette lecture ne désabuseroit pas, je ne connois qu'un moyen de le convaincre qu'il a mal lu Sylvius, s'il croit y avoir vu les alcalis volatils conseillés comme *agents suffisants* de la curation de la vérole générale, & s'il pense, comme il le dit (p. 45) *qu'il en a fait une méthode particulière* ; ce moyen, c'est celui de l'engager à donner cette méthode, en rapprochant les passages de notre auteur qui la renferment. Qu'il nous dise donc, 1^o dans quel véhicule ; 2^o à quelle dose ; 3^o à quelles heures ; 4^o combien de fois par jour, ou dans la semaine, il les faisoit prendre à ses malades ; 5^o quels en étoient les effets sensibles ; 6^o combien de temps duroit le traitement ; 7^o comment il le commençoit, & comment il le terminoit ; 8^o quelles précautions en assuroient le succès ; 9^o quel étoit le régime des malades qui le subissoient, &c ; & 10^o enfin, qu'il nous montre dans cet auteur ce qui peut constituer une méthode. Il pouvoit se dispenser

penfer de dire que cette méthode exiftoit dans Sylvius ; mais il ne peut plus fe difpenfer de l'y montrer, après avoir dit qu'elle y étoit. Sur-tout point de commentaires ; qu'il s'en rapporte au difcernement de fes lecteurs. Le texte leur fuffira.

Si M. Bofq eût prévu qu'il fe trouveroit engagé à prouver que Sylvius a cru l'alcali volatil capable de guérir feul la vérole générale, & qu'il a donné la méthode de l'adminiftrer, je lui rends la juftice de croire que fon difcernement, ou fon amour-propre, ne lui euflent pas permis d'ébaucher une Réponfe à ma première Lettre. Au moins, j'en fuis très-fûr, il ne l'auroit pas achevée ; la plume lui feroit tombée des mains.

En effet, que pouvoit-il avoir à nous dire, & quel rôle pouvoit-il jouer ? Il avoit cru jadis voir ma découverte dans Erneftus & dans Lémery ; il femble s'être défifté de cette prétention. Il penfe aujourd'hui qu'elle eft dans Sylvius ; ceux qui l'ont lu fçavent qu'elle n'y eft point. Supposons pourtant que ma découverte s'y trouve, ne fût-ce qu'en germe ; quel feroit, même dans cette fuppoftion, le rôle de M. Bofq ? N'est-ce pas moi qui ai indiqué les ouvrages de Sylvius ? n'est-ce pas moi qui ai publié ce qu'il y a de plus clair & de plus formel en faveur des alcalis volatils ? N'ai-je pas annoncé le premier l'anecdote fur laquelle il

glose ? N'ai-je pas enfin mis les lecteurs qui, semblables à mon censeur, ignoroient peut-être que Sylvius eût parlé des sels volatils, à portée de comparer ses allégations vagues avec ma méthode, mes expériences & mes succès ? Il ne reste donc à M. Bosq que le rôle de commentateur. Il peut exister des gens pour qui ce rôle même ait des charmes ; ne l'en dégoutons pas. Mais qu'il ne prétende pas nous persuader que ce soit l'amour de la vérité, ou celui des hommes, qui lui ont mis la plume à la main. Ce n'est pas le premier, j'en ai donné la preuve ; & d'ailleurs elle existe toute entière dans Sylvius. Si c'eût été le second, il ne l'aurait prise, j'ose le dire, que pour louer ce même amour du vrai, qui m'a fait publier les fragments où il croit voir aujourd'hui l'idée de ma découverte ; que pour louer le zèle, l'honnêteté, le désintéressement qui m'ont porté à rendre public un remède nouveau, dès que, par un nombre suffisant d'expériences, je me suis cru sûr de sa bonté, & cela dans un temps où le goût du mystère n'a presque plus rien d'infamant à force de se répandre.

C'est ainsi que les hommes honnêtes, qui écrivirent d'abord sur le sublimé corrosif, se comporterent envers le célèbre Van-Swieten ; & il n'avoit ni découvert la propriété anti-vénérienne de ce sel, ni in-

venté la maniere d'en user. Je n'ai point les titres, je n'occupe point les places de cet homme célèbre; je débute à peine dans la carrière où il s'est illustré; mais j'ai plus mis du mien dans la découverte de la propriété anti-vénérienne des alcalis volatils, que ce médecin dans le rajeunissement du sublimé corrosif. Eh! quoi! quand de grands médecins croiront devoir tout au restaurateur d'un remede dangereux, M. B. refusera-t-il tout à l'inventeur d'un remede également efficace & benin? Non. Il n'a pas eu le dessein formé de me dépouiller de ma découverte; il a assez de jugement pour sentir qu'il n'y réussiroit pas. S'il a écrit, c'est sans motif, sans vues & sans but, uniquement par la raison que, de même que l'*indignation fait des vers*, le trop grand loisir fait de la prose.

P. S. Permettez, Monsieur, que je profite de cette occasion pour témoigner publiquement à M. de Horne combien je suis flatté du bien qu'il a dit, dans son nouvel ouvrage, & de mon remede, & de mon livre. Je ne me crois aucunement fait pour occuper une place à côté du célèbre M. de Jussieu, à laquelle sa politesse, plus que sa justice, m'a élevé.

Quant aux objets sur lesquels j'ai le malheur de n'être pas de son avis, tels que la *spécificité du mercure*, l'*innocuité du su-*

blimé corrosif, &c. en pensant autrement que moi, il ~~me~~ fait une loi d'ajouter de nouvelles preuves à celles que j'ai déjà données *du peu de solidité de l'une*, & *des dangers de l'autre*. Je le ferai dans un supplément à mon Essai, duquel je m'occupe; car je ne puis lui dissimuler que non-seulement je persiste dans ma première opinion sur ces deux objets, ainsi que sur la décomposition du sublimé corrosif, mais même que je m'y sens affermi par la foiblesse des raisons qu'il m'oppose.

En effet, que M. Bosq, au lieu de commenter des fragments, dont la publication que j'en ai faite est une nouvelle preuve de mon respect pour la vérité (a); qu'un

(a) Voyez la Note de la page 17 de mon Essai, &c. Je ne me laisserai pas d'y renvoyer le lecteur, tant qu'on ne se lassera pas d'en imposer, en insinuant que j'ai prétendu que personne avant moi n'avoit associé l'alcali volatil aux remèdes anti-vénériens. Cette Note subsistera pour faire le désespoir des jaloux, & le triomphe de ma sincérité; & la dent acérée de l'envie ne la détruira point. Je le répète pour la troisième fois, je borne mon ambition à m'être aperçu le premier que l'alcali volatil seul guérit la vérole; à m'être assuré le premier aussi de sa manière d'agir & de son efficacité, par six ou sept années d'observations, & par des guérisons sans nombre; à être le premier enfin qui ai fait une méthode détaillée de son administration. Jusqu'ici cette prétention a paru à plusieurs sçavants que

tel écrivain, dis-je, eût attaqué mes opinions, & ne les eût pas ébranlées, je ne m'en serois pas cru pour cela mieux fondé à les défendre : mais qu'un homme aussi instruit que paroît l'être M. de Horne, ne leur oppose rien de solide, n'est-ce pas une forte présomption qu'il n'y a rien de solide à leur opposer ; & , dans ce cas, la force de l'affertion ne s'accroît-elle pas de la foiblesse des objections ?

En hazardant l'idée de la décomposition du sublimé corrosif dans la machine animale, d'après le résultat de mes expériences chymiques, j'avois principalement en vue de tâter les *chymiâtres*, (médecins chymistes.) Devenu plus hardi par un premier succès, j'ose avancer aujourd'hui que tous les sels métalliques subissent la même loi, & qu'ils se décomposent tous par leur application aux substances animales, si l'humidité nécessaire à leur dissolution ne leur manque point. Je suis convaincu qu'on n'aura jamais une bonne étiologie de leur causticité plus ou moins grande, qu'en la puisant dans cette décomposition.

Revenons à la décomposition du sublimé, qui est un des principaux objets de mon

j'ai consultés, tant avant qu'après la publication de mon ouvrage ; non-seulement fondée, mais inébranlable, & vraisemblablement elle le sera long-temps.

engagement envers M. de Horne. Je ferai tous mes efforts pour dissiper ses doutes à cet égard ; & je ne compte pas pour peu de chose , dans le succès que je m'en promets , ses propres réflexions.

En attendant que cette tâche soit remplie , il ne sera peut-être pas fâché d'apprendre qu'un des plus grands médecins de la capitale , à qui je n'ai point demandé la permission de le nommer , n'est pas moins convaincu que moi des effets pernicious du sublimé , qui , pour être quelquefois tardifs , n'en sont ni moins réels , ni moins funestes. Je ne nommerai pas ce médecin ; mais on le reconnoîtra sans peine , quand je dirai que c'est celui des praticiens de Paris , qui , dans les trois classes d'hommes qui cultivent l'art de guérir , réunit le plus de suffrages pour la première place parmi ses égaux.

LE T T R E

*De M. LEFEVRE DE S. ILDEPHON ,
Docteur en Médecine , sur la découverte
de la vertu anti-vénérienne des alcalis
volatils.*

J'ai lu , Monsieur , dans le Journal de Médecine , Janvier , premier Cahier , que M. Bosq de la Roberdiere prouvoit clai-

rement que de Leboé Sylvius avoit prescrit les alcalis volatils dans la maladie vénérienne, & que Lémery avoit aussi parlé de ce prétendu spécifique. Dans le Catalogue raisonné des ouvrages écrits sur cette maladie, depuis M. Astruc, que je vais donner au public, & dont on imprime actuellement la Table des Matieres, M. Peyrilhe tient un rang distingué; mais, en rendant justice à ses talents, je n'ai pu m'empêcher de dire que de Leboé Sylvius & Lémery avoient parlé des alcalis volatils, relativement au mal de Syphillis; & j'ai cité les passages, les pages & les éditions. Ce seroit abuser, Monsieur, de votre complaisance, si je répétois ici des choses que le public sera à portée de lire incessamment. Sylvius de Leboé & Lémery ne sont point les seuls auteurs que je cite en cette occasion: j'amène sur les rangs MM. Miffa & Danié des Patureaux, qui ont parlé des alcalis volatils, dans une These soutenue aux Ecoles de Médecine, en 1756, *An lui venereæ hydrargyrus camphoratus?* Thémélius, qui les recommande dans une autre These disputée à Gènes, en 1735, *De Tumore testium venereo*: je nomme enfin les charlatans, allemands & autres; M. de Velnos, dans le sirop duquel l'alcali volatil jouoit un certain rôle.

Je ne prétends point, par cette espece de récrimination, enlever à M. Bosq le mé-

rite des recherches qu'il a faites pour prouver contre M. Peyrilhe ; mais je veux seulement prendre date , afin que le premier ne m'accuse point un jour de l'avoir copié ; & que l'autre , par représailles , ne me reproche point d'être peu neuf.

Les noms des auteurs gardent , dans mon ouvrage , l'ordre alphabétique : M. Peyrilhe est à la lettre P , page 572 du premier volume , qui est imprimé depuis plus de six mois : cinq exemplaires de ce volume sont même , depuis long-temps , entre les mains de mes amis. Il ne peut y avoir d'équivoque sur ce fait : mon censeur , dans tous les cas , rendroit hommage à la vérité , ainsi que la personne respectable sous les auspices duquel je fais paroître mon livre.

Pardonnez, Monsieur, à mon importunité : donnez-moi, je vous prie, un petit coin dans votre premier Journal, s'il est encore temps ; & recevez l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels je suis, &c.

L E T T R E

De M. MARTIN, Chirurgien, à M. GARDANE, pour servir d'Errata à la Gazette de Santé, au sujet d'un accident occasionné par la vapeur du charbon.

Vous avez annoncé , Monsieur , dans

vosre Gazette du 26 Janvier, que deux personnes avoient été étouffées par la vapeur du charbon; que l'une d'elles étoit morte, & que l'autre avoit été rappelée à la vie par les fumigations du tabac par le fondement. On vous a trompé, Monsieur, dans le récit qu'on vous a fait de cet événement: on a poussé, pendant plus de quatre heures, de la vapeur de tabac par le fondement de la personne qui est morte; & l'on n'en a point fait usage sur celle qui a été rappelée à la vie, & qui jouit d'une très-bonne santé. Ainsi cette observation est peu propre à venir à l'appui de la méthode que vous recommandez. Voici une relation authentique de cette triste catastrophe. On croit, avant de la donner, devoir rapporter mot à mot l'article de vosre Gazette qui en parle. On mettra l'*errata* au-dessous: le lecteur pourra comparer ces deux pièces.

« La vapeur du charbon a fait périr, il y a quelque temps, une demoiselle, demeurant rue S. Denis, & en eût immanquablement suffoqué une autre qui étoit dans le même appartement, sans les secours qui lui furent administrés par M. Guillotin, notre Confrere, dans le nombre desquels il fit entrer la fumée de tabac, qu'il introduisit dans les intestins. Cette fumée eut d'autant plus de succès, qu'il s'agissoit de redonner au diaphragme une impulsion étrangere ca-

pable de faire cesser dans ce muscle l'état de contraction où il se trouve alors , par l'expiration violente & continue , qui cause la mort des suffoqués (a). M. Guillotin n'eut aucun égard aux fausses craintes d'augmenter l'état apoplectique de la malade, par l'insufflation des intestins, & l'élévation du diaphragme qui en est la suite. Sans s'arrêter à ces vaines spéculations de théorie qui amusent les oisifs, en arrêtant le progrès de l'art, il avoit appris, par les essais annuels qu'en fait la ville (b), que la fumée qu'il employoit, étoit utile dans les morts apparentes; & son attachement à une méthode consacrée par l'expérience, lui procura la satisfaction de rendre la vie à celle des suffoquées qui n'étoit point inorte tout-à-fait. Mais, ce qu'on ne doit point passer sous silence, c'est que celle dont on désespéroit ayant été abandonnée au grand air, & placée toute nue dans un jardin, par le temps très-froid qu'il faisoit alors, une personne (c),

(a) Ce n'est que dans l'inspiration que le diaphragme est dans l'état de contraction. M. Gardane a une opinion différente des physiologistes.

(b) La ville n'a jamais employé des fumigations que sur les noyés; & le traitement qui leur convient, ne convient pas aux personnes suffoquées par la vapeur du charbon. M. Guillotin a l'esprit trop juste pour vouloir qu'on traite les suffoqués comme les noyés.

(c) La personne que M. Gardane ne veut pas

qui nous sçaura gré sans doute de ne pas la nommer, instruite de l'accident, accourut aussi-tôt; &, prétendant rappeler à la vie cette dernière asphyxique, elle lui fit (a) une grande ouverture à la trachée-artère, & injecta du vinaigre dans les bronches, que M. Guillotin trouva remplies de cette liqueur à son retour. Nous ne nous arrêtons pas à combattre par des raisons, une pratique aussi contraire à l'expérience; nous engagerons seulement cette personne à faire un meilleur choix de ses moyens, & aux citoyens à ne jamais permettre d'employer ce dernier. »

nommer, c'est M. Portal, professeur au collège royal, qui ne craint pas d'être nommé ici; & M. Gardane est un peu trop délicat.

(a) M. Portal n'a point fait l'opération de la bronchotomie, mais c'est M. Martin, chirurgien, qui l'a faite en sa présence; c'est ce qui l'a engagé à répondre à M. Gardane: il est faux qu'on ait injecté du vinaigre dans la trachée-artère.

R E L A T I O N

D'un accident occasionné par la vapeur du Charbon, rue des Fontaines.

Je souffigné, prêtre, chapelain des religieuses de la Magdeleine, rue des Fontaines, occupant la maison des religieuses de Sainte Elizabeth, rue des Fontaines, vis-

à-vis le Temple, certifie que le 8 Décembre, environ neuf heures du matin, étant surpris que mademoiselle Joffot, ma sœur, & sa domestique, ne fussent point levées, je me présentai à la porte de sa chambre; & qu'ayant frappé plusieurs fois avec force, je me vis obligé d'enfoncer sa porte, pour sçavoir quelle pouvoit être la cause qui les empêchoit de me répondre.

Mais quelle fut ma surprise, lorsque je trouvai ma sœur couchée dans son lit sans connoissance; avec les indices qui caractérisent une apoplexie! Cependant, son pouls me parut assez fort & convulsif: je trouvai la domestique plus accablée, son pouls étant très-foible & très-concentré. Alors, sans perdre de temps, je fis transporter ces deux malades dans ma chambre & sur mon propre lit, que je roulai auprès des croisées de ma chambre, que je tins ouvertes.

J'appellai du secours: M. Dubertrand, maître Chirurgien de Paris, arriva environ demi-heure après, & leur fit prendre de l'eau de luce. Ce secours ayant été sans effet, il tenta de leur donner des lavements faits avec du tabac en poudre. Ma sœur garda son lavement pendant six ou sept minutes, qu'elle le rendit chargé de matiere fécale. Quant à la domestique, elle ne put garder le lavement.

Cependant les secours ayant été inutiles , on réitéra l'usage de l'eau de luce , qui fit rendre à ma sœur quelques flegmes , par la bouche , & fit éternuer la domestique ; ce qui détermina M. Dubertrand à prescrire l'usage d'une potion cordiale , composée des différents spiritueux , & aiguillée de quelques grains d'émétique.

Dans le temps que M. Dubertrand s'occupoit à faire composer cette potion chez l'apothicaire , je m'aperçus que le pouls de ma sœur baissoit considérablement , ce qui me détermina à faire appeler les secours spirituels , qui , n'arrivant pas tout de suite , je me déterminai à l'administrer moi-même. Je n'eus que le temps de lui donner l'absolution , & de lui faire les prières des agonisants ; elle expira pendant que je les récitais : le vicaire de S. Nicolas arriva un moment après sa mort.

Des amis me conseillèrent de la faire apporter dans le jardin , pour l'exposer au grand air ; ce qui ne produisit & ne pouvoit produire aucun effet. Pour n'avoir rien à me reprocher , j'envoyai chercher la machine fumigatoire de la ville , qui arriva chez moi environ une heure après-midi. On introduisit , par ce moyen , de la fumée de tabac dans le fondement ; manœuvre qu'on continua jusqu'à cinq heures du soir. En même temps qu'on faisoit les fumigations , on fai-

soit des frictions sur tout le corps avec de l'eau-de-vie camphrée.

Des voisins, instruits de la triste catastrophe qui venoit de m'arriver, firent appeller M. Portal, médecin, lequel, étant arrivé, trouva ma sœur hors d'état de recevoir aucun secours. Cependant, les regrets que j'éprouvois de la perte de ma sœur me firent desirer qu'il tentât les moyens qu'il jugeroit convenables. Il me répondit, en me citant ce passage de Celse : *Non sunt diffamanda artis remedia*; mais, comme, dans des cas désespérés, il vaut mieux tenter un remède même douteux, que de n'en faire aucun, M. Portal conseilla au chirurgien qui étoit entré avec lui, de faire une saignée à la jugulaire. Le sang coula, quoique assez épais. Le visage de feu ma sœur changea considérablement de couleur après cette saignée, & le chirurgien crut pouvoir, sans aucun inconvénient, tenter l'opération de la bronchotomie, & souffler dans le poulmon : il tenta en même temps de lui faire avaler de l'oxycrat, lequel, bien loin de pénétrer dans l'œsophage, s'insinua dans la trachée-artère, & revint par la plaie faite au cou.

On ne tenta plus ensuite aucun remède à l'égard de ma sœur.

Cependant la domestique, dont les forces s'étoient considérablement ranimées,

ayant été saignée au pied, & ayant vomi, reçut un nouveau surcroît de bien-être de l'oxycrat que M. Portal lui fit prendre, & dont l'on continua ensuite l'usage par ordonnance de M. Guillotin, mon médecin, qui approuva l'usage de cette boisson; & cette domestique a recouvert la santé dans l'espace de six jours. Les symptômes les plus singuliers qu'on a observés, c'est une échymose considérable qui régnoit sur tout le côté sur lequel elle étoit couchée. Elle resta quelques jours sans pouvoir se soutenir sur ses jambes, & elle éprouvoit un engourdissement considérable à ses extrémités inférieures.

On n'a point tenté sur cette fille l'usage des fumigations de tabac par le fondement; ainsi ce n'est pas par ce secours que la guérison a été opérée.

Tel est l'extrait de tout ce qui s'est passé dans cette triste catastrophe, & que je certifie très-véritable. A Paris, ce 9 Février 1775. *Signé* JOSSOT, prêtre.

Ces faits sont exposés dans le Procès-verbal fait par M. Maillot, commissaire du quartier du Temple.

R É P O N S E

De M. GUILHERMOND, chirurgien du Roi en ses châteaux de Choisy, & ordi-

*naire de madame la comtesse d'Artois ;
à M. LAUGIER , docteur en médecine &
en chirurgie de la Faculté de Montpel-
lier, médecin à Corps en Dauphiné.*

Soyez persuadé , Monsieur , que , trop éclairés pour s'y laisser prendre , nos lecteurs n'ont pu nous accuser ni vous ni moi d'avoir surpris leur bonne foi ; aussi mon intention n'est-elle pas aujourd'hui de relever ni de me justifier du reproche que vous m'en avez fait ; cependant je crois devoir les mettre à portée de juger , qui de vous ou de moi , vous dans les Observations que vous avez publiées dans le Journal du mois de Février de l'année dernière , moi dans les Réflexions que je vous ai adressées dans celui du mois de Septembre suivant , a plus fait pour le mériter.

Sur un placenta enkysté , sujet de la première , sur laquelle je vous faisois observer que M. Levret n'avoit jamais pensé que l'entier écoulement des eaux , qui précédoit de beaucoup la sortie de l'enfant , fût la cause de cet accident , vous me dites , Monsieur , que j'ai morcelé la manière dont vous étiez exprimé : comme si , dire que l'entier écoulement des eaux qui précède de beaucoup la sortie de l'enfant , est , dans cette circonstance , la cause du resserrement de la matrice sur la circonférence du placenta ,

centa, ou répéter avec vous que le resserrement de cet organe est occasionné, &c. ne signifioient pas la même chose, sur-tout lorsque vous n'avez pas pris la peine d'expliquer comment vous l'entendiez; il ne vous en auroit pas beaucoup coûté pour dire alors, comme vous le faites aujourd'hui, que l'entier écoulement des eaux, &c. n'en étoit, suivant cet homme célèbre, que la cause occasionnelle.

Lorsque je vous disois, au sujet de la femme de la Salle en Beaumont, qu'un doigt étoit ordinairement suffisant pour juger la difformité d'un bassin, je croyois, Monsieur, que vous n'ignoriez pas qu'on peut estimer le plus ou le moins de saillie que la partie supérieure de l'os sacrum fait en dedans, par le plus ou moins d'aplatissement des os pubis, qu'on peut toujours atteindre avec un doigt; & qu'en général on pouvoit déterminer le degré de rétrécissement du détroit supérieur, par le plus ou le moins d'écartement des tubérosités des ischions; mais dans le fond cela est peu important.

Mais il n'en est pas de même de l'introduction de vos doigts & de partie de votre main dans l'orifice de la matrice, que vous soutenez très-possible, en disant « que les » membranes ne s'étendoient pas jusques- » là, & que, l'enfant étant entièrement » arrêté dans le grand bassin, le centre de

» réunion de la force contractive du muscle
 » de Ruyfch étoit dirigée, & que son ac-
 » tion se brisoit (a) sur les os sacrum &
 » pubis, qui divisoient en quelque maniere
 » le bassin en deux cavités, dans l'embou-
 » chure de la gauche desquelles les eaux,
 » malgré quatre jours d'un travail soutenu,
 » se trouvoient seulement formées, & non
 » dans l'orifice de la matrice. »

Y avez-vous bien réfléchi, Monsieur, de publier une erreur de cette nature ? Comment, les eaux étoient formées, & ce n'étoit pas dans la circonférence de l'orifice, ou plutôt dans celle du col effacé raccourci à la fin de la grossesse, & si voisin de l'orifice, qu'il est impossible que des doigts aussi longs que les vôtres, & partie de votre main, aient pu y être reçus ? D'ailleurs, cette action du muscle de Ruyfch n'étoit-elle pas aussi dirigée sur le fardeau de la grossesse, sur les membranes & les eaux ? & si, comme vous le dites, les eaux étoient

(a) Dans l'état où M. Laugier a trouvé les choses, les douleurs n'étoient point expulsives ; cette malheureuse femme étoit par conséquent déterminée à en empêcher l'effet. L'action du muscle de Ruyfch, pour me servir de ses termes ; est alors très-médiocre, pour ne pas dire nulle ; & il voudra bien observer que ce n'est que lorsque l'enfant est, comme on dit, au couronnement, que le fond de la matrice se contracte très-vivement pour terminer l'accouchement.

formées, & comme je le prétends, si elles l'étoient dans la circonférence du col, & si ce col n'ayant, selon vous, point d'allongement, est alors, comme je l'affirme, si voisin de l'orifice, comment voulez-vous qu'on vous en croie, lorsque vous assurez que les membranes ne s'étendoient pas jusque-là ?

Cependant vous me recommandez de retenir cette disposition, pour me faire comprendre comment il est « possible que vous » ayiez trouvé un enfant mort amoncelé » & comme pelotoné. » Mais c'est précisément parce que j'ai bien vu, parce que je connoissois bien cette disposition, que je n'ai pu le comprendre, que je ne le comprends pas encore, & que j'ai cru, & que je crois encore être bien autorisé à nier la possibilité du fait que vous articulez, sur-tout parce que le petit cadavre flottoit dans ses eaux, & que par conséquent, & comme je vous l'ai fait observer, la matrice, dont l'orifice étoit encore soutenu au-dessus du détroit supérieur, n'avoit encore rien perdu de la dilatation à laquelle elle avoit été portée à la fin de la grossesse.

Je vous disois encore, pour évincer votre assertion, que dans cette circonstance l'enfant perdant nécessairement son attitude, ses extrémités s'étendoient, & que sa tête n'étoit plus, comme auparavant, ni appuyée,

ni penchée sur sa poitrine. « Voilà, me ré-
 » pondez vous, un brillant apophthegme :
 » c'est seulement dommage que la raison
 » & l'expérience le démentent ; » & pour le
 prouver, vous dites « que les extrémités ne
 » s'étendent dans le cadavre d'un enfant
 » mort hors du sein de la mere, ou même
 » dans l'adulte, que par le froid qui fixe
 » les fucs, rapproche & redresse les élé-
 » ments des fibres. » Voilà, Monsieur, ce
 que la raison & la saine doctrine démen-
 tent ; car c'est la contraction convulsive
 des muscles qui précède la mort, qui est
 réellement la cause de l'extension des ex-
 trémités de ces cadavres, & le froid ne
 peut être considéré que comme cause coo-
 pérante à la roideur qui s'en empare. La
 disparité que vous établissez ensuite, en
 ajoutant, « Dans la matrice, au contraire, la
 » chaleur du lieu entretient, elle augmente
 » même le relâchement des fibres privées
 » de tout ressort par l'extinction du prin-
 » cipe vital, &c. » m'oblige à vous témoi-
 gner toute ma reconnoissance. Vous n'au-
 riez pas mieux dit, si vous étiez fauteur de
 l'opinion que vous voulez combattre ; car
 cette augmentation de relâchement milite
 en ma faveur ; & l'extinction du principe
 vital renfermant l'abolition du ressort au-
 quel l'enfant vivant doit la faculté de ployer
 ses extrémités, & d'appuyer sa tête sur sa

poitrine, donne la preuve la plus complète que les extrémités de votre petit cadavre étoient étendues, & que sa tête, quoique pouvant vaciller à droite & à gauche, n'étoit plus appuyée sur sa poitrine. Ce qui vient ensuite, « que la matrice, par ses con-
» tractions soutenues pendant quatre jours,
» ayant forcé les eaux & les membranes
» dans l'embouchure de la cavité gauche,
» pressoit plus efficacement le corps de
» l'enfant, qui déjà n'étoit pas fort au large
» auparavant, » ne prouve rien, sinon que les membranes & les eaux débordoient l'orifice de la matrice.

Il me reste, à l'égard de cette observation, à vous rappeler que je vous ai appris que la difformité extrême du bassin interdisoit l'usage du forceps courbe, & à vous dire aujourd'hui que cette difformité ayant donné l'être au tire-tête à bascule, qui depuis a été très-utile en pareil cas, il est à présumer que vous auriez été plus heureux par son moyen.

Je vous imite, Monsieur, je vous suis pas à pas ; & je vous prie d'observer encore sur ce que vous opposez à mes Réflexions sur votre Observation de la femme du Glaifil en Champaur, 1^o que, même dans le cas dont il s'agit, je ne vous ai point présenté une idée plus précieuse que vraie, si, comme je n'en doute pas, la matrice de

cette femme se contracta lorsque vous l'eûtes délivrée, comme elle l'auroit faite, si elle n'avoit pas été avoisinée par le corps rénitent & dur que vous découvrires ; 2^o Que vous avez fait vous-même l'abstraction que vous me reprochez, en ne disant autre chose dans votre premier exposé, sinon que votre main gauche, appliquée sur le bas-ventre, vous fit appercevoir un corps rénitent & dur ; & que si vous prétendiez aujourd'hui avoir donné cette indication, en ajoutant, un peu plus bas, que vous dirigeâtes votre main droite du côté où la gauche vous le marquoit (ce corps,) vous ne deviez pas vous dispenser de décrire sa figure, son étendue, & le lieu qu'il habitoit ; 3^o Que ce corps, quoi que vous en disiez, ou n'étoit point une mole nichée dans la cavité de la trompe, ou devoit être couché sur le muscle iliaque ; & par conséquent, que vous n'auriez pas dû le trouver plus supérieurement que dans l'hypogastre ; 4^o Que, même dans la supposition du fait & du lieu, ce corps ne pouvoit vous donner l'idée qu'il pût être formé par un second enfant ou par une mole, parce que, dans ces circonstances, la partie latérale du fond de la matrice occupée, se trouve encore élevée jusqu'aux régions lombaires droite ou gauche. Et pour ne vous laisser rien à desirer à cet égard, pour autoriser votre doute sur ce que je vous di-

fois, qu'on ne remarquoit pas à la matrice cette rénitence & cette fermeté, dans les cas de deux enfans, lorsque les femmes ne sont encore accouchées que du premier, vous ne pouviez choisir une circonstance plus défavorable que celle des placenta séparés, en me permettant cependant de faire abstraction de celui qui, ramassé, cantonné sur le corps du second enfant, suppose nécessairement que les eaux qu'il contenoit, se sont entièrement écoulées & depuis long-temps. 5° Qu'il n'est pas possible que la matrice inclinée, quoique peu, à gauche, effaçât, masquât le corps, & le rendît insensible à l'œil; & que, dans cette supposition, l'idée de la présence d'un second enfant est évidemment absurde. 6° Que ce corps ne pouvoit s'opposer à l'expansion de la matrice, puisque les tumeurs de ce viscere, celles de son col & de son orifice, même celles qui sont devenues squirreuses, n'y font ordinairement aucun obstacle sensible, les femmes qui conçoivent dans cette circonstance allant le plus souvent à la fin de leur terme. 7° Enfin, permettez moi de vous le dire, Monsieur, comment n'avez-vous pas senti que, pour donner l'existence à votre mole dans le lieu que vous désigniez, vous deviez la placer antérieurement à la matrice, vu la situation des parties & les changements

264 LETTRE DE M GUILHERMOND ;
qu'elles éprouvent pendant la grossesse (a).

Vous me demandez ensuite , sur la difficulté que je prévoyois que vous auriez à extraire ce corps , si , toutes les fois que j'ai entrepris d'extraire une mole de la cavité de la matrice , j'étois bien certain d'en venir à bout. Je pourrois hardiment vous répondre : non , Monsieur ; & votre comparaison n'en seroit pas plus juste. Mais il est aisé de sentir que , dans la nécessité de le faire , une mole sera toujours très-aisée à extraire de la cavité de la matrice ; & que , dans la trompe au contraire , cette opération sera toujours très-difficile , pour ne pas dire impraticable , sans y comprendre les dangers de l'inflammation & de l'hémorragie , que je crois encore inévitables.

Souvenez-vous à présent que vous avez dit , d'après cette femme , qu'elle n'avoit jamais eu d'autre incommodité qu'un peu de pesanteur. Comment voulez-vous qu'on admette de parité entr'elle , & les malheureux qui , dans le cas d'une luxation de la cuisse qui n'a pas été réduite , sont pendant longtemps en proie à des douleurs insoutena-

(a) *Neque prætermittatur reffus qui in figurâ exhibetur , vel saltem leviffimè inflexus tubarum descensus : in utero vacuo fivè virgineo , ex ipsis lateribus repunt ; in gravido , ad anteriorem superficiem moventur , elatior superficies uteri posterior , expansione fuâ , illam mutationem efficere videtur.*
ROED. ico. ut. hum. obf. illuft.

bles, & ces femmes dont les ovaires obstrués les mettent à la torture, jusqu'à ce qu'ils soient dégénérés en squirre? Et par une suite de conséquences, lorsqu'on sçait qu'un simple semi-prolapsus occasionne pendant des années entières des tiraillements douloureux dans les ligaments larges, que l'engorgement du fond de la matrice en procure de même dans les ronds, n'est-on pas en droit d'être surpris qu'une tumeur qui, d'après vous, doit avoir au moins le volume d'un gros œuf d'autruche, entraînant nécessairement le fond de la matrice de son côté, tiraillant par conséquent les ligaments larges également, & le rond du côté opposé, n'ait jamais produit d'autre incommodité qu'un peu de pesanteur?

Ne soyez donc plus surpris si je vous ai objecté que cette femme avoit pu se tromper sur la prétendue grosseur qui avoit donné naissance à cette tumeur, & prendre pour des mouvements d'enfant les spasmes d'une matrice ou malade, ou au moins irritée; & souffrez que j'ajoute aujourd'hui que j'entrevois que vous avez pris pour une mole nichée dans la trompe, une de ces tumeurs glanduleuses de la cavité de ce viscere, sur la circonférence de laquelle les parties adjacentes se sont contractées avec force, sur-tout après un accouchement laborieux, & au point de l'enserrer comme

dans une espece d'entonnoir que vous avez cru être l'embouchure de la trompe.

Je partageois, Monsieur, avec la plus grande partie des personnes qui ont lu l'observation qui concerne madame votre épouse, un doute raisonnable fondé sur la maniere dont vous l'avez présentée : j'ai cru pouvoir vous dire qu'il me paroissoit que vous ne lui aviez point imprimé cette vérité qui assure la confiance ; j'ai pris la liberté de vous faire des objections, auxquelles vous répondez avec une humeur marquée & l'ironie la plus déplacée qui me touche peu, & un certain ton magistral que vous n'étiez pas trop en droit de prendre : j'espère vous le prouver, en démontrant que vous n'avez point encore réussi à rendre cette observation admissible dans les fastes de la médecine.

Dans l'intention de me faire comprendre comment il est possible que vous n'ayiez pu introduire votre main en entier dans un vuide qui pouvoit admettre vos doigts & partie de votre main, lorsque, outre le pied & la jambe d'un enfant à terme, il contenoit un grand volume d'eau, « vous me » dites, Monsieur, que l'étroitesse de la » matrice ne s'estime pas seulement par l'es- » pace qui se trouve d'une des parties laté- » rales à l'autre, mais encore par celui qu'il » y a de son fond à son orifice ; » & vous

ajoutez obligeamment : « Car on n'introduit pas le poing , mais la main les doigts étendus : » ce qui me porte à croire que vous prétendez que le vuide de la matrice étoit plus , ou au moins aussi large que profond ; ce qui ne peut pas être , car les cavités dans les ellipses sont toujours plus profondes que larges. Je vous représentois après, qu'il étoit inadmissible que vous eussiez pu faire tout ce que vous affirmiez dans un lieu si étroit ; & vous, après avoir pris la peine de m'expliquer comment vous y êtes parvenu , vous vous écriez : Comment le rapprochement , le renversement même de la trompe , n'ont-ils pas étouffé dans leur principe de si brillantes faillies ? Et moi , à mon tour , comment l'impossibilité absolue de tout ce que vous assurez , ne vous a-t-elle pas sauté aux yeux ? A qui persuaderez-vous que dans un vuide déjà trop étroit pour admettre votre main , & qui l'est encore devenu davantage lorsqu'il a été tapissé par la trompe , vous ayiez pu faire faire au corps d'un enfant à terme le demi-tour latéral , que vous l'ayiez ensuite refoulé pour amener les bras , & qu'après avoir dépouillé le menton de l'enfant de cette capsule , (la trompe ,) & l'avoir fait remonter sur sa tête , vous ayiez pu glisser votre main à plat , pour lui donner la situation la plus favorable pour en faire l'extraction ? Mais vous croyez

avoir une ressource, en ajoutant : Et la trompe, l'orifice de la matrice & le vagin, ne faisant plus qu'une seule cavité, &c. Mais que prétendez-vous en inférer ? Ne fera-t-il pas toujours vrai que c'est dans la cavité de la matrice, trop étroite pour admettre votre main en entier, qu'il a fallu que le corps d'un enfant à terme se loge & tourne, que la tête plus volumineuse encore y ait été reçue ; que c'est dans cette cavité si bien remplie qu'il a fallu faire les manœuvres nécessaires pour amener les bras, pour faciliter la sortie de la tête ? Comment vos doigts, qui, d'après ce que vous en dites, ne sont certainement pas petits, ont-ils pu seulement pénétrer dans cette cavité, bien loin d'y avoir l'aïssance nécessaire ?

Je vous faisois ensuite une question après que vous eûtes délivré, que vous placez, dans votre Réponse, je ne sçais pourquoi, après l'accouchement, & que vous gratifiez de l'épithète de ridicule ; comme si elle étoit étrangère au cas dont il s'agit, & comme si vous ne sçaviez pas aussi-bien que moi, que la contraction de la trompe étoit absolument nécessaire pour resserrer des vaisseaux qui n'avoient déjà que trop perdu de sang, pour opérer sa réduction & procurer l'évacuation des lochies. Il n'y a de ridicule que la manière dont vous traitez

mon étonnement sur ce que vous n'aviez pas ondoyé sur le premier pied sorti.

Vient ensuite votre brillante comparaison en forme de demande, à laquelle je réponds avec la confiance que donne l'assurance de n'être point contredit. Oui, Monsieur, la matrice d'une fille de neuf ans, disposée à concevoir, a la faculté de se développer, & d'être portée au point de dilatation nécessaire pour contenir jusqu'au terme du part un enfant & ses annexes, bien plus sûrement que la trompe d'une adulte. Eh ! ne sçavez-vous pas que les faits que vous articulez, soit de Paris, soit de Gascogne, sont très-communs dans les pays chauds ; & qu'au Bréfil les filles sont ordinairement nubiles & conçoivent pour la première fois à cet âge ?

Quant au fait rapporté par Vesale, il ne prouve rien contre moi, puisque je n'ai pas nié les grossesses des trompes, pas même la possibilité qu'elles parviennent à leur terme : ce que je nie, c'est qu'il soit possible que, dans cette circonstance, l'enfant puisse être reçu dans la matrice, & la traverser pour sortir par les voies naturelles.

Vous m'apprenez ensuite généreusement la différence qu'il y a entre la contractilité des fibres membraneuses, & la force musculaire ; & , persuadé sans doute que le premier de ces moyens est suffisant après la délivrance, vous ajoutez : Car la matrice,

270 LETTRE DE M. GUILHERMOND;

par sa contractilité seule, ne laisse pas de s'opposer à l'hémorragie, bien que le placenta ait pris racine dans les parties latérales & inférieures de la cavité de la matrice, dépourvues de fibres charnues. Souffrez que je sois généreux à mon tour, en vous transcrivant une partie de ce qu'un homme très-célebre, un excellent anatomiste & professeur d'accouchement, Roëderer enfin, a publié de contraire à cette opinion, & en vous indiquant les sources où vous pourrez puiser des raisons suffisantes pour abjurer cette erreur (a).

Fibræ etiam motrices, velut striæ quædam in vasorum interstitiis distributæ sunt; ita verò distribuuntur, ut pleræque inter vasorum rete, & communem uteri à peritonæo membranam locentur, reliquæ interstitia vasorum repleant, pertinacissimo nexu omnes coherent, omnemque uteri habitum cingunt, sine laceratione in strata non distinguendæ: possumus tamen utcumque fibrarum directiones sequendo plura strata secernere. ROED. ico. ut hum. ob. ill. *Longitudinales à fundo*

(a) Voyez ANT. PETIT, Recueil de pièces relatives aux naissances tardives : HALL. *præl. in inst.* BÖER, *Sallmandis de M. N. ut. mul.* TECKMEYER, *Elem. anthrop.* WALER, *Dis. at. phi & patho. conf.* HEISTER, *Obs. M.* HALLER. *Hist. nup.* ALEX. MONRO, *Phis. essais.* DONALD MONRO, *Atisq.*

ad orificium decurrentes, contrahæ, axin longitudinalem breviorē reddunt, sicque contenta uteri versùs orificium deprimunt, aliæ in ipso corpore, orbiculares decurrunt circùm uteri circumferentiam duclæ. Id. Elem. ar. obl. §. 92, 93, 95.

Quelle parité y aura-t-il après cela entre ces parties latérales, & la trompe qui, quoique garnie d'un plan de fibres charnues, ne peut avoir, & tout au plus, qu'une légère action vermiculaire?

Je crois à présent, Monsieur, avoir rempli ma tâche. Il me reste à vous exhorter à persister dans la résolution d'employer votre temps plus utilement : je me flatte de vous en avoir procuré quelques moyens ; & c'est à ce titre seul que je crois mériter de votre part quelque reconnoissance.

L E T T R E

De M. DU CHANOT l'aîné, docteur en médecine à Vauvillers en Franche-Comté ; sur la rupture du Tendon d'Achille.

Il y a trois ans que j'aurois pu vous adresser l'observation qui va faire le sujet de cette Lettre, si je n'avois pas cru que les guérisons rapportées par MM. Juvet, Léautaud & Pibrac, soutenues des réflexions de M. Dupouy & des expériences de M. Hoin,

fuffisoient pour déterminer tout praticien à tenter un traitement simple dans la rupture du tendon d'Achille. Mais les observations dont M. Gauthier vient d'enrichir le Journal du mois de Novembre dernier , & les souhaits qu'il fait pour qu'on fixe *par l'expérience d'une pratique suivie , un traitement qui exempte le blessé des souffrances qu'occasionne une trop longue & gênante contrainte de la partie affligée* , ont réveillé mon attention. En conséquence , je vous envoie l'histoire d'une réunion de ce tendon, opérée par une méthode simple , & cela d'autant plus volontiers , qu'elle a été accompagnée de quelques circonstances qui ne se trouvent point dans celle que nous a donnée cet habile artiste , & qu'il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer. Je prie qu'on n'exige point que je nomme le blessé ; il ne m'en a pas donné la permission , & son nom ne fait rien à la chose : mais , si l'on doutoit de mon exactitude & de ma sincérité , je fournirai des preuves de ce que j'avance.

Un gentilhomme de nos cantons , gros & gras , d'environ quarante ans , exerçant peu , se cassa le tendon d'Achille au moment qu'il venoit de sauter un fossé. Soutenu par son curé , qui se promenoit avec lui , & par une personne qu'on appella , ce Monsieur put revenir en marchant , s'appuyant

puyant sur son pied blessé, traînant la jambe, & ne souffrant point ou presque point.

On fit venir aussi-tôt M. Guillemin, chirurgien instruit, qui se trouvoit pour lors dans le village où cet accident étoit arrivé. Ce chirurgien étoit rempli encore de l'idée qu'on ne pouvoit réunir cette rupture que par la suture ; ou au moyen de la machine de M. Petit. Celle-ci lui manquoit ; il n'osa point proposer la suture, parce qu'il n'y avoit point de plaie au dehors ; il fallut donc prendre conseil de son adresse. Ayant reconnu & fait toucher aux assistants que les extrémités du tendon étoient séparées de façon à placer deux travers de doigt dans l'intervalle de l'une à l'autre, il étendit assez le pied pour qu'elles se rapprochassent à peu près. Il coucha des compresses graduées de chaque côté du tendon, qu'il contint par un bandage simple ; mais, craignant que le pied ne perdît, pendant le sommeil ou autrement, l'extension qu'il lui avoit donnée, il le mit dans un chaufson, auquel étoit cousue, depuis le bout jusqu'au talon, une bande qui venoit s'attacher sous la cuisse, à une circulaire fixée au-dessus du genou.

Les inquiétudes que donnerent au blessé les propos des ignorants, qui prétendent encore qu'on ne se rompt jamais le tendon d'Achille ; la crainte où il étoit que son

chirurgien n'eût pas, à cause de la simplicité du bandage, employé tout ce qu'il falloit pour réunir une rupture aussi rare, & dont il n'avoit point entendu parler; & une petite fièvre qui survint, furent les motifs qui me firent appeller le quatrieme jour de la blessure. Le chirurgien ayant levé son appareil, nous trouvâmes la jambe engorgée, mais sans douleur, sans apparence d'inflammation; & nous sentîmes à l'endroit de la rupture un noyau, déjà plus consistant que les téguments, de la hauteur d'un pouce, sur un travers de doigt d'épaisseur, lequel recouvroit le tendon. L'appareil fut remplacé comme la premiere fois. L'enflure de la jambe ne me paroissant point être la cause de la petite fièvre, je la trouvai facilement dans la saburbe des premieres voies, chez un homme d'un tempérament bilieux & assez craintif, dont le bouleversement avoit, comme l'on dit, remué l'humeur; aussi céda-t-elle, dans trois jours, à quelques doses de crème de tartre, à un purgatif, & à l'assurance que je donnai d'une parfaite guérison.

Le malade garda scrupuleusement son lit une dizaine de jours, après lesquels il se tint levé autant qu'il voulut, observant seulement de ne point appuyer sur sa jambe, & de vivre sobrement, mais buvant & mangeant de tout comme à l'ordinaire.

Dès-lors on releva l'appareil souvent, tant pour mettre la jambe plus à l'aise, que pour la bafiner avec un mélange d'eau de fleurs de fureau & de vin : ce qui nous parut nécessaire pour effacer des boutons que le bandage peut-être avoit fait sortir. Cependant, dans l'impossibilité où l'on étoit de s'affurer de la parfaite réunion sous le nœud qui enveloppoit le tendon, nous tîmes le pied étendu près d'un mois : peu-à-peu on lui rendit sa flexion naturelle ; & le malade ne hafarda de marcher qu'après cinq semaines. Il boita au commencement, soit qu'il n'osât point appuyer, crainte que la consolidation ne fût pas assez ferme, soit que le pied, qui avoit resté long-temps étendu, eût quelque peine à se prêter aux mouvements. Insensiblement la jambe s'est remise, & le malade marche très-droit ; mais l'engorgement ne s'est dissipé que tard : la jambe alors a paru plus mince que l'autre, & a resté dans cet état. La majeure partie du gros nœud qui enveloppoit le tendon, s'est dissipée dans les six premiers mois ; mais on trouve encore aujourd'hui un bourrelet d'environ deux lignes d'épaisseur, qui, selon toutes apparences, subsistera toujours.

On a dû voir que l'accident dont je viens de faire l'histoire, a été accompagné de circonstances qui ne se sont point rencontrées chez les blessés de M. Gauthier ; & , pour

276 LETTRE SUR LA RUPTURE

cette raison, je crois devoir les faire remarquer.... La première, c'est que ce tendon a été rompu par un tiraillement, un allongement forcé ; tandis que j'avois toujours cru, sur la parole de mes maîtres, qu'il ne se rompoit jamais que par une sorte de mouvement en saccade. M. A. Petit, dans ses excellentes & inimitables leçons, nous disoit, s'il m'en souvient bien : « On a remarqué » que les fauteurs qui se sont rompus le » tendon d'Achille, n'ont point effuyé cet » accident dans les plus grands efforts, mais » dans des mouvements d'une certaine éten- » due, où la peur les saisit au moment de » l'élan. Ils retiennent en partie leur effort ; » c'est, en quelque façon, opposer au pre- » mier mouvement un mouvement con- » traire, ce qui forme une espèce de saccade » qui brise la corde. »

Le gros nœud qui a de bonne heure enveloppé le tendon, & qui ne s'est point entièrement fondu, m'a paru être la seconde chose à remarquer. M. Gauthier n'en a distingué aucun chez ses malades : feroit-ce parce que leurs plaies extérieures donnoient issue au-dehors à la matière qui forme ces nœuds, & que je crois être en grande partie la lymphe nourricière des tendons, tandis qu'elle ne pouvoit sortir chez notre blessé ?

Une autre circonstance, c'est que, le

tendon s'étant rompu sans aucune plaie extérieure, & sans qu'il soit survenu ni douleur, ni inflammation, la jambe ait cependant été beaucoup & long-temps engorgée. La seule extension un peu continuée du pied en feroit-elle la cause ? Cela peut être ; mais l'éloignement considérable des extrémités du tendon ne l'exigeoit-elle pas, & devoit-on abandonner la chose à la nature dans ce cas, comme le demande M. Hoin ?

Enfin ce qui me frappe encore, c'est que la jambe de notre malade est sensiblement plus mince que l'autre & qu'elle n'étoit ci-devant, lorsque M. Gauthier nous assure qu'on n'apperçoit aucun vestige du mal chez les siens. L'engorgement de la jambe qui n'a occasionné que des boutons & de la démangeaison, auroit-il donc détruit l'organisation & l'action du tissu cellulaire ; au point d'empêcher la nutrition de se faire d'une manière aussi forte qu'auparavant ? Mais on a vu des engorgements de la jambe, & plus considérables & très-douloureux, ne pas laisser cette fâcheuse suite. Quoi qu'il en soit, les deux dernières circonstances ne font-elles pas desirer, avec M. Hoin, qu'on abandonne le traitement usité dans les ruptures du tendon d'Achille, & qu'on n'applique de bandage, qu'autant qu'il y aura plaie ou autre accident qui en exige ?

L E T T R E

De M. PIETSCH, à M. MARTIN, maître en chirurgie à Bordeaux, en réponse à celle qu'il a fait insérer dans le Journal de Médecine, mois de Mai 1773.

MONSIEUR,

J'ai lu avec plaisir la Lettre que vous m'avez adressée sur l'inutilité du trépan de Belloste : vos réflexions & vos remarques sur son usage sont très-judicieuses, & confirment les sentimens que j'ai sur les découvertures des os, & que je vous ai communiqués dans mes Lettres précédentes. J'ai dit que, bien loin d'attendre une exfoliation dans un os dénudé de son périoste, on ne doit pas la chercher & l'exciter dans un os entamé. M. Bourienne nous a depuis communiqué deux observations (a), où par des coups de sabre le cubitus étoit entièrement coupé à son extrémité inférieure ; cependant les bouts se sont joints sans exfoliation.

J'ai eu occasion d'observer, dans un homme que j'ai trépané il y a deux ans, que le crâne peut être dénudé, & même altéré, sans qu'on ait besoin d'employer le trépan perforatif, & attendre une exfolia-

(a) Mois de Mars 1774, page 259.

tion. Dans cet homme, j'avois été obligé de découvrir une grande partie du pariétal gauche pour chercher la fente : l'os, découvert d'un ponce & demi de diamètre, étoit d'une couleur brunâtre ; néanmoins il s'est recouvert, & la cicatrice est très-solide depuis le moment de sa guérison. J'ai remarqué qu'il pouffoit des bourgeons aux bords de la plaie par les pores de l'os qui attiroient la peau, & s'en couvroient. Ces mêmes bourgeons, qui naissent du diploë, soulèvent la partie du crâne qui doit se séparer ; j'ai fait à ce sujet l'observation suivante.

Dans la campagne de 1759, il entra dans l'hôpital d'Hanau un dragon d'Orléans : il avoit reçu à la tête un coup de feu qui avoit entamé les téguments, & fait une forte contusion sur le pariétal gauche, qui étoit découvert de la grandeur d'environ une pièce de vingt-quatre sols ; l'os étoit altéré. Un matin que je le fis panser devant moi, je remarquai que la pièce d'os découvert branloit ; je chercheai à la dégager : pour y parvenir, je passai sous un bord de téguments une feuille de myrthe, & je poussai la pièce vers le côté opposé ; je passai l'instrument sous cette pièce, & je la soulevai, & tirai à moi. Je trouvai dessous une couche de bourgeons de chair d'une bonne qualité, qui se réunirent en peu de

jours avec les téguments , & formerent une cicatrice. M. de Bellosse auroit en cette occasion certainement employé son trépan perforatif, qui n'auroit servi que pour enlever la pièce.

Vous voyez, Monsieur, lorsque le sujet est d'une constitution saine, la nature opere elle-même & l'exfoliation & le recouvrement des os dénudés ; & , s'il y a un vice dans les humeurs, ou que ce vice soit seulement local, le trépan n'en changera pas la qualité, ainsi il devient inutile dans l'un & l'autre cas ; & je puis vous dire que jamais je n'ai vu résulter rien de bon de son usage. Je ne dis pas pour cela qu'il ne puisse se présenter des circonstances où il pourroit rendre de bons services ; c'est au chirurgien intelligent à discerner ces circonstances, & à juger de l'utilité de cet instrument : du moins il est certain que son usage n'empêche pas l'exfoliation lorsqu'il doit s'en faire, & qu'il n'accélere point la guérison.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

JANVIER 1775.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	À 7 h. du mat.	À 2 h. du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	À midi. pouc. lig.	Le soir pouc. li g
1.	0 $\frac{1}{2}$	3	2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
2	0 $\frac{1}{4}$	1	$\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
3	1	2 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
4	4 $\frac{1}{2}$	5	3	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
5	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
6	6	7 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
7	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
8	6	7 $\frac{1}{2}$	7	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
9	7 $\frac{1}{2}$	8	7 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
10	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	5	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
11	5	5	5 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
12	6	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28	28	28
13	2	5	4 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
14	3 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	3	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
15	2	4	3	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
16	2 $\frac{1}{4}$	7	4	28 1	28 1	28
17	2 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	7	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28
18	6 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	4	28 1	28 1	28
19	1 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	1	28	28	27 11
20	1	5	4	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
21	3	9	6 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
22	5	9	6 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8
23	5 $\frac{1}{4}$	9	7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
24	4 $\frac{1}{2}$	3	03 $\frac{1}{4}$	28 1	28 2	28 4
25	07 $\frac{3}{4}$	04 $\frac{1}{2}$	06 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2
26	03 $\frac{3}{4}$	1	$\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
27	0	5 $\frac{1}{4}$	3	28 1 $\frac{1}{2}$	28	27 10 $\frac{1}{4}$
28	3	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11
29	6 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$
30	7 $\frac{1}{2}$	9	7 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11
31	6 $\frac{1}{2}$	8	8	27 10	27 9	27 9

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O-S-O. b. n.	S-O. cou. pl.	Couvert.
2	N. neige, nua.	N. nuag. cou.	Couvert.
3	N. neige, pl.	N-O. pluie.	Pluie.
4	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Nuages.
5	N-N-O. brouil. couvert.	O. couvert.	Petite pluie.
6	O. couvert.	N-N-O. c. n.	Nuages.
7	S. couvert.	S. couvert.	Couvert.
8	S-O. couvert.	S-O. c. pet. pl.	Couvert.
9	O-S-O. pluie.	O-S-O. pluie.	Couvert.
10	S-O. brouill.	S-O. brouill.	Couvert.
11	S-S-O. couv.	S-S-O. couv.	Pluie.
12	S-O. cou. pl.	S-O. couv. n.	Beau.
13	S-O. épais br.	S-O. couvert.	Couvert.
14	S-O. couvert.	S-S-O. couv.	Couvert.
15	S-O. couvert.	S-O. couvert.	Beau.
16	S-E. n. beau.	S-E. beau.	Nuages.
17	S-E. nuages.	S-E. nuages.	Couvert.
18	N-N-O. nuag.	N. nuages.	Couvert.
19	N-N-E. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
20	S-E. brouill.	S-E. pet. pluie, nuages.	Beau.
21	E. brouill. b.	E. beau, nua.	Nuages.
22	E. brouill. n.	E. nuages.	Nuages.
23	S. nuages.	S. couv. pluie.	Couvert.
24	N-E. couvert.	N. couvert.	Beau.
25	N-E. beau. n.	N-E. nuag. b.	Couvert.
26	S-S-E. neige, couv. brouil.	O-S-O. nuag.	Beau.
27	S. beau.	S. nuages.	Convert.
28	S-O. b. nuag.	S-O. nuages.	Pluie.
29	S-O. couv. pl.	S-O. pluie.	Couvert.
30	O. pluie.	O. nuages.	Nuages.
31	S. couv. pluie.	S. pluie.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de 7 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

1 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E.

3 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

4 fois du S.

2 fois du S-S-O.

9 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

2 fois du N-O.

3 fois du N-N-O.

Il a fait 11 jours, beau.

7 jours, du brouillard.

17 jours, des nuages.

21 jours, couvert.

13 jours, de la pluie.

3 jours de la neige.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Janvier 1775.*

On a continué à observer, pendant tout ce mois-ci, un grand nombre de rhumes & d'affections catarrhales, qui ont exigé, outre l'usage des

délayants, celui des incisifs, & enfin des évacuans purgatifs.

On a vu en outre beaucoup de rhumatismes & d'affections gouteuses. Un grand nombre de personnes a été attaqué d'éruptions de différentes espèces, parmi lesquelles on a vu de vraies éréthypes; mais la plupart de ces maladies étoient sans fièvre.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Décembre 1774;
par M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a cessé le 11 de ce mois, & n'a repris que le 30; mais la liqueur du thermometre n'a gueres descendu plus bas que le terme de 3 degrés au-dessous de celui de la congelation.

Il n'est presque point tombé de neige de tout le mois, & très-peu de pluie: aussi le mercure dans le barometre a-t-il été plus souvent observé au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous. Le 24 & le 25, il s'est porté à 28 pouces 6 lignes.

Du 1^{er} au 17, le vent a soufflé principalement du sud, & de-là au 31 du mois il a été nord.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{4}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 285

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
7 fois du Sud vers l'Est.
7 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'Ouest.
1 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
2 jours de neige.
10 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de Décembre 1774.*

Nous avons eu, dans le peuple sur-tout, des fluxions de poitrine & des fièvres catarrheuses phlogistiques, portant à la tête & à la poitrine, effets de l'alternative du dégel & du retour de la gelée. Il y a eu aussi des angines catarrheuses, qui ont assez aisément cédé à l'administration prudente des remèdes indiqués.

Vers la fin du mois, il s'est présenté dans nos hôpitaux de charité quelques personnes travaillées de la fièvre continue-putride, avec des symptômes de malignité, qui nous ont plutôt paru provenir des défauts de la méthode curative employée dans le commencement de la maladie, que de la maladie même.

Il n'y a gueres eu en cette ville, dans tout le cours de cette année, de maladies vraiment épidémiques : la fièvre putride-maligne, qui y avoit régné opiniâtrément dans les années précédentes, étoit presque éteinte, si l'on excepte une.

286 MALADIES REGN. A LILLE.

des moindres paroisses de la ville, située au nord, & un ou deux villages limitrophes. Les maladies aiguës qui ont eu lieu, ont été du genre des sporadiques, dépendantes des dispositions de l'atmosphère correspondante aux diverses saisons; mais elles n'ont été meurtrières dans aucun temps: aussi nous avons observé que l'état de l'air, dans les diverses saisons de cette année, ne s'est point éloigné de la constitution dominante du climat, soit pour la température, soit pour la sécheresse & l'humidité.

LIVRES NOUVEAUX.

Traduction d'anciens ouvrages latins, relatifs à l'agriculture & à la médecine vétérinaire, avec des Notes; par M. *Saboureux de la Bonnerie*, écuyer, avocat en parlement, docteur & professeur de la faculté des droits en l'université de Paris. Tome 5, contenant l'Economie rurale de Palladius, & tome 6, contenant l'Economie rurale de Végétius. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1775, in-8°, 2 vol. prix 10 liv. reliés.

L'on vend séparément *Caton & Varron*, 2 vol. in-8°, Fig. 9 liv.

Columelle, 2 vol. 10 liv.

La collection complète de cette traduction en 6 vol. in-8°, 29 liv.

Traité complet d'Anatomie, ou Description de toutes les parties du corps humain; par M. *Sabatier*, membre du college de Chirurgie de Paris, censeur & professeur royal, de l'Académie royale des Sciences & de celle de Chirurgie, chirurgien major & consultant de l'Hôtel royal des Invalides, &c. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1775, in-8°, 2 vol. prix reliés 12 liv.

Le même Libraire vient de recevoir de l'étranger *Apparatus ad nosologiam, seu Synopsis nosologiae methodicae*, autt. Guil. Cullen, editio nova, aucta. Amstelodami, 1775, in-4°, 6 liv. broc.

Histoire des Maladies internes, par messire *Raymond de Vieussens*, chevalier, conseiller d'Etat, médecin du roi Louis XIV, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de la société royale de Londres, pensionnaire du roi, & docteur en l'université de médecine de Montpellier. Ouvrage posthume, auquel on a ajouté la Névrographie & le Traité des vaisseaux du même auteur, en quatre volumes, in-4°, ornés d'un grand nombre de très-belles figures en taille-douce, de grandeur naturelle. Toine second. A Toulouse, chez *Jacques Robert*; & à Paris, chez *Valade*, 1774.

Messieurs les souscripteurs sont priés de vouloir bien retirer ce second volume des Œuvres de M. *Vieussens*, dont nous avons donné une courte notice dans le Journal de Janvier.

Avis très-important au public sur différentes especes de corps & de ceintures d'une nouvelle invention, par le sieur d'*Offémont*, maître & marchand Tailleur à Paris. De l'Imprimerie de *Couturier*.

Ces corps & ces ceintures, approuvés par l'Académie royale des Sciences & la Faculté de Médecine, sont uniquement destinés à soutenir la taille des enfants. On les annonce comme n'ayant pas les inconvénients des corps baleinés ordinaires, dont les mauvais effets ont depuis long-temps fait desirer aux médecins éclairés qu'on en abandonnât l'usage.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie.</i>	Page 195
<i>Observation d'une synoque putride, terminée par une évacuation sanguine critique. Par M. F. Poma, méd.</i>	215
<i>Observation sur une hémiplegie du côté gauche. Par M. Capmas, méd.</i>	217
<i>Observation sur un rachitis. Par M. Thomassin, chir.</i>	222
<i>Lettre à l'auteur du Journal; par M. Peyrilhe, chirurgien; en Réponse à celle de M. Bosq de la Roberdiere, médecin.</i>	229
<i>Lettre de M. Lefevre de Saint-Ildephon, méd. sur la découverte de la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils.</i>	246
<i>Lettre de M. Mattin, chir. à M. Gardane, méd. au sujet d'un accident occasionné par la vapeur du charbon.</i>	248
<i>Relation d'un accident occasionné par la vapeur du charbon.</i>	251
<i>Réponse de M. Guilhermond, chirurgien, à M. Laugier, médecin.</i>	255
<i>Lettre de M. du Chanoy l'aîné, méd. sur la rupture du tendon d'Achille.</i>	271
<i>Lettre de M. Pletsch, à M. Martin, chirurgien; en Réponse à celle qu'il a fait insérer dans le Journal de Médecine, mois de Mai 1773.</i>	278
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1775.</i>	281
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1775.</i>	283
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Décembre 1774. Par M. Boucher, médecin.</i>	284
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Décembre 1774. Par le même.</i>	285
<i>Livres nouveaux.</i>	286

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Mars 1775. A Paris, ce 24 Février 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

AVRIL 1775.

TOME XLIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1775.

Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, Tome V. Paris, chez Didot le jeune, 1774, in-4^o.

SECOND EXTRAIT.

ON trouve dans ce recueil un Traité presque complet des maladies de l'intérieur de la bouche : l'abrégé pourra en être utile à ceux des lecteurs de ce Journal qui ne sont pas à portée de recourir à l'ouvrage même. Il n'y a aucune des maladies qui se forment dans cette cavité, qui, selon l'éditeur, n'exige les secours de la chirurgie ; l'usage du feu y est même souvent nécessaire : Fabrice d'Aquapendente en a donné la raison. Les parties de la bouche

étant très-humides , les diverses maladies dont elles peuvent être affectées sont fort sujettes à la pourriture , à laquelle il n'y a pas de moyen plus efficace à opposer que le caustère actuel : c'est le plus puissant des dessiccatifs.

Ce Traité est divisé en paragraphes. Le premier a pour objet *les tumeurs fongueuses des gencives*. M. Louis, qui en est le rédacteur, y a recueilli les différentes observations qu'on trouve dans les auteurs anciens & modernes. Ces observations sont au nombre de sept : nous nous arrêterons à la dernière , qui a été communiquée à l'Académie par M. Brouillard , chirurgien-major de la marine, à Marseille. Pendant qu'il exerçoit à Avignon , en 1753 , on lui amena d'Aix en Provence une jeune demoiselle de dix-sept à dix-huit ans , d'un tempérament délicat , anciennement rachitique , qui avoit une excroissance charnue , laquelle , de la face interne de la partie gauche de la mâchoire inférieure où elle prenoit racine au-dessous de la première & de la seconde dents molaires , s'étendoit jusques vers la face interne de la partie droite. Cette tumeur , en occupant presque tout l'intervalle du ceintre intérieur de la mâchoire , en avoit déplacé la langue , & la tenoit appliquée contre le palais , de façon que la malade ne parloit , ne mangeoit , &

n'avaloit qu'avec beaucoup de difficulté. La surface supérieure de cette fongosité, assez ressemblante à un gros marron d'inde applati, étoit entr'ouverte par une crevasse irrégulière & profonde, d'où sortoit une sanie sanguinolente. Le pédicule de cette tumeur n'avoit pas plus d'étendue qu'une pièce de vingt-quatre sols; mais il étoit un peu ovale. Sa masse étoit libre & flottante dans la bouche. La malade éprouvoit des douleurs lancinantes presque continuelles, qui augmentoient souvent pendant la nuit. On rapportoit l'origine de cette tumeur au déchirement que les gencives avoient souffert par les fragments d'une coquille de noix écrasée entre les dents trois ans auparavant.

M. Brouillard auroit pu facilement faire la ligature; mais, après avoir préparé la malade par des remèdes généraux, & extirpé les deux premières dents molaires fort vacillantes, il crut devoir préférer le bistouri. Un morceau de bois en forme de coin, mis entre les dents, empêcha la malade de fermer la bouche. La tumeur, saisie par le pouce & le doigt *index* de la main gauche, fut emportée avec l'instrument tranchant conduit par la main droite. Cette section eut l'avantage de laisser couler une certaine quantité de sang que les astringents ordinaires, aidés de la compression, arrêterent sans peine. La malade dormit peu

pendant la nuit qui suivit l'opération ; il y eut encore quelques douleurs lancinantes à la plaie. Le lendemain la surface parut dure, protubérante & inégale ; ce qui déterminâ l'opérateur à y appliquer la pierre infernale , & à toucher l'escarre avec l'huile de myrrhe , mêlée de miel rosat. On répéta pendant huit jours l'application de ce caustique , & les deux derniers jours il fut appliqué matin & soir. L'état de la plaie n'éprouvoit aucun changement favorable ; le fond étoit toujours dur , inégal , douloureux , & saignant au moindre attouchement. M. Brouillard ne vit plus de ressource que dans l'application du cautere actuel ; en conséquence il en fit construire un d'argent , dont la plaque étoit de la figure & de la grandeur de la plaie , avec une surface légèrement concave.

On préterva la langue en l'enveloppant d'un linge double mouillé d'eau froide , & en la tenant éloignée avec une cuiller à café ; on mit de pareils défensifs sur les parties voisines , & M. Brouillard attendit, pour appliquer le caustique, qu'il ne fût plus rouge. Il l'appuya assez fort l'espace de deux ou trois secondes : on ne put pas le laisser plus long-temps , parce que la malade , incommodée par la fumée , fit le signe dont elle étoit convenue avec l'opérateur pour l'avertir de se retirer. Un mélange d'eau froide &

de lait tenu fréquemment dans la bouche , calma les accidents de la cautérisation. Ces accidents étoient quelques douleurs qui se faisoient sentir jusques dans l'oreille. Un peu de tension & d'inflammation déterminèrent à saigner la malade le soir. On continua les ablutions émollientes jusqu'à la chute de l'escarre , qui eut lieu le huitieme jour. Elle fit voir une surface creuse , sans végétation renaissante comme auparavant : cependant l'aspect de la plaie n'étoit pas encore satisfaisant ; le fond étoit dur & saignant ; de petits élancements s'y faisoient ressentir , & la repullulation fongueuse paroissoit prête à se former. La malade ne se refusa pas à une nouvelle application du cautere , qui lui fut proposée ; elle eut les mêmes effets : on saigna la malade pour le gonflement accidentel ; l'escarre ne tomba que le douzieme jour : mais le vice local se trouva totalement détruit , la plaie fournit des chairs louables. L'exfoliation de l'os se fit presque insensiblement , & la guérison fut parfaite deux mois après l'application du feu.

Il est question , dans le second paragraphe, *de la gangrene scorbutique des gencives dans les enfans*. Cette maladie , qui n'attaque guere que les jeunes gens , est le plus souvent mortelle dans les enfans du premier âge ; ce qu'on a coutume d'attribuer

à la foiblesse de leurs fibres, à la tiffure lâche & délicate de leurs parties, à la mollesse & à la flexibilité de leurs chairs, ou, ce qui revient à peu près au même, à la nature de leur constitution ; parce qu'on croit qu'à raison d'une certaine chaleur & d'une certaine humidité qui en fait le caractère, elle favorise davantage les progrès de cette maladie. M. Berthe, auteur du premier morceau qu'on trouve dans ce paragraphe, croit qu'on a tort d'attribuer à cette seule cause l'effet funeste de cette maladie sur les enfants du premier âge. « Il » est probable, dit-il, que les adultes, in- » dépendamment de leur constitution sur » laquelle on pourroit cependant compter, » succomberoient eux-mêmes presque tous » jours s'ils tenoient dans cette maladie la » même conduite que les enfants, & s'ils » présentoient la même difficulté dans le » traitement, & qu'au contraire les enfants » guérissent presque toujours s'ils pou- » voient se conduire comme les adultes. »

En conséquence, il a cru devoir exposer d'abord la conduite que les uns & les autres ont coutume de tenir. « Les enfants, » dit-il, sucent perpétuellement leurs gen- » cives gangrenées, les froissent avec la » langue, les déchirent avec les ongles, » les emportent même par lambeaux, si on » leur laisse la liberté des mains, & avalent

» à chaque instant, avec la salive déjà dé-
 » pravée, les fucs corrompus qu'ils expri-
 » ment, & quelquefois des parcelles de
 » gencives pourries qu'ils ont détachées.
 » Cette conduire doit bientôt produire l'in-
 » fection dans les premières voies, vicier
 » les liqueurs, déranger les fonctions, &
 » faire naître par-tout des désordres d'au-
 » tant plus difficiles à surmonter, qu'il est
 » plus difficile d'en tarir la source.

» Les adultes peuvent se conduire & se
 » conduisent en effet bien différemment :
 » exécutant à leur gré les fonctions sou-
 » mises à la volonté, & par conséquent la
 » déglutition, n'avalant qu'après avoir pris
 » toutes les précautions que leur état exige;
 » maîtres de rejeter de leur bouche le sang
 » corrompu qui suinte de leurs gencives,
 » & de répéter cette action aussi souvent
 » qu'elle peut être nécessaire ; susceptibles
 » enfin de docilité aux conseils du chirur-
 » gien, il est plus aisé de leur procurer des
 » ressources contre la malpropreté & la
 » puanteur de leur bouche, contre la cor-
 » ruption de leur salive, contre l'infection
 » de l'air, des aliments, ainsi prévenir les
 » effets pernicioeux que l'état toujours mau-
 » vais de la bouche dans les enfants, l'abus
 » de la déglutition, & le défaut de cra-
 » chement, produisent nécessairement chez
 » eux. »

D'ailleurs les moyens qui sont en usage dans la cure de l'engorgement & de la gangrene des gencives, présupposent les dispositions & les facultés qu'on vient de remarquer dans les adultes, & qu'on ne trouve pas chez les enfants : d'où M. Berthe se croit fondé à conclure que ce n'est pas à la constitution chaude & humide des enfants, mais plutôt à leur imperfection naturelle, à leur mauvaise conduite, & aux obstacles qu'ils présentent dans le traitement, qu'il faut attribuer les progrès rapides que fait chez eux la gangrene des gencives, de même que leur perte. Ces circonstances doivent donc fixer l'attention du chirurgien, s'il veut arracher ces malheureuses victimes à une mort presque assurée. La conduite que M. Berthe a suivie peut servir de modele, ce qui nous engage à rapporter l'observation suivante, qui termine son Mémoire.

Au mois d'Avril 1754, on lui apporta un enfant de deux ans, qui depuis quelques semaines étoit devenu chagrin, paresseux, sans soutien, marquoit de l'aversion pour ses amusements ordinaires, & perdoit chaque jour son embonpoint. Son poulx étoit vite, son visage pâle, ses gencives, gorgées d'espace en espace, jettoient du sang assez facilement ; & son ventre étoit élevé, quoique mollet & sans douleur : son appétit ne souffroit point de dérangement

marqué ; ses selles étoient régulières & copieuses ; mais noires & puantes ; les urines fort chargées répandoient aussi une odeur forte. Ayant reconnu tous les caractères du scorbut , il fut décidé dans une consultation qu'il seroit mis à l'usage des bouillons antiscorbutiques , qu'il prendroit au nombre de trois par jour ; à une tisane diurétique & adoucissante , pour corriger l'âcreté de ses urines ; qu'il seroit purgé de temps en temps , & tenu à un bon régime. Les pansements consistèrent en une lotion antiscorbutique , dans laquelle on trempoit des pinceaux faits à l'ordinaire , avec lesquels on nettoyoit d'heure en heure les gencives & la bouche , & que l'on changeoit chaque fois ; & un vin aromatique servoit à lui bassiner les extrémités inférieures. Malgré ces moyens , le mal augmenta : on vit paroître dans le mois suivant de larges échymoses aux extrémités inférieures ; des pustules produites par l'âcreté des urines tournerent en ulcération , & les gencives devinrent tout-à-fait fongueuses : bientôt la bouche exhala une mauvaise odeur , le front devint comme terreux , la partie chevelue se couvrit d'une croûte épaisse , des saignements de nez survinrent , les articulations des genoux , des pieds & des poignets se gonflerent , l'épine se voûta , & l'enfant exténué ne pouvoit plus être touché sans dou-

leurs : dégoûté des remèdes internes, il ne prenoit plus que des bouillons simples, avec quelques gouttes d'esprit de cochléaria, & le petit-lait édulcoré avec le sirop antiscorbutique : les lotions furent toujours faites avec la plus grande exactitude. Cette maladie se calma enfin dans le mois de Juin ; & il n'y a pas lieu de douter que le beau temps ne contribuât beaucoup à ce changement : aussi M. Berthe conseilla-t-il, pour en profiter, de promener l'enfant dans une petite voiture où il étoit couché comme dans son lit, & de le promener au soleil dont sa tête seroit garantie. Il rappella par degrés les remèdes qu'il avoit été contraint d'abandonner. Au mois de Juillet l'enfant fut en état d'être mis dans un petit chariot. On continua cependant de lui administrer les remèdes intérieurs, & de faire les lotions avec la même exactitude jusqu'au mois de Septembre. Alors l'enfant paroissant jouir d'une bonne santé, M. Berthe cessa de le voir, en recommandant de lui visiter souvent la bouche, & de lui donner de temps en temps quelques anti-scorbutiques.

Au mois de Janvier de l'année suivante, la maladie se renouvela, & elle fit de si grand progrès, qu'au mois de Mars l'enfant fut aussi mal qu'il l'avoit été auparavant. L'engorgement des gencives devint si considérable, qu'elles surpassèrent bientôt le

niveau des dents, & qu'elles s'opposèrent à leur contact mutuel : alors la bouche devint d'une puanteur insupportable ; elle ne cessoit plus de se remplir de sang, que la mastication & que la langue exprimoient, tant des gencives, que de la membrane du palais qui menaçoit de gangrene ; & l'enfant ne pouvant pas rejeter l'humeur viciée dont sa bouche étoit toujours remplie, l'avaloit continuellement. Les dégoûts, les vomissements survinrent ; l'enfant tomboit dans le marasme, les paupieres & les levres étoient livides, les joues étoient parsemées de petites taches plombées, les dents ébranlées jaunissoient ; trois des incisives supérieures, sorties de leurs alvéoles, noircirent, & tombèrent pour ainsi dire d'elles-mêmes : la peau devint après sèche & farineuse ; les genoux, les poignets & les pieds devinrent œdémateux, & si douloureux, qu'on osoit à peine remuer l'enfant pour le nettoyer.

Pour remédier à tous ces accidents, M. Berthe imagina qu'il falloit nécessairement se rendre maître de la déglutition, & suppléer au défaut de sputation. Ayant considéré que l'application de la mâchoire inférieure à la supérieure, & celle de la langue au palais, étoient des conditions sans lesquelles on ne pouvoit avaler, il imagina qu'en tenant la bouche de l'enfant suffisam-

ment ouverte d'une part, & en plaçant sous la langue un corps qui gêneroit l'action de ses muscles, il n'y auroit plus à craindre qu'il avalât les matieres corrompues à mesure qu'il les exprimeroit. En conséquence, voici le procédé curatif qu'il mit en usage.

Pour suppléer au défaut de crachement, il prépara une dizaine de pinceaux, avec des morceaux oblongs d'éponge fine; il en forma d'autres à l'ordinaire, avec des morceaux de linge effilé. Les premiers furent jettés dans l'eau tiède, trempés, nettoyés & fortement exprimés à différentes reprises, puis passés dans l'eau de fleurs d'orange; &, après les avoir exprimés de nouveau, il en chargea une personne, à qui il recommanda de les nettoyer après qu'il s'en seroit servi une fois, & de ne jamais les lui présenter que dans l'état de propreté où il les lui donnoit. Il mit ensuite dans un gobelet parties égales d'eau alumineuse & d'eau de Rabel, qu'il plaça sur une table voisine.

Cela fait, l'enfant, dont les mains avoient été attachées par derriere, étant situé devant & plus haut que lui sur les genoux de sa mere, qui d'une main en assujettissoit le tronc, & de l'autre tenoit sa tête un peu inclinée en devant, M. Berthe porta dans la bouche le doigt *index* de la main gauche, garni d'un doigtier de fer blanc, re-

couvert d'une bandelette. Il plaça son doigt de façon que son extrémité étoit sous la langue, & le reste se trouvoit appliqué à la commissure droite des levres, & situé entre les premières dents molaires du même côté. Un aide releva alors la levre supérieure, & avec une lancette garnie à l'ordinaire, que l'opérateur tenoit de la main droite, & qu'il porta horizontalement & à plat un peu au-dessous du bord alvéolaire, il coupa non-seulement toute la portion de la gencive supérieure qui se trouvoit dénuée de dents, mais encore des portions qui, de côté & d'autre, cachotent entièrement les dents voisines. Il enleva ensuite avec des pinces ce qu'il avoit coupé ; avec le doigt qui étoit dans la bouche, il empêchoit absolument la déglutition ; & il pouvoit porter & retirer librement les pinceaux d'éponge, qui absorboient parfaitement bien le sang qui couloit des gencives, & s'amassoit sous la langue. Cependant un saignement de nez, excité par la gêne, la contrainte & la mauvaise humeur de l'enfant, l'obligea de discontinuer. Pour arrêter plus promptement le sang que les gencives coupées fournissent, il les toucha avec les pinceaux imbibés de la liqueur astringente dont il s'étoit muni ; il porta ensuite plusieurs fois les pinceaux d'éponge dans la bouche pour la nettoyer ; &, lorsqu'il ne la vit plus

ensanglantée , il retira le doigt qui la tenoit ouverte. Alors l'enfant ayant été mis à son aise , & en liberté , la mauvaise humeur cessa bientôt , & le saignement de nez s'arrêta : on le coucha après lui avoir donné deux ou trois cuillerées de vin , & il s'endormit pour quelques moments.

A son reveil , M. Berthe visita sa bouche ; il porta sur toutes les gencives les pinceaux de linge effilé , trempés dans la lotion ordinaire , à laquelle il avoit ajouté quelques gouttes d'eau de Rabel ; il lui nettoya ensuite la bouche avec les pinceaux d'éponge , recommanda de faire la même chose d'heure en heure , & défendit de lui faire rien prendre dans la suite sans ces préliminaires. Le lendemain & les jours suivans , il continua d'emporter les gencives de droite & de gauche ; il ne fut pas obligé , pour ces opérations , de se servir du doigtier , car l'enfant ne pouvant pas se servir de ses dents ébranlées , même pour mâcher de la mie de pain , il n'étoit pas en état de ferrer le doigt. Il parvint de cette manière à enlever tout ce qu'il y avoit de sphacélé & de fongueux ; dès-lors la bouche fut moins fétide , & l'enfant parut mieux. Mais tout-à-coup , vers la fin de Mars , il survint une difficulté de respirer & une grande oppression qui dura cinq à six jours , pendant lesquels on ne put que nettoyer sa

sa bouche , & lui donner de l'huile , du bouillon , & du vin par cuillerées. Cependant l'orage se calma ; M. Berthe recommença avec les mêmes précautions les incisions aux gencives ; & il eut la satisfaction de voir que les remèdes , tant internes qu'externes , qui avoient été employés précédemment , & qu'il rappella par degrés , lui rendirent , avec les beaux jours , une santé durable.

Je ne m'arrêterai pas à l'observation de M. Capdeville sur les effets rapides de la pourriture aux gencives , auxquels on ne peut remédier , selon lui , que par l'application de l'esprit de fel recommandé par Van-Swieten , ou même du feu lorsque le premier ne suffit pas.

Le troisième paragraphe traite des *tumeurs sublinguales*. On y trouve d'abord plusieurs observations de M. Faure , de M. Maurain , & une de M. Sernin , sur les différentes adhérences de la langue qui empêchent ses fonctions : on propose pour y remédier d'avoir recours à la section , & dans les cas d'hémorragie , l'emploi des styptiques , l'application de l'agaric , & même du feu. Il est ensuite question de la grenouillette : trois observations , l'une de M. Clerc , l'autre de M. Louis , la troisième de M. Boinet , composent cet article. Dans la première , M. Clerc a percé la tumeur

avec un trois-quarts ; il en sortit une liqueur jaunâtre épaisse ; ensuite il agrandit l'ouverture avec un bistouri, & en retira environ une livre de matiere sablonneuse ; enfin il détruisit le kyste en le touchant avec une dissolution de mercure. M. Louis s'est contenté de la simple pression avec les doigts, pour vider la tumeur par l'orifice du conduit salivaire, qu'il tenoit dilaté au moyen d'un fil de plomb qu'il y introduisoit chaque fois qu'il avoit vuider le sac. Enfin M. Boinet eut recours à l'extirpation.

La réssection des amygdales tuméfiées fait l'objet du quatrieme paragraphe. Ces corps glanduleux sont sujets à se tuméfier & à s'endurcir ; ils nuisent alors à la déglutition, à la respiration & à la parole. Celse recommande, dans le cas où elles ne sont recouvertes que d'une membrane fort mince, de les emporter en les raissant à l'entour avec le doigt. Si l'on ne réussit point par ce moyen, il veut qu'on les saisisse avec un crochet, & qu'on les retranche avec un bistouri. Paul d'Egine décrit cette opération d'une manière plus détaillée, & indique la forme que doit avoir le bistouri qu'on emploie pour cette opération. Fabrice d'Aquapendente a critiqué ces deux auteurs sans les entendre ; il regarde la premiere opération de Celse comme impraticable, parce qu'il a compris qu'il conseilloit

d'arracher violemment les amygdales avec les doigts ; & il proscrit celle de Paul d'Egine , qui fait un précepte d'emporter toute l'amygdale , ce qui feroit en effet une opération aussi difficile que dangereuse. Mais , long-temps avant lui , Aëtius avoit blâmé ceux qui donnent le précepte dangereux d'amputer la glande , & la nécessité de se borner à la rescision de la moitié de l'excroissance contre-nature. On est à l'abri de l'hémorragie, lorsqu'on n'attaque que la surface de la partie dont le volume est plus considérable qu'elle ne devoit naturellement l'avoir.

Cette maladie n'a pas échappé à l'observation de Marc-Aurele Severin , qui , dans une constitution épidémique pestilentielle , dont le royaume de Naples a été affligé depuis 1520 jusqu'en 1541 , laquelle avoit le gonflement des amygdales pour symptôme , a appliqué le feu avec grand succès sur celles dont la base étoit large : il faisoit celles dont le pédicule étoit menu , au moyen d'une érigne , & il les coupoit avec un bistouri dont il donne la figure ; il est à l'extrémité d'une tige assez longue , laquelle est fixée sur un manche rond , & sa lame tranchante forme un crochet presque circulaire ; il n'y a d'ouverture qu'environ de l'étendue d'un quart de sa circonférence , pour embrasser la base étroite de la

tumeur. Dans l'application du feu sur les tumeurs dont la base étoit trop large pour pouvoir être amputée, Marc-Aurele Severin avoit la précaution de garantir la langue de l'impression du cautere actuel, & de le porter à la faveur d'une cannule. Je suis persuadé, ajoute M. Louis, rédacteur de cet article, que ce moyen est plus facile, moins douloureux, plus sûr, & qu'il est sujet à moins d'inconvénients que la rescision.

Avant M. A. Severin, Brunus, chirurgien de Padoue, qui écrivoit sa grande chirurgie en 1252, avoit recommandé de cautériser les amygdales après leur rescision, pour empêcher qu'il ne s'y fasse une reproduction ou végétation fongueuse, ce qui arrive, dit-il, fréquemment.

Wifeman, chirurgien de Charles II, roi d'Angleterre, est le premier des auteurs modernes qui ait indiqué différentes méthodes d'exécuter cette extirpation ; il y a dans sa chirurgie un chapitre exprès sur les amygdales. Il estime que la voie la plus courte pour guérir les amygdales tuméfiées par congestion, est de les extirper, soit par le cautere actuel, soit par le potentiel. Il veut qu'on porte le feu au moyen d'une cannule, & qu'on passe le cautere au travers de la glande ; ce qu'il faut réitérer trois ou quatre fois, pour y former un vuide. Lors-

qu'on croit devoir préférer le cautere potentiel, il conseille de recourir à la pierre à cautere, ou à quelqu'autre escarrétique ajusté dans quelque instrument, de maniere qu'il agisse sur la glande sans endommager les parties voisines qui sont saines: on doit faire en sorte de pénétrer dans le corps de la glande, & d'en consumer l'intérieur; après quoi l'enveloppe, ou partie externe, tombe en mortification. A l'égard de l'amputation, il propose de faire une ligature aux glandes autour de leur base, & de les couper net avec des ciseaux à bouton.

Juncker parle de ces différents moyens, en recommandant à différentes reprises de ne détruire qu'une partie de l'amygdale. M. Heister les a aussi discutés; mais il paroît donner la préférence aux caustiques, sur l'usage desquels il donne des préceptes que les praticiens ne doivent jamais perdre de vue, & pour lesquels je renverrai les lecteurs au texte de cet auteur, ou au Mémoire que j'analyse, dans lequel on les rapporte dans les plus grands détails. M. Sharp voudroit au contraire qu'on s'en tint à la seule ligature.

M. Moscati, célèbre chirurgien de Milan, prévenu par cette décision de M. Sharp, crut devoir recourir à ce moyen, à la première occasion qui se présenta à lui de traiter cette maladie; mais une inflamma-

tion violente qui survint aux parties voisines de la glande qu'il avoit liée, & qui mit son malade en danger, malgré tous les secours que sa prudence lui suggéra, le fit renoncer à une méthode si peu sûre. Dans une autre occasion, il eut recours à la rescision; mais une toux qui survint à la malade avant que la glande qu'il avoit attaquée de haut en bas ne fût entièrement détachée, l'obligea de retirer ses instruments: l'amygdale étant alors retombée sur l'épiglotte, ferma si exactement le larynx, que la malade seroit morte suffoquée, s'il n'eût porté les doigts dans la bouche, & n'eût achevé d'arracher l'amygdale; ce qui fut suivi d'hémorragie, qu'il arrêta par les moyens connus. Le danger de ces deux manières d'opérer lui fit imaginer, dans un autre cas, de faire une incision cruciale sur l'amygdale tuméfiée, & de l'emporter par parties, ce qu'il fit en plusieurs temps. L'auteur tire de ces faits des conséquences utiles. La ligature lui paroît une méthode difficile à mettre en pratique dans beaucoup de cas; & dans ceux même où il est possible d'y avoir recours, elle lui a paru capable de produire des accidents fâcheux. La seule crainte de l'hémorragie pourroit déterminer à donner la préférence à ce moyen; mais cette crainte n'est pas fondée, parce que, comme l'ont remarqué tous les bons auteurs, il ne

s'agit pas d'extirper entièrement les amygdales, mais d'en emporter les parties excédentes, & alors on n'est pas exposé d'ouvrir les vaisseaux un peu considérables qui sont situés derrière la masse de ces glandes. Enfin une dernière conséquence, c'est qu'on ne doit point pratiquer cette opération lorsque les amygdales sont vraiment squirreuses ou carcinomateuses, observations qui n'avoient pas échappé à Guillaumeau, comme M. Moscati l'observe lui-même.

La méthode de couper les amygdales par parties, que M. Moscati paroît préférer, éprouva quelques critiques dans le sein de l'Académie de chirurgie. M. Morain, qui avoit été nommé commissaire pour l'examen de son Mémoire, la trouva également embarrassante pour le malade & pour le chirurgien, ce qui engagea M. Foubert à proposer une méthode qu'il jugeoit plus simple & plus facile ; elle consiste à saisir la surface de l'amygdale avec une pince à polype, à la tirer avec douceur, & à couper l'amygdale d'un seul coup avec un bistouri : il prescrit d'avoir l'attention de tenir l'amygdale un peu ferme avec les pinces, car ayant trouvé quelquefois dans son centre une concrétion pierreuse, s'il n'avoit pas assujetti l'amygdale, il n'auroit pu la couper d'un seul coup. On confirme l'exis-

tence de ces concrétions pierreuses dans les amygdales , par quatre observations ; & M. Louis remarque à ce sujet , que ces tuméfactions d'amygdales se présentent avec toutes les apparences d'un gonflement squirreux , auxquelles on a remédié même sans incision , à laquelle il faudroit se borner dans le cas où elle seroit nécessaire pour procurer la sortie ou faire l'extraction de ces sortes de concrétions pierreuses.

Personne en France ne paroît avoir eu plus d'occasions d'opérer sur les amygdales gonflées & durcies , que M. Caqué , chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Reims , qui envoya en 1766 , à l'Académie de chirurgie , un grand Mémoire , dont la première partie rappelle & discute différents textes d'auteurs , concernant les procédés qu'ils ont suivis ou recommandés en pareil cas. Les faits qui composent la seconde partie sont intéressants par leur nombre & pour certaines circonstances relatives à chaque cas particulier ; mais il n'est pas possible de suivre tous ces détails dans une simple analyse. Je me contenterai donc d'observer avec M. Louis , qu'ils confirment en général , 1^o *que les amygdales gonflées , & même durcies sont très-rarement squirreuses ;* 2^o *que la réséction de leur partie prominente suffit pour la guérison ;* & 3^o *qu'on*

peut faire cette résection avec un instrument tranchant, sans crainte d'hémorragie. J'ajouterai que la description détaillée que M. Caqué donne de chacune de ses opérations, rendent son travail de la plus grande utilité pour les jeunes élèves, que cela peut guider dans des cas semblables ou analogues ; les plus grands praticiens peuvent y trouver des vues qui ne se présentent pas toujours aux plus exercés, dans une infinité de circonstances qui donnent à peine le temps de la réflexion. Son Mémoire est accompagné de la description & de la figure des instruments dont il s'est servi : on y trouve aussi la description & la figure d'une espece de *speculum oris* qu'il a imaginé, & celle d'une pince inventée par M. Muzeux pour saisir les amygdales. M. Louis est porté à penser que cette opération pourroit s'exécuter beaucoup plus facilement avec des ciseaux bien faits, assez longs de lames, courbes sur le plat, qu'il avoit déjà proposés pour l'amputation du globe de l'œil, & dont les tranchants opposés seroient légèrement curvilignes. Il rapporte une observation sur une extirpation des amygdales, qu'il a exécutée avec ces ciseaux, avec la plus grande facilité & le plus grand succès.



OBSERVATIONS

Sur l'efficacité des extraits de bourrache & de buglose dans la gonorrhée vénérienne ; par M. ANT. JOS. MONTFILS, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, résidant à Vesoul.

Si un citoyen qui fait une découverte utile à l'humanité se rend criminel en ne la publiant pas, il ne le devient pas moins lorsqu'il l'annonce de manière à frustrer de ses avantages quiconque raisonne assez pour ne pas s'exposer aux regrets d'une confiance aveugle. Je n'apprécie point la mienne ; je ne dis pas non plus qu'elle est le fruit de mes veilles, car je la tiens du hasard ; & si j'ai tardé à la mettre au grand jour, c'est que préalablement j'ai voulu m'assurer de la constance de ses succès, autant par mes propres observations, que par celles de tous ceux de mes confrères avec qui j'ai eu occasion de parler de cette maladie, dont je suis tenté de croire qu'elle est le spécifique.

En 1767, je fus appelé pour un jeune homme entièrement déconcerté, parce qu'en arrivant à Paris, où il venoit de se fixer, il avoit joint à un écoulement de dix-huit mois une nouvelle gonorrhée, dont il ne pouvoit donner le moindre soupçon

fans aussi-tôt perdre son état. L'inquiétude où le tint pendant quelques jours la difficulté de sa guérison, lui donna une fièvre assez considérable, pour laquelle le chirurgien de la maison lui avoit le matin fait une saignée, qu'il devoit réitérer le soir. Je le rassurai bientôt, en lui apprenant que cette double opération étoit tout ce que nous aurions eu peine à cacher; &, moyennant que je ne lui donnasse que des choses qu'il pût tenir en poche, il résolut de commencer dès le même jour son traitement, auquel nous procédâmes de la manière & dans l'ordre ci-dessous.

Il s'arma d'un bon suspensoir. Quatre fois par jour il lavoit & baignoit la partie malade dans une décoction de racines de guimauve, ou simplement dans de l'eau tiède. Il buvoit tous les matins à jeun, & à petits coups, une pinte, & le soir, un peu avant souper, une chopine d'eau commune, dans laquelle il délayoit gros comme une petite fève, ou ce qu'il en falloit pour lui donner une couleur jaune foncée, de la mixture suivante :

Prenez *Extraits de bourrache & de buglose*, de chaque une once; *extraits de réglisse & de chiendent*, de chaque deux gros : melez exactement. *Nota J'ai observé depuis que ceux de bourrache & de buglose avoient seuls autant d'effet.*

Il parcourut tout le premier période de sa maladie sans prendre autre chose, sinon quelques pilules savonneuses de Stéphen, que j'accordai par complaisance à ses empressements. Du reste, il se couchoit le plutôt & se levoit le plus tard possible, buvoit à ses repas de l'eau rougie, préferoit les végétaux à la viande, & mangeoit un tiers moins que dans l'état de santé.

Trois semaines de ce régime calmerent entièrement les ardeurs d'urine & les douleurs d'érection : la matiere de l'écoulement reprit sa couleur & sa consistance naturelles, diminua sensiblement de jour en jour, & tarit bientôt de maniere à ne pas laisser le moindre vestige.

L'inflammation guérie, nous avions à détruire le vice qui lui avoit donné lieu. A cet effet je lui fis prendre deux minora-tifs, laissant un jour d'intervalle entre chacun, & faire en vingt-quatre jours douze frictions au voisinage des parties nobles, pour lesquelles il employa une once & demie d'onguent napolitain double & camphré. Les jours intermédiaires il prenoit en se couchant deux ou trois pilules mercurielles de Belloste. Durant tout ce temps il avoit continué la même boisson, qui ne cessa de lui procurer un flux prodigieux d'urines, quoiqu'à la fin il n'en prît que trois demi-septiers par jour.

Nonobstant la sécurité où je devois être , je voulois terminer ce traitement par quelques stomachiques , dont il refusa de faire usage. Considérant moi-même ses forces , son appétit , & sur-tout son penchant pour le vin , je n'insistai plus , & m'en tins à lui recommander de se purger encore dans un mois ou six semaines , & de ne se remettre que peu à peu à la vie ordinaire. Je le rencontrai l'année suivante à la foire Saint-Germain , & j'eus la satisfaction d'être assuré qu'il n'avoit jamais eu le moindre retour.

Depuis deux ans que j'étois à Paris , j'avois déjà eu occasion de voir quelques malades de cette espece, dont plusieurs, malgré mes soins & leur exactitude , avoient conservé un petit écoulement de matiere plus ou moins teinte en jaune , qui m'affligeoit plus que la plûpart d'entr'eux. J'avois inutilement employé tous les toniques ; je sçavois même de quelques téméraires , que les plus forts astringents, dont ils avoient couru tous les risques , ainsi que les grands remedes administrés avec ou sans ménagement , ne leur avoient pas mieux réussi. Ne trouvant donc point de différences essentielles dans mes traitements , je ne pouvois attribuer celle de leurs succès qu'à la constitution particuliere des malades. Cependant elle m'occupoit bien davantage

depuis le bonheur de celui dont je viens de rapporter l'histoire. J'en cherchois en vain la cause dans tout ce que j'avois prescrit. Ce ne pouvoient être les pilules de Stéphens, que j'étois assez dans l'usage de donner à ceux qui me tourmentoient pour avoir autre chose que de la tisane (a). Il est vrai que cette fois elle étoit composée des extraits de plantes nitreuses : mais, outre l'habitude où j'étois d'ajouter un scrupule à chaque pinte de la décoction de racines de guimauve & de chiendent, qui m'étoit familière, j'étois d'ailleurs si peu convaincu d'une véritable prééminence de la tisane sur l'eau pure, que j'étois bien loin d'en mieux augurer. Il falloit donc des événements qui, en me tirant de mon erreur, me dévoilassent un mystère que toutes mes réflexions ne pouvoient approfondir.

Un autre jeune homme que j'avois déjà

(a) Peu de malades s'astreindroient à prendre long-temps & avec exactitude des remèdes qui n'agissent que d'une manière insensible, si l'on ne les y encourageoit par quelques petites additions qui, pour être superflues, ne puissent toutefois que leur être utiles. Mais tous les praticiens savent combien il importe de les tenir aux délayants, & de ne point leur accorder de purgatifs ni de mercuriaux tant qu'il reste la plus légère inflammation. Ces erreurs malheureusement trop fréquentes sont presque toujours la cause des dangers & de la longueur de cette maladie.

traité de la maladie en question, & à qui il étoit resté, pendant plus de six mois, un petit écoulement dont il s'étoit délivré par la fréquentation des femmes (a), vint encore me trouver pour cause pareille, & me dit n'avoir plus comme auparavant la commodité de faire ses tisanes. Je lui proposai en conséquence, & il accepta les susdits extraits, qui furent la seule modification qu'éprouva son premier régime. Il le suivit exactement; & dans trois semaines il fut sans douleurs, ni écoulement, & si bien portant, que j'eus mille peines de le décider à faire six frictions de deux scrupules chacune, & à prendre quelques pilules mercurielles, qu'il regardoit comme également inutiles.

Dans le même temps je voyois un de ses amis, qui étoit dans un cas tout-à-fait semblable. Celui-ci étant en son particulier, & libre de faire tout ce que bon lui sembloit, avoit jusqu'alors bu tous les jours deux pintes de tisane faite avec les racines de guimauve & de chiendent, la réglisse

(a) L'époux qui, après avoir été puni de son inconstance, se remet à bien vivre avec sa femme, est rarement sujet à cette infortune; & c'est vraisemblablement pour cette raison que l'illustre professeur au Jardin Royal des Plantes; M. A. Petit conseilla le mariage à un homme attaqué de gonorrhée, que j'accompagnais pour le consulter.

& un peu de nitre. Il y avoit près de six semaines qu'il ne négligeoit rien pour sa guérison. Les douleurs étoient à la vérité presque entièrement éteintes, mais l'écoulement ne changeoit pas; & il ne disparut enfin que lorsqu'il eut pris huit ou dix jours les extraits dont son ami lui avoit parlé. Nous les continuâmes tout le reste du traitement, qui fut des plus heureux.

Je cherchai bientôt à développer les idées que me donnoient ces deux nouvelles cures. Un officier de marine, qui arrivoit de Bordeaux, & alloit s'embarquer à l'Orient, me témoigna quelques inquiétudes sur un petit écoulement qui, depuis près d'un an, lui restoit d'une gonorrhée dont un habile homme l'avoit traité le plus méthodiquement. Je lui fis part de ce que je venois de voir opérer aux extraits; il voulut les prendre aussi, & dans quinze jours ils le mirent dans l'état le plus naturel. Deux ans après il revint à Paris: en dix mois il y eut trois fois la même maladie, dont il guérit aussi heureusement par la même méthode.

Son camarade, qui l'avoit vu constamment, me pria de le tirer d'un pareil embarras qu'il avoit long-temps évité, parce qu'il avoit jadis été suivi d'un écoulement de trois ans, qui avoit résisté à tout, excepté à une débauche de table excessive.

Il prit lui-même les extraits, & en fut trop satisfait; car la confiance qu'il leur donna désormais, le rendit un peu moins circonspect qu'il n'auroit dû l'être; & à peine quelques mois s'étoient-ils écoulés, qu'il fut encore réduit à y avoir recours. Heureusement il les trouva cette fois aussi bien-faisants que la première.

Je me borne à ce petit nombre de guérisons, faites pour la plûpart sur des sujets difficiles. Je pourrois en citer bien d'autres, mais je crois celles-ci suffisantes pour déterminer un praticien. J'ajouterai seulement que, de plus de soixante malades qui ont pris les extraits; pas un n'est sorti des remèdes avec le moindre écoulement; & si un plus grand nombre n'a pas eu le même fort, c'est que, parmi toutes les femmes à qui je les ai ordonnés, il s'en est à peine trouvé trois ou quatre qui aient bien voulu se soumettre à en essayer, les autres, malgré qu'ils n'aient rien de désagréable, ayant affecté pour eux la répugnance la plus invincible. Affreuse délicatesse, qui vient du soin ridicule que d'ignares complaisants prennent à leur rendre sensuelles des choses qui ne doivent & ne peuvent même pas l'être. Aussi n'en reçoivent-elles pour la plûpart que de nuisibles, de dangereuses, ou de si forts altérées,

322 RESSOURCES DE LA NATURE

qu'elles sont tout-à-fait incapables de produire leur action.

Je finis par faire observer que ce n'est pas dans la gonorrhée seulement, mais encore dans beaucoup d'autres maladies inflammatoires, comme pleurésies, fluxions de poitrine, &c. que j'emploie utilement, & que je ne sçaurois trop recommander les extraits de bourrache & de buglose, surtout aux pauvres des villes & aux habitants de la campagne, qui, n'étant pas à même de se procurer des apozemes convenables, peuvent très-bien y suppléer, en ajoutant à leur tisane ordinaire un peu de ces extraits qui équivalent parfaitement aux fucs exprimés de leurs plantes.

NOTA. On trouve dans le *Dictionnaire de Santé*, à l'article *Chaudepisse*, un opiat contre la gonorrhée, dans lequel on fait entrer les extraits de bourrache & de buglose, qu'on mêle avec le savon, le mercure crud, le mercure doux & la panacée mercurielle. Mais personne jusqu'ici n'avoit donné ces extraits seuls comme remèdes suffisants pour la curation de cette maladie.

M É M O I R E

Sur les ressources de la nature, pour l'exfoliation des os du crâne contus sans

dérangement ; par M. BOURLEYRE,
chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Si la pratique des anciens a été fusceptible de correction dans le traitement des plaies avec perte de substance , il en sera de même des différens procédés qu'ils ont mis en usage pour hâter l'exfoliation des os contus & découverts de leur périoste ; car la nature est seule capable d'exécuter cette opération , & tous les procédés qu'on a mis jusqu'ici en usage ne font que s'opposer à ses intentions , ou la forcer à séparer ce qui ne devoit pas être séparé.

M. Lieutaud nomme carie sèche, celle qui arrive après les contusions & les plaies qui laissent les os à découvert , ou dépouillés de leur périoste ; il ajoute que le nom de gangrene lui conviendrait mieux que celui de carie : car ce qui s'en exfolie est ordinairement dur & compacte , sans érosion ni gonflement : il dit qu'il n'arrive cependant pas toujours que les os découverts s'exfolient.

M. Fabre dit que les os qui sont dénués de leur périoste s'exfolient le plus souvent ; cette exfoliation est quelquefois l'ouvrage de la nature ; l'art emploie souvent différens moyens pour la déterminer ou l'accélérer. La portion altérée de l'os ne jouit déjà plus de la vie avant de se séparer ; &

l'on peut comparer l'état de cette portion ; à une gangrene sèche des parties molles.

MM. Lieutaud & Fabre, ainsi que beaucoup d'auteurs, pensent qu'il n'arrive pas toujours que les os découverts & dénués de leur périoste s'exfolient. Quelques autres auteurs ont adopté un sentiment absolument contraire : ils prétendent prouver, par leurs expériences, que tous les os dénudés s'exfolient dans toute l'étendue de la dénudation : suivant eux, cette exfoliation est sensible ou insensible, mais elle se fait toujours.

Quoi qu'il en soit, il est vrai qu'il faut de toute nécessité que les os découverts par cause extérieure soient plus ou moins contus pour qu'il y ait exfoliation apparente ; & cette exfoliation sera plus ou moins considérable, suivant le degré de la contusion. Car enfin qu'arrivera-t-il d'un coup porté à la tête ? Il arrivera que si le coup est porté avec une force suffisante sur un os, & que cet os ne puisse lui résister, il se fracturera dans le coup même, ou à quelque distance de-là s'il résiste, & la plus grande partie de la force du coup sera brisée dans l'endroit fracturé. Mais si les os résistent au coup, la contusion sera plus ou moins considérable, suivant sa violence ; & il arrivera une dépression qui obligera une certaine quantité de fibres osseuses de la première

table , de s'approcher les unes des autres plus ou moins, suivant la force du coup : mais, dans l'adulte & dans le nouveau-né, par l'élasticité de la fibre dans le premier, & le défaut d'ossification dans le dernier, les différentes lames reviennent sur elles-mêmes ; (M. Sharp a observé que dans les enfants il reste enfoncement ;) mais la compression qu'elles ont soufferte dans le premier cas a désorganisé un certain nombre de vaisseaux qui rampent entre les lames de la table externe ; & si la contusion est considérable, qu'elle porte son effet jusqu'au diploé, il s'ensuivra nécessairement rupture des petits filets osseux, & des vaisseaux qui se distribuent dans cette substance ; & de cette rupture, engorgement dans la partie contuse, qui est privée d'organisation ; de sorte qu'il faut que cette partie se sépare faute de nutrition, & cette séparation est l'effet de l'épanchement local, & de la seule force de la nature, ainsi que nous le verrons à la fin de l'observation suivante.

Elisabeth Ponce, fille âgée de trente-huit ans, fut renversée, le 7 Juillet, par une voiture. Une des roues passa sur la partie latérale gauche de la tête. On la transporta le soir même à l'Hôtel-Dieu, où on lui donna les soins convenables pour attendre le lendemain.

Après la visite de MM. Moreau & Dumas, je procédai au pansement ; l'examen de la malade m'offrit un délabrement des plus considérables , avec contusion & déchirement des parties molles , dans deux points principaux ; l'un à la partie moyenne & supérieure du pariétal gauche , avec dénudation d'une grande partie du même os ; l'autre à la partie latérale du coronal , au-dessus de l'arcade orbitaire : l'os dans ce point étoit dépouillé de son périoste ; le lambeau qui étoit en travers tomboit sur l'œil du même côté , & le couvroit en entier ; la plaie se continuoît le long du coronal , de bas en haut , sur la partie moyenne & supérieure du pariétal , jusqu'à la partie postérieure , à peu près à six pouces d'un point à l'autre.

Après cet examen , j'ai toujours pansé la malade avec des plumaceaux trempés dans un mélange de deux tiers d'eau commune & un tiers d'eau-de-vie camphrée , sur les os découverts de leur périoste ; & sur la plaie , des plumaceaux chargés de digestif animé ; par dessus un emplâtre d'onguent de la mere , le tout couvert de compresses trempées dans la même liqueur. Je continuai ce pansement jusqu'au dix , pour procurer une fonte de toutes les parties contuses , afin que la suppuration fût plus abondante. Mais la plus grande attention que

j'avois dans mes pansements, étoit de relever avec des compresses graduées le lambeau qui couvroit l'œil.

L'état où la malade s'est trouvée par une perte considérable, a suppléé, suivant les apparences, aux saignées qu'on auroit pu placer au commencement de la maladie. Après le 10 j'ai supprimé tous les onguents, & j'ai fait mes pansements, jusqu'au 50, avec de la charpie sèche, & sur les os des plumaceaux trempés dans de la liqueur dont j'ai déjà parlé, & exprimés, en attendant l'exfoliation. Elle s'est faite, cette exfoliation, de la manière la plus favorable, sans changement de couleur aux os ! C'est vraiment l'ouvrage de la nature ; car le cinquante-deuxième jour de l'accident l'os coronal s'est exfolié de la largeur & de l'épaisseur d'une pièce de douze sols.

Il n'y a rien d'extraordinaire dans cette exfoliation ; mais celle qui s'est faite, deux jours après, d'une grande partie du pariétal, prouve avec la dernière évidence que l'on doit tout attendre de la nature : la pièce entière qui s'en est détachée à deux pouces de longueur, environ un pouce & demi de largeur, quatre lignes d'épaisseur. Ce que cette pièce présente d'extraordinaire, c'est qu'une partie, de la longueur d'environ un pouce, & de la largeur d'un demi-pouce, s'est séparée d'entre les deux tables, sans

que l'externe, quoiqu'à découvert dans le point correspondant, se soit exfoliée. L'interne, suivant les apparences, n'a souffert aucune altération : ce fait ne peut être revoué en doute, puisque les deux parties qui la composent sont jointes ensemble, & n'ont qu'une même contiguité (a).

Après ce grand ouvrage de la nature, toutes les parties se sont affaïssées. Le vuide d'entre les deux tables s'est rempli ; tant par la transsudation du suc osseux, que par le rapprochement des parties voisines. Le restant de l'os s'est couvert par le même mécanisme de l'affaïssement & du rapprochement des parties circonvoisines, & la cicatrisation a été parfaite le 20 de Novembre, n'ayant employé pour tout pansement que de la charpie sèche.

Les soins que j'ai pris pour relever le lambeau qui couvroit l'œil ont eu le plus heureux succès ; car, après l'exfoliation, le lambeau s'est consolidé avec beaucoup de facilité, & l'œil de la malade n'est nullement incommodé.

Cette observation ne prouve-t-elle pas

(a) J'ai pris la liberté d'envoyer ma malade chez M. Roux, pour être examinée, ainsi que la nature de la pièce exfoliée.

J'ai vu en effet la malade, dont la plaie m'a paru cicatrisée ; & je n'ai pu voir sans étonnement la pièce d'os qui s'étoit détachée.

en tous points les ressources de la nature, & combien les procédés de nos anciens maîtres doivent nous paroître suspects ? Car enfin , le trépan que M. Belloste propose pour empêcher l'exfoliation , & d'autres auteurs pour l'accélérer , n'auroit pas secondé les vues de la nature , si l'on eût pratiqué des trous sur la pièce d'os découvert que la nature a conservé. D'ailleurs, où sont les signes certains du degré de la contusion dans un os découvert de son périoste , pour proportionner le degré de profondeur qu'on doit donner au trou pour procurer l'exfoliation ? Il est plus ou moins contus , & le plus souvent point du tout : de sorte que, dans le premier cas, comment pourra t-on trouver au juste le degré qu'on doit donner au trou pour ne pas anticiper sur la partie saine , ou craindre d'aller trop avant quand la contusion sera profonde ? Dans le second cas , où l'os n'a souffert aucune altération , est-il nécessaire ?

L'observation de M. Boutentuit (a) ne prouve-t-elle pas l'inutilité de plusieurs trous artistement appliqués sur une pièce d'os que la nature n'avoit peut-être pas dessein de séparer ? Il a attendu en vain , pendant un mois , ces prétendus bourgeons de chairs qui devoient sortir par ces petits trous ; il s'aperçut au contraire que l'os

(a) I^{er} volume de l'Académie de Chirurgie.

perdoit sa couleur naturelle, & qu'il s'altéroit de manière qu'il n'y avoit plus à compter que sur l'exfoliation, qui s'est faite six semaines après.

M. Trecourt rapporte, dans ses Observations de chirurgie, qu'un homme reçut un coup d'un morceau de bois poussé par la poudre, sur la partie supérieure du pariétal droit; il survint une tumeur grosse comme un œuf de dinde, avec fluctuation bien sensible. Ayant fait l'ouverture, & reconnu une fracture à la partie supérieure de cet os, il se proposoit de faire l'opération du trépan, à cause des accidents qui sembloient l'indiquer: le lendemain le blessé se trouva bien; M. Trecourt rapprocha les levres de la plaie, & en dix jours le blessé fut guéri.

Environ six semaines après, cet homme vint lui montrer une fistule qui s'étoit ouverte depuis deux jours dans le centre de la cicatrice. L'ayant sondée, & senti un corps étranger vers la partie supérieure, il fit une incision, & tira un morceau de la première table, grand comme une pièce de vingt-quatre sols, épais d'environ une ligne, qui s'étoit détaché de lui-même; huit jours après, la nouvelle plaie fut guérie parfaitement.

Ces observations ne laissent rien à désirer sur la nécessité de l'exfoliation dans

les contusions , & prouvent de la dernière évidence que la seule force de la nature est suffisante pour la procurer quand elle est nécessaire. Mais tous les os découverts de leur périoste par cause externe , n'ont pas toujours souffert un degré de contusion suffisant pour procurer une exfoliation apparente ; & dans ces circonstances toutes les applications , comme trépan , rugine , teinture de myrrhe & d'aloès , poudre d'euphorbe , d'aristoloche , d'iris de Florence , &c. appliquées sans discrétion sur des parties sans altération , ne feroient-elles pas suffisantes pour la procurer par l'âcreté de leurs substances , & l'effet des instrumens détruire leur organisation ? Les observations suivantes prouveront que les os , quoique dénudés & fracturés , ne s'exfolient pas toujours sensiblement.

Observation de l'Auteur. Le 30 Juin de l'année dernière , Annette Jaurain , âgée de trente-un ans , fût transportée sans connoissance à l'Hôtel-Dieu , avec plaie à la partie moyenne & supérieure du pariétal gauche , l'os découvert de son périoste. Je la saignai cinq fois dans les quatre premiers jours , deux fois au bras , & trois au pied. Le cinquième jour je fis voir à M. Dumas , ainsi qu'à d'autres chirurgiens de la salle , une fente d'environ un pouce. Je pansai la malade à l'ordinaire , dans le com-

mencement, avec du digestif, pour procurer le dégorgement de la partie par la suppuration; sur l'os, un plumaceau trempé dans parties à peu près égales d'eau & d'eau-de-vie camphrée. La malade n'a éprouvé aucun accident considérable, à quelques assouplissements près, que les saignées ont dissipés. Huit jours après j'eus recours à la charpie sèche, & par dessus un emplâtre de styrax : j'ai continué ainsi mes pansements jusqu'au vingt, que j'aperçus une ligne rouge qui effaçoit la fente que j'observois tous les jours pour attendre l'exfoliation.

: Envain j'ai attendu jusqu'au trente, sans qu'il y en eut nulle apparence. Le trente-fix, l'os a été totalement recouvert par l'affaïssement de toutes les parties voisines : j'ai continué jusqu'au quarante-huit, que la présence de la malade a été indispensable à sa maison; elle est venue tous les soirs se faire panser jusqu'à parfaite guérison.

M. Mehée de la Touche rapporte une observation semblable. Un garçon cuisinier, âgé d'environ vingt-huit ans, tomba de cheval sur le pavé, & se fit une fracture à la partie moyenne du pariétal gauche, de l'étendue d'un pouce & demi environ, située perpendiculairement sur l'os. Cette fracture, jointe à la douleur, sembloit exiger le trépan; mais en l'examinant il ap-

perçut que le péricrâne contus & coupé étoit tirailé vers la partie inférieure de la plaie. Il débrida certe membrane, & la douleur se calma. Le blessé fut saigné trois fois ce jour-là, & la plaie fut pansée avec la charpie trempée dans l'eau-de-vie. Le malade fut transporté chez lui, & le surlendemain M. Mehée y fut. Le chirurgien de la maison l'avoit ressaigné deux fois, & pansé la plaie de la manière qu'il avoit indiqué, dans l'intention de procurer la supuration & l'exfoliation de l'os. Le blessé, sans accident, fut confié aux soins du chirurgien ordinaire de la maison, qui a dit ne s'être jamais apperçu d'aucune exfoliation. Le blessé fut guéri au bout d'un mois.

Si les os dénudés & fracturés ne s'exfolient pas toujours après les plaies récentes de la tête, à plus forte raison ceux qui ne sont que simplement découverts de leur périoste. Ces observations ne sont pas rares; tous les auteurs en font mention: cependant je crois utile de rapporter les suivantes.

Un homme de trente ans, d'un tempérament fort & robuste, en marchant sur une planche pour aller à son moulin, tomba dans la rivière; il se fit une plaie considérable, avec dénudation d'une grande partie du pariétal gauche, qui se continuoît sur le coronal, un lambeau considérable étoit dé-

primé du côté de l'oreille. Une heure après je fus au secours du blessé. En l'examinant, je ne m'apperçus d'aucun accident. Lui ayant demandé s'il étoit tombé de haut, & où la tête avoit porté, il me dit que c'étoit le long d'un rocher, & de-là dans l'eau; vraisemblablement la tête avoit porté obliquement sur le rocher. Je nettoyai la plaie, & relevai le lambeau inférieur; & en déprimant légèrement le supérieur, je parvins à rejoindre les bords de la division. Je couvris le tout de compresses trempées dans le vin chaud, & le malade fut saigné deux fois dans le jour; & en peu de temps il fut guéri sans inconvénient, & sans nulle apparence d'exfoliation.

La suivante, du célèbre M. de la Peyronie, nous donne la plus grande idée des ressources de la nature.

L'os coronal, découvert de la largeur d'un liard, fut pansé avec un peu de charpie sans façon, & par dessus un emplâtre qu'on levoit rarement, pendant plus de neuf mois, sans aucune apparence d'exfoliation. Cet illustre praticien, attentif à ce qui arriveroit à l'os, l'examinait de temps en temps; & il remarqua que peu à peu la plaie diminuoit, que les chairs s'avançoient insensiblement sur l'os, qu'elles s'y attachoient fortement. Le progrès de ces chairs fut à la vérité très-lent. M. de la Peyronie

ne s'en inquiéta point, parce, que tant qu'un os découvert ne tourne point à la carie, & que la plaie est sans conséquence, on peut attendre l'exfoliation sans inconvénient. A un pareil conseil, peut-on sans imprudence hâter l'exfoliation des os simplement découverts, par des procédés le plus souvent illusoires? D'ailleurs, je pense qu'on est toujours à temps, quand les os commencent à perdre leur couleur naturelle, & qu'ils prennent le caractère de carie, d'employer les secours convenables à ces circonstances; quoique Ruysch, Rouhault & Fabrice de Hilden disent avoir traité des caries, sans qu'on se soit apperçu d'aucune exfoliation; les secours de l'art sont dans ce cas d'une nécessité indispensable, & la nature a besoin de son secours.

Tous ces faits prouvent combien on doit être réservé à pratiquer les opérations, & à appliquer les médicaments que les praticiens recommandent pour accélérer l'exfoliation des os dénudés de leur périoste.

L E T T R E

A M. RAULIN, médecin ordinaire du Roi; inspecteur des eaux minérales du royaume, contenant quelques réflexions sur sa Réponse à deux articles de critique du Traité des Eaux minérales, insérés dans le

Journal de Médecine du mois de Novembre 1774; par M. ROUX, docteur-régent, & professeur de chymie aux écoles de la Faculté de Médecine, auteur du Journal de Médecine.

Je ne puis assez vous témoigner, Monsieur, combien j'ai été surpris de votre Réponse aux observations que j'avois faites sur votre *Traité des Eaux minérales*, insérée dans le *Journal encyclopédique*, & dont vous avez distribué des extraits avec une profusion, j'ose dire, mal-adroite. Je m'étois flatté, je ne vous le dissimule pas, que vous me sçauriez quelque gré du ménagement avec lequel j'avois parlé de cette production informe; & il ne m'étoit point entré dans l'esprit que vous pussiez trouver mauvais que j'eusse relevé deux erreurs essentielles & dangereuses, sur une matiere qui vous étoit absolument étrangere, & dans un ouvrage que vous avouez avoir fait à la hâte.

Comment n'avez-vous pas senti, Monsieur, que si vous deviez compte de votre travail au gouvernement, qui vous en avoit chargé, & au public, dont vous prétendez que la conservation est votre principal objet; comment, dis-je, n'avez-vous pas senti que les mêmes motifs me mettoient dans la nécessité de justifier ma critique, & qu'en
matiere

matière de chymie la partie ne pouvoit pas être égale entre nous, malgré les troupes auxiliaires sur lesquelles vous avez sans doute compté? Vous avez d'autant plus tort de m'avoir provoqué, que c'est vous qui m'avez forcé de parler de votre ouvrage, en m'en faisant donner l'ordre par le magistrat. Vous n'ignoriez pas cependant que personne n'étoit plus disposé que moi à accueillir les productions véritablement utiles, & que si je gardois le silence sur la vôtre, ce n'est que parce que je ne pouvois en parler avec tous les éloges que j'aurois voulu pouvoir lui donner. Obligé de m'expliquer sur votre *Traité*, j'ai loué ce que j'y ai trouvé de bon & d'utile; ce n'est pas ma faute si ce que j'ai pu louer n'est pas de vous. Parmi une infinité d'erreurs dont il fourmille; je me suis contenté d'en relever deux, parce que je les ai crues dangereuses, & j'espère convaincre tout lecteur impartial, même le moins instruit sur ces matières, que ma critique étoit aussi nécessaire qu'elle étoit fondée.

J'ai dit qu'il y avoit du courage à vous élever, comme vous l'avez fait, contre l'existence d'un air surabondant dans les eaux qu'on appelloit autrefois *acidules*, & qu'on désigne aujourd'hui par le nom de *gazeuses*, sur-tout pour y substituer un être vague indéfini, & dont vous ne donnez qu'une

notion très-imparfaite. Vous me répondez que *si j'avois eu le loisir de lire avec quelque attention le troisieme Chapitre du premier volume de l'ouvrage critiqué, les Remarques préliminaires & le Chapitre deuxieme du second, je n'aurois pas prononcé un jugement si hasardé.* Ce n'est que parce que j'ai eu la patience de lire ces différents morceaux avec toute l'attention dont je suis capable, que je l'ai porté ce jugement dont vous vous plaignez. J'y ai vu, 1^o que vous n'aviez pas entendu la question que vous entrepreniez de discuter. 2^o Que vous n'entendez pas même la langue dans laquelle elle est énoncée. 3^o Que toutes les objections que vous avez cru pouvoir y opposer, décelent l'ignorance la plus absolue des notions les plus simples de physique & de chymie; c'est ce qui résultera de la discussion où je vais entrer. Je vous prie, Monsieur, de ne pas oublier que c'est vous qui m'avez forcé de descendre sur l'arène.

Quelque difficile qu'il soit de débrouiller le chaos de vos idées, je vais tâcher cependant de ramener mes observations à deux points principaux. 1^o J'examinerai l'idée que vous donnez de votre *esprit éthéré minéral*, & les preuves sur lesquelles vous fondez son existence. 2^o J'exposerai la manière dont vous énoncez l'opinion des chy-

mistes sur l'air surabondant dans les eaux gazeuses, & je discuterai les objections que vous y opposez.

Vous posez d'abord comme un principe, qu'il regne dans toutes les mines & dans tous leurs souterrains, une vapeur sulfureuse, saline, métallique, très-abondante, très-fine, très-élastique, volatile & pénétrante, qu'on regarde, dites-vous, comme l'esprit de la mine, non comme une émanation de ses principes. Vous ajoutez que cette vapeur s'élève par sa propre volatilité; & un peu plus bas, que l'air est toujours chaud dans les lieux souterrains; que cette chaleur favorise le développement des esprits, & excite leur évaporation. Vous recherchez ensuite l'origine de cette chaleur, & vous croyez l'avoir trouvée dans la fameuse expérience de Lémery, que vous présentez à votre manière. On prend, dites-vous, parties égales de soufre commun & de limaille de fer, réduite en poudre très-fine; on arrose d'eau ce mélange jusqu'à ce que la matière soit suffisamment humectée. Cette matière, exactement préparée, s'échauffe en vingt-quatre heures, se dilate, bout fortement, & change de couleur. Si on la coupe ensuite par morceaux, si on les rassemble, & qu'on les expose à un air libre, il en sort bientôt de la fumée & de la flamme: on sçait qu'un air libre est absolument néces-

faire au développement de cette dernière. Les *marcaffites*, ajoutez-vous tout de suite, sont composées de soufre, de fer & d'autres métaux; lorsqu'elles sont arrosées par des eaux qui s'infiltrant, ou coulent dans les lieux où elles sont formées, elles doivent s'échauffer, s'embraser à proportion de leurs degrés de chaleur, de celle des mines & de leurs souterrains; il en sortiroit à un air libre de la fumée, & même de la flamme.

Selon vous, la chaleur des eaux thermales provient de ce que leurs courants passent dans le voisinage du foyer des *marcaffites*; &, selon leurs différents degrés de chaleur, elles conservent plus ou moins d'esprit volatil. Les acidules coulent loin de ce foyer: elles absorbent les exhalaisons minérales, sans que leur fraîcheur en soit altérée. Vous ajoutez que l'air se mêle, dans les mines, dans les terres qui les environnent & dans leurs souterrains, avec les exhalaisons élastiques & volatiles des fossiles, des métaux & des demi-métaux. Vous prétendez que ces exhalaisons communiquent à l'air leur sécheresse; qu'elles le divisent lorsqu'elles sont abondantes, & le réduisent en SES ÉLÉMENTS; qu'elles affoiblissent & détruisent son ressort, sur tout lorsqu'elles sont suffocantes, & qu'il n'agit plus que par leur activité; que ces exhalaisons étherées s'insinuent dans les eaux, & leur donnent une

vertu minérale, ou l'augmentent si elles l'ont déjà acquise par la dissolution des fossiles, des sels, &c. Vous dites ensuite que l'eau qui passe dans les mines est déjà unie à une suffisante quantité d'air ; elle le tient dans un état de fixité, & ne peut en recevoir d'autre, selon des expériences avouées. Cependant, ajoutcz-vous, l'eau, en se chargeant de vapeur minérales, doit se charger de la partie aérienne que les vapeurs ont assujettie ; & , un peu après, les vapeurs minérales éthérées conservent leur élasticité dans l'eau, elles sont de nature à ne pas former avec elle des affinités qui les assujettissent : ces vapeurs tendent toujours à s'échapper, par la force de leur ressort, & à la faveur de leur volatilité ; l'air qu'elles tenoient assujetti se développe dès qu'elles touchent à une atmosphère libre ; & en s'échappant, ces vapeurs forment des bulles à la surface de l'eau, & s'élèvent en petits jets abondants & nombreux, que l'eau qu'ils entraînent rend sensibles à la vue : ces jets font entendre en s'élançant un pétilllement qui annonce la nature des éléments qui les composent ; il manifeste la force de leur ressort & de leur élasticité. C'est donc à ces vapeurs qu'on doit attribuer les principales vertus des eaux minérales, & principalement des eaux froides ; elles dépendent du plus

ou du moins d'exhalaisons qu'elles contiennent, & de leurs différences.

J'espère, Monsieur, que vous ne me reprocherez pas de n'avoir pas présenté exactement votre doctrine, ni d'avoir affoibli vos preuves. Discutons-les maintenant. Je conviendrai avec vous qu'il existe dans les souterrains de beaucoup de mines, (je ne dis pas de toutes,) des exhalaisons de différentes natures, dont les unes sont inflammables, & les autres éteignent la flamme. Leur inflammabilité prouve qu'elles contiennent une matiere analogue au soufre, & il est assez vraisemblable qu'elles participent souvent de la nature saline. Mais est-il également démontré qu'elles contiennent des matieres métalliques? C'est ce qu'on aura bien de la peine à admettre, pour peu que l'on réfléchisse au degré de feu qu'on est obligé d'employer pour procurer la volatilisation de ce genre de substances; mais, quand j'admettrois cette triple composition, croiriez-vous avoir donné une notion suffisante de ces vapeurs minérales? L'élasticité que vous leur attribuez peut-elle découler de cette combinaison? & ne doit-elle pas faire soupçonner qu'outre ces principes, elles en contiennent quelqu'autre que vous n'avez pas connu? Je ne sçais si vous avez cru ajouter quelque chose à la notion que

vous essayez de donner de ces exhalaisons , en disant qu'on les regarde comme *l'esprit de la mine* , & non comme une *émanation de leurs principes* : c'est le contraire qu'il falloit dire , & comme une *émanation de leurs principes*. En effet , le principe sulfureux , le principe salin , & le principe élastique , sont les vrais principes constitutifs des substances minérales ; & ce n'est qu'en ce sens qu'on peut leur donner le nom d'*esprit* , & non dans celui où elles seroient volatilisées toutes entières , comme vous semblez vouloir l'entendre.

Mais , quel que soit le nom sous lequel vous avez cru pouvoir désigner leur combinaison en reconnoissant qu'elles sont extrêmement volatiles , je me garderai bien d'admettre qu'elles s'élèvent par leur propre volatilité , & que la chaleur souterraine ne fait que favoriser leur développement , & exciter leur évaporation ; c'est cette chaleur qui est le vrai principe de leur mouvement , & sans elle , elles demeureroient dans un repos parfait.

Je ne vous reprocherai point de vous être arrêté , pour trouver l'origine de cette chaleur , à un système plus séduisant que vrai ; il faut être plus versé dans la chymie que vous n'êtes , pour démêler le vice de l'induction qu'on a coutume de tirer de l'expérience de Lémery pour expliquer les

feux souterrains. Mais du moins vous auriez pu copier exactement son procédé, & pour lors vous n'auriez pas dit qu'il falloit que *la limaille fût en poudre bien fine*, que le *mélange ne s'échauffoit qu'au bout de vingt-quatre heures*, lorsque demi-heure suffit très-souvent pour que la matiere s'embrase; vous auriez encore moins dit que *la matiere bout*, qu'il faut *la couper en morceaux*, *rassembler ces morceaux & les exposer à l'air libre*, pour qu'elle s'enflamme, lorsque l'inflammation survient spontanément sans qu'on y touche; & que Lémery assure qu'ayant enfoui une certaine quantité de son mélange, la flamme avoit soulevé un pied de terre qui la recouvroit, & s'étoit fait jour au travers, de maniere à imiter un volcan. Mais, quoi qu'il en soit de ces inexactitudes, il est certain que le fer & le soufre sont, dans les pyrites, dans un état de combinaison peu propre à présenter les phénomènes qui résultent du simple mélange de ces deux substances. En effet, Monsieur, les pyrites, en quelque nombre qu'on les entasse pour les faire effleurir & en obtenir le vitriol, ne s'échauffent que foiblement, ne s'enflamment jamais, & se décomposent très-lentement.

Voilà les matériaux de votre esprit trouvés; vous avez découvert l'agent qui doit

les mettre en jeu ; l'eau en est imprégnée : cela ne vous suffit cependant pas encore. Vous avez senti qu'avec tout votre génie , vous ne pourriez pas faire découler les phénomènes des eaux gazeuses , de l'esprit minéral que vous veniez de fabriquer ; que , bon gré malgré , il falloit y introduire un peu d'air. Mais comment l'y faire arriver ? Vous faites mêler l'air atmosphérique contenu dans le souterrain des mines, avec vos exhalaisons élastiques & volatiles. Quel est l'effet de ce mélange ? La division de l'air, sa réduction en ses ÉLÉMENTS , l'affoiblissement & la destruction de son ressort & de son élasticité , sur-tout lorsqu'elles sont suffocantes. Croyez-vous vous être entendu, Monsieur, lorsque vous avez parlé des *éléments* de l'air ? Aviez-vous dans l'esprit, lorsque vous avez écrit cela , la notion de ce qu'on appelle *élément* ? Comment avez-vous pu confondre les dernières divisions d'une masse d'air, ses molécules intégrantes , avec ce qu'on appelle l'élément d'un corps , où les êtres simples qui résultent de sa décomposition ? Et si l'air est un élément, comme Aristote l'a enseigné, (car je veux aussi m'étayer de l'autorité de ce grand homme,) que voulez-vous qu'on pense de vos lumières en chymie, vous qui admettez des éléments d'éléments, ou plutôt qui confondez la division d'un corps avec sa

décomposition chymique, & qui prenez un grain de poudre d'or pour un élément de l'or ?

Ce sont ces exhalaisons ainsi éthérées qui impregnent les eaux minérales. Cependant ces eaux sont déjà saturées d'air ; elles ne peuvent en recevoir d'autre : cela paroît vous embarrasser un peu ; vous êtes obligé de convenir qu'elles sont forcées de se charger de la partie aérienne que les vapeurs ont assujettie. Vous prétendez en outre que les vapeurs minérales éthérées conservent leur élasticité dans l'eau , parce que, selon vous , elles sont de nature à ne pas former avec elle des AFFINITÉS (vous avez voulu dire des *unions* ,) qui les assujettissent. Elles tendent toujours à s'échapper , par la force de leur ressort & à la faveur de leur volatilité : l'air qu'elles tenoient assujetti se développe dès qu'elles touchent à une atmosphère libre , & en s'échappant ces vapeurs forment des bulles. Et l'air sans doute s'échappe d'une manière insensible, sans laisser aucune trace de son passage ?

Quel effort d'imagination, que vous auriez pu vous épargner, si vos occupations de tous genres vous eussent laissé le loisir de ramasser les matériaux nécessaires pour discuter cette question en connoissance de cause ! Vous auriez trouvé une foule de faits

qui vous auroient convaincu que l'air fait la base, la partie essentielle de ces exhalaisons, dont vous parlez sans les connoître; qu'il est, comme les autres principes qui les constituent, le résultat de la décomposition des corps minéraux d'où elles exhalent; & que l'air atmosphérique, bien loin de pouvoir entrer dans leur composition, n'est propre qu'à les détruire, en opérant la désunion de leurs principes constitutifs. Vous auriez trouvé, par exemple, dans le n^o 429 des Transactions philosophiques, que le chevalier Lowther ayant fait ouvrir un puits pour parvenir à une veine de charbon minéral, les ouvriers, étant à quarante-deux brasses de profondeur, trouverent un lit de pierre noire, qui avoit un demi-pied d'épaisseur; duquel, lorsqu'on le perça, il s'échappa une grande quantité d'air infect & corrompu, qui passa en bouillonnant au travers de l'eau qui s'étoit amassée au fond du puits qu'on creusoit. Cet air fit un bruit qui étonna les ouvriers. Ils y présentèrent une lumière qui alluma sur le champ la vapeur, & produisit une flamme très-considérable. Le chevalier Lowther fit remplir une vessie de bœuf de la vapeur, qu'il envoya à la société royale. On adapta un petit tuyau de pipe à l'ouverture de la vessie; & en la pressant doucement, pour faire passer la vapeur au travers de la flamme d'une bougie, elle s'en-

flamma sur le champ, quoiqu'il y eût un mois que cette vapeur étoit renfermée dans la vessie.

Vous auriez appris, dans le n° 442 du même Recueil, que M. Maud avoit produit artificiellement une vapeur parfaitement semblable, & qui présenta le même phénomène, en mêlant deux gros d'huile de vitriol avec huit gros d'eau commune, & dissolvant dans ce mélange, qu'il avoit mis dans un matras à long col, deux gros de limaille de fer. L'effervescence qui accompagna cette dissolution produisit des vapeurs abondantes; lesquelles, étant reçues dans une vessie, s'allumerent également à la flamme d'une bougie.

Vous auriez vu, dans l'*Essai sur la Chaux vive*, que Meyer, & dans le Journal de Médecine du mois de Mai 1773, que M. Rouelle ont démontré que la vapeur qui s'élève du foie de soufre lorsqu'on le précipite par un acide, est inflammable & suffocante. Enfin vous auriez vu dans la Statique des végétaux de M. Hales, que les *pois*, les *écailles d'huitres*, l'*ambre*, la *cire*, donnent, lorsqu'on les distille, un air inflammable, & que cet air perd cette qualité inflammable en le lavant à différentes reprises dans l'eau, & conserve toutes les propriétés de l'air atmosphérique, sa pesanteur spécifique, son élasticité, &c. &c.

Il résulte évidemment de tous ces faits , que les exhalaisons minérales dont vous voulez imprégner les eaux gazeuses, sont essentiellement de l'air chargé de principes extrêmement atténués, de différente nature ; que si ces principes, leur donnent des propriétés particulières ce ne sont pas eux qui en font l'essence, encore moins qui leur donnent l'élasticité & l'expansibilité qui caractérisent la substance volatile qu'on découvre dans les eaux gazeuses ; que par conséquent votre esprit éthéré minéral, tel que vous le concevez, est un être de raison. Mais quand la notion que vous avez donnée des exhalaisons minérales seroit aussi exacte qu'elle est fautive, quelle preuve avez-vous donnée que c'est elle qui impregne les eaux gazeuses ? Vous paroissez avoir assez compté sur l'indulgence de vos lecteurs, pour vous croire dispensé de l'administrer : vous avez assuré la chose, & vous avez espéré qu'on vous en croiroit sur votre parole ; sans cela, sans doute vous auriez fait quelque effort pour démontrer l'identité de la vapeur qui s'exhale des eaux gazeuses, & des exhalaisons minérales dont vous veniez de tracer l'idée.

Voyons maintenant si vous avez été plus heureux en attaquant la doctrine de M. Venel sur l'air surabondant dans les eaux,

qu'en établissant la vôtre. Quelques chymistes de nos jours, dites-vous, n'ont voulu admettre dans les eaux minérales d'autres principes que ceux qui tombent sous les sens. N'ayant pas réussi, dans leurs expériences, à fixer ou à distinguer leur esprit éthéré, volatil, minéral, qui est incoërcible, ils lui ont donné l'exclusion, & lui ont substitué un air surabondant, différent de celui dont l'eau est naturellement saturée; c'est cet air, selon eux, qui forme des bulles nombreuses, élève des jets pétillants sur la surface, & lui donne un goût piquant.

Il est vrai, Monsieur, que les chymistes n'admettent jamais dans les corps aucun principe, & ne prononcent sur sa nature, que lorsqu'il tombe sous les sens. Lorsqu'ils apperçoivent, dans leur composition quelque être qu'ils ne peuvent pas saisir, ils se gardent bien de le qualifier, encore moins d'en deviner la nature. Mais ce n'est pas parce que l'esprit, éthéré, minéral, que vous supposez dans les eaux minérales, est incoërcible, qu'ils en ont nié l'existence; c'est parce qu'ils l'ont saisi, qu'ils l'ont examiné, qu'ils ont reconnu que ce n'étoit que de l'air altéré dans quelques eaux par certains principes particuliers, mais dont ils ont sçu démêler les effets; c'est à cet air seul qu'ils ont attribué les bulles, le pétilllement,

l'expansibilité & le goût piquant, particuliers aux eaux gazeuses.

Vous convenez que vous aviez été séduit vous-même par la nouveauté ; mais vous vous hâtez d'abjurer cette erreur , & voici les raisons puissantes qui vous ont déterminé à changer de parti. Vous établissez d'abord que l'art ne sçauroit atteindre à la sublime simplicité de la nature , & qu'on observe une foule d'effets dont les causes ne tombent pas sous nos sens. Bornant ensuite l'étendue des connoissances humaines aux limites étroites de vos lumières , vous citez pour exemple la *matiere du feu*, l'*air*, la *matiere magnétique*, les *émanations aromatiques des plantes*, & tous ces autres lieux-communs qu'on trouve accumulés dans les livres de physique du dernier siècle. Les chymistes ne nient pas l'existence de ces matieres ; parce qu'ils en ont découvert les propriétés essentielles & caractéristiques , parce qu'ils sont parvenus à les assujettir , à les détacher d'une combinaison pour les faire passer dans une autre , à dé mêler les phénomènes qu'ils produisent dans ces différents états de combinaisons , &c. &c. Ils n'entreprennent pas de décomposer l'air , parce que la nature ne le décompose pas , mais ils l'assujettissent & la fixent comme elle ; ils le font même passer à volonté d'un corps dans un autre. En un mot, ils ne

confondent pas les corps élémentaires, qui sont des êtres simples, avec des composés ; & , dans leur langue , *division & décomposition* ne sont pas des termes synonymes. C'est un point qu'il ne faudroit pas ignorer quand on veut juger leurs travaux.

Vous nous annoncez ensuite, comme une grande découverte, que *la différence des principes dont les eaux minérales sont imbuës , fait la différence de leurs effets*. Il en est , ajoutez-vous , qui ne contiennent que très-peu de principes ; il en est d'autres qui n'en contiennent point de sensibles , & qui ne sont distinguées de l'eau simple que par l'esprit éthéré minéral. Cela n'est pas absolument impossible ; Hoffmann l'a avancé : mais M. Venel semble douter que les eaux que ce célèbre praticien cite pour exemple, soient de véritables eaux spiritueuses ou gazeuses ; il n'auroit donc pas été inutile d'étayer cette assertion de quelques nouvelles preuves moins équivoques. Vous passez ensuite en revue les effets que vous attribuez à ces eaux gazeuses simples ; & vous répétez, d'après Hoffmann, que l'esprit éthéré minéral les préserve de la corruption , & que lorsqu'elles l'ont perdu , elles contractent un mauvais goût , & prennent une odeur désagréable. Ce fait, que M. Venel nie, n'auroit-il pas eu besoin d'être constaté par de nouvelles expériences ? Il me semble
que

que ce n'est pas votre fort : il est vrai qu'il est plus aisé de bâtir des systèmes en l'air, que d'interroger la nature. Vous vous écriez ensuite : *Est-il vraisemblable que tous ces phénomènes ou ces effets des eaux minérales spiritueuses , puissent dépendre d'un air prétendu surabondant ?* Où est donc l'in vraisemblance ? & depuis quand pouvons-nous prononcer sur les effets de tel ou tel corps avant de l'avoir appliqué ?

De-là vous passez à l'examen des effets que l'air a coutume de produire lorsqu'il est en masse , & vous les comparez à ceux de l'air combiné dans les eaux. J'aimerois autant que vous me disiez que le tartre vitriolé n'est pas un sel composé d'acide vitriolique & d'alcali fixe, parce qu'il ne conserve aucune des propriétés des deux principes qui le constituent , & qu'il produit des effets très-différents.

Vous ne raisonnez pas plus conséquemment , Monsieur , lorsque vous comparez l'air qui se trouve dans un juste point de saturation dans les eaux , avec celui qui y est combiné par surabondance : tout ce que vous dites à ce sujet prouve seulement que vous n'avez pas les premières notions de ce que la chymie enseigne sur la composition des corps , sur le différent état de combinaison de leurs principes.

Il est démontré, dites-vous , que l'eau ne
Tome XLIII, Z

reçoit pas d'air surabondant ; cet élément ne sçauroit pénétrer dans ce liquide , qui en est déjà saturé , & étant absolument dissous, fixé & réduit à ses PRINCIPES. Pour le coup vous avez raison ; & pour cette fois-ci vous avez bien retenu votre leçon. Mais malheureusement, il faut toujours qu'un bout d'oreille, échappé par hasard, laisse voir que vous parlez de choses qui vous sont étrangères. Sûrement ceux qui vous ont si bien endoctriné ne vous ont pas parlé des principes de l'air ; encore moins vous ont-ils dit que l'air ainsi décomposé, assujetti, ne devoit pas être regardé comme de l'air, puisqu'il en avoit perdu les propriétés. Ils sçavent trop bien que l'air combiné conserve toutes les propriétés qui le constituent air, & qu'il n'est dépouillé que de celles qui sont l'effet de sa masse, telles que son élasticité, son expansibilité. Ils sçavent encore que dans telles de ces combinaisons il tient si fortement, qu'il ne peut en être dégagé que par les agents les plus forts ; que dans d'autres, au contraire, la plus petite cause est capable de détruire l'union qui le retient fixé. Ils sçavent que s'il suffit de décharger l'eau du poids de l'atmosphère qui la comprime, pour permettre à l'air de se dégager, de se réunir en masse, de reprendre son élasticité, &c. le feu le plus vif suffit à peine pour rompre l'union qu'il

le tient engagé dans le calcul de la vessie humaine , la corne de cerf, &c. Ils ne vous ont pas non plus enseigné qu'il n'y avoit que les vapeurs minérales qui pussent dissoudre & fixer l'air ; l'expérience de M. Venel, qu'ils ont mieux entendue , & qu'ils eussent sûrement mieux rendue que vous , celles de MM. *Hales*, *Black*, *Macbride*, *Priestley*, *Lavoisier*, &c. les ont convaincus depuis longtemps qu'il n'y a peut-être pas de corps dans la nature, dans lequel il n'y ait une certaine portion de cet air fixé, & retenu par l'union qu'il a contractée avec les autres principes qui constituent avec lui ces mêmes corps.

Mais, puisque j'en suis venu à cette expérience de M. Venel, je vais examiner la manière dont vous la présentez, & les objections que vous y opposez ; & c'est par là que je terminerai cette discussion déjà beaucoup trop longue. *On a prétendu*, dites-vous, *imiter les eaux minérales acides, en faisant dissoudre dans une pinte d'eau froide une demi-once de sel de soude, & un gros & demi d'acide marin ; on bouche la bouteille ; on la laisse en repos pendant dix à douze heures, & ensuite l'eau devient moussieuse.* Il eût été plus exact de dire avec M. Venel, que cette eau a soutenu toutes les épreuves auxquelles il avoit soumis l'eau de Selts, & qu'il en avoit retiré

nommément six pouces cubiques d'air par livre d'eau. *C'est d'après cette expérience, ajoutez-vous, qu'on a prétendu que l'air s'introduit dans l'eau par l'union d'un acide & d'un alcali.* Par cette manière de vous énoncer, vous sembleriez vouloir faire entendre que M. Venel a prétendu, par ce procédé, imiter toutes les eaux minérales aérées possibles, & que cette méthode est la seule par laquelle on puisse surcharger l'eau d'un air surabondant. Cependant M. Venel avoit très-expressément averti qu'il n'entreprendoit que l'analyse des eaux de Selts, & non des recherches particulières sur le principe spiritueux des eaux minérales en général; & qu'il se contenteroit de tirer de son travail quelques inductions générales sur cette question.

Vous poursuivez: *Le sel de soude & le sel marin, (lisez l'acide du sel marin,) excitent une effervescence dans l'eau; ils y prennent la place de l'air; son ressort se dégage & se rétablit; il s'élève à la surface de l'eau, & la rend mousseuse en se dégageant: si l'on ôte ces sels de l'eau, l'air y rentre dans la même quantité qu'il en étoit sorti.* Personne, Monsieur, ne vous disputera la propriété de cette belle étiologie. Il est malheureux seulement qu'il s'élève des bulles plus grosses & plus nombreuses des alcalis les plus secs, lorsqu'on y verse dessus les

acides les plus concentrés, & qu'il ne s'en élève aucune de ceux qui sont noyés d'une trop grande quantité d'eau. Il est plus malheureux encore, qu'après cette expulsion de l'air dont l'eau étoit saturée, il en soit resté assez pour que M. Venel en ait pu retirer six pouces cubiques, par les mêmes moyens que ceux qu'il avoit employés pour en retirer autant d'une pareille quantité d'eau de Selts; moyens qui, comme vous le sçavez, ne sont pas suffisants pour dégager de l'eau l'air qui n'y est que dans un juste point de saturation. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que vous ayiez avancé que si l'on ôte ces sels de l'eau, l'air y rentre dans la même quantité qu'il en étoit sorti. Ce seroit en effet un procédé très-curieux, que celui par lequel on retireroit un sel acide & un sel alcali de l'eau, comme on en retireroit une pierre qu'on y auroit laissé tomber.

Substituons à cette étiologie fausse & erronée, des idées puisées dans l'expérience & l'observation. Presque tous les corps de la nature, je l'ai déjà dit ci-dessus, contiennent une certaine quantité d'air fixé, qu'on regarde avec raison comme un de leurs principes constitutifs: toutes les fois qu'une cause quelconque vient à décomposer ces corps, ces molécules aériennes, devenues libres, se réunissent & reprennent toutes les pro-

priétés de l'air en masse. Outre cet air principe, un très-grand nombre de corps en contient une quantité très-considérable, qui entre dans la formation de leurs masses, mais qui ne fait pas partie de leur composition interne; on peut les en dépouiller sans altérer cette composition. Il suffit souvent de rompre leur aggrégation, ou tout au plus de faire contracter à leurs molécules aggrégatives des unions dans lesquelles l'air ne puisse pas entrer; c'est ce qui arrive dans la dissolution des sels alcalis, des substances terreuses, des substances métalliques, &c. par les acides. Toutes ces dissolutions sont accompagnées d'un dégagement d'air qui produit, lorsqu'il traverse quelque fluide non absorbant, des bulles d'autant plus grosses & d'autant plus nombreuses, que la masse des matières sur lesquelles on opère est plus considérable, ou, ce qui revient au même, que l'air dégagé est en plus grande quantité. Mais si ces masses sont très-petites, c'est-à-dire, que l'air qui doit se dégager soit en très-petite quantité; que d'ailleurs les substances qui doivent agir les unes sur les autres soient noyées dans une grande quantité de fluide qui les tienne séparées les unes des autres, il doit arriver nécessairement que les molécules d'air, se dégageant pour ainsi dire une à une, resteront isolées; &, pour peu que le fluide qui les environne

ait de force pour s'unir à elles , il les retiendra dans cet état séparé. C'est ainsi que, dans l'expérience de M. Venel , l'air qui se dégage de l'alcali fixe de la soude , par l'union de l'acide marin , s'unit à l'eau , dont l'affinité avec ce fluide ainsi divisé , est suffisante pour contrebalancer la tendance que ces molécules ont à se réunir entr'elles. Mais , comme cette affinité est très-foible à raison de l'air dont cette eau est déjà saturée , la moindre cause suffit pour détacher ces molécules d'air des molécules de l'eau , & pour les réunir ensemble sous la forme de bulles , sous laquelle elles se présentent.

Ce fluide élastique , je le répète , recueilli dans les appareils pneumatiques qu'on a si fort multipliés dans ces derniers temps , au sortir des mixtions salines , des dissolutions terreuses , comme au sortir de l'eau qu'on en a imprégnée , a toutes les propriétés chymiques par lesquelles vous désignez & vous définissez l'air ; sa fluidité , sa légèreté , sa diaphanéité , sa compressibilité & son élasticité spécifiques. Prononcez maintenant. Les chymistes ont-ils si grand tort d'exclure votre esprit éthéré minéral , pour n'admettre qu'un air pur surabondant dans les eaux gazeuses ? Aviez-vous entendu leur doctrine lorsque vous l'avez attaquée ? Ne dites pas qu'il y a de ces eaux qui ont des

caractères particuliers qui les distinguent les unes des autres. Je vous ai déjà prévenu qu'il arrivoit quelquefois que cet air, en se dégageant de certains corps, entraînoit avec lui quelques principes d'une autre nature que la sienne ; cela arrive sur-tout dans la décomposition des corps végétaux & animaux par la fermentation & la putréfaction, & dans la dissolution des substances métalliques ; & il ne seroit pas impossible que quelques eaux se trouvaient imprégnées de semblables moffettes. Mais ce ne sont pas ces principes étrangers qui leur donnent les propriétés qui les caractérisent gazeuses. L'air seul, qui fait le fonds de ces émanations, leur communique ce caractère générique ; les principes qui lui sont joints leur communiquent seulement les caractères spécifiques qui distinguent les différentes eaux gazeuses les unes des autres.

Je ne sçais si je me trompe, mais je crois avoir assez bien prouvé, 1^o que vous n'aviez pas entendu la question que vous entrepreniez de discuter ; 2^o que vous n'entendiez pas même la langue dans laquelle elle est énoncée ; 3^o que toutes vos objections décelent l'ignorance la plus absolue des principes les plus simples de la chymie. J'aurois pu multiplier ces preuves, si, comme vous, je ne craignois pas d'abuser de la patience de mes lecteurs. Je me repro-

cherois même le temps que je leur aurois fait perdre, si cette discussion n'étoit que de pure théorie. Mais elle se présente sous un autre point de vue plus digne de l'attention d'un médecin ami de l'humanité, & c'est la seule chose qui a pu m'engager d'entrer en lice avec vous.

Il résulte de la doctrine des chymistes bien entendue, que si *l'air, uni ainsi en excès avec l'eau*, peut avoir quelque efficacité sur nos organes; si même cet air peut contribuer à aiguïser l'action de certains remèdes; si les principes étrangers qui lui sont unis pouvoient être appliqués de manière que leur action, de délétère qu'elle se montre dans tant d'occasions, pût devenir salutaire: il en résulte, dis-je, que la découverte que M. Venel, & depuis lui, M. Piestley, ont faite des moyens d'imprégner l'eau & différents fluides de ces vapeurs gazeuses, est une des découvertes les plus précieuses à l'humanité, qu'on ait faites depuis longtemps; & il faut un intérêt plus puissant que celui de l'amour-propre pour oser la combattre, & tâcher de l'ensevelir; cet intérêt seul peut justifier les imputations injurieuses qu'on se permettroit contre quiconque ne penseroit pas comme soi.

Je viens maintenant au second objet de votre Réponse; je ferai beaucoup plus court sur celui-ci. J'ai dit, Monsieur, que toutes

les analyses que vous rapportiez n'étant pas de même main, n'étoient pas toutes également satisfaisantes ; que celles qu'avoit fournies M. Costel, étoient les plus exactes & les plus lumineuses. Il ne tiendrait pas à vous, Monsieur, que tous ceux qui ont concouru à votre travail ne regardassent ce jugement comme une injure. Vous me vantez leurs talents, comme si j'avois prétendu l'apprécier. Je les estime assez pour penser qu'ils n'auront pas été choqués d'une comparaison qui n'a rien d'injurieux pour eux ; & plus ils ont de lumière, plus ils reconnoîtront aisément la vérité de ma décision. Tout le monde sçait que l'analyse des eaux minérales est un des travaux de la chymie qui exige le plus de connoissances, d'adresse dans les manipulations, de secours & d'appareils ; ils conviendront donc aisément qu'un homme qui fait son étude unique de la chymie, qui ne cesse de s'exercer à opérer, qui a tous les secours & tous les instruments nécessaires, a par cela seul de grands avantages sur des médecins détournés par une foule d'autres occupations, qui ne font pas de la chymie leur étude unique, & qui manquent le plus souvent des appareils les plus nécessaires pour exécuter leurs opérations.

J'ai été très-flatté que vous ayiez eu la bonté de m'apprendre que MM. Mitouard

& Cadet m'honorent de leur estime ; ils savent l'un & l'autre l'état que je fais de leurs talents ; mais, je le répète, je n'ai pas prétendu les apprécier, encore moins les comparer à ceux de M. Costel. Ce sont leurs travaux que j'ai jugés ; & souvent avec des talents égaux, & même supérieurs, on donne des productions qui ne le sont pas. Pour démontrer que mon jugement n'a pas été hasardé, je vais comparer seulement l'analyse que MM. Mitouard & Costel ont faite d'une seule & même eau, celle de *Pouillon*. Ils y ont découvert l'un & l'autre deux sels, un sel marin sur lequel ils s'accordent, & un sel particulier que M. Mitouard regarde comme un sélénite, mais qu'il ne qualifie ainsi que parce qu'il ne s'est pas dissous dans le vinaigre distillé, & parce que il a cristallisé en lames plates qui faisoient du bruit sous la dent. Voyez la page 167 du second volume de votre *Traité*.

M. Costel ayant observé plus attentivement la cristallisation de ce sel, & sur-tout ayant remarqué que la quantité que ces eaux en tenoient en dissolution étoit beaucoup trop grande pour que ce fût de la sélénite, crut devoir l'examiner plus particulièrement ; &, ayant précipité par l'alcali végétal la terre qui lui servoit de base, puis évaporé la liqueur qui surnageoit, il trouva un véritable sel de Sylvius, qui lui démontra

que cette prétendue sélénite étoit un sel marin à base terreuse. Rien de plus clair, rien de plus simple que ce procédé, rien de plus juste que la conséquence que M. Costel tire de son expérience, rien de moins exact que celui de M. Mitouard. Ce n'est pas sûrement qu'il n'ait, comme M. Costel, les talents nécessaires pour reconnoître ce sel particulier; mais un peu de négligence & de précipitation l'ont privé de cette découverte, qu'il a abandonnée par ce moyen à son confrere.

Je ne chercherai pas d'autres exemples; ils ne manquent cependant pas dans votre ouvrage. Il ne me reste plus qu'à répondre aux plaintes que vous faites contre le jugement que j'ai porté sur votre manière d'énoncer les vertus que vous attribuez aux eaux que vous décrivez. Il y a quarante ans que vous faites la pratique de la médecine: assurément il n'en faut pas tant pour apprendre que l'observation seule peut nous mettre à portée de juger de l'effet des médicaments, & que, quelque bien connue que soit leur nature, on n'en peut rien déduire pour découvrir leurs vertus médicinales avant l'application; que par conséquent on ne peut rien assurer sur l'effet des eaux minérales, d'après leur simple analyse. Ainsi donc, il est bien convenu entre nous, abstraction faite de mes talents en pratique, qu'un vrai médecin ne

doit juger des vertus des eaux minérales, que d'après une suite d'observations sur leurs effets. Je ne dis pas avec vous *ne juge*, parce qu'il faudroit que j'en conclusse que vous n'êtes pas un vrai médecin, puisqu'il n'est aucune de vos assertions sur les vertus des eaux minérales qui porte sur des observations médicales, & qu'elles ne sont déduites que des analyses que vous rapportez; j'en ai donné des exemples dans l'extrait que j'ai fait de votre second volume, (Journal de Médecine du mois de Novembre 1774,) & je pourrois les accumuler ici; il me suffiroit d'ouvrir le livre. Voici, par exemple, comme vous vous exprimez au sujet de ces eaux de Pouillon dont je viens de parler, page 183 de votre second volume.

Les principes connus qui minéralisent les eaux de Pouillon, les rendent par leur nature stomachiques, laxatives, cathartiques, diurétiques, dissolvantes, apéritives, résolutives, toniques, fébrifuges, antiseptiques, emménagogues, &c.

Vous aviez eu soin d'avertir, page 161 du volume cité, que *les eaux de Pouillon, presque inconnues dans ce siècle, avoient anciennement de la célébrité*; vous ajoutez, de peur que vos lecteurs ne prennent le change: *Les analyses suivantes feront connoître la nature de ces eaux minérales, &*

366 OPÉRATION FAITE A L'ORIFICE

indiqueront leurs propriétés déjà confirmées par des observations. Il eût été prudent, Monsieur, de citer quelques-unes de ces observations qui confirment tant de vertus merveilleuses dans des eaux dont vous convenez qu'on fait peu d'usage. M. Venel, dont vous rapportez une analyse très-succincte, se contente de dire, page 164 du même volume : *Les eaux de Pouillon purgent très-bien la plupart des sujets, même sans addition.* Voilà vraisemblablement ce que l'observation a appris de leur vertu. C'est ainsi que s'énonce un vrai médecin, qui sçait qu'on court risque de s'égarer & de fourvoyer les autres lorsqu'on ose attribuer à des remèdes des effets que l'observation médicale n'a pas constatés.

M É M O I R E

Sur une opération faite à l'orifice & au col de la matrice ; par M. JALOUSSET fils, docteur en médecine, & maître en chirurgie à Châtillon-sur-Loing.

Les dérangements les plus frappants de l'économie animale ne sont pas ceux qui sont les plus contraires à la propagation de l'espèce, & à l'exécution des fonctions vitales. La chute & le renversement des parties internes de la génération dans les

femmes, semblent au premier aspect devoir, sinon détruire la vie, au moins empêcher la génération : l'observation suivante prouvera d'une manière évidente combien la nature surmonte d'obstacles dans la génération, & combien d'accidents effrayants une femme peut éprouver sans périr : elle peut donner lieu aussi aux physiologistes & aux praticiens de faire bien des réflexions.

Elisabeth Gautier, femme Avard, paroisse d'Aillant, âgée de trente-cinq ans, mariée depuis neuf ans, & n'ayant jamais eu d'enfant, devint grosse. Elle portoit depuis l'âge de quinze ans une descente complète de matrice, avec un renversement total du vagin : elle étoit réglée lorsque cet accident lui arriva ; elle l'attribuoit à une imprudence qu'elle fit pendant ses regles. Elle se mit dans l'eau dans cet état ; elle en ressentit des douleurs violentes, à la suite desquelles parut une descente : voilà ce qu'elle m'a dit. En se mettant au lit pour habiter avec son mari, elle faisoit rentrer à son gré la descente, qui retomboit le matin en se levant. Enfin elle devint grosse au bout de neuf ans. Dans toute sa grossesse, elle porta ainsi son enfant, la matrice étant entièrement sortie des levres, ne se sentant d'autres incommodités qu'une difficulté d'uriner sur la fin de sa grossesse, à laquelle elle remédioit en soulevant son fardeau.

368 OPÉRATION FAITE A L'ORIFICE

Le 3^e Septembre 1772, cette femme eut le matin des douleurs pour accoucher; elle manda un jeune chirurgien d'un bourg voisin, qui, étonné du volume extraordinaire d'une tumeur charnue, soupçonnant une descente de matrice, demanda mon pere & moi. Nous y fûmes, & nous ne connûmes pas au premier examen la nature de cette tumeur énorme, couverte de cicatrices & de callosités produites par le frottement continuel de la chemise, des habits & des cuisses de cette femme. Ayant appuyé & touché exactement pendant & après les douleurs, nous crûmes sentir, à travers le corps charnu de la matrice & du vagin replié, la tête d'un enfant. Alors nous pressâmes cette tumeur avec nos doigts; nous en fîmes rentrer à peu près la moitié sans effort. On la maintint dans cet état, espérant que les douleurs en seroient plus fortes, plus expulsives, & montreroient l'orifice de la matrice, que nous avions cherché inutilement. Comme cette attention étoit pénible, embarrassante, qu'elle n'avançoit pas le travail, nous la cessâmes, & la descente revint sur le champ comme elle étoit auparavant. Enfin, après plus de soixante heures de contractions les plus fortes, qui mettoient dans cette tumeur une dureté, une tension extraordinaires, j'examinai de nouveau les duretés

&

& les ulcérations. Je regardai dès-lors l'accouchement naturel comme impossible, ne trouvant aucun orifice marqué : j'aperçus sur la partie postérieure de la tumeur de petits poils qui sortoient, (c'étoient des cheveux de l'enfant,) mais couverts d'une matiere d'un brun noir, de mauvaise odeur. Je les coupai, & j'introduisis avec peine un stylet dans une petite ouverture dont les bords étoient durs & calleux, qui ne paroissoient susceptibles d'aucune dilatation, puisque trois jours de douleurs continuelles & très-vives n'avoient procuré aucun effet sensible. Cette ouverture étoit l'orifice de la matrice.

Méditant sur les ressources qui me restoit, je ne voyois de moyen pour conserver la mere, ou l'enfant en cas qu'il vécût, que l'incision du col de la matrice ; & quoiqu'alors je ne connusse aucune circonstance ni aucune opération semblable, malgré l'obturation presque complete de l'orifice de la matrice, malgré son épaisseur qui étoit de plus d'un pouce, & sa dureté presque cartilagineuse, je résolus de terminer l'accouchement ainsi. Cette opération ne me paroissoit avoir rien de périlleux en elle-même. La section de quelques fibres charnues, de quelques vaisseaux, de quelques nerfs oblitérés, calleux & insensibles,

370 OPÉRATION FAITE A L'ORIFICE

ne m'annonçoit pas des accidens que je dusse beaucoup redouter.

J'introduisis de nouveau un stilet ; je donnai quelques coups de pointe de bistouri sur les fibres circulaires du col de la matrice. Quelques contractions qui survinrent agrandirent l'ouverture ; alors j'introduisis une sonde cannelée, sur laquelle je poussai le bistouri, & je coupai quelques brides ; puis je mis mon doigt, espérant qu'il suffiroit pour dilater complètement l'orifice, & terminer l'accouchement ; mais ce fut en vain ; ces fibres desséchées ayant perdu toute leur extension, le rendoient impossible. Je fus obligé d'inciser de nouveau ; ce qui déterminâ des contractions assez fortes qui déchirèrent tout-à-fait le col de la matrice, & même assez avant dans son corps. Je fis sur le champ plusieurs incisions, affoiblissant différens points également, afin que l'effort de l'expulsion ne portât pas sur un seul, & que chaque point incisé prêtât ou se déchirât également dans les douleurs, & prévînt le déchirement total de la matrice, déjà commencé dans sa partie antérieure. Après une heure & demie de travail ainsi ménagé, l'enfant fut expulsé tout-à-coup, mort & couvert de méconium, & paroissant brisé par le resserrement de l'uterus. Aucun des os du crâne

n'étoit joint ; il y avoit un relâchement considérable dans tous les ligaments. Les os ne tenoient point dans les articulations ; en touchant les membres on les luxoit. Ce fut le 5 Septembre au soir que cette femme accoucha. L'opération ne fut ni douloureuse, ni sanglante. L'enfant étoit à terme, mal nourri ; il est probable qu'il avoit vécu jusqu'aux premières douleurs de l'accouchement, & que les violentes contractions l'avoient fait périr, & l'avoient ainsi disloqué. On peut croire aussi que si l'opération eût été faite plutôt, on auroit eu l'enfant vivant, ce qui auroit augmenté le phénomène.

L'arrière-faix vint aisément ; la femme se mit au lit, sans faire rentrer totalement la matrice. Je la remis au niveau des grandes levres. Je l'aurois fait rentrer aisément ; mais, craignant que toutes ces parties coupées ne se réunissent par la suppuration, & ne fermaient tout-à-fait l'orifice, je la tins en dehors, & je fis faire des injections avec l'orge, le miel, la racine de guimauve, & un quart de lait. Les suites de l'accouchement furent heureuses, & les lochies ne coulerent pas abondamment. Les incisions que j'ai faites se sont en partie cicatrisées ; il n'est resté qu'une ouverture par où coulent les regles. J'ai conseillé à cette femme l'u-

372 OPÉRATION FAITE A L'ORIFICE

sage d'un pessaire. Comme elle n'a pas voulu s'y assujettir, la descente est revenue comme elle étoit. Dans cet état, elle s'acquitte des travaux les plus pénibles de la campagne, marche & se porte à merveille.

Je croyois cette opération unique, quand depuis, parcourant différents livres relatifs à ce Mémoire, j'ai trouvé l'observation qui suit, rapportée par Van-Swieten, Tome IV, page 462; c'est Harvey qui rapporte le fait, & qui est l'observateur.

Dans le cas qu'il décrit, il demeura simple spectateur; &, ne connoissant pas même la nature de la maladie, il la prit pour un cancer; il en avoit résolu l'extirpation, lorsque tout-à-coup la tumeur s'ouvrit, & il en sortit un enfant.

Van-Swieten, dans le même volume, rapporte qu'une femme de quarante ans devint grosse, après un accouchement laborieux par l'adhérence & l'étroitesse des parties génitales; l'inflammation & la suppuration qui avoient suivi cette première couche, avoient rétréci & durci l'orifice & le col de la matrice. Dans l'accouchement suivant, l'accoucheur, (c'est un auteur Anglois,) reconnoissant la dureté cartilagineuse de l'orifice de l'uterus, dilata le vagin; &, cette femme n'ayant ni descente, ni renversement, il fit plusieurs incisions.

sur l'orifice ; mais, voyant qu'elles étoient insuffisantes, & que les efforts de la mere étoient inutiles, il fit avec ses mains l'extraction de l'enfant. La femme, attaquée d'un pleurésie, épuisée par tant de maux, périt vingt-quatre heures après.

Portal, pratique des Accouchements, dans sa dixieme observation, page 68, détaille fort au long l'accouchement d'une femme de la rue des Marmousets. Il le rapporte comme un accouchement très-pénible, auquel il se reprit à différentes fois, & pour lequel il s'étoit muni de la présence d'un médecin. L'histoire de la tumeur qu'il rapporte, est parfaitement semblable à celle qui fait le sujet de cette observation.

On voit seulement, que dans le cas rapporté par Portal, la matrice n'étoit descendue que le jour de devant l'accouchement, que l'orifice n'étoit pas dur, & au plus de l'épaisseur de trois lignes, qu'il le dilata avec ses doigts, & qu'il finit ainsi l'accouchement.

La premiere observation de Van-Swieten est trop abrégée ; il ne la rapporte que pour prouver l'action de la matrice sur l'enfant : elle n'apprend pas si cette femme a porté sa tumeur pendant toute sa grossesse ; si elle y avoit des duretés, des cicatrices ; si elle en est morte : on voit seulement que la femme avoit une descente de matrice, &

374 OPÉRATION FAITE A L'ORIFICE

que dans cet état l'accouchement s'est fait sans le secours de l'art (a).

Dans la seconde observation de Van-Swieten, il n'y avoit point de descente; un accouchement laborieux produit un rétrécissement, une dureté dans le col de la matrice. Dans l'accouchement suivant, l'accoucheur y fait des incisions, & la malade meurt; ainsi on n'en pouvoit rien conclure, que la hardiesse du chirurgien.

L'observation que je donne n'est pas exactement semblable à aucune des trois observations que je viens de rapporter, mais elle réunit quelques particularités de chacune; elle prouve que les blessures du col de la matrice ne sont pas dangereuses, & que le déchirement de son corps n'est suivi d'aucun accident.

Elle prouve que la matrice est seule active dans l'accouchement: je l'ai vue entièrement sortie des grandes levres, & dans les violentes douleurs de la mere, durcir & se resserrer sur elle-même, & dans ces

(a) Harvée, de qui Van-Swieten a tiré cette observation, nous apprend que la femme qui en fait le sujet, portoit cette descente de matrice long-temps avant sa grossesse; que sa surface étoit dure & calleuse; & qu'elle accoucha sans secours d'un enfant mort, qui n'avoit que la longueur de la main: il y a très-grande apparence que la femme survécut à cet accouchement, quoique Harvée n'en dise rien.

moments, la mere faire des efforts, retenir son vent, pousser en bas comme si la matrice eût été dans l'hypogastre; cependant il est évident que ces efforts étoient inutiles, & que ni le diaphragme, ni les muscles, ni aucune partie quelconque, ne pouvoient pousser la matrice, puisqu'elle étoit dehors. On ne peut douter que la tension de ces parties ne soit l'effet d'une convulsion générale, provenant de l'irritabilité exquise de la matrice mise en jeu.

La cause déterminante de l'accouchement n'est peut-être pas unique, c'est l'effet combiné de différentes puissances; mais le placenta, dont l'accroissement se fait dans les premiers mois de la grossesse, me paroît y contribuer essentiellement.

On sçait que lorsque les fonctions vitales ne sont plus favorables à l'amplitude & à l'accroissement du sujet, elles travaillent alors à sa destruction; elles dessèchent ce qui est humide, durcissent ce qui est mou & flexible, remplissent les cavités & les tuyaux nécessaires, les rendent solides & compactes, ferment tout passage, & menent ainsi à la mort; c'est ce qu'on appelle décroissement. Le placenta étant, comme tous les corps vivants, assujetti aux loix de l'économie animale, je présume qu'il est à peu près quatre mois & demi à croître, & autant à décroître, les vaisseaux n'étant

376 OPÉRATION FAITE A L'ORIFICE

ſuſceptibles que d'une certaine extension déterminée par la nature des principes qui conſtituent l'embrion. Le temps vient enfin où ils ſont développés autant qu'ils peuvent l'être ; & , le mécaniſme de la vie ſ'exécutant toujours , ces vaiſſeaux doivent néceſſairement décroître & ſ'oblitérer. Enfin , la communication n'eſt bientôt plus ſuffiſante pour porter à l'enfant la quantité de ſucs nourriciers qu'il conſomme , & c'eſt alors que ſe fait l'accouchement. Que l'accroïſſement du placenta ſe faſſe en quatre mois & demi , qu'il faille plus ou moins de temps , n'importe , ſ'il reſte , après l'accroïſſement fait , un intervalle ſuffiſant pour remplir une certaine quantité de vaiſſeaux nourriciers.

Le placenta qui a préparé la lymphe nourriciere , puis enſuite le ſang pour la nourriture du foetus , a dû recevoir des ſucs groſſiers qui ne peuvent ſervir à la nutrition. Ces ſucs excréteurs , renvoyés continuellement de l'enfant au placenta , ſ'accumulent , oblitérent les vaiſſeaux , & facilitent le décollement : les voies de communication avec la mere étant diminuées , les bouches du placenta fermées juſqu'à un certain point , le placenta ſe détache tout-à-fait ; & la matrice , irritée par un fardeau qui lui devient étranger , ſe contracte & l'expulſe : ainſi ce ſeroit la vieil-

lesse du placenta, son engorgement qui produit l'oblitération & la compaction des vaisseaux, qui seroient la cause déterminante de l'accouchement.

Dans les premiers mois de la grossesse ; les fausses couches sont fréquentes ; on en voit la raison : le placenta croissant continuellement, l'insertion de ses racines dans la matrice se multipliant & grossissant de plus en plus, l'écarte ; & si l'accroissement se fait avec tant de force, que les sucs nourriciers soient surabondants, ils peuvent déterminer l'accouchement. Le danger de cette cause existe jusqu'à ce que l'adhérence du placenta soit complète, & qu'il ne croisse plus. Sur la fin de la grossesse, la disposition à l'accouchement est d'autant plus grande, qu'on approche du terme ; le placenta, dont les vaisseaux s'effacent, se comblerent, s'obliterent tous les jours, diminue d'adhérence avec l'uterus, jusqu'au moment où il devient un corps étranger, qui détermine l'accouchement.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

F É V R I E R 1775.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir pouc. lig.
1	8	10 $\frac{1}{2}$	8	27 8	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8
2	6	8 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11
3	7 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11
4	10	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
5	7	8	4 $\frac{1}{4}$	28	28 1	28 3
6	3 $\frac{1}{4}$	6	5 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
7	6 $\frac{1}{2}$	10	7 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2
8	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8	28	27 11	27 10
9	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$
10	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 9
11	8	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{3}{4}$	27 5
12	5	6	4	27 5	27 5	27 5
13	3	6 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	27 4	27 4	27 4 $\frac{1}{2}$
14	4 $\frac{1}{2}$	8	3	27 6 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
15	3	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 7	27 8	27 11
16	1 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	27 10 $\frac{3}{4}$
17	6	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 11 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{4}$
18	2	6 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 4 $\frac{1}{2}$
19	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	3	28 4	28 4	28 6
20	2	7 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{3}{4}$	28 6 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 7
21	5	8	5 $\frac{3}{4}$	28 6	28 5	28 5 $\frac{3}{4}$
22	4	7 $\frac{3}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{3}{4}$	28 6 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{3}{4}$
23	2 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	5	28 6	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$
24	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
25	1 $\frac{1}{2}$	9	5	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
26	2 $\frac{1}{2}$	9	5	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
27	2	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3
28	3 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. couv. pluie.	S. vent, couv.	Beau.
2	S-O. b. nuag.	S-O. n. pluie.	Nuages.
3	O-S-O. couv.	S-O. pluie.	Pluie.
4	S-O. cou. pl.	S-O. pl. couv.	V. Nuag. Pl.
5	O-S-O. gr. pl. nuages.	O-S-O. nuag. pet. pluie.	Nuages.
6	E-N-E. couv.	S-E. nuages.	Nuages.
7	S-O. couvert.	S-O. couvert.	Nuages.
8	S-O. c. vent.	S-S-O. vent, nuag. pluie.	Nuages.
9	O. nuages.	O. pl. nuages, vent.	Nuages.
10	O. cou. nuag.	O. nua. couv.	Pluie.
11	S-O. pluie.	S-O. nuag. pl.	Pluie.
12	S-O. pl. v. n.	S-O. nuages.	Nuages.
13	S. nua. couv.	S. pet. pl. cou.	Nuag. pluie.
14	O. nuages.	O. pl. nuages.	Nuages.
15	S. pluie, nuag.	N-O. nuages.	Beau.
16	S. nua. couv.	S-S-O. couv. gr. pluie.	Pluie.
17	O. nuages, v.	O. pl. nuag.	Nuages.
18	O. beau.	O. nuages.	Beau.
19	S-O. pluie.	S-O. pl. nuag.	Beau.
20	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
21	S-O. couvert.	S-O. couvert, pet. pluie.	Couvert.
22	O-N-O. nuag.	O-N-O. nuag.	Beau.
23	O. beau, nua.	O. nuages.	Nuages.
24	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
25	S. beau.	S-E. beau.	Beau.
26	S. beau.	S. beau.	Beau.
27	S. beau.	S. beau.	Beau.
28	S. beau.	S. beau.	Beau.

380 MALADIES RÉGN. A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $11\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois de l'E-N-E.

2 fois du S-E.

8 fois du S.

2 fois du S-S-O.

11 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

6 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 12 jours, beau.

20 jours, des nuages.

10 jours, couvert.

17 jours, de la pluie.

6 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1775.

Les affections rhumatismales & gouteuses, & les différentes especes d'éruptions qu'on avoit observées pendant le mois précédent, ont continué tout ce mois-ci. Il a régné en outre quelques maladies inflammatoires, mais qui n'ont montré rien de particulier : on a aussi entendu parler de quelques fièvres d'un mauvais caractère, mais il paroît qu'elles ont été peu nombreuses, & qu'on

doit les considérer plutôt comme des maladies sporadiques dépendantes des circonstances particulières où se sont trouvées les personnes qui les ont éprouvées, plutôt que comme l'effet de l'intempérie des saisons.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Janvier 1775;
par M. BOUCHER, médecin.*

La gelée, qui avoit repris le 30 Décembre, a désisté le 3 de ce mois. De ce jour au 24, le temps est resté à un état de température agréable. Mais le 25, la liqueur du thermometre s'est trouvée, le matin, descendue au terme de 7 degrés au dessous de celui de la congelation; & le 26, elle étoit à $5\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme. Ce retour de gelée n'a pas été de durée: le 30 au matin, la liqueur du thermometre étoit montée à $6\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation.

Il n'y a pas eu de variations considérables dans le barometre, le mercure ne s'étant gueres éloigné, de tout le mois, du terme de 28 pouces. Le 25, il s'est élevé à celui de 28 pouces 3 lignes.

Il y a eu peu de pluie ce mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

382 MALADIES REGN. A LILLE.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord vers l'Est.
 6 fois du Sud vers l'Est.
 9 fois du Sud.
 7 fois du Sud vers l'Ouest.
 2 fois de l'Ouest.
 5 fois du Nord vers l'Ouest.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Janvier 1775.

Peu de personnes ont été attaquées de maladies aiguës pendant les deux premiers tiers de ce mois : il n'y eut gueres que des érépèles, des fluxions rhumatismales, & des maux de gorge catharreux. Quelques personnes néanmoins, au commencement du mois, ont été prises d'apoplexie.

Vers la fin du mois on a vu se développer, dans le peuple sur-tout, des fièvres continues-rémittentes, portant à la tête & à la poitrine, & accompagnées de symptômes de putridité. Nombre de personnes ont aussi été attaquées de pleurésie & de péripneumonie vraie. Il y a eu aussi des flux de ventre dyssentériques, qui ont dû être traités par la méthode antiphlogistique.

LIVRES NOUVEAUX.

Les Monstres ou les Ecartz de la nature, ouvrage qui renferme toutes les monstruosités que la nature produit, soit dans l'espece humaine, soit parmi les quadrupedes, les bipedes, &c. en planches coloriées, peintes & gravées par M. & madame *Reynault*, auteurs de la Botanique mise à la portée de tout le monde, in-fol. papier de Hollande.

La belle exécution des planches de botanique

que M. *Reynault* a publiées, est un sûr garant du succès du nouvel ouvrage qu'il annonce maintenant, & dont l'objet est au moins aussi piquant, s'il n'est pas d'une utilité aussi immédiate.

Il délivrera ces nouvelles planches par cahiers, de dix planches chacun. Il paroîtra un de ces cahiers tous les trois mois : le premier se délivrera dans le courant d'Avril. Le prix de chaque cahier sera de quinze livres pour les souscripteurs, franc de port à Paris.

Ceux qui voudront souscrire auront la bonté de déposer 60 livres en se faisant inscrire, laquelle somme formera le prix de quatre cahiers : moyenant quoi les souscripteurs recevront les trois premiers ; après quoi ils souscriront de nouveau pour les suivans, parce que les 15 livres qui n'auront point été acquittées, seront imputées sur les derniers cahiers de l'ouvrage, pour lesquels il n'y aura dès lors rien à payer.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, rue Croix-des-Petits-Champs, au magasin des chapeaux des troupes du roi.

Recueil des Œuvres physiques & médicales, publiées en anglois & en latin, par M. *Richard Mead*, médecin du roi de la grande Bretagne, membre de la société royale de Londres, & du college royal des médecins de la même ville, traduction françoise, enrichie des découvertes postérieures à celle de l'auteur, augmentées de plusieurs Discours préliminaires & de notes intéressantes sur la physique, l'histoire naturelle, la théorie & la pratique de la médecine, &c. avec huit planches en taille-douce; par M. *Coste*, médecin de l'hôpital royal & militaire de Nancy. A Bouillon, aux dépens de la société typographique, 1774, in-8°, 2 vol.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. Second Extrait.</i>	Page 291
<i>Observation sur l'efficacité des extraits de bourrache & de buglose dans la gonorrhée vénérienne. Par M. Ant. Jof. Monfils , méd.</i>	314
<i>Mémoire sur les ressources de la nature , pour l'exfoliation des os contus. Par M. Bourleyre , chir.</i>	315
<i>Lettre à M. Raulin , médecin , sur sa Réponse à deux articles de critique du Traité des Eaux minérales , insérés dans le Journal de Médecine du mois de Novembre 1774. Par M. Roux , méd.</i>	336
<i>Observation sur une opération faite à l'orifice & au col de la matrice. Par M. Jaloulet fils , méd.</i>	366
<i>Observations météorologiques faites à Paris , pendant le mois de Février 1775.</i>	378
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1775.</i>	380
<i>Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Janvier 1775. Par M. Boucher , médecin.</i>	381
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Janvier 1775. Par le même.</i>	382
<i>Livres nouveaux.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1775. A Paris , ce 24 Mars 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

MAI 1775.

TOME XLIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MAI 1775.

*Expériences & Observations sur différentes
espèces d'air; traduites de l'anglois de
M. J. PRIESTLEY, docteur en droit,
membre de la Société royale de Londres,
avec cette épigraphe :*

*Fert animus causas tantarum expromere rerum ;
Immensumque aperitur opus. LUCAN.*

*à Berlin, & se trouve à Paris, chez
Saillant & Nyon, 1775, in-12.*

PREMIER EXTRAIT.

QUOIQUE plusieurs anciens philo-
sophes eussent mis l'air au rang des
éléments des corps ; quoique de tout temps
on ait reconnu son influence sur la vie &
sur la conservation des animaux & des vé-

gétaux, ce n'est cependant que depuis le renouvellement de la physique qu'on a commencé à en étudier les propriétés, & qu'on a tenté d'en connoître la nature. Bacon & Galilée ont démontré son élasticité, Torricelli sa pesanteur; Boyle, au moyen de la machine pneumatique, inventée par Otto de Guericke, & qu'il avoit perfectionnée, a démontré non-seulement qu'il adhéroît à tous les corps, mais encore qu'il pénédroit le tissu le plus intime de leurs parties. Il a découvert aussi qu'il s'échappoit des fruits mûrs, des liqueurs en fermentation ou en effervescence, un fluide qui avoit l'élasticité permanente de l'air, mais qui en différoit par la propriété qu'il avoit d'éteindre la flamme, & de suffoquer les animaux qui le respiroient; en conséquence, il a cru pouvoir le regarder comme un être factice, une production de l'art. Le célèbre Hales a prouvé par une foule d'expériences, non-seulement que l'air entre comme partie constitutive dans la plupart des corps, mais encore dans quelle proportion il y est avec les autres parties; il a entrevu que cet air entroit dans la composition des eaux minérales qu'on désigne par le nom d'eaux gazeuses; mais c'est M. Venel qui a démontré cette vérité d'une façon à ne laisser aucun doute, & il est le premier qui ait imaginé un moyen d'imprégner l'eau com-

mune d'un pareil air. Depuis ce temps, M. Black a fait voir qu'il étoit possible de faire passer cet air, qu'il regarde comme un être distinct de l'air atmosphérique, d'une combinaison dans l'autre, & a donné l'ordre de ses affinités avec un certain nombre de corps. M. Macbride a prouvé que ce fluide avoit la puissance de résister à la putréfaction beaucoup plus efficacement qu'aucun autre anti-septique. M. Black avoit reconnu outre cela, que le fluide élastique qui se dégage de différents corps, n'étoit pas toujours de la même nature, & qu'il y en avoit de différentes especes; découverte que M. Cavendish avoit confirmée par plusieurs expériences nouvelles, par lesquelles il avoit aussi reconnu plusieurs de ces différentes especes d'air. Mais celui de tous les physiciens qui a fait le plus de recherches sur cette matiere neuve & intéressante, est sans contredit M. Priestley. Il a publié ses premieres expériences dans les Transactions philosophiques, & M. l'abbé Rozier en a enrichi dans le temps son Journal de Physique. Il avoit publié séparément sa Méthode d'imprégner l'eau commune d'un air de cette espece, & de faire une eau gazeuse factice, qu'on a traduite en françois, & que M. l'abbé Rozier a également insérée dans son Journal. Ces travaux valurent à leur auteur la médaille d'or

que la Société royale a coutume d'accorder à celui qui a fourni dans l'année la découverte la plus importante.

Cet infatigable physicien n'ayant cessé depuis cette époque de s'occuper de cet objet important, il a cru devoir publier en un volume toutes ses recherches & ses expériences; c'est ce Recueil dont M. Gibelin donne aujourd'hui une traduction, présent dont les physiciens, & tous ceux qui s'occupent des sciences naturelles, lui sçauront sûrement beaucoup de gré.

L'auteur rend compte dans sa Préface de l'objet de son travail, & de l'ordre qu'il a cru devoir suivre; cet ordre est celui du temps où il a fait chaque expérience : en conséquence il a divisé son ouvrage en deux parties. La première contient les expériences qu'il a faites pendant l'année 1772; ce sont celles qui ont déjà été publiées dans le soixante-fixième volume des Transactions philosophiques, & dans le Journal de M. l'abbé Rozier; elles paroissent ici avec quelques additions & augmentations. La seconde comprend celles qu'il a ajoutées pendant l'année 1773, & partie de l'année 1774.

Il a cru devoir faire précéder ses expériences d'une courte introduction, dans laquelle il décrit les différents appareils dont il s'est servi; &, après avoir remarqué que

Les dénominations par lesquelles on avoit voulu désigner les différents fluides élastiques qu'on retire de certains corps n'étoient rien moins qu'exactes, il avertit qu'il les désignera toutes par le nom d'*air fixe*, & qu'il qualifiera chaque espece par une dénomination particuliere qui en indiquera l'origine.

La premiere partie est divisée en dix sections. La premiere traite de l'*air fixe* proprement dit, c'est-à-dire de celui qui se dégage des matieres végétales qui éprouvent la fermentation vineuse, ou des corps terreux & alcalis pendant leur dissolution par les acides. Le voisinage d'une brasserie lui ayant facilité les moyens de faire un grand nombre d'expériences sur cette espece d'air, il remarque que cet air éteint la flamme, & même le feu d'un charbon embrasé, quoique le fer rougi n'y perde pas sa chaleur plus promptement que dans l'air ordinaire. Il retient aussi la fumée des corps enflammés qu'on y éteint; il ne se mêle que difficilement & lentement à l'air atmosphérique. L'eau qu'on y expose, sur-tout si l'on a soin de l'agiter, se charge promptement de cet air, & acquiert toutes les propriétés des eaux gazeuses. A ce sujet il indique quelques autres moyens d'imprégner l'eau commune de cet air fixe; il observe que ces eaux gazeuses ont la pro-

priété de diffoudre le fer, ainsi que M. Lane l'a découvert. M. Rouelle avoit vu le même phénomène, avant qu'on eût en France aucune connoissance des expériences de M. Lane. L'eau imprégnée de cet air a en outre la propriété de changer en rouge la teinture bleue du tournesol; observation faite d'abord par M. Bergmann d'Upsal, & confirmée par M. Hey, qui a vu que cette teinture, ainsi rougie par l'air fixe, reprend sa couleur bleue lorsqu'elle reste exposée à l'air de l'atmosphère.

Les insectes & les animaux qui respirent fort peu sont suffoqués dans l'air fixe, mais ils n'y meurent pas sur le champ. Il n'est pas moins funeste à la vie végétale; des jets de *menthe aquatique*, placés sur la liqueur fermentante, meurent dans un jour, ou même dans un moindre espace de temps, & ils ne reviennent pas lorsqu'on les remet ensuite dans l'air commun.

Lorsqu'il vouloit avoir un air fixe, exempt de tout mélange, il versoit de l'huile de vitriol sur de la craie & de l'eau, & recevoit l'air dans une vessie attachée au col de la phiole dans laquelle ces matières étoient contenues, ayant soin de faire sortir de la vessie tout l'air commun, & le premier produit d'air fixe, quelquefois même le second. D'autres fois il le faisoit passer immédiatement de la bouteille dans un tuyau

de verre. Cet air ainsi produit, lorsqu'on le fait passer en petites bulles au travers un très-grand volume d'eau, y est absorbé à un cinquantième ou un soixantième près. Une souris vit très-bien dans ce résidu de l'air fixe, le plus pur qu'il soit possible de faire, quoiqu'une chandelle ne puisse y rester allumée. M. Priestley regarde ceci *comme un exemple de la génération de l'air commun, quoiqu'encore vicié à quelque degré.*

Un mélange de soufre & de limaille de fer, enfermé dans un appareil convenable avec de l'air fixe, absorba cet air fixe en partie, & le rendit en partie insoluble dans l'eau. Comme le fer est réduit en chaux dans ce procédé, M. Priestley se croit autorisé à conclure que *l'air fixe n'a besoin que de l'addition du phlogistique pour devenir de l'air commun.* Cependant il avertit qu'ayant calciné du plomb dans l'air fixe, il ne parut pas que celui-ci fût devenu moins soluble dans l'eau qu'auparavant; ce qui en effet semble détruire sa première conclusion.

L'objet de la seconde section est d'examiner les effets de la flamme sur l'air. La flamme ne peut subsister sans air, & elle ne peut durer long-temps s'il n'est renouvelé. La quantité d'air nécessaire à l'entretien de la plus petite flamme est incroyable. M. Priestley a imaginé qu'elle dispoit l'air

commun à déposer l'air fixe, qu'il regarde comme un de ses principes constitutifs, parce que, si l'on y expose de l'eau de chaux, elle se trouble sur le champ; effet qui n'arrive cependant pas avec la flamme du soufre; ce qui peut provenir, selon lui, de ce que l'air fixe précipité, se combinant avec la chaux & l'acide vitriolique, forme un sel séléniteux qui reste en dissolution dans l'eau.

Il n'a point trouvé d'altération considérable dans la pesanteur spécifique de l'air dans lequel on a fait brûler des chandelles ou du soufre; il l'a seulement trouvé un peu plus léger que l'air commun; ce qui lui paroît confirmer que la partie fixe ou la plus pesante de l'air commun a été précipitée. Un animal vit aussi long-temps, ou à bien peu de chose près, dans l'air où l'on a fait brûler une chandelle, que dans l'air commun; M. Priestley a même observé que l'air dans lequel on a fait brûler du soufre n'est pas nuisible aux animaux, après que la vapeur qui le rend nébuleux est entièrement précipitée.

M. de Saluces avoit annoncé dans les Mémoires de la Société de Turin, Tome I, page 41, que l'air dans lequel on avoit fait brûler des chandelles reprenoit toutes ses propriétés atmosphériques, au point qu'on pouvoit y faire brûler des corps combustibles.

tibles après qu'on l'avoit exposé à un degré considérable de froid, ou qu'on l'avoit comprimé dans des vessies. M. Priestley a répété l'expérience avec un résultat bien différent : la compression dans les vessies le rétablit très-bien , mais le froid n'y a opéré aucun changement ; preuve que ce rétablissement ne peut pas être l'effet d'une simple condensation, comme M. de Saluces l'avoit conjecturé, & que, par conséquent, son altération dépendoit d'autre chose que de sa dilatation, contre l'opinion de M. Hales. Il s'est aussi assuré que la chaleur seule ne vicioit point l'air.

Le hasard a fait découvrir un moyen plus efficace de rétablir l'air altéré par la combustion des chandelles : ce moyen, qu'il regarde comme une des ressources que la nature emploie à ce dessein, est la *végétation*. Il conjecture que le rétablissement de l'air altéré s'opere au moyen de ce que les plantes absorbent le phlogistique dont l'air est surchargé par la combustion des corps inflammables. En effet, l'air dans lequel les plantes végètent, quoiqu'il n'ait aucune communication avec l'atmosphère, n'éteint point la flamme d'une chandelle, & n'est point nuisible aux animaux. Si l'on fait végéter une plante dans un air dans lequel une bougie cesse de brûler, au bout de quelque temps cet air reprend la pro-

priété d'entretenir la flamme. Cette expérience a également réussi en employant un jet de menthe, un jet de mélisse & un pied d'épinards.

La quatrième section traite de l'air inflammable. M. Priestley donne ce nom aux vapeurs qui s'élèvent des dissolutions de fer, de zinc & d'étain, qui en effet prennent feu avec explosion, lorsqu'on leur présente la flamme d'une bougie après les avoir un peu retenues, & à celles qu'on obtient en brûlant dans des vaisseaux clos des substances végétales ou animales : celles-ci sont d'autant plus inflammables, que la combustion a été plus rapide. Cet air inflammable, produit par une dissolution ou une combustion rapide, a une odeur forte & désagréable, avec des nuances qui caractérisent le regne d'où il a été tiré. Si on en renferme une quantité dans un vaisseau de verre plongé dans l'eau, on en sent l'odeur à travers l'eau, & cette eau est bientôt couverte d'une pellicule déliée qui prend toute sorte de couleurs. Si l'air a été tiré du fer, cette matière est une ochre ; s'il a été tiré du zinc, une chaux de zinc.

L'air inflammable passe pour n'être pas miscible avec l'eau ; & , après avoir été gardé plusieurs mois, il semble être en général aussi inflammable que jamais. M. Priestley cite cependant plusieurs expériences dans

lesquelles l'air inflammable, étant resté dans l'eau pendant long-temps, a réellement perdu toute son inflammabilité, & est même venu au point d'éteindre la flamme beaucoup mieux que l'air dans lequel des chandelles ont brûlé. Après cette métamorphose, sa quantité est beaucoup diminuée, & il continue à tuer les animaux à l'instant qu'on les y expose; car il produit cet effet aussi subitement que l'air fixe, & de la même manière. Les plantes végètent dans cet air inflammable, mais ne le corrigent pas comme elles corrigent celui dans lequel on a fait brûler des chandelles jusqu'au point de les éteindre.

M. Priestley ayant imaginé que, l'air fixe & l'air inflammable étant si différents l'un de l'autre, il pourroit se faire qu'il résultât de l'air commun de leur mélange; mais toutes les méthodes qu'il employa pour effectuer ce mélange, furent sans effet: il rapporte cependant les résultats d'une ou deux expériences dans lesquelles des portions égales de ces deux especes d'air, qui étoient mêlées ensemble depuis deux ou trois ans, paroissent avoir eu quelque action l'une sur l'autre.

Ayant considéré l'air inflammable comme de l'air uni au phlogistique, il y exposa plusieurs substances qu'on sçait avoir beaucoup d'affinité avec ce principe, mais il n'y pro-

duisit aucune altération. Il observa cependant que l'air inflammable, mêlé avec les vapeurs de l'esprit de nitre fumant, s'épuisoit en une seule explosion, exactement comme un mélange de moitié d'air commun & moitié d'air inflammable. Il crut pouvoir en conclure que cet effet provenoit de la plus grande affinité de l'esprit de nitre avec le phlogistique, qui par-là avoit dépouillé l'air inflammable d'une partie de son inflammabilité. Mais, ayant fait passer au travers d'une masse d'eau une quantité d'air inflammable qui avoit été mêlée avec des vapeurs d'acide nitreux, & l'ayant reçu dans un autre vaisseau, il ne parut avoir souffert aucun changement, car il fit plusieurs explosions successives, comme l'air inflammable le plus pur.

L'air inflammable est absorbé facilement par l'eau, de sorte que, si on l'agite dans ce fluide, il diminue considérablement de volume, & devient propre à la respiration; & même si l'on continue assez long-temps l'agitation, il perd absolument son inflammabilité, permet à une chandelle d'y brûler, & par conséquent revient en tout semblable à l'air commun. En continuant cette agitation encore plus long-temps, on parvient à la rendre incapable d'entretenir la flamme. L'eau qu'on impregne de cet air inflammable n'acquiert aucun goût marqué,

comme celle qu'on impregne d'air fixe.

Les animaux ne peuvent vivre qu'un temps limité dans une quantité donnée d'air ; il paroît donc que la respiration des animaux lui ôte la propriété qu'il a de conserver leur vie ; il en est de même des émanations des corps en putréfaction. L'air corrompu par ces moyens fait l'objet de la quatrième section. M. Priestley observe d'abord que la mort des animaux renfermés pendant un certain temps dans le même air, est l'effet de quelque matiere qui irrite leurs poumons, & produit les convulsions dans lesquelles ils meurent. Il a fait un très-grand nombre de recherches pour découvrir les moyens que la nature emploie pour corriger cet air vicié. Il a remarqué que les émanations nuisibles dont l'air est chargé par la respiration animale, ne sont pas absorbées par l'eau douce ou salée dans laquelle on met cet air, lorsqu'on l'y laisse sans agitation. Les émanations des anti-septiques les plus puissants, les vapeurs du soufre qui brûle, l'acide nitreux, la chaleur, n'ont paru avoir aucune efficacité pour le corriger. Cette espece d'air trouble sur le champ l'eau de chaux, lorsqu'il passe au travers, ou même lorsqu'il touche simplement sa surface. Les émanations qui s'échappent des corps en putréfaction, & qui infectent l'air au point de tuer sur le champ les ani-

maux qu'on y plonge, se mêlent aisément avec l'eau, à laquelle elles communiquent une odeur extrêmement fétide & désagréable; ce qui semble indiquer que l'émanation putride pénètre l'eau, & affecte l'air environnant; &, comme l'air paroît alors cesser d'augmenter comme il avoit fait jusques là, M. Priestley en conclut que la substance qui s'échappe à travers l'eau, aussi-tôt qu'elle est produite, n'est autre chose que ce même air.

Des insectes de plusieurs genres vivent très-bien dans de l'air corrompu par la putréfaction animale ou végétale, tandis qu'une seule inspiration de cet air tueroit tout autre animal. M. Priestley en a fait l'expérience avec des mouches & des papillons. Les pucerons vivent aussi bien, & même multiplient sur les plantes qui croissent dans cette espece d'air, qu'à l'air libre.

Lorsqu'on expose des jets de menthe dans de l'air corrompu assez récemment & assez fortement par la putréfaction pour transmettre sa puanteur à travers l'eau, ils meurent aussi-tôt, & leurs feuilles deviennent noires; mais s'ils ne meurent pas à l'instant, ils y poussent de la maniere la plus surprenante. Cette observation conduisit M. Priestley à conclure que les plantes, bien loin d'affecter l'air de la même maniere que la respiration animale, produisoient des effets contraires,

traies, & tendoient à conserver l'atmosphère douce & salubre, lorsqu'elle est devenue nuisible en conséquence de la vie & de la respiration des animaux, ou de leur mort & de leur putréfaction ; c'est ce qu'il confirme par un grand nombre d'expériences, par lesquelles il s'est assuré que la même plante n'est capable de rétablir l'air putride que jusqu'à un certain degré. On rend en outre cet air salubre en l'agitant long-temps dans de l'eau privée de son air ; cette eau en absorbe une partie.

Ayant reconnu par plusieurs expériences que les émanations putrides étoient très-distinctes de l'air fixe, & sçachant par les expériences de M. Macbride que l'air fixe corrige la putréfaction, M. Priestley crut pouvoir conclure que cet air, & l'air corrompu par la putréfaction, quoiqu'également nuisibles séparément, pourroient former un mélange salutaire en se corrigeant l'un l'autre. Il fut confirmé dans cette opinion par cinquante ou soixante expériences, dans lesquelles l'air rendu nuisible au plus haut degré par la respiration ou la putréfaction, fut tellement adouci par un mélange d'environ quatre fois autant d'air fixe, que des souris y vivoient dès-lors très-bien, & dans quelques cas presque aussi long-temps que dans l'air commun. C'est d'après cette observation qu'il a cru pouvoir conseiller

l'application de l'air fixe en lavement; les essais qu'on en a faits paroissent avoir assez bien répondu à ses vues.

L'air dans lequel on a mis un mélange de soufre & de limaille de fer, qui fait l'objet de la section cinquieme, ne présente qu'un seul phénomène, c'est une diminution considérable de son volume. Le résidu qui est excessivement nuisible aux animaux n'éprouve pas de diminution ultérieure lorsqu'on y introduit un nouveau mélange.

La section sixieme a pour objet l'*air nitreux* : c'est le nom par lequel M. Priestley désigne la vapeur élastique qui s'élève du fer, du cuivre, du laiton, de l'argent, du mercure, du bismuth & du nickel, lorsqu'on les dissout dans l'acide nitreux; de l'or & du régule d'antimoine, lorsqu'on en fait la dissolution dans l'eau régale. Une des propriétés les plus sensibles de cette espece d'air, est la diminution considérable, accompagnée d'une couleur rouge trouble, ou orangée foncée, & d'une grande chaleur qu'il cause dans l'air commun avec lequel on le mêle. Cette diminution se partage entre les deux especes d'air, & va à un cinquieme de l'air commun; l'air nitreux perd la moitié de la quantité primitive d'air commun à laquelle on le mêle. Une grande partie de cette diminution est l'effet de l'absorption de cet air combiné

dans l'eau au-dessus de laquelle on fait le mélange; car elle est beaucoup moindre lorsqu'on le fait au-dessus du mercure; &, lorsqu'on garde le mélange pendant longtemps dans une situation où il n'y ait point d'eau à portée d'en absorber une partie, il devient incapable d'être absorbé par l'eau.

Une des observations les plus singulieres de M. Priestley, c'est que cette effervescence, & cette diminution occasionnée par l'air nitreux, est particuliere à l'air commun, ou *air propre à la respiration*; & ces effets sont tellement proportionnés à son degré de bonté pour cet usage, qu'on peut juger de la salubrité de l'air, par ce moyen, avec beaucoup plus d'exactitude qu'en le faisant respirer par une souris, ou tout autre animal; & cette épreuve est également applicable à toute sorte d'air corrompu, quelle que soit la cause qui l'ait rendu incapable d'être respiré.

Cet air nitreux éprouve lui-même une diminution encore plus étonnante de la part d'un mélange de limaille de fer & de soufre pétris avec l'eau. Ce mélange diminue l'air commun d'un cinquieme, ou tout au plus d'un quart; mais il ne produit cet effet sur aucune autre espece d'air diminué, ou rendu nuisible par tout autre procédé; au lieu que, lorsqu'on le met dans une quantité d'air

nitreux, il la diminue au point qu'il n'en reste pas plus d'un quart.

Les plantes meurent bientôt dans l'air nitreux, & dans l'air commun qui en est saturé, mais sur-tout dans le premier. Cet air nitreux est absorbé en très-grande partie par l'eau bien purgée d'air par l'ébullition, & sur-tout lorsqu'on agite cette eau pour favoriser le mélange : cette absorption va quelquefois aux quatre-cinquièmes : le résidu éteint la flamme, & est nuisible aux animaux. L'eau distillée peut absorber environ un dixième de son volume de cet air, & prend un goût acide & astringent. Elle le retient très-opiniâtrément. Cet air possède la propriété de préserver de la putréfaction les matières animales, à un degré beaucoup plus éminent que l'air fixe. Le plomb ni l'étain ne se calcinent point dans cet air nitreux, quoiqu'ils y fument copieusement ; ce que M. Priestley attribue au manque d'air fixe, qui, outre la séparation du phlogistique qui n'a pas lieu, est un ingrédient nécessaire à la formation de la chaux métallique.

La septième section traite de l'air infecté par la vapeur du charbon allumé. On sçait que cet air est très-nuisible, & qu'il cause la mort de ceux qui le respirent. M. Cavendish avoit observé qu'une partie de l'air

commun étoit absorbée, & qu'il y avoit une production d'air fixe. M. Priestley a répété l'expérience, en embrasant, au moyen d'un verre ardent, un charbon dans des vaisseaux de verre remplis d'eau jusqu'à une certaine hauteur, & renversés dans un autre vaisseau plein d'eau. Il s'est convaincu que l'air renfermé perdoit un cinquieme de son volume; & , lorsqu'au lieu d'eau pure il s'est servi d'eau de chaux pour ce procédé, elle n'a jamais manqué de devenir trouble, ce qui n'a pu être occasionné que par l'air fixe dégagé du charbon, ou plutôt déposé par l'air commun. M. Priestley paroît pencher à adopter plutôt cette dernière origine, ne concevant pas, dit-il, que l'air fixe emprisonné dans quelque substance puisse supporter une aussi grande chaleur que celle qui est nécessaire pour faire le charbon, sans être entièrement dissipé. L'air ainsi diminué par la vapeur du charbon, non-seulement éteint la flamme, mais encore est nuisible au dernier point aux animaux. Il ne fait point effervescence avec l'air nitreux, & ne sçauroit être diminué ultérieurement par de nouvelles vapeurs de charbon, ni par un mélange de limaille de fer & de soufre, &c.

Ayant examiné l'effet que la combustion des charbons produit sur l'air, notre auteur crut devoir porter ses recherches sur ceux

qui pouvoient résulter de la calcination des métaux, ou des émanations de la peinture faite avec l'huile & le blanc de plomb.

En conséquence il calcina du plomb & de l'étain dans un appareil semblable à celui dans lequel il avoit brûlé le charbon : il s'aperçut bientôt que l'air dans lequel il faisoit cette calcination diminueoit de volume. Ayant transféré cet air diminué dans un autre vaisseau bien net, il trouva qu'une nouvelle calcination de plomb, ou du moins la tentative d'opérer une calcination ultérieure, n'y produisoit plus d'effet. Cet air, ainsi que l'air infecté par la vapeur du charbon, parut nuisible au dernier point; il ne fit plus d'effervescence avec l'air nitreux; il ne fut plus diminué par le mélange de la limaille de fer & de soufre; & en le lavant ensuite dans l'eau, non-seulement il perdit sa qualité nuisible, mais encore il recouvra en grande partie les propriétés de l'air commun. L'eau au-dessus de laquelle on calcine les métaux, acquiert une teinte jaunâtre, & une odeur & une saveur extrêmement piquantes. La surface de l'eau & les parois de la phiole se couvroient d'une pellicule mince & blanchâtre; en sorte qu'à moins d'agiter fréquemment l'eau, le verre devenoit si opaque, que les rayons du soleil ne pouvoient être transmis en quantité suffisante pour produire la calcination. La calcination

des métaux n'a jamais troublé l'eau de chaux sur laquelle on l'a exécutée, la chaux métallique se saisissant immédiatement de l'air fixe précipité, au préjudice de la chaux tenue en dissolution dans l'eau. Les émanations de la peinture nouvellement faite avec de l'huile & du blanc de plomb, produisent exactement les mêmes effets sur l'air. M. Priestley conclut de ces expériences, que la diminution qui arrive à l'air dans la calcination du charbon & des métaux, & peut être aussi dans tous les autres cas, provient en quelque maniere de ce que l'air est plus chargé de phlogistique qu'à l'ordinaire.

M. Priestley donne le nom d'air acide aux vapeurs de l'acide du sel marin, tant à celles qui s'élèvent de la dissolution des métaux dans ce menstree, qu'à celles qu'on peut retirer en distillant le sel marin avec l'intermede de l'acide vitriolique. Toutes ces vapeurs prennent corps avec l'eau ; ce que M. Priestley appelle absorbtion, & ce qui reste après cette absorbtion est un air inflammable. L'eau saturée de ce prétendu air avoit un goût très-acide ; d'où il conclut que cet air n'est que la vapeur de l'esprit de sel, laquelle paroît être de nature à ne pouvoir pas être condensée par le froid ; ce qui l'a déterminé à la ranger parmi les

différentes especes d'air qu'il a découvertes. L'observation la plus importante qu'il ait faite sur cet air, c'est qu'il a une assez grande affinité avec le phlogistique pour l'enlever aux autres substances, & former avec lui cette union qui constitue l'air inflammable. Un morceau de salpêtre que M. Priestley mit dans cet air, fut entouré à l'instant d'une fumée blanche qui remplit bientôt tout le vaisseau, & qui étoit parfaitement semblable à celle qui s'échappe des bulles de l'air nitreux lorsqu'il est produit par une effervescence vigoureuse : cette fumée est la même qu'on voit lorsqu'on verse l'air nitreux avec l'air acide : dans une minute toute la quantité d'air fut absorbée, à l'exception d'une très-petite quantité, qui n'étoit peut-être autre chose que l'air commun qui s'étoit trouvé sur la surface de l'esprit de sel dans la phiole. Un morceau d'alun exposé à cet air devint jaunâtre, l'absorba aussi promptement, & fut réduit en poudre.

La dixieme section, qui termine la premiere partie, contient des observations diverses. M. Priestley s'occupe d'abord de la vapeur qui s'élève pendant la fermentation acéteuse. Il enferma une phiole pleine de petite biere dans un vase de verre renversé dans l'eau. Il observa que pendant

les deux ou trois premiers jours, il y eut un accroissement d'air dans la jarre ; que depuis ce temps il diminua par degrés, jusqu'à ce qu'il inanquât un dixieme du total. Pendant ce temps la surface de la biere se couvrit peu à peu d'une écume agréable à voir ; il y eut ensuite un accroissement de l'air jusqu'au-delà de la premiere quantité, ce que l'auteur attribue à de l'air fixe qui n'étoit pas incorporé avec le reste de la masse ; car, ayant retiré au bout de dix-huit à vingt jours la biere qui s'étoit aigrie, & ayant passé l'eau plusieurs fois à travers l'eau froide, la quantité primitive fut diminuée d'environ un neuvieme ; une chandelle ne brûla point dans le résidu, & une souris y seroit morte à l'instant.

L'odeur de cet air avant ce lavage étoit extrêmement piquante, mais différente de celle des émanations putrides. Une souris vécut parfaitement bien dans cet air, après qu'il eut été plusieurs jours mêlé avec quatre fois autant d'air fixe.

Une chandelle allumée ayant été mise dans une quantité d'air tiré du salpêtre, non-seulement elle continua de brûler, mais sa flamme fut augmentée, & on entendoit un sifflement semblable à celui qui est occasionné par la déflagration du nitre. L'air dans lequel on fit cette expérience

étoit récemment tiré, & contenoit vraisemblablement encore quelques parties de nitre qui se seroient déposées dans la suite. Mais de l'air tiré depuis un an, & qui dans le commencement étoit très-salubre, se trouva être devenu très-nuisible. Il ne fit point effervescence avec l'air nitreux, & une souris mourut à l'instant qu'elle y fut exposée. Mais il n'eut pas été plutôt lavé, qu'il rede-
vint parfaitement salulaire. Il fit effervescence avec l'air nitreux, & une chandelle y brûla bien; ce que M. Priestley n'avoit observé d'aucune espèce d'air nuisible amélioré par l'agitation dans l'eau.

De l'air commun, contenu dans une jarre plongée dans de l'eau purgée d'air par ébullition, se chargea d'une partie de cet air; le résidu éteignit la flamme.

Telles sont les expériences les plus intéressantes qu'on trouve dans la première partie de l'ouvrage de M. Priestley : leur nouveauté & leur importance m'ont engagé à les rapporter presque en entier; ce qui me force de réserver pour un second Extrait celles qui composent la seconde partie de son ouvrage; elles ne sont ni moins curieuses, ni moins intéressantes.



L E T T R E

A M. ROUX, *sur la Mortalité de la Petite-Vérole*; par M. LOUIS OPIER, *médecin à Geneve.*

MONSIEUR,

J'ai adressé dans votre Journal du mois de Septembre & du mois d'Octobre 1773, deux *Lettres à M. de Haën sur la mortalité de la petite-vérole*, dans la vue d'examiner s'il est vrai que l'inoculation ait eu quelque part à son augmentation. Je crus devoir en même temps lui écrire en particulier, pour le prier de vouloir bien m'aider lui-même à résoudre quelques questions qui me paroissent tenir à celle-là. Comme il n'a pas jugé à propos de me répondre, je prendrai la liberté, (avant de continuer les remarques qui me restent à faire sur la mortalité de la petite-vérole,) de vous prier de vouloir bien publier cette Lettre, avec celle que je lui fis parvenir à cette occasion, afin d'obtenir, s'il se peut, de quelqu'autre médecin, la réponse à ces questions. Je continuerai ensuite mon sujet, en m'adressant toujours publiquement à M. de Haën; mais avec cette différence que je ne supposerai plus, comme je le faisois, qu'il veuille ou puisse jamais me répondre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE PARTICULIERE

De M. LOUIS ODIER, médecin de Genève, à M. ANT. DE HAEN, professeur en médecine à Vienne.

MONSIEUR,

Je crois devoir prendre la liberté de vous écrire, pour vous annoncer l'impression d'une Lettre qui sera insérée dans la Journal de Médecine du mois de Septembre prochain, & qui sera probablement suivie de quelques autres. Elle vous sera adressée, Monsieur, parce qu'il s'agit d'une question que vous avez invité les gens de lettres à discuter avec vous (a), sçavoir si l'inoculation a augmenté la mortalité de la petite-vérole à Londres. Je prouverai dans la première que si l'on consulte tous les extraits mortuaires de Londres jusqu'à présent, l'on trouvera que, depuis l'époque de l'inoculation, il est mort un beaucoup plus grand nombre de personnes de cette maladie dans cette ville, que pendant le même nombre d'années auparavant. Je rechercherai, dans la seconde, si c'est vraiment depuis l'inocu-

(a) *Vid. Quæstiones sæpius motæ super methodo inoculandi variolas, &c. orbi medico denuò propusitæ ab ANT. DE HAEN. Vindobonæ, 1757. Quæst. II.*

lation qu'il faut dater le commencement de cette augmentation de mortalité, & si elle a toujours été proportionnée aux progrès de cette pratique. Dans les suivantes, je développerai le pour & le contre des torts de l'inoculation à cet égard, par la comparaison des extraits mortuaires d'autres pays, de la mortalité des autres maladies contagieuses à Londres même, &c. En général, Monsieur, il me reste bien des doutes sur tout cela; mais je crois qu'il est de mon devoir de les éclaircir. Il me paroît que la question de l'inoculation est trop importante, elle intéresse trop l'humanité, & elle a été trop long-temps & trop souvent agitée, pour qu'il soit permis aux médecins de ne point prendre de parti là-dessus. Je crois qu'il faut se déclarer ouvertement pour ou contre; qu'il n'y a point de milieu, & que la neutralité seroit ici pour le moins aussi dangereuse que l'erreur ou l'opiniâtreté. J'avoue que je ne balancerois point, s'il ne s'agissoit que des particuliers. La probabilité me paroît infiniment en faveur de ceux qui se soumettent à l'inoculation. Mais le public y perdra-t-il, ou y gagnera-t-il? Voilà ce qu'il s'agit principalement d'examiner, & voilà ce qui m'embarrasse encore.

Je souhaiterois sur-tout avoir une réponse précise & détaillée aux questions suivantes: 1^o Quelle est la mortalité de la pe-

tite-vérole dans tous les pays où l'on n'inocule que peu ou point, à calculer d'après un aussi grand nombre d'années qu'il sera possible?

2° Dans les pays où l'on inocule davantage, la mortalité de la petite-vérole a-t-elle constamment augmentée proportionnellement aux progrès de l'inoculation?

3° Quelle est la mortalité de la rougeole dans les différents climats & dans les différents pays, à calculer aussi d'après un grand nombre d'années?

4° Depuis l'introduction de ces deux maladies en Europe, leur mortalité a-t-elle souffert quelque augmentation ou diminution régulière, indépendamment de l'inoculation?

5° A supposer que l'inoculation eut augmenté la mortalité de la petite-vérole, y a-t-il lieu de soupçonner qu'elle peut influer sur celle de la rougeole?

6° Quelle a été la mortalité de la rougeole depuis l'inoculation dans les pays où l'on inocule la petite-vérole?

7° Quelles ont été les révolutions de la mortalité des autres maladies contagieuses?

Si vous pouviez, Monsieur, me donner quelques informations sur ces différents points, vous m'obligeriez infiniment. Je serois bien aise aussi de sçavoir positivement où se trouve le fait que vous citez, d'après

M. White, sur la propagation de la contagion par l'inoculation, ainsi que celui de Newberg. Je ne crains point, Monsieur, de m'adresser à vous pour tout cela. Je ne sçaurois mieux faire que de chercher à m'éclairer auprès des personnes les plus respectables. Je suis très-fâché qu'il n'ait pas été en mon pouvoir de visiter votre université, j'aurois été plus à portée sans doute d'y profiter de vos lumieres; mais j'ose espérer que vous voudrez bien m'aider à m'instruire sur des points aussi importants que ceux sur lesquels j'ai l'honneur de vous consulter. Si vous daignez me répondre, Monsieur, voulez-vous me faire la grace de m'adresser votre Lettre à Geneve ma patrie, où je compte me rendre & me fixer dans quelques jours. Il me sera bien doux de vous devoir des instructions qui pourront me mettre plus en état de lui être utile.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur deux hydropisies, & sur un calcul de la vessie; par M. ACHARD, médecin à Aubagne, près Marseille.

J'ose vous présenter quelques observations que je crois neuves & intéressantes.

La première concerne un homme attaqué d'une anasarque bien caractérisée à la suite d'une fièvre quarte négligée ; il survint des enflures aux jambes & aux cuisses dans le temps même des accès , mais le paroxysme fébrile cessa dès que l'œdème se fut manifestée au bas-ventre & aux extrémités supérieures. Tel étoit son état le 16 Novembre dernier , temps auquel il se présenta à l'hôpital d'Aubagne que je visitois. Ma méthode curative consista en apéritifs, diurétiques chauds & purgatifs hydragogues. Le sirop de Nerprun étoit le seul remède qui produisit quelque effet. L'œdème cependant ne diminuoit pas. La maladie devint si opiniâtre , qu'il ne nous restoit plus aucune espérance ; le râle qui succéda sembloit annoncer une mort prochaine. Dans cet intervalle , le malade s'étant enivré à mon insçu , il tomba dans des convulsions qui ressembloient à l'épilepsie ; l'écume rougeâtre qui sortoit de sa bouche , fit craindre aux servantes qu'elle ne fût sanguinolente. Heureusement je ne m'y trompai pas ; l'odeur vineuse me convainquit de la vérité. Je laissai à la nature l'issue de ce phénomène ; elle fut des plus heureuses. La syncope & la foiblesse qui s'ensuivirent cédèrent à une dragme de confectiion d'hya-cinthe dans l'eau de lys ; le délire survint , & il succéda un diabète si constant , que

que le malade voida toutes ses eaux : dix gouttes de laudanum appaierent le délire sans diminuer l'incontinence d'urine, en excitant un sommeil de vingt-quatre heures : j'employai alors les toniques, & le kina sur-tout, auxquels je joignis une tisane diurétique, dans laquelle je m'attachai moins à la quantité qu'au choix des plantes. Les urines se soutinrent, le malade guérit. Deux mois ou environ après l'entière curation, cet homme étant mort de la gangrene à une plaie négligée, je le fis ouvrir ; nous ne trouvâmes dans le cadavre aucune infiltration, le tissu cellulaire de l'abdomen étoit dans l'état naturel, & les viscères étoient fort sains.

Ma seconde observation est du mois de Janvier 1775, présente année. Une femme âgée de cinquante ans se présenta à l'hôpital d'Aubagne. Elle fut encore confiée à mes soins, dans l'absence du médecin, qui devoit commencer son quartier le premier Janvier. Elle étoit attaquée d'une apoplexie sanguine. Après plusieurs saignées & des vésicatoires, elle reprit l'usage des sens, & la parole qu'elle avoit perdue ; je lui administrai ensuite un émétique avec le plus heureux succès : le seul reste de cette terrible maladie furent quelques légères enflures à chaque malléole interne. Comme c'étoit un

sujet fort sanguin , je ne craignis point que le trop de saignées en fût la cause ; je me contentai de lui ordonner quelques bouillons légèrement apéritifs. L'apothicaire, par une faute heureuse, seconda mieux que moi la nature ; car , prenant une formule pour l'autre , il lui donna des martiaux : les regles, qui depuis huit ans avoient disparu , se montrèrent de nouveau ; elle les a encore eues ce mois-ci, & elle est très-bien portante.

La troisième & dernière observation que j'ai l'honneur de vous communiquer est tout-à-fait récente ; le sujet est mort avant-hier. C'étoit un homme de trente ans au plus, attaqué depuis l'âge de huit ans du calcul, suivant le rapport de M. de Paris, son chirurgien, qui l'avoit fondé avec feu M. Beaumortier, chirurgien de Marseille : on vouloit l'opérer, & sur son refus, on se contenta de lui administrer quelques remèdes, dits *lithontriptiques*. Le malade ne ressentit plus de douleur dans la vessie ni de diuresis ; il s'enrôla à l'âge de puberté, & il se maria. Ce fut alors qu'étant malade depuis quelques jours d'une douleur rhumatismale, je fus appelé à son secours. L'inflammation avoit déjà attaqué l'œsophage ; il mourut. Sa vessie contenoit une pierre noire & légèrement raboteuse, située à son fond supérieur, sans aucune attache mem-

SUR DEUX HYDROPIQUES. 419
braneuse. Nous soupçonnâmes que c'étoit
la mucofité seule qui adhéroit aux tuniques
de la vessie qui la retenoit à cette partie.

OBSERVATIONS

*Sur quelques especes de poulx critiques ; par
M. HAVET, ancien chirurgien des hô-
pitaux des armées, maintenant maître en
chirurgie à Angivillers, dans le ressort
de Montdidier.*

Il y a long-temps que j'ai oui parler ,
pour la premiere fois , de la nouvelle doc-
trine du poulx. Souvent j'avois entendu les
médecins de nos hôpitaux militaires s'en
entretenir différemment ; les uns approu-
vant , & les autres désapprouvant ce qu'on
disoit de cette doctrine : c'étoit au temps
& à l'expérience de mettre fin à ces con-
testations , qui devinrent depuis si vives , &
presque générales , comme on le sçait. En
effet , comment une doctrine si précieuse
auroit-elle pu percer le nuage épais du pré-
jugé , tandis qu'elle n'étoit encore qu'au
berceau ? Quoi qu'il en soit , étant revenu
à Paris après la cessation entière des armes ,
pour achever d'y puiser des connoissances
dont je sentoie avoir besoin , j'eus de fré-
quentes occasions d'y entendre parler des
travaux de MM. Solano , Bordeu , Cox ,

Michel, &c. sur le pouls. Mais j'avoue que tout ce qu'on en disoit n'avoit pas encore assez piqué ma curiosité, pour m'aviser de marcher sur leurs traces. Je m'imaginois d'ailleurs que leur science du pouls étoit trop obscure, ou qu'elle exigeoit des talens au-dessus de mes forces, pour être cultivée & mise à profit. Enfin, redoublant de courage dans ces derniers temps où tant de sages médecins ont mis au jour leurs productions ou leurs observations sur la même matière, je me suis appliqué à m'instruire d'une science que j'avois quelque honte d'avoir ignorée jusqu'alors. Les premiers guides que j'ai eus dans mon étude, sont le livre élémentaire du Pouls du célèbre M. de Bordeu, & toutes les additions qui ont été faites à cet ouvrage par M. de Marque, médecin, praticien fort renommé dans le Beauvoisis, sans en excepter la sçavante & fine critique de M. Soleilhet, adressée à M. de Haën, professeur de médecine à Vienne en Autriche. J'ai aussi lu & médité le livre qui a pour titre : *Nouvelles Observations sur le Pouls intermittent*, & le *Nouveau Traité du Pouls* de M. Menuret, docteur de Montpellier. D'après la lecture de ces livres & de quelques autres, j'ai essayé, dis-je, de faire à mon tour des prédictions sur la terminaison critique des maladies. On jugera de l'utilité & de la justesse de mon travail, par

les faits que je vais rapporter, faits que je certifie d'avance pour être très-vrais.

1^{re} OBSERVATION. Dans le courant du mois d'Août 1774, étant au château de Pronleroy, distant de demi-lieue d'Angivillers, on me pria de voir la demoiselle Beaudriare, gouvernante de mademoiselle de Pronleroy, fille de M. le marquis de Pronleroy, maréchal des camps & armées du roi, & capitaine au régiment des Gardes-Françoises : je la trouvai au lit, se plaignant principalement de mal de gorge ; il étoit environ six heures du soir. Je n'eus point de peine à m'appercevoir, en lui tâtant le pouls, qu'elle auroit ses regles dans la nuit suivante ; ce que j'annonçai. En effet, elle fut réglée la même nuit, & son mal de gorge & les autres accidents disparurent entièrement.

Nota. Cette observation, qui est la première qui m'ait bien frappé, & de laquelle j'ai été content, m'a encouragé à en faire d'autres : elle m'a fait d'autant plus de plaisir, que m'étant procuré depuis les suppléments de l'ouvrage des *Recherches sur le Pouls*, j'y ai trouvé que plusieurs médecins distingués, entr'autres M. Van-Swieten, l'avoient faite comme moi, conformément aux instructions du chapitre 12 de cet ouvrage.

II^e OBS. Je fus appelé le 9 Janvier de cette année, vers les neuf heures du matin,

au même château de Pronleroy, pour y voir la nommée Courtois, femme de charge audit château. Cette femme est âgée de cinquante-cinq ans, grande, forte & bien constituée : je la trouvai fort oppressée. Le sieur Depost, jeune chirurgien établi à Cressonfac, village voisin de Pronleroy, lui avoit fait, deux heures auparavant, une saignée du bras fort copieuse, qui n'avoit produit aucune espèce de soulagement. M'étant fait rendre compte de l'état premier de cette maladie, on me dit que, deux jours auparavant, la malade avoit senti un frisson vif dans le dos, accompagné de pesanteur par tout le corps. Tâtant son pouls avec une extrême attention, & à différentes reprises, même aux deux bras, pour ne point me tromper, & le trouvant critique de la sueur, (c'est-à-dire marqué par trois, quatre & cinq battements respectivement plus élevés,) mais pourtant quelquefois un peu irrégulier, je proposai la saignée du pied, qui, dans bien d'autres cas de cette nature, pourroit être contraire, mais qui dans celui-ci me paroissoit nécessaire pour dissiper une certaine tension & dureté du ventre, & un mal-aise obscur que la malade y éprouvoit, mal-aise auquel j'attribuois la nuance non critique que j'observois dans le pouls. Le sieur Depost ayant refusé de faire la saignée du pied,

je sortis de la chambre de la malade pour aller saluer madame la Douairiere, & lui en donner des nouvelles. Etant revenu ensuite chez la malade, je trouvai le chirurgien en train de lui rouvrir la veine du bras. Je riois de ces saignées, parce qu'elles ne me paroissent pas aller assez droit au but ; d'ailleurs je n'en augurois rien de défavantageux pour la malade, comme on peut le penser. Quoi qu'il en soit, je conseillai de mon chef à celle-ci un bain des pieds, pour la préparer à la saignée que j'avois intention de lui faire dans l'après midi, si le cas le requéroit, ou si la durée & la violence des symptômes m'y obligeoient. Ce bain des pieds trouva encore de grandes oppositions de la part du chirurgien de Cressonfac, qui n'avoit sans doute aucune idée bien distincte de la maladie qu'il traitoit.

A mon retour chez la malade, sur les quatre heures du soir du même jour, la trouvant à peu près dans le même état où je l'avois laissée le matin, tant par rapport au pouls que par rapport au mal de la poitrine, un peu moins oppressée pourtant, je fis la saignée du pied préméditée. Je remarquai sensiblement, presque aussi-tôt après cette saignée, que le pouls devenoit plus mou, plus souple, plus plein, & que ses battemens étoient plus nets ou plus distincts. J'annonçai en con-

féquence comme prochaine la sueur que
 j'avois bien pressentie le matin. Cependant,
 pour accélérer cette sueur, j'estimai qu'un
 calmant cordial pouvoit être convenable.
 Je songeai à la liqueur minérale anodine
 d'Hoffmann. Le sieur Depost, qui arriva dans
 ce moment, & qui voulut bien me faire la
 grace cette fois d'être de mon avis, m'of-
 frit de faire venir de chez lui cette liqueur,
 qu'il me dit avoir : j'y consentis. Mais sa
 liqueur, qui étoit d'un brun foncé & trou-
 ble, me fit penser que le jeune homme ne
 connoissoit le calmant que de nom, d'autant
 plus qu'il s'opiniâtra très-fort à soutenir que
 telle étoit la véritable liqueur d'Hoffmann,
 qui se vendoit chez tous les apothicaires
 de l'Europe. Son babil désordonné ayant
 prévalu, je me vis contraint de lui laisser
 donner sa prétendue liqueur anodine d'Hoff-
 mann, qui n'étoit je pense qu'une forte dé-
 coction de têtes de pavot, ou une dissolu-
 tion de méconium dans de l'eau, ou quel-
 que chose de semblable, simplement nar-
 cotique. Ce remède ne fut pas donné im-
 punément, puisque, quelques heures après,
 la malade fut atteinte de frisson & de trem-
 blement, avec redoublement d'oppression
 de la poitrine. M'étant douté de ce tragi-
 que événement, qui dérangeoit sur-tout le
 succès de ma prédiction, je revins chez la
 malade sur les neuf heures du soir, muni

de bonne thériaque. Peu surpris du triste état dans lequel je la trouvai, je lui fis prendre un gros de mon remède, délayé dans du vin de Bourgogne un peu chaud. Ce remède eut un effet si prompt, qu'en moins d'un quart d'heure le pouls reprit son dernier rythme, ce qui fut suivi d'une sueur abondante qui termina la maladie.

Nota. On peut juger, par l'exposé que je viens de faire, combien il est dangereux de permettre à de jeunes chirurgiens dépourvus de théorie & d'expérience, de s'établir dans les campagnes, & d'y exercer un art (la médecine) qui demande un grand jugement, & une étude profonde presque continuelle. Ainsi laissant à part, de bonne foi, notre prévention, & recherchant de plus en plus avec ardeur le bien du public, ne craignons pas de recourir aux lumières des médecins dans tous les cas où les nôtres sont en défaut; & avouons que nous ne sommes même que trop souvent obligés de les suppléer.

III^e OBS. Le 18 Janvier de cette même année, le nommé Pierre Boucher, charretier à Angivillers, vint chez moi me consulter au sujet d'une grande pesanteur de tête & de tout le corps, qu'il éprouvoit depuis deux jours. Cet homme est jeune, fort & sanguin. En examinant son pouls, je le trouvai très-élevé, très-dur, avec un

rebondissement très-marqué, & pour ainsi dire convulsif. Je ne puis exprimer le plaisir secret que je ressentis de cette découverte. Cependant, pour ne pas hasarder mon jugement, je demandai au malade si quelque accident particulier ne lui étoit pas arrivé, s'il avoit reçu quelque coup à la tête ou ailleurs, s'il venoit de boire ou de manger, &c. M'ayant répondu d'une manière à me faire penser que tout ce que j'appercevois dans son pouls étoit l'ouvrage de la nature qui méditoit une crise sanguine par le nez, je le tranquillisai en lui disant qu'il seroit bientôt délivré, sur-tout s'il vouloit se laisser tirer un peu de sang du bras; car j'estimois qu'une telle saignée pouvoit être utile pour emporter le degré surabondant d'irritation que je croyois appercevoir dans son pouls, & par-là faciliter la crise. Mais cet homme me fit entendre qu'il ne vouloit pas que je le saignasse, parce qu'il étoit sur le point d'aller en campagne. A son retour, il me dit qu'il avoit failli périr d'une hémorragie du nez, qui lui étoit survenue le lendemain du jour de son départ.



OBSERVATION

Sur les mauvais effets des remèdes caustiques & escarrotiques, &c. employés dans la guérison du cancer, &c. faite sur une femme qui est morte à la suite & par les effets de l'application d'un remède de ce genre, sur un cancer qu'elle avoit au sein ; par M. HARMAND, chirurgien-consultant, &c. seigneur de Montgaruy, près Clermont en Auvergne.

Combien de victimes immolées à l'ignorance stupide, ou, pour mieux dire, à la barbarie d'une infinité de charlatans, qui par une audacieuse intrépidité, & par l'appât d'un gain fordidé, débitent des remèdes dont ils ne connoissent point les effets pernicieux, & dont ils cachent soigneusement la composition !

Les villes & les campagnes sont remplies de ces sortes de destructeurs qui, continuellement à courir d'une province dans une autre, laissant par-tout des traces de leur inhumanité, & immolant victimes sur victimes à leur insatiable avidité, ne cessent d'attirer le public, qui, séduit par des apparences trompeuses, court en foule au moindre bruit voir ces divins restaurateurs.

Une femme âgée de trente-six ans, attaquée d'un cancer ulcéré à la mamelle droite,

qui avoit déjà fait des progrès assez rapides, & sur lequel elle avoit déjà appliqué différents remèdes sans nul succès, fut tentée de se servir d'un emplâtre qu'un certain charlatan vendoit, & qui, suivant lui & ses prétendues attestations, guérissoit en peu de temps ces sortes de maux.

Voici dans quel état étoit alors son mal, suivant le rapport d'un chirurgien qui l'avoit vu, & d'autres personnes.

Ce cancer occupoit le centre de la mamelle droite, ayant à peu près un pouce de diamètre, & près d'un demi-pouce de profondeur; ses bords étoient tuméfiés & renversés, formant une espèce de bourrelet, dont la substance étoit très-dure, livide & calleuse. Il en découloit une sanie très-fétide, de couleur roussâtre, qui paroissoit venir de deux espèces de sinus ou conduits qui se trouvoient pratiqués dans le fond de la plaie, dont l'un se portoit du côté de l'aisselle, & étoit le plus considérable, & l'autre vers la partie moyenne de la partie antérieure de la poitrine, vis-à-vis l'intervalle qui est entre la cinquième & la sixième vraie côte : le premier avoit un pouce de profondeur; l'autre n'en avoit pas un demi-pouce, & étoit peu large.

Cette sanie ne découloit pas continuellement, c'étoit sur-tout lorsque l'on comprimait les bords de la plaie. Lorsqu'elle

avoit été long-temps sans fluer, la malade se trouvoit mal à son aise ; quelquefois même, lorsque cette interruption étoit un peu longue, cela lui donnoit quelques accès de fièvre, qui cessoient aussi-tôt que cette humeur reprenoit son cours.

Excepté ces petits dérangemens, elle se portoit très-bien, cependant elle ressentoit encore quelquefois de petites douleurs lancinantes au sein. Ce qui est assez extraordinaire, c'est que la nature faisoit très-bien chez elle ses fonctions ordinaires.

Voilà à peu près l'état dans lequel elle étoit dans le temps où elle appliqua ce remède sur son sein : voici quelles en furent les suites.

Cette femme ayant donc acheté cet emplâtre, s'empressa aussi-tôt de l'appliquer sans le communiquer à personne ; & elle l'y laissa pendant vingt-quatre heures, temps prescrit par celui qui le lui avoit vendu.

Les trois premières heures se passerent sans qu'elle ressentît aucunes douleurs ; mais incontinent après elle commença à en ressentir d'assez considérables, qui, devenant de plus en plus vives, la jetterent dans des convulsions qui ont duré au moins une bonne heure. Après ce temps elles ont cessé, & son sein s'est enflé considérablement.

Les grandes douleurs qu'elle venoit de

ressentir, & ressentoit encore, joint à l'état dans lequel elle venoit d'être plongée, ne furent point capables de l'ébranler, & de lui faire ôter cet emplâtre, seule cause de tous ces maux.

Cependant dix-huit heures après l'application toutes les douleurs cessèrent; l'enflure parut aussi un peu diminuée. Le temps expiré, elle leva l'emplâtre, & elle emporta avec une escarre d'une odeur très-mauvaise, & toute noire; elle avoit un demi-pouce d'épaisseur, & autant de diamètre que l'emplâtre, qui couvroit presque tout le sein.

Ce qui effraya beaucoup cette femme, voyant presque tout son sein emporté; mais elle se rassura, dans la pensée que tout son mal étoit détruit: alors, pour dessécher la plaie & dissiper l'enflure qui restoit dans les parties environnantes, elle se servit d'un remède que lui avoit indiqué celui qui lui avoit vendu l'emplâtre, & qui consistoit à tremper des compresses dans du petit-lait dans lequel on auroit fait dissoudre de l'alun avec un peu de vitriol, & les appliquer dessus.

En peu de temps l'inflammation disparut, & en moins de quinze jours la plaie fut fermée, & l'enflure entièrement dissipée: alors, ne doutant plus de sa guérison, elle publia par-tout la bonté du remède qu'elle avoit employé.

Les suites furent d'abord heureuses, car elle fut pendant quelques mois sans rien ressentir au sein, & se portant bien du reste du corps, à l'exception de quelques petites douleurs vagues, semblables à des rhumatismes, qui se faisoient sentir de temps à autres dans différentes parties.

Au bout de huit mois, ces douleurs se fixèrent vers le milieu de la poitrine & vers l'aisselle droite; &, étant devenues de plus en plus vives, il y survint de la tension, puis de l'inflammation, suivies d'une rougeur excessive dans ces parties, auxquelles se joignit bientôt une fièvre, dont les premiers accès furent assez violents; mais, s'étant modérée, elle dégénéra en fièvre lente quotidienne: elle la garda pendant six semaines.

Pendant ce temps on vit sortir sous l'aisselle, & autour de l'endroit où avoit été le mal ancien, plusieurs tubercules ou excroissances, dont il y eut quelques-unes qui acquirent la grosseur de petites noix ou petits champignons; elles ne s'ouvrirent point, étant d'une très-grande dureté.

Le lieu où avoit été le cancer, & tout l'espace compris depuis la mamelle gauche jusqu'à l'aisselle droite, & depuis la clavicule du même côté jusqu'à environ la sixième vraie côte, devint squirreux.

Cet état, quoique très-fâcheux, n'empê-

choit point cette femme de faire les petits ouvrages de sa maison. Plusieurs personnes la virent dans cet état, & lui conseillèrent de consulter quelques personnes de l'art, afin de pouvoir prévenir les suites dont elle étoit menacée; mais elle ne le voulut point. Malgré les douleurs qu'elle ressentoit, elle y appliqua seulement quelques petits remèdes simples, qui ne pouvoient qu'un peu adoucir son mal, mais qui ne pouvoient le détruire.

Enfin, après avoir resté dans cette triste situation pendant six semaines, les douleurs augmentèrent tout-à-coup considérablement, en se répandant par tout le corps. Il survint une fièvre de la nature des putrides; la respiration devint gênée; les douleurs qu'elle ressentoit auparavant à la partie moyenne de la poitrine, & qui avoient paru abandonner cet endroit, en passant dans les différentes parties du corps deux jours auparavant que la fièvre changeât, revinrent tout-à-coup trois jours après le premier accès; mais elles se firent sentir très-violemment, au point que la malade ne pouvoit plus supporter sur sa poitrine les couvertures de son lit, criant continuellement qu'elle avoit un poids horrible sur la poitrine.

Le sixième jour elle cracha des matières très-fétides, mêlées d'un sang noir & d'un
pus

pus jaunâtre & puant : elle se plaignit aussi d'une très-grande difficulté d'uriner ; ce qui venoit de quelques graviers assez considérables qu'elle jetta.

On avoit consulté , dans les premiers jours de cette fièvre , un médecin habile , mais on ne mit point en exécution ce qu'il avoit ordonné. La malade fut cependant saignée deux fois du bras , & elle prit quelques potions que le chirurgien qui l'avoit saignée lui donna , & dont j'ignore la composition.

Je fus appelé sur la fin du fixieme jour. Lorsque je fus arrivé auprès de la malade , j'examinai attentivement la nature de sa maladie. Je soupçonnai que la douleur qu'elle ressentoit à la partie moyenne de la poitrine pouvoit bien être produite par quelques amas de matieres dans le médiastin ; mais ce n'étoit que conjectures : cependant la douleur & la pesanteur que la malade ressentoit dans cette partie , jointes à une chaleur très-grande dans la poitrine , avec une toux assez fréquente , suivie de crachats purulents , &c. tous ces symptômes , dis-je , sembloient me démontrer que je ne me trompois point , & qu'il y avoit sûrement quelques épanchements de matieres sous le sternum. Mais je vis l'impossibilité de pouvoir l'expulser , vu l'horrible état de la malade , qui étoit tombée dans le délire quelques

heures auparavant , & je me vis obligé de ne pouvoir lui porter aucuns secours , reconnoissant qu'elle étoit menacée d'une mort prochaine : effectivement elle mourut quelques heures après , au milieu des plus vives douleurs , & dans un état digne de la plus vive compassion.

Une demi-heure avant sa mort , elle rendit une très-grande quantité de sang noir , épais , par les voies ordinaires. Il est à remarquer que depuis l'application de son remède , les règles n'avoient point reparu ; elles avoient été totalement supprimées depuis ce temps.

Lorsqu'elle fut morte , je me déterminai à faire l'ouverture du cadavre , afin de pouvoir m'assurer de la cause réelle de sa mort.

Après avoir enlevé les téguments qui recouvroient la poitrine , je remarquai que tout cet espace que j'ai dit ci-devant être très-dur & enflammé , & qui s'étendoit depuis la mamelle gauche jusqu'à l'aisselle droite , & depuis la clavicule du même côté jusqu'à environ la sixième des vraies côtes , étoit occupé par une masse très-épaisse , formée par les muscles grands & petits pectoraux , & une partie du grand dentelé , qui étoient tellement confondus entr'eux , qu'on ne pouvoit plus les distinguer , n'ayant plus la forme de ces muscles. Ils formoient une masse squirreuse d'une con-

stance presque aussi dure que des cartilages, & très-blanche. Ayant fait plusieurs sections dedans, je trouvai par-tout la même disposition & la même solidité; cependant en quelques petits endroits, principalement à la circonférence, j'y remarquai encore quelques portions de fibres charnues.

Les excroissances ou tubercules que j'avois remarqués extérieurement n'étoient que des prolongements de cette masse: aussi étoient-ils presque aussi durs: cependant, ayant ouvert les plus gros, je trouvai dans le milieu quelque peu de matiere oléagineuse, semblable à du lait; ce que je n'avois point remarqué dans l'intérieur de la masse squirreuse, &c.

Après avoir enlevé toute cette substance de dessus la poitrine, je trouvai que les muscles intercostaux qui en étoient recouverts n'étoient nullement affectés, ni les côtes; mais, dessous l'aisselle de ce même côté, je trouvai un petit amas de matieres purulentes & noirâtres, qui n'avoit son siège que dans les glandes & le tissu cellulaire, & qui, si la malade eût vécu, se seroit sans doute manifesté au-dehors.

Dans le muscle intercostal externe, qui est entre la troisième & la quatrième vraie côte, j'aperçus une petite ouverture à deux travers de doigts du sternum, autour de laquelle je remarquai un peu de sérosité:

j'en comprimai aussi-tôt la circonférence ; & j'en fis sortir environ plein une cuiller à café d'humeur séreuse & limpide , jaunâtre & très-fétide ; ce qui sembloit me confirmer dans l'idée que j'avois de quelques amas sous le sternum.

Mais je soupçonnai dès-lors carie dans cet os ; car , à chaque pression que je faisois vers son milieu , il s'y exécutoit un mouvement d'articulation diarthrodiale très-considérable , qui me parut être produit par une solution de continuité réelle dans cette partie du sternum. Pour m'en convaincre , j'introduisis par l'ouverture que j'avois remarquée au muscle intercostal externe , un stylet qui me confirma dans cette idée.

Je détachai aussi-tôt le sternum , pour l'examiner plus attentivement , & pour m'assurer de l'état de la poitrine & des parties qui y étoient contenues, &c. Ce qui me surprit beaucoup , ce fut de ne trouver aucun épanchement de matieres sous le sternum , dans le mediastin , comme je l'avois d'abord présumé ; mais je trouvai au péricarde inférieurement , près de l'endroit qui répond à la pointe du cœur , une ulcération suffisante pour laisser passer le doigt , & qui pénéroit cette enveloppe. Le cœur n'étoit nullement affecté , mais je trouvai une très-grande quantité de séro-

fité jaunâtre , semblable à celle que j'avois fait sortir par la compression extérieure sur la poitrine , qui étoit épanchée entre le péricarde & le cœur , dans leur partie inférieure. Toute la partie supérieure du péricarde étoit adhérente au cœur , jusqu'à environ deux travers de doigts au-dessous de sa base.

Le poumon droit étoit aussi très-adhérent à la plevre dans toute l'étendue qui le recouvroit , & même au diaphragme par sa partie inférieure. Il avoit une couleur livide , & différente , à cet égard , de celui du côté opposé , qui paroissoit être dans un état naturel. Je donnai quelques coups de scalpel dans l'un & dans l'autre , & dans le droit il se trouva plusieurs concrétions de matiere qui , ayant formé des engorgements dans la substance du poumon , avoient intercepté toute communication dans les bronches ou vésicules bronchiques : de-là venoit sans doute la difficulté de respirer que la malade avoit éprouvée avant sa mort , & les matieres qu'elle avoit crachées.

Le malheureux état dans lequel j'avois trouvé toutes ces parties , me déterminà à ouvrir la capacité du bas-ventre ; mais je n'y trouvai rien d'affecté , sinon le rein droit , qui étoit entièrement obstrué par des matieres & quelques graviers.

Voilà tout ce que j'ai trouvé dans la poi-

trine & le bas-ventre. Je reviens maintenant à l'examen du sternum, que j'avois enlevé auparavant. J'oubliois de dire qu'à l'endroit où les plevres se réunissent pour former par leur adossement le médiastin antérieur, il y avoit à la plevre droite, près de son adossement avec la gauche, vis-à-vis cet endroit du sternum qui répond aux cartilages des secondes vraies côtes, une petite ulcération ou fistule qui, descendant d'une part entre les parois du sternum & de la poitrine & la plevre, alloit gagner le péricarde, où elle se terminoit en formant cet ulcère dont j'ai parlé, & de l'autre venoit se rendre au muscle intercostal interne, qui est entre la seconde & la troisième vraie côte, en le perçant près de son attache au sternum, & tout près du bord inférieur de la seconde côte, pour communiquer, en passant entre le muscle intercostal interne & l'externe, dans un sinus qui étoit dans la substance osseuse.

Ayant nettoyé le sternum des ligaments & portions de muscles qui y étoient restés, je remarquai à l'endroit où j'avois senti une articulation mobile entre la seconde & la troisième vraie côte, une division oblique formée par la carie: elle commençoit à l'endroit qui répond au bord inférieur du cartilage de la seconde vraie côte du côté droit; & descendoit obliquement jusqu'au

deffous de l'insertion du cartilage de la troisieme côte du côté opposé.

Dans la partie antérieure du sternum, cette division étoit peu considérable ; mais, dans la postérieure ou interne, on pouvoit presque y coucher le doigt, ce qui formoit, (le sternum étant renversé) une gouttière traversée dans son milieu par cette fente ou fêlure, plus large en haut qu'en bas.

Cette gouttière se continuoît inférieurement dans la substance de cet os, jusqu'à environ un demi-pouce de profondeur, toute la substance spongieuse étant détruite par la carie ; de sorte qu'il ne restoit plus qu'une lame très-fine de substance compacte de chaque côté, encore étoit-elle altérée.

Cette gouttière se continuoît supérieurement tout le long du bord latéral droit du sternum, qui étoit tout emporté depuis le cartilage de la seconde côte jusqu'à celui de la troisieme ; de sorte que la partie de cet os qui est entre ces deux côtes n'avoit pas plus de quatre lignes de largeur, en ayant perdu les deux tiers au moins. Cette gouttière se continuant dans la face interne de cet os, alloit gagner l'articulation de la première pièce du sternum avec la seconde, entre les deux insertions des cartilages des secondes côtes, & se terminoit là.

Dans la face externe de cet os, supérieu-

rement & du côté droit, on voyoit encore tout près du bord deux trous : l'un, qui étoit supérieur, étoit le plus large, ovalaire horizontalement, & étoit placé tout-à fait au-dessous de la facette articulaire de la clavicule avec le sternum, & à côté du cartilage de la première côte ; l'autre étoit plus inférieur, très-près du bord, à peu près vers son milieu au-dessus du cartilage de la seconde côte : il étoit rond, & communiquoit, aussi bien que le supérieur, dans un sinus qui étoit dans toute la substance de la première pièce du sternum, formé de même par la carie.

Je trouvai dans ce sinus, aussi bien que dans l'inférieur, beaucoup de sérosité roussâtre. Il paroît que le sinus supérieur communiquoit avec l'inférieur, non point par dedans la substance osseuse, mais par dessus l'os même ; car je remarquai une espèce de conduit fistuleux par dessous les ligaments.

Il me paroît que l'ouverture que j'avois d'abord remarquée extérieurement au muscle intercostal externe, n'existoit point pendant la vie de cette femme ; car j'aurois trouvé des matieres amassées & épanchées dans la circonférence, & je n'en trouvai qu'une très-petite quantité, qui me parut être sortie pendant que j'enlevois les parties qui recouvroient ce muscle ; & il me semble plutôt

que cette ouverture peut avoir été produite par un coup de scalpel, en enlevant cette masse squirreuse.

Voilà le fâcheux état dans lequel j'ai trouvé cette femme à l'ouverture de son corps, & que l'on ne doit attribuer, non plus que sa mort, qu'à l'application du remède dont elle s'est servie. Quoique son mal fût déjà parvenu auparavant à un période très-dangereux, elle auroit pu encore obtenir, sinon une guérison radicale, du moins une palliative qui lui auroit prolongé ses jours plus long-temps, & qui les lui auroient fait passer dans une situation moins triste & moins fâcheuse.

OBSERVATION

Sur une plaie à l'œil, avec perte de l'humeur aqueuse, suivie d'un staphylome ; par M. DEGRAVERS, chirurgien oculiste.

Le nommé Saint-Pierre, domestique, reçut, il y a quelque temps, un coup d'aiguille à l'œil droit ; elle entra du côté de l'angle externe par la sclérotique, à quatre lignes de la cornée transparente, passa ensuite par la chambre postérieure, & de-là, en blessant l'iris par le milieu de sa circonférence, pénétra jusques dans la chambre intérieure, sans toucher intérieurement la

cornée transparente. Le sang que fournit la blessure de l'iris fut si considérable, qu'il teignit entièrement l'humeur aqueuse. L'œil s'enflamma si rapidement, que l'on craignit pour la perte de la vue. M. ***, médecin, qui fut consulté, ordonna une saignée du bras droit, & conseilla de voir un oculiste. Je fus appelé; &, après avoir pris connoissance de ce qui s'étoit passé, je proposai une seconde saignée sur le champ, qui calma les progrès de l'inflammation, que la première n'avoit fait que suspendre. Trois heures après je fis fumiger l'œil avec une légère infusion de fleurs de mauve, dont j'ordonnai la répétition trois fois chaque jour, précédée d'une lotion froide de la même infusion sur les paupieres. Dans l'espace de six jours l'humeur aqueuse se rétablit dans son état naturel, & il ne resta plus qu'un staphylome de l'iris, qui me fit craindre l'obturation de la pupille; parce que la lotion & la fumigation émolliente avoient agrandi l'incision qu'avoit faite l'aiguille lors de son insertion, & que l'humeur aqueuse, par son impulsion, obligeoit l'uvée à sortir au travers. Dans cette circonstance, je pris le parti d'ouvrir le staphylome pour donner issue à l'humeur aqueuse qu'il contenoit, & en même temps pour faciliter le remplacement de l'iris. Cette opération faite, je fis discontinuer l'usage du bain & de la

fumigation émolliente, & appliquai, gros comme la tête d'une épingle, deux fois par jour, directement sur l'incision, un stimulant composé de dix grains de graisse de vipère, dix grains de bol d'Arménie, dix grains de tutie préparée, & six grains de précipité blanc, que je disposai en pommade très-fine, sur laquelle je laissai ensuite tomber trois gouttes du baume du Commandeur. Je répétois cette application jusqu'à la fin de la maladie, dont la cure se manifesta quinze jours après.

OBSERVATION

*Sur la rupture du tendon d'Achille; par
M. DUCHANOY, docteur-régent de la
Faculté de Paris.*

In Scyllam cadit, qui vult vitare Charibdin.

Les observations multipliées qu'on a faites depuis quelque temps sur la rupture du tendon d'Achille, nous ont enfin appris que c'étoit la maladie la plus simple que la chirurgie eût à traiter, puisque, l'instant de l'éclat passé, il reste à peine de la douleur, & il ne se fait point d'effusion, au moins sensible, ni de sang, ni d'autres humeurs.

L'expérience a enfin prouvé, contre l'idée générale des anciens, que les tendons divisés se reprennent comme la peau,

fi, dans l'un comme dans l'autre cas, on a soin de rapprocher & d'affronter les parties divisées, & de les maintenir unies jusqu'à ce que la soudure soit faite.

Rien n'est plus facile pour le tendon d'Achille. Une extension modérée du pied, tandis qu'on glisse doucement les doigts d'une main depuis le mollet, & de l'autre depuis le talon, jusqu'à la solution de continuité, suffit pour mettre en contact les parties divisées : ces bouts de tendon rapprochés, ils ne se retirent point, quoiqu'on les abandonne à eux-mêmes : il faut cependant les maintenir, parce que la flexion involontaire du pied, ou la contraction des muscles trijumeaux, peuvent facilement les désunir.

Pour remplir cette indication, on a conseillé des tours de bandes un peu serrés sur le mollet, afin d'empêcher la contraction des muscles : on a en outre prouvé la nécessité de tenir le pied en extension. M. Petit a inventé une machine fort ingénieuse à ce sujet ; tout le monde la connoît. On prétend maintenant que l'on peut, que l'on doit même se passer de ce moyen : on en donne des raisons, & l'on rapporte des observations qui viennent à l'appui de ce sentiment ; mais je ne sçais si cette pratique qu'on veut établir est aussi exempte d'inconvénients qu'on le suppose.

La flexion du pied, la contraction des muscles, sont à coup sûr capables (dans les premiers temps de la cure) de rompre la cicatrice commençante; il faut donc, pour vouloir bannir le bandage, prouver qu'il ne peut rien arriver qui puisse ou fléchir le pied, ou mettre les muscles en contraction: on ne le prouvera jamais. Pendant le sommeil, le malade ne peut-il pas remuer sans le sçavoir? Un rêve vient l'agiter, & gâte tout. Pendant la veille même, peut-il toujours s'occuper de sa blessure? Une cause imprévue se présente & produit le même effet. Les observations ici ne prouvent rien contre notre sentiment: quatre, six, dix blessés guériront, je le suppose, sans un bandage contentif; le onzième en sera la victime. Pourquoi donc rejeter totalement la méthode de M. Petit? A-t-elle quelque chose de défectueux? il faut la corriger, mais conserver ce qu'elle a de bon.

Je conviens que le conseil de tenir le pied dans la plus grande extension possible est au moins superflu: je veux qu'il ne soit pas nécessaire de comprimer fortement les muscles par des tours de bandes multipliés, qu'il puisse même arriver quelques accidents de cette méthode forcée; mais il faut assujettir le pied, le maintenir dans une sorte d'extension modérée; de cette façon,

P'on a tout à gagner, & rien à craindre ; c'est l'objet de mon observation. Le plus simple bandage est le meilleur ; celui que j'ai employé prouve que , quand on a trouvé l'utile , tout le reste est superflu.

Le sieur Herouard , rue & hôtel de Savoie , se rompit le tendon d'Achille en dansant le carnaval de l'année dernière : il sentit une douleur vive , entendit un éclat , & tomba par terre. On le releva , & il ne put marcher qu'en traînant son pied. Il souffroit peu , mais l'impotence de sa jambe lui donnoit de l'inquiétude ; cependant , comme il n'avoit nulle idée de son état , il croyoit n'avoir qu'un faux tour de nerfs , c'est son expression. On le coucha. Son épouse étoit malade alors , & confiée à mes soins : à ma visite chez la malade , on me pria d'examiner la jambe du mari ; je trouvai le tendon d'Achille rompu : on me chargea de la cure.

J'envoyai chercher deux courroies , l'une de trois travers de doigts de largeur , & d'une longueur suffisante pour faire le tour du mollet : je fis coudre une boucle à une des extrémités , & un anneau de fer dans le milieu de cette jarretière de cuir. L'autre courroie avoit environ un pouce de largeur , & assez de longueur pour aller & revenir du genou au talon ; j'avois aussi fait coudre une boucle à une des extrémités. On trouva dans

la maison une semelle de bois : le ferrurier voisin y cloua en dessous une plaque de fer qui se prolongeoit de deux pouces environ en arriere de la semelle : à l'extrémité de cette plaque étoit un autre anneau : je fis aussi clouer deux traverses de cuir , pour faire de cette semelle de bois une espece de sandale, telle à peu près que les Capucins les portent. Voilà tout l'appareil : voici comment je le plaçai.

Je garnis le pied de plusieurs chaufsons pour le garantir du froid , & le mis dans la sandale : je plaçai une large courroie de cuir , en forme de jarretiere , sur une compresse , entre le genou & le mollet ; je la bouclai , & ne la serrai que médiocrement. Je mis ensuite le pied dans une extension douce & *non forcée* : les bouts du tendon mis en situation , je plaçai deux petites compresses , une de chaque côté de la plaie , & je les contins par deux ou trois tours de bande. Il ne s'agissoit plus que d'empêcher, quoi qu'il pût arriver, que le tendon ainsi assujetti ne pût se déranger. Je passai ma courroie étroite dans l'anneau de la jarretiere & dans celui de la plaque fixée à la semelle : je bouclai cette courroie sans augmenter l'extension du pied , mais seulement pour la fixer à celle que je lui avois donnée : ce bandage étoit simplement contentif , il ne m'a aucunement servi pour étend.

dre le pied, mais bien pour s'opposer à tout ce qui pourroit le fléchir.

Le gonflement, qui étoit à peine sensible au moment où je plaçai mon appareil, ne prit nul accroissement : de temps en temps j'avois soin d'examiner la jambe, & je trouvois toujours les choses en bon état : l'endroit de la rupture étoit un peu plus gros ; je sentoie une espece de nœud, mais sans nulle apparence de difformité. Au bout d'un mois je levai tout-à-fait l'appareil, & la soudure se trouva parfaite. La jambe étoit un tant soit peu plus grêle que l'autre ; l'articulation du pied se trouva un peu roide, ainsi que celle du genou ; & pendant quelque temps la marche faisoit un peu gonfler le pied les soirs. Je fis par prudence, les premiers jours, porter la semelle dont j'avois lâché la courroie presque au dernier cran. Au bout de six semaines la jambe reprit peu à peu son ancien état : elle ne conserve absolument rien qui la distingue de la saine, ni à la vue, ni pour l'usage ; & la marque du cal ne s'apperçoit qu'au tact.

Je voudrois réveiller l'attention des praticiens sur le danger qu'il y a d'abandonner le pied à lui-même dans l'accident qui nous occupe. Nous accordons sans peine que l'on peut guérir sans bandage ; le célèbre M. Petit, mon respectable maître, a aussi guéri de cette manière le tendon d'Achille

chille rompu ; mais il est sage, il est prudent ; il seroit même dangereux , & c'est aussi l'avis de ce sçavant, de ne pas user de précaution contre le danger, puisqu'il y en a. Le bandage posé de la maniere que nous l'avons fait entendre , s'oppose sûrement à la désunion ; il ne cause rien de fâcheux ; on n'a donc pas raison de le bannir.

On ne croiroit peut-être pas que , chez la personne qui fait le sujet de mon observation , l'articulation du genou étoit plus fatiguée que celle du pied : est-ce le bandage qui a produit cet effet.

On sçait combien il faut de temps pour le cal des os , pour la cicatrice des chairs ; il seroit à souhaiter que l'on déterminât avec précision combien il en faut pour la réunion des tendons. J'ai cru que mon blessé pouvoit essayer de se servir de sa jambe au bout d'un mois (a) ; peut-être faudroit-il encore

(a) M. A. Petit étoit heureusement à sa campagne un jour que son jardinier se donna un coup de serpe sur la main : trois des tendons extenseurs se trouverent coupés. M. Petit traita la chose selon le principe général de réunion : il plaça & assujettit la main & les doigts sur une petite planchette : du bout de cette planchette partoît un ruban de fil qu'il conduisit près du plis du bras , où il le fixa à la manche de façon que le poignet étoit légèrement fléchi en dehors. Les tendons se trouverent réunis au bout de dix jours , que le blessé commença à remuer ses doigts.

moins de temps. Je pense que, passé les quinze premiers jours, on pourroit manier légèrement l'articulation du pied, pour prévenir la roideur qui pourroit être trop considérable chez certaines personnes, à cause de l'inaction seule, par les mêmes raisons que cela se pratique dans les cas de fracture.

On ne peut trop multiplier les observations, quand il s'agit d'un point aussi important; c'est ce qui m'a déterminé à publier celle que je donne. J'avouerai cependant que je l'aurois négligée, si mon frere ne m'eût envoyé une Lettre sur le même sujet, adressée à M. Roux: on la lira avec plaisir dans ce Journal. J'ai cru que mon observation venoit à l'appui de celle de mon frere, & qu'elles pouvoient l'une & l'autre jetter du jour sur le traitement d'une maladie sur laquelle les praticiens ne sont pas encore d'accord.

L E T T R E

De M. DE MONTBALLON, chirurgien-major de la marine & de l'hôpital, à Bayonne, sur la rupture du tendon d'Achille.

Les Observations de M. Gautier sur la rupture du tendon d'Achille, que j'ai lues dans votre Journal du mois dernier, suffiront seules pour faire adopter par des pra-

iciens qui s'attachent à bien étudier la nature, une méthode simple & aisée, tel qu'a été son procédé pour en favoriser la réunion, au lieu des moyens extrêmes & violents qu'on emploie ordinairement en pareil cas. Mais, comme il est plus commode de suivre une route toute frayée, prescrite par les grands maîtres, la plupart croiront toujours avoir bien fait lorsqu'ils s'y seront conformés, sans prendre la peine d'examiner s'il n'auroit pas pu mieux faire. Il ne seroit donc point étonnant de voir qu'en général on s'en tint encore long-temps à cette ancienne méthode, si des observations multipliées & rendues publiques ne forçoient à reconnoître combien peu la nature a besoin d'être violentée dans cette occasion. Invité par l'exemple de M. Gautier, & plein du même objet, je joins ici deux observations, qui me semblent pouvoir s'adapter avec les siennes pour concourir au même but.

I^{re} OBSERVATION. M. Lacroix, capitaine au régiment de Guiéne infanterie, se rompit complètement le tendon d'Achille, la nuit du 17 Février 1773. Ayant été appelé dans l'instant, je n'eus pas de peine à reconnoître la rupture, par le grand vuide que laissoit entr'eux les deux bouts rompus. La réunion fut facile, & l'appareil fut appliqué dans l'ordre que nous le prescri-

452 LETTRE SUR LA RUPTURE

M. Petit, c'est-à-dire que le pied fut maintenu dans le dernier degré d'extension. M. Lacroix n'en parut pas d'abord incommodé; mais, l'ayant visité environ six heures après, je le trouvai dans les grandes souffrances, le poulx plein & tendu, avec de légers mouvements convulsifs au pied malade. Je le mis dans l'instant à son aise par une saignée, & en lâchant suffisamment le bandage, observant néanmoins que les deux bouts du tendon fussent suffisamment rapprochés. Dès-lors je disposai un nouvel appareil, que le malade lui seul pouvoit lâcher & ferrer à sa volonté, l'ayant prévenu d'avance de fixer les choses de manière que son pied fût toujours tenu dans l'extension, mais non pas jusqu'au point de souffrance. Depuis ce moment tout alla fort bien; & la réunion paroissant solide le 30^e jour, le malade commença à marcher avec précaution dans ses appartements, & continuoit chaque jour avec plus d'aisance, lorsque, le 23 Mars, 35^e jour de l'accident, ayant, par un faux mouvement, été obligé, pour ne point tomber, d'appuyer avec trop de force sur la pointe du pied malade, il sentit un craquement avec douleur à l'endroit de la réunion, qui fut l'annonce d'une nouvelle rupture (a). Par l'examen que je

(a) La première fois le craquement fut si fort, que ceux qui se trouvoient dans l'appartement crurent qu'une planche avoit craqué sous ses pieds.

fis de la partie dans le moment, je trouvai
 que les deux bouts séparés n'étoient pas à
 beaucoup près aussi écartés que la première
 fois, & que je ne pouvois porter le pied
 du côté de la flexion, comme alors, sans
 causer cette fois-ci de vives douleurs. Je
 pensai que cela pouvoit venir des adhé-
 rences que l'endroit de la soudure avoit
 contractées avec le tissu cellulaire des envi-
 rons, qui conservoit encore du gonflement.
 Le même appareil fut appliqué, la même
 règle fut observée; & le malade, qui déjà
 avoit acquis assez d'expérience, conduisit
 les choses de façon, qu'au moyen du sim-
 ple repos, & sans nulle douleur, il fut en
 état de se promener dans les rues avec sa
 canne un mois & demi après; bientôt sans
 nul soutien, & avec autant d'aisance qu'il
 n'eût rien eu. Certain de la solidité de cette
 partie, le 3 Août suivant, se trouvant à une
 de ses maisons de campagne à trois lieues
 de cette ville, il saisit un de ses chevaux,
 fougueux & indomté, que ses gens ne pou-
 voient point retenir; &, pendant les mou-
 vements qu'il fit pour en venir à bout, il
 sentit de nouveau craquer son tendon. Ayant
 été appelé le lendemain & reconnu la sé-
 paration, j'appliquai simplement le même
 appareil; je recommandai d'observer la
 même conduite que ci-devant, & de m'a-
 vertir s'il survénoit quelque chose qui pût

exiger quelque conseil, ou même ma présence ; mais tout fut si bien, que le malade, plein de courage, très-habile sur cet article, & devenu comme on le pense plus attentif & plus circonspect dans ses mouvements, guérit à peu près dans le même espace de temps que les autres fois. Ces diverses rechûtes, & le repos qu'il a fallu observer dans les mouvements du pied pendant un aussi long temps, quoiqu'à différentes reprises, ayant donné lieu à une genne dans les mouvements, & le gonflement subsistant encore aux environs du tendon, j'ai conseillé d'aller prendre les douches de Bareges, la saison dernière, d'où M. Lacroix est revenu entièrement guéri.

II^e OBS. M. de Lasserre, officier dans le régiment de Vivarais infanterie ; se rompit le tendon d'Achille gauche, le 23 Avril de l'année dernière. M. Césan, chirurgien-major de ce régiment, m'invita de le voir avec lui. Nous ne fîmes autre chose que maintenir le pied dans une légère extension pendant le temps convenable, au moyen de l'appareil employé pour M. Lacroix, & nous eûmes la satisfaction de guérir notre malade dans l'espace de cinq semaines, sans autre peine pour lui qu'une extension de pied aisée à soutenir, & le repos de la partie (a).

(a) L'appareil consiste dans deux petites lon-

Pourroit-on présenter quelque chose de plus convaincant pour prouver l'inutilité, & même le vice des extensions forcées dans la réunion du tendon d'Achille, qu'un même tendon rompu trois fois dans l'espace de cinq mois & demi, guéri chaque fois d'une manière aussi simple, après avoir éprouvé, par l'application du premier appareil, combien la méthode peut être nuisible (a)? D'après cela, & voyant en général l'inutilité des futures dans les plaies des parties molles, j'ai pensé, avec M. Valentin, qu'on pourroit simplifier également dans bien des cas les secours de l'art dans la réunion des parties dures fracturées. Le hasard vient de m'appuyer dans cette opinion par le cas suivant.

Madame Magmahon, ancienne actrice

guettes posées le long des parties latérales du tendon, d'une compresse circulaire imbibée d'un défensif, le tout couvert par un bandage roulé, simplement contentif, qui couvre le pied & la jambe. Une sangle de chamois, fixée par un des bouts sous le talon, & passée par l'autre bout dans une boucle qu'on fixe sous le jarret, pour serrer & lâcher selon le besoin.

(a) Il y a environ vingt ans qu'un particulier de cette ville fut traité selon l'ancien procédé: il est guéri, il est vrai; mais ce n'a été qu'après avoir été dans la gêne & les souffrances pendant tout le traitement, & avoir été obligé de faire usage des potences l'espace de deux ans.

d'opéra, âgée d'environ soixante-dix ans ; fut portée à l'hôpital de cette ville le mois d'Août dernier, ayant l'humérus gauche & la rotule droite fracturés. Après avoir mis ordre à la fracture du bras, je portai mon attention à celle de la rotule. Sçachant combien peu on est d'accord sur la possibilité de la réunion de cet os lorsqu'il est fracturé en travers, comme dans le cas présent, certain d'avoir vu cette réunion s'opérer dans le même hôpital il y a environ dix ans, & voulant donner à celle-ci autant d'authenticité que les circonstances pouvoient le permettre, je fis toucher par deux aides très-intelligents, & plusieurs élèves qui étoient présents, la division de la rotule en deux pièces qui s'éloignoient l'une de l'autre lorsqu'on fléchissoit un peu la jambe, mais qui se rapprochoient jusqu'à s'entre-toucher lorsque cette partie étoit tendue. La facilité que je trouvai dans le rapprochement me dit qu'il n'y avoit autre chose à faire qu'à maintenir la partie dans cette dernière position, & donner un peu d'élévation au pied & à la jambe, afin que les extensions de cette dernière se trouvassent dans le relâchement, mais sans assujettir la malade à avoir la cuisse entièrement fléchie sur le tronc, comme le recommande M. Valentin dans ses Recherches critiques sur la chirurgie moderne. Par ce simple procédé la réunion, s'est très-

bien opérée, & la malade est sortie de l'hôpital, après deux mois & demi de séjour, bien guérie aussi de la fracture de l'humérus. Il n'a été mis sur la rotule que quelques compresses contenues légèrement avec une bande, & imbibée d'une liqueur défensive les premiers jours.

OBSERVATION INTÉRESSANTE.

D'une femme crue grosse pendant dix-huit ans ; par M. ANTOINE LECLERC, médecin.

La malade dont nous faisons ici l'histoire étoit âgée de quarante-cinq à quarante-six ans ; elle avoit été mariée, & étoit mere de plusieurs enfants. Avant l'accident funeste qui l'a conduite au tombeau, elle jouissoit d'une assez bonne santé, qu'elle devoit à une vie réglée & ennemie de tous excès. Malheureusement, dans sa dernière couche, en 1757, elle s'adressa à l'un de ces hommes entreprenants, qui, pour avoir assisté à des leçons publiques d'accouchements, (car les démonstrateurs particuliers dans cet art utile étoient encore en très-petit nombre dans cette capitale,) osa se croire accoucheur, & se présenta comme tel, avec cette intrépidité que n'a point le vrai mérite. La dame eut un travail pénible ;

&, la nature étant trop tardive au gré de l'imprudent opérateur, il fit plusieurs tentatives, qui, ne lui réussissant pas, le décidèrent à forcer les obstacles qui s'opposoient à ses succès, & à détacher avec violence & par lambeaux la malheureuse victime de son impéritie.

La malade, comme l'on peut se l'imaginer, eut des suites de couches assez fâcheuses, & traîna pendant une année entière des jours languissants, & mêlés de douleurs pongitives, qu'elle ressentoit souvent aux environs de la matrice.

Enfin, dix-huit mois après, sa santé parut se rétablir, & elle se crut encore grosse. En effet, les signes pathognomoniques de cet état se manifestèrent sensiblement; suppression de règles, vomissements fréquents, gonflements des mamelles, &c. &c. La malade voulant s'assurer de sa position actuelle, appella des gens de l'art, qui jouissoient alors d'une considération distinguée. Les uns prétendirent qu'elle étoit grosse; d'autres eurent la sagesse de croire que les symptômes n'étoient pas assez évidents pour en certifier l'existence; en sorte que cette diversité d'opinions ne laissa à cette femme qu'une triste alternative d'incertitudes ou d'erreurs. Tant il est vrai de dire que souvent l'art est encore au berceau où le praticien, même célèbre, balbutie des doutes

sur cette partie des connoissances utiles à l'humanité !

. *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

En un mot , après neuf mois révolus , les douleurs se renouvelèrent ; il n'y eut plus de doutes sur la présence d'un enfant , que la malade disoit avoir senti remuer plusieurs fois dans le cours de ce terme. Enfin , elle se flatta d'être au moment de sa délivrance : les eaux percerent & inonderent le lit de cette infortunée. On envoya chercher une sage-femme , qui ne manqua pas d'annoncer un accouchement prochain & heureux : aussi-tôt de manœuvrer , de préparer les voies ; on attend avec impatience. Fausses promesses , vain espoir , travail inutile : la nature alors vint se jouer de la malade & de la sage-femme , comme elle avoit auparavant mis en défaut les gens de l'art qui avoient assuré la grossesse. Enfin ce prétendu fœtus vivant augmenta sensiblement chaque année ; & , après dix-huit ans d'infirmités & de douleurs , les squirres du bas-ventre s'accrurent d'une manière prodigieuse.

Une des causes de ce progrès étoit un appétit dévorant , que la malade ne pouvoit satisfaire , & auquel elle se livroit sans réserve , sur-tout dans les derniers temps.

C'étoit alimenter l'ennemi qu'elle ren-

fermoit dans son sein. L'effet que nous avions lieu de craindre ne tarda pas à se manifester ; le 13 Février dernier, elle fut étouffée en mangeant , & rendit tout-à-coup les derniers restes de son existence , ou plutôt de ses maux , dans les bras d'une amie désolée de la voir depuis si long-temps aux prises avec la mort.

Le lendemain , pour répondre aux intentions sages de messire Pierre-Daniel Denoux, archiprêtre & curé de la Magdeleine en la cité, paroisse de la défunte, MM. Goubelly, docteur en médecine de Paris, Force, chirurgien de la malade, & moi, nous procédâmes à l'ouverture du cadavre en présence d'un grand nombre de personnes.

Ce respectable pasteur avoit vu en philosophe les progrès étonnants d'une maladie, qui, dix-huit ans auparavant, avoit donné lieu à différentes opinions ; & il avoit pensé que l'examen anatomique de cette femme pouvoit jeter quelques rayons de lumière sur l'histoire des maladies inséparables de l'espece humaine.

En conséquence, animés du même zele patriotique, nous commençâmes à mettre à nu les viscères abdominaux, qui ne nous offrirent aucun phénomène particulier ; seulement l'extrémité iliaque du *jejunum*, & la portion du mésentere qui la soutient, se trouvoit très-allongée & fort

adhérente au centre de la paroi antérieure de la tumeur ; & d'une autre part le cœcum & la portion droite du colon s'étoient portées au-dessus de la tumeur, dans la région épigastrique.

L'intestin iléum, qui étoit à gauche & resserré dans la région lombaire, paroissoit avoir été la cause directe du déplacement du cœcum.

La rate & les reins étoient plus volumineux & plus durs que dans l'état naturel.

Ensuite nous portâmes nos vues sur la tumeur même ; elle s'étendoit depuis le petit bassin & le détroit supérieur, jusqu'à la région épigastrique, de manière que son fond soulevoit le cartilage xiphoïde ; elle étoit mobile dans tout son corps, & seulement attachée par sa partie inférieure à la face postérieure du col de la matrice, dont elle dépendoit essentiellement, puisqu'elle étoit formée par l'extension de ses tuniques.

Le corps de la matrice étoit quatre fois plus volumineux que dans son état naturel de vacuité, & se présentait au-dessus du pubis. La cavité étoit en raison de son volume, & l'épaisseur des parois en raison directe de ce même volume, & uniformément squirreuse.

La tumeur étoit ovoïde, & sa partie supérieure éloignée de l'inférieure de dix-huit

pouces ; son diamètre transverse de quinze pouces , & le diamètre de l'épaisseur de treize. La surface étoit lisse & polie : on y remarquoit aussi sensiblement des veines , que sur la surface de la matrice , lorsqu'on procède à l'opération césarienne.

Nous ouvrîmes ladite tumeur , dont il sortit tout-à-coup une liqueur semblable à une lie de vin très-épaisse & fort onctueuse , dont la quantité pouvoit équivaloir à dix-huit ou vingt pintes. Les parois paroissoient intérieurement rongées & détruites , d'une épaisseur inégale dans leur pourtour : la cavité qui renfermoit cette liqueur très-fétide , n'avoit aucune communication avec celle du col & du corps de la matrice , quoiqu'elle eût pris naissance de la première de ces deux parties , comme nous l'avons observé ci-dessus.

La substance des parois de la tumeur étoit absolument de la même nature que celle des parois de la matrice : cette assertion est d'autant moins hasardée , que nous fîmes la comparaison d'une des parois de la matrice incisée , avec la parois droite inférieure de l'enveloppe du fluide , sans y appercevoir le moindre différence.

Les autres parties étoient dans un état assez sain , sinon que le cœur étoit inondé de l'eau qui remplissoit la péricarde.

J'ai pensé , Monsieur , en vous priant

d'insérer cette observation dans votre Journal, qu'elle pourroit servir à rappeler aux jeunes praticiens, 1^o combien il est sage de laisser arriver le moment de la nature, dans la plus grande partie des accouchements; 2^o avec quelle prudence on doit asséoir son jugement dans des cas difficiles, & dont la connoissance certaine exige une plus grande étendue de lumieres, qu'on obtient avec peine après une longue expérience.

SECONDE LETTRE

*A M. ***, sur les bandages pour contenir les hernies inguinales; par M. JUVILLE, expert herniaire; reçu au college royal de chirurgie de Paris.*

Je m'empresse, Monsieur, de satisfaire à une partie des engagements que j'ai contractés avec vous par ma dernière Lettre (a). Je reprendrai dans celle-ci quelques-uns des objets que je n'avois fait qu'effleurer. Je commencerai par indiquer les rapports du bandage aux parties sur lesquelles on l'applique; je décrirai ensuite ses déviations relativement au contour du corps.

(a) Voyez le Journal de Médecine, Février 1775.

Le bandage inguinal appuie d'abord derrière la partie supérieure de l'os sacrum, où sa face externe s'incline un peu en haut; depuis l'arête de cet os jusqu'à un pouce de la partie de l'os des isles, d'où il descend obliquement en devant en traversant dans une ligne oblique la face externe de l'os des isles. Dans ce trajet, le bandage tend à affecter une ligne parallèle à l'axe du corps: parvenu au côté externe du bassin au-dessus de la cavité cotiloïde, & entre le grand trochanter & la partie antérieure de l'os iléum, il remonte obliquement en devant, en se contournant sur lui-même, de manière que sa face externe est tournée en en-bas derrière la courbure, & en en-haut devant, en imitant par cette figure la contorsion des ailes d'un moulin à vent. Dans l'intervalle de ces deux contours, le bandage fait une cavité, dans laquelle la convexité de la face postérieure supérieure & externe de la cuisse se trouve logée, à un pouce au-dessous de l'épine antérieure & supérieure de l'os des isles; de-là il descend obliquement en devant & en dedans en se contournant de nouveau, en sorte que sa face externe tend à devenir inférieure pour s'accommoder au plan incliné que l'extrémité inférieure du bas-ventre lui présente; le bandage décrit une ligne rentrante dans ce lieu, pour remplir la cavité qui se trouve
entre

entre l'extrémité supérieure & interne de la cuisse, & la partie inférieure de l'abdomen. Ensuite il affecte une ligne transversale à l'axe du corps dans toute l'étendue qui répond à la platine. Nous avons parlé, dans notre précédente Lettre, de la grandeur & de l'inclinaison de cette dernière partie du bandage.

D'après la description que je viens de faire du bandage, il n'est pas difficile de reconnoître la figure des parties sur lesquelles il porte.

Les muscles qui sont compris sous le bandage sont, en procédant de derrière en devant, une portion du très-large & du très-long du dos, du grand fessier, du moyen fessier & du *fascia lata*; ensuite il passe sur le couturier, sur l'iliaque, sur les vaisseaux cruraux, sur le cordon des vaisseaux spermatiques, & sur la partie inférieure des muscles abdominaux.

Les différents contours du bandage que nous avons décrit, servent à le faire porter par-tout également sur son plat, & à le retenir en place. Il est facile de voir que ceux qui n'ont pas cette figure doivent être fort incommodes, & peu stables. Cette double vérité est prouvée par les mauvais effets des bandages qui n'ont point cette figure.

On a beaucoup varié sur la longueur

des bandages, les uns se font contentés de les faire aboutir à l'épine de l'os sacrum, d'autres les ont prolongés deux ou trois pouces au-delà de cet os, & enfin d'autres les ont fait aller jusques vis-à-vis l'épine antérieure & supérieure de l'os des isles du côté opposé. Le défaut de principes a sans doute donné lieu à toutes ces variations. Nous avons fait voir, dans notre précédente Lettre, qu'il étoit nécessaire que l'extrémité postérieure du bandage vînt aboutir sur la partie latérale de l'os sacrum qui est opposée à la hernie; toute longueur excédente est inutile & incommode; & s'il n'a pas celle que nous lui assignons, il n'aura pas un point d'appui assez étendu, il fera fort incommode, & il aura d'autant moins de force réagissante.

Le bandage simple à deux pelottes, doit être construit d'après les principes que nous avons posés: ce bandage est employé lorsqu'il y a une hernie inguinale de chaque côté. Pour faire ce bandage, tous les artistes se contentent de prolonger sa partie antérieure de trois ou quatre pouces; ils fixent ensuite les pelottes à peu près à la distance d'un pouce & demi; mais, comme les anneaux sont plus ou moins éloignés les uns des autres dans les différents sujets, il doit souvent arriver que les pelottes n'y répondent pas. Si elles pouvoient s'éloi-

gner & se rapprocher à volonté l'une de l'autre, sans que cela diminuât rien de leur solidité, cet inconvénient seroit détruit. Or, c'est ce que j'ai fait à mon bandage, par une mécanique toute simple. Cette mécanique consiste en ce que la partie intermédiaire, entre les deux pelottes, est faite en cremaillere. Sur la lame interne il y a trois clous, & dans l'externe trois trous à tranchées. Les clous sont placés à des distances proportionnées aux ouvertures, de façon qu'ils se correspondent dans toutes les distances requises. Ces trous sont faits de façon qu'ils sont d'abord assez grands pour laisser passer la tête des clous; mais, sur le côté qui répond à la pelotte qui se trouve la plus près du corps du bandage, il y a une tranchée de quatre ou cinq lignes, dans laquelle on fait passer le collet du clou; par ce moyen ces deux lames sont fixées l'une sur l'autre, & cette partie du bandage est aussi solide que si elle étoit d'une seule pièce.

Le bandage dont je viens de parler est insuffisant dans plusieurs cas, parce que, sa force se trouvant partagée, est trop foible pour chaque pelotte en particulier. Supposons un malade avec deux hernies, qui exigent chacune en particulier, pour être contenues une résistance de sept; il faudroit que le bandage eût une force qui valût qua-

torze. Je conviens qu'il seroit possible de lui donner ce degré de force ; mais , si on est obligé de multiplier cette somme , cette machine devra être fort incommode par son volume & par sa roideur , & la plupart des malades ne pourront pas en supporter la présence.

Pour suppléer à la force du bandage , on peut mettre un ressort dans la pelotte. Ce ressort est entre deux plaques ; & , lorsqu'on ne veut pas qu'il agisse , la plaque interne est fixée contre l'externe au moyen d'un loquet. Ce ressort produit son effet sur la plaque interne en l'inclinant davantage , en sorte que sa face interne tend à devenir supérieure. La plaque externe sert de point d'appui à ce ressort. Cette pelotte peut être appliquée à ceux qui font des efforts violents : avant de s'y livrer , le malade doit avoir la précaution de dégager le ressort , & il peut le fixer après qu'il a fini ses exercices , parce qu'il est inutilement incommode lorsque les causes efficientes des hernies ne sont pas considérables.

Les défauts qu'on a reconnus au bandage inguinal à deux pelottes sur une seule branche , ont sans doute fait imaginer le bandage à deux branches assujetties devant & derrière , à la faveur d'une courroie & d'une boucle. On retranche à ces deux branches, sur leur extrémité postérieure, une

partie de leur longueur, afin de placer dans leur intervalle les liens qui doivent les unir. Par ce moyen on enlève au bandage son point d'appui, & conséquemment sa résistance. Les liens qui unissent les branches du bandage devant & derrière ne les empêchent pas de se déranger chacune en particulier, & leur effet est indépendant de chacune d'elles. Si le bandage formoit un corps continu, de façon que les deux branches fussent assujetties solidement l'une sur l'autre devant & derrière, l'effet du bandage seroit plus constant, chaque partie agiroit de concert avec celle qui lui seroit correspondante, il éprouveroit plus de difficulté à se déplacer, & enfin il auroit un point d'appui suffisant dans sa partie postérieure. Ces considérations m'ont engagé à joindre les deux branches de mon bandage devant & derrière, à la faveur de la même mécanique que j'ai décrite en parlant de la mobilité des pelottes dans le bandage précédent, c'est-à-dire au moyen de cremailleres, ce qui, au jugement de l'Académie royale des Sciences, lui ajoute une grande perfection. Ce bandage forme un cercle continu lorsqu'il est appliqué. On peut écarter ou rapprocher les pelottes à volonté, pour les mettre vis-à-vis des anneaux; on peut également augmenter ou diminuer l'étendue du bandage, selon le besoin; & enfin on peut l'ap-

plier & l'ôter avec la plus grande facilité. Je n'insisterai pas sur les avantages de ce bandage ; je laisse à l'expérience le soin de démontrer la préférence qu'il mérite sur les autres.

Il s'en faut beaucoup que ce que j'ai dit du bandage soit suffisant pour le rendre parfait. Le choix du métal avec lequel on doit le construire , & la trempe qu'on doit lui donner , sont des objets qui ont fixé mon attention pendant long-temps ; peu satisfait de la façon ordinaire de tremper ces machines , je suis parvenu à donner à celles que je construis une trempe qui m'est particulière , & qui leur donne une élasticité inaltérable.

J'ai l'honneur d'être , &c.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1775.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. Écluse du mat.	A 2 h. Écluse du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	3 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{2}{4}$	28 $\frac{2}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
2	6	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	28
3	4 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28	27 $11 \frac{1}{2}$	27 $11 \frac{1}{2}$
4	3	7 $\frac{1}{2}$	6	27 $8 \frac{1}{4}$	27 7	27 5
5	6	8 $\frac{1}{4}$	6	27 4	27 5	27 $7 \frac{1}{2}$
6	5 $\frac{1}{2}$	10	7 $\frac{1}{4}$	27 $9 \frac{1}{2}$	27 $9 \frac{1}{2}$	27 10
7	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6	27 11	27 $10 \frac{1}{2}$	27 $10 \frac{1}{2}$
8	5	9 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	28 $8 \frac{1}{2}$
9	4	10	8 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$
10	7	10 $\frac{1}{2}$	6	28	28 1	28 2
11	4 $\frac{1}{2}$	10	8	28 $2 \frac{1}{4}$	28	27 11
12	8 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{3}{4}$	27 $10 \frac{1}{2}$	27 10	27 $10 \frac{1}{2}$
13	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{3}{4}$	28 2	28 $2 \frac{3}{4}$	28 $5 \frac{1}{4}$
14	2	6 $\frac{1}{4}$	3	28 $7 \frac{1}{4}$	28 $7 \frac{1}{4}$	28 $7 \frac{1}{4}$
15	2	7 $\frac{1}{4}$	4	28 $7 \frac{1}{2}$	28 7	27 $6 \frac{1}{2}$
16	2	9 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{3}{4}$	28 6	28 $5 \frac{1}{2}$	28 5
17	2	8 $\frac{1}{2}$	5	28 $4 \frac{1}{2}$	28 4	28 3
18	6	10	7	28 2	28 1	27 $11 \frac{3}{4}$
19	6 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{3}{4}$	27 $6 \frac{1}{2}$	27 7	27 8
20	5 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 $10 \frac{1}{2}$	27 11	28
21	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	8	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{2}$
22	6	12	7 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{2}$
23	6 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28 3
24	4	10 $\frac{1}{2}$	7	28 3	28 $2 \frac{1}{4}$	28 2
25	7	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 1	28	27 $10 \frac{1}{2}$
26	6	8 $\frac{1}{2}$	3	27 $10 \frac{1}{4}$	27 10	27 $9 \frac{1}{2}$
27	1	6	1 $\frac{1}{4}$	27 10	27 $10 \frac{1}{2}$	27 11
28	3	7	3	27 9	27 7	27 $8 \frac{1}{2}$
29	3 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{3}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	27 6	27 $7 \frac{1}{4}$	27 $8 \frac{1}{2}$
30	1	7 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 $9 \frac{1}{2}$	27 10	27 11
31	2 $\frac{1}{4}$	6	2	27 $11 \frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$

472 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-S-E. beau.	S. beau.	Beau.
2	S. couvert.	S-O. pluie.	Couvert.
3	O-S-O. nuag.	O. pl. nuages,	Beau.
4	S. couvert.	S. pluie.	Nuages.
5	S-O. cou. pl.	S-O. pluie.	Couvert.
6	O-S-O. nuag.	S-O. c. pluie.	Couvert.
7	O-S-O. nuag. couv. pluie.	O-S-O. pluie.	Couvert.
8	S-O. n. couv.	S-O. cou. pl.	Beau.
9	S. beau, nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
10	O couvert.	O. n. bruine.	Nuages.
11	S-O. nuag. c.	S-O. pluie.	Pluie.
12	O-S-O. c. v.	O. cou. pluie.	Nuages.
13	N-N-O. couv. pluie.	N. nuag. plu.	Beau.
14	N. b. nuag.	N-E. nuages.	Nuages.
15	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
16	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
17	N. b. nuages.	N. beau.	Beau.
18	O. couvert.	O-N-O. c. pl.	Couvert.
19	O-N-O. pl. c.	N-N-O. c. pl.	Couvert.
20	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
21	O-N-O. petite pluie.	O. couvert.	Beau.
22	N. beau.	N-O. nuages.	Beau.
23	O. couvert.	O. couvert.	Beau.
24	N. beau.	O-N-O. nuag.	Beau.
25	O. couvert.	N-O. nuages.	Pluie.
26	O. couvert.	N-O. pluie.	Couvert.
27	N. neige, b.	N. nuag. pl.	Beau.
28	S-O. nuages.	S-O. v. pl. nei.	Pluie.
29	O. cou. pluie.	O. nuages.	Beau.
30	O. cou. nuag.	O. couvert.	Beau.
31	O-N-O. cou.	N-O. nuages.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 12 degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur d'un degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

2 fois du N-E.

1 fois du S-S-E.

4 fois du S.

7 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

10 fois de l'O.

5 fois de l'O-N-O.

4 fois du N-O.

2 fois du N-N-O.

Il a fait 17 jours, beau.

21 jours, des nuages.

20 jours, couvert.

1 jour de la bruine.

17 jours, de la pluie.

2 jours de la neige.

2 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Mars 1775.*

On a commencé à observer sur la fin du mois quelques fièvres printannieres qui ont pris assez communément le type de tierces & de doubles-tierces : elles ont exigé qu'on eût recours aux délayants avant de faire usage des purgatifs &

474. MALADIES RÉGN. A PARIS.

des autres évacuans ; il en est même quelques-unes qu'on n'a pu arrêter qu'avec le secours du quinquina , qui n'a bien réussi que sur la fin de la maladie , & quand les accès avoient commencé à décliner.

On a vu en outre un grand nombre d'affections catarrhales qui ont porté principalement sur les glandes de la gorge : on a vu un très-grand nombre de personnes chez lesquelles elles se sont tuméfiées considérablement. Un régime exact, les délayans & quelques purgatifs, ont suffi assez généralement pour combattre ces affections.

On a continué à observer les affections rhumatismales & gouteuses qui paroissent régner depuis quelques mois.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1775 ; par M. BOUCHER, médecin.

Nous n'avons pas eu de gelée ce mois. La liqueur du thermometre ne s'est approché qu'un seul jour (le 6) du terme de la congelation ; mais elle ne s'est élevée aucun jour au-dessus de celui de 8 degrés.

Il y a eu de grandes variations dans la hauteur du barometre. Le 12 & le 13, le mercure est descendu au terme de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes. Il avoit été observé, le 6, à la hauteur de 28 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes ; il s'est porté, le 20 & le 21, à celle de 28 pouces 4 lignes.

La premiere moitié du mois a été très-pluvieuse ; mais les 12 derniers jours se sont passés sans pluie. Le 1^{er}, le mercure étant à la hauteur

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 475

de 27 pouces 5 lignes, nous avons essuyé un orage avec tonnerre, éclairs & vent forcé.

Le vent a été sud presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 7 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Sud-Est.

4 fois du Sud.

16 fois du Sud vers l'Ouest.

5 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.

4 jours de vent forcé.

1 jour de tonnerre.

1 jour des éclairs.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de Février 1775.*

Les maladies dominantes de ce mois ont été de gros rhumes, des fluxions de poitrine, des affections pleurétiques & des squinancies pituiteuses. Ces maladies étoient, dans la plupart de ceux qui s'en trouvoient affectés, compliquées de saburre dans les premières voies; ce qui indiquoit l'usage des émético-cathartiques, après avoir désempli suffisamment les vaisseaux sanguins. Ce genre de

476 MALADIES REGN. A LILLE.

remedes a été même employé avec fruit, à l'égard de quelques personnes dont les crachats étoient plus ou moins sanguinolents.

Il y a eu aussi des fièvres continues-rémitteutes en petit nombre ; & quelques familles du bas-peuple ont encore été infestées de la fièvre putride-vermineuse.

LIVRES NOUVEAUX.

Mémoires littéraires, critiques philologiques, biographiques & bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne & moderne de la médecine, dédiés à Monseigneur le Garde des Sceaux. A Paris, chez *Pyre & Bastien*, libraires. 1775. in-4°.

Ces Mémoires, dont l'objet est assez détaillé dans le titre, se distribuent par feuilles ; il en paroît deux tous les quinze jours. Le prix de la souscription est de quinze livres pour une année, francs de port par tout le royaume. A en juger par les feuilles qui ont déjà vu le jour, ces Mémoires ne peuvent manquer d'intéresser tous ceux qui cultivent les différentes branches de l'art de guérir. La profonde érudition de l'auteur (*M. Goulin*) donne lieu d'attendre les anecdotes les plus piquantes sur les différents auteurs qui ont contribué par leurs écrits aux progrès de la médecine. Il débute par démontrer le peu de fondement des assertions d'un historien moderne de la chirurgie, qui prétend que cette branche de l'art de guérir est antérieure à la médecine interne ; & il appuie sa critique, non sur des conjectures frivoles, mais sur les textes formels des auteurs les plus anciens. Il donne ensuite des Recherches sur la vie & les écrits de *Pierre d'Abano*, par *M. Mazuchelli*, auxquelles il a joint

plusieurs notes également curieuses & intéressantes.

Institutiones Pathologiæ medicinalis, auctore H. D. Gaubio, editio altera, Leydæ Batavorum. Apud Samuelem & Johannem Luchtman. 1775. in-12.

On en trouve des exemplaires à Paris, chez *Didot le Jeune*, prix 3 livres relié.

Précis d'Opérat. de Chirurgie, par M. *Leblanc*, professeur d'anatomie & d'opérations aux écoles royales de Chirurgie d'Orléans, de plusieurs Académies, &c. A Paris, chez *d'Houry*. 1775. in-8°, 2 volumes.

Recherches historiques & physiques sur les Maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas, publiées par ordre du Roi; par M. *Paulet*, docteur en médecine des Facultés de Paris & de Montpellier, avec cette épigraphe :

*Nam neque erat coriis usus, nec viscera quisquam
Aut undis abolere potest, aut vincere flammâ.*

VIRG. geor. Lib. III.

premiere partie. A Paris, chez *Ruault*. 1775. in-8°.

Recueil d'observations sur les différentes méthodes proposées pour guérir la maladie épidémique qui attaque les bêtes à cornes, sur les moyens de la reconnoître par-tout où elle pourra se manifester, & sur la maniere de désinfecter les étables; par M. *Felix Vicq d'Azyr*, médecin, envoyé par les ordres du Roi dans les provinces où regne la contagion. A Paris, de l'Imprimerie royale. 1775. Brochure in-4° de 35 pages.

Instructions sur la maniere de désinfecter les villages; par le même. Paris, de l'Imprimerie royale. 1775. Brochure in-4° de 11 pages.

Le même auteur a publié en outre, 1° un petit

ouvrage sur les moyens préservatifs, & une feuille concernant les étables, imprimé à Bordeaux; 2^o deux instructions, l'une pour les syndics, & l'autre pour les soldats, imprimées à Rouen. Il se propose de rassembler tous ces avis, & de les faire paroître incessamment en un volume.

Observations sur les Fièvres putrides & malignes, avec des Réflexions sur la nature & la cause immédiate de la fièvre; par M. *Fournier*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société royale des Sciences, médecin pensionné de la ville de Dijon, médecin des États généraux du duché de Bourgogne, & inspecteur des eaux minérales & médicinales, tant de France qu'étrangères. A Dijon, chez *Frassin*. 1775. in-8^o.

Remède éprouvé pour guérir radicalement le cancer occulte, & manifeste ou ulcéré; par M. *G. R. Lefebvre de Saint-Ild'*, écuyer, docteur en médecine du regne de Louis XVI. A Paris, chez *Lambert*. 1775. une feuille in-8^o.

Le remède dont il est ici question est l'arsenic, que l'auteur fait dissoudre à la quantité de quatre grains dans une pinte d'eau distillée, & qu'on fait prendre au malade à la dose d'une cuillerée chaque matin, avec autant de lait, & demi-gros de sirop diacode. On augmente cette dose par degrés. On pansé le cancer ulcéré avec un cataplasme composé d'une livre de jus de carrote, demi-once de sucre de Saturne, demi-once de dissolution d'arsenic dans le vinaigre distillé, un gros & demi de laudanum liquide, & autant de ciguë séchée & pulvérisée, qu'il en faut pour donner au tout la consistance d'un cataplasme.

Chymie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, des animaux & des minéraux, par le moyen de l'eau pure; par M. le

LIVRES NOUVEAUX. 479

comte de la Garaye, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de notes; par M. *Parmenier*, pensionnaire du roi, maître en pharmacie, &c. A Paris, chez *Didot le Jeune*. 1775. in-12. Prix, relié, 3 liv.

Le même libraire délivre actuellement les Tomes II & III de l'Histoire des Insectes de M. de *Réaumur*, aux conditions du prospectus.

Traité de la dissolution des métaux; par M. *Monnet*, des Académies royales des Sciences de Stockholm, de Turin, de Rouen, & de la Société littéraire d'Auvergne. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez *Didot l'ainé*. 1775. in-12.

Ce Traité n'est pas inférieur aux autres ouvrages que l'auteur a déjà publiés; il nous a paru mériter l'attention & l'accueil des chymistes.

Lettre sur les arbres à épicerie, avec une instruction sur leur culture & leur préparation, & Lettre sur le café, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Brochure in-12 de 71 pages.

Avis aux meres qui veulent nourrir leurs enfants, troisieme édition, revue & considérablement augmentée, par mad. Le R. (*Le Rebours*), avec cette épigraphe:

A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.
SAINT-LAMBERT, poëme des Saisons.

A Paris, chez *Didot le Jeune*. 1775. Petit in-12. Prix, 2 liv. 8 s. relié.



T A B L E.

<i>E X T R A I T. Expériences & Observations sur différentes especes d'air, traduites de l'anglois de M. Priestley, méd. Premier Extrait;</i>	Page 387
<i>Lettre à M. Roux, médecin, sur la Mortalité de la Petite-Vérole. Par M. Louis Odiet, méd.</i>	411
<i>Lettre particulière de M. Louis Odiet, méd. à M. Ant. de Haën, méd.</i>	412
<i>Observations sur deux hydropisies, & sur un calcul de la vessie. Par M. Achard, méd.</i>	415
<i>Observations sur quelques especes de poulx critiques. Par M. Hævet, chir.</i>	419
<i>Observation sur les mauvais effets des remèdes caustiques & escarrotiques, &c. employés dans la guérison du cancer, &c. Par M. Harmand, chir.</i>	427
<i>Observation sur une plaie à l'œil, &c. Par M. Degtraers, chirurgien oculiste.</i>	441
<i>Observation sur la rupture du tendon d'Achille. Par M. du Chanoy, méd.</i>	443
<i>Lettre de M. de Montballon, chirurgien, sur la rupture du tendon d'Achille,</i>	450
<i>Observation intéressante d'une femme crue grosse pendant dix-huit ans. Par M. Antoine Leclerc, méd.</i>	457
<i>Seconde Lettre à M. ***, sur les bandages pour contenir les hernies inguinales. Par M. Juville, expert herniaire.</i>	463
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1775.</i>	471
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1775.</i>	473
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1775. Par M. Boucher, médecin.</i>	474
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Février 1775. Par le même.</i>	475
<i>Livres nouveaux.</i>	476

A P P R O B A T I O N.

J'I lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mai 1775. A Paris, ce 24 Avril 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

JUIN 1775.

TOME XLIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1775.

*Expériences & Observations sur différentes
espèces d'air, traduites de l'anglais de
M. J. PRIESTLEY, docteur en droit,
membre de la Société royale de Londres,
avec cette épigraphe :*

*Fert animus causas tantarum expromere rerum ;
Immensumque aperitur opus. LUCAN.*

*A Berlin ; & se trouve à Paris, chez
Saillant & Nyon, 1775, in-12.*

SECOND EXTRAIT.

M. PRIESTLEY ayant découvert un *air acide*, (j'ai fait observer dans mon premier Extrait qu'il donnoit ce nom à la vapeur de l'esprit de sel,) il crut qu'il pourroit également retirer un *air alcalin* des substances

qui contiennent l'alcali volatil. En conséquence il mit de l'esprit volatil de sel ammoniac dans une fiole mince; & , l'ayant chauffée avec la flamme d'une chandelle, il trouva qu'il s'en élevoit une vapeur abondante : il la reçut dans un vaisseau rempli de mercure, & plongé dans ce métal; elle demeura sous la forme d'un air transparent & permanent, qui ne fut point du tout condensé par le froid. Il obtint cet air, avec la même facilité, de l'esprit de corne de cerf, & de son sel volatil, soit qu'il fût sous forme solide, soit qu'il fût sous forme concrete. Mais l'air alcalin qu'il obtint dans ce cas n'étoit pas pur; car l'air fixe qui se dégageoit en même temps de ces matériaux, se réunissoit quelquefois dans les tuyaux de verre avec l'air alcalin, les engorgeoit, (sans doute en faisant crySTALLISER l'air alcalin,) & occasionnoit souvent la rupture des vaisseaux.

Le procédé qui lui en fournit le plus fut de prendre le mélange d'une partie de sel ammoniac, & de trois parties de chaux éteinte, dont il remplit une fiole. La chaleur d'une chandelle chassa de ce mélange une prodigieuse quantité d'air alcalin; & la quantité de ces matériaux nécessaire pour remplir une fiole d'une once, en donna long-temps sans être renouvelée.

Cet air est promptement absorbé par l'eau, & forme par son union un esprit vo-

latil de sel ammoniac , le plus fort qu'il soit possible d'obtenir. Cet air alcalin, mêlé avec l'air acide , forma un beau nuage blanc qui remplit toute la capacité du vaisseau où ils étoient contenus. En même temps la quantité d'air commença à diminuer ; & enfin , lorsque le nuage fut précipité , on trouva qu'il s'étoit formé un sel blanc concret , qui ne différoit point du sel ammoniac ordinaire.

L'air nitreux, étant introduit dans l'air alcalin , occasionna aussi un nuage blanchâtre , & une partie de l'air fut absorbée ; mais le nuage se dissipa bientôt , & il ne se forma point de sel concret. L'eau introduite dans ce mélange absorba l'air alcalin , & laissa l'air nitreux en possession de ses propriétés particulières.

L'air fixe , mêlé avec l'air alcalin , forma des cristaux oblongs qui se croisoient , & formoient un réseau qui couvroit les parois du vaisseau. Ces cristaux , dit M. Priestley , devoient être un alcali volatil concret.

L'air inflammable , introduit dans l'air alcalin , ne présenta aucun phénomène particulier. L'eau absorba l'air alcalin , & laissa l'air inflammable tel qu'il étoit auparavant. Mais l'eau introduite dans le mélange devint blanchâtre , & il se précipita au fond une poudre blanche que M. Priestley n'a point examinée. L'air commun , ni l'air di-

minué par l'effervescence d'un mélange de fer & de soufre, n'éprouverent aucune altération par leur mélange avec cet air alcalin.

L'esprit de vin a autant de facilité que l'eau à absorber cet air alcalin, & il paroît ne rien perdre de son inflammabilité par cette absorption. L'air alcalin ne contracte point d'union avec l'huile d'olive : l'huile essentielle de térébenthine & celle de menthe en absorberent une petite quantité, mais qui parut ne leur faire éprouver aucune altération sensible. L'éther absorba cet air alcalin avec assez d'avidité, mais il étoit après cela aussi inflammable qu'auparavant ; sa couleur n'étoit pas altérée ; il s'évaporoit à l'ordinaire.

Le soufre, le nitre, le sel commun & les cailloux, mis dans l'air alcalin, n'en absorberent pas un atome ; mais le charbon, les éponges, les chiffons, &c. parurent condenser cet air sur leurs surfaces. Un morceau de suc de tournesol bien desséché, absorba une grande quantité de cet air qui n'altéra cependant pas sa couleur. L'alun y devient opaque, d'un beau blanc, & semblable en tout à l'alun grillé, au point qu'il n'est plus affecté par un degré de chaleur capable de le calciner ; ce qui fait penser à M. Priestley, que la vapeur alcaline se saisit de l'eau qui entre dans la composition de l'alun crud.

L'alun grillé absorbe aussi l'air alcalin, & acquiert, ainsi que l'alun crud qu'on y a exposé, un goût particulier fort désagréable. Le phosphore ne donne point de lumière dans l'air alcalin.

Cet air alcalin est légèrement inflammable. Ce qui paroît confirmer, selon M. Priestley, l'opinion des chimistes sur l'existence du phlogistique dans l'alcali volatil. Cet air alcalin est cependant plus pesant que l'air inflammable.

L'air alcalin, ainsi que l'air acide, dissolvent la glace aussi promptement que si on l'exposoit à un grand feu. Cette épreuve ne fut faite qu'après avoir exposé pendant quelque temps à une assez forte gelée les deux especes d'air, & tous les instruments destinés à l'expérience. L'eau qui provint de la glace fondue par ces deux especes d'air, eut le pouvoir de dissoudre une quantité considérable de nouvelle glace. Telles sont les nouvelles expériences que M. Priestley rapporte dans la première section de la seconde partie de son ouvrage.

La seconde section a pour objet l'air commun, diminué & rendu nuisible par différents procédés : elle est moins destinée à rapporter des faits nouveaux, qu'à exposer les conjectures qu'il a cru devoir hasarder pour expliquer les observations qu'il avoit déjà faites sur cette diminution de

l'air. Il a cru observer que tous les procédés qu'on emploie pour diminuer l'air, (voyez ces procédés dans mon premier *Extrait*,) s'accordent dans cette seule circonstance, que le principe que les chymistes appellent phlogistique est mis en liberté. De-là il conclut que la diminution de l'air étoit, de maniere ou d'autre, la conséquence de ce qu'il étoit surchargé de phlogistique, & que l'eau, ainsi que les végétaux dans leur accroissement, servoient à rétablir cet air dans un état propre à la respiration, en absorbant le phlogistique superflu; c'est ce qu'il croit confirmer par de nouveaux faits.

Il a trouvé que l'air commun est diminué & rendu nuisible par le foie de soufre, qui, selon les chymistes, exhale du phlogistique, & rien de plus. Il est aussi diminué par le pyrophore, par la combustion de la poudre à canon, par un ciment fait avec moitié térébenthine commune & moitié cire, par le fer qu'on laisse rouiller dans l'air nitreux, par l'étincelle électrique. Cette dernière expérience, & celles qu'il a faites pour la constater, lui paroissent avoir confirmé une autre conjecture sur la maniere dont l'air est diminué par la surcharge du phlogistique; sçavoir, que le phlogistique a plus d'affinité avec quelques-unes des parties constituantes de l'air, que l'air fixe qui entre dans sa composition, en consé-

quence de quoi l'air fixe est précipité. Il avoit déjà rapporté dans sa premiere partie plusieurs faits qui l'avoient conduit à cette conjecture. Il ne fit son expérience avec l'électricité que dans la vue de déterminer, s'il étoit possible, de changer en rouge la couleur bleue des teintures des végétaux. Etant parvenu en effet à lui faire prendre cette couleur, il remarqua que l'espace d'air dans lequel il tiroit des étincelles, (air qui étoit renfermé avec la teinture dans un tuyau de verre disposé à cet effet,) il remarqua, dis-je, que cet espace étoit diminué d'un cinquieme; après quoi une électrisation ultérieure ne produisoit plus d'effet sensible.

Pour déterminer si la cause du changement de couleur étoit dans l'air ou dans la matiere électrique, il dilata, au moyen d'une machine pneumatique, l'air qui avoit été diminué dans le tube, jusqu'à ce qu'il chassât toute la liqueur ancienne, & qu'il admît de la nouvelle liqueur bleue à la place; mais, après cela, l'électricité ne produisit d'effet sensible ni sur l'air, ni sur la liqueur; de sorte, ajoute M. Priestley, qu'il fut évident que la matiere électrique avoit décomposé l'air, & lui avoit fait déposer quelque chose qui étoit de nature acide. Cette teinture, devenue rouge par ce moyen, reprit sa couleur primitive en restant exposée à l'air

commun. Ayant tiré de même l'étincelle électrique sur l'eau de chaux, au lieu de la liqueur bleue, la chaux fut précipitée à mesure que l'air fut diminué; ce qui, selon M. Priestley, est une preuve sans réplique de la précipitation de l'air fixe.

Il conclut en outre de cette expérience, que la matière électrique est ou contient le phlogistique. Il en conclut aussi que la perte qu'essuie l'air commun, diminué par ce moyen ou par tout autre, est en partie celle de l'air fixe qui entroit dans sa constitution. Ce qui lui fait dire que cette perte n'est due qu'en partie à la précipitation de l'air fixe, c'est qu'un mélange d'air nitreux occasionne une grande diminution dans toutes les espèces d'air qui sont propres à la respiration, quoiqu'elles n'aient jamais été de l'air commun, & quoiqu'on ne se soit servi pour leur production d'aucune matière qu'on puisse supposer avoir fourni de l'air fixe : tels sont l'air inflammable, l'air nitreux diminué par la limaille de fer & de soufre, l'air nitreux lui-même. Il avoit rétabli tous ces airs à un grand degré de pureté, en les agitant dans l'eau soigneusement purgée de son propre air par l'ébullition, au point qu'une souris y vécut aussi long-temps que dans l'air commun. Ces procédés, faits dans l'eau de chaux ne donnerent point d'incrustation à sa surface.

Persuadé qu'il a évidemment établi que l'air commun, dans tous les cas de la diminution de l'air, est forcé par le phlogistique à déposer l'air fixe qui entroit dans sa constitution, M. Priestley en conclut que, lorsqu'on précipite la chaux en respirant sur l'eau de chaux, l'air fixe qui s'en dégage ne vient point des poumons, mais de l'air commun décomposé par le phlogistique qu'ils exhalent, & qui se dégage du corps après y avoir été introduit par les aliments, & après avoir rempli sa fonction dans le système animal; & il croit que les animaux ne meurent dans l'air renfermé, que par le défaut de dégagement de la matiere phlogistique dont le système animal étoit chargé; parce que, ajoute-t-il, lorsque l'air en est une fois saturé, il ne peut plus en absorber davantage. Il pense que la mort instantanée des animaux qu'on expose dans l'air ainsi vicié, est due à quelque stimulus qui en causant des convulsions subites, universelles & violentes, épuise tout à-la-fois la totalité des forces de la vie, parce qu'il a observé que la maniere dont ils meurent est la même dans toutes les différentes especes d'air nuisibles. Il termine cette section par une Lettre adressée à M. Pringle sur la qualité nuisible des émanations des marécages putrides, & qui fut lue à une

séance de la Société royale, le 16 Décembre 1773.

La troisième section a pour objet l'air nitreux. M. Priestley s'occupe d'abord à rechercher où réside le pouvoir qu'a l'air nitreux de diminuer l'air commun. En mêlant cette espèce d'air avec l'air commun dans une auge remplie d'eau qui avoit été corrompue, mais qui pour-lors paroissoit avoir recouvré sa première douceur, il observa, lorsque la diminution de l'air étoit presque finie, que le vaisseau dans lequel il avoit fait le mélange commençoit à se remplir d'une très-belle *vapeur blanche*, parfaitement semblable à la précipitation de quelque substance blanche dans un menstrue diaphane. Ce phénomène l'embarraça d'abord d'autant plus qu'il n'étoit pas constant; mais, s'étant convaincu, par un grand nombre d'expériences, que l'alcali volatil, plongé dans un mélange d'air nitreux & d'air commun, présentoit le même phénomène, il commença à soupçonner que son eau, qu'il croyoit bien adoucie parce qu'elle n'avoit plus d'odeur, contenoit cependant un peu d'alcali volatil qui, en se mêlant avec l'air nitreux, avoit donné naissance à ces vapeurs blanches. Mais ce qui mérite sur-tout attention, c'est que ces vapeurs blanches ne paroissent pas en plongeant de l'alcali volatil dans de l'air

nitreux pur, & que le concours de l'air commun est absolument nécessaire. Il en conclut que cet air commun décompose l'air nitreux en s'emparant de son phlogistique, & que c'est la combinaison de ce phlogistique avec l'air commun, qui est la cause de la diminution du volume de celui-ci toutes les fois qu'on le mêle avec l'air nitreux.

Ayant exposé des clous de fer dans de l'air nitreux retenu par du mercure, il remarqua qu'au bout de deux mois cet air, qui conservoit la propriété d'entretenir la flamme d'une chandelle, étoit devenu si nuisible aux animaux, qu'ils y mouroient à l'instant où on les y plongeoit. Après un séjour un peu plus long, cet air avoit acquis la vertu, non-seulement d'entretenir une chandelle allumée, mais encore d'en augmenter la flamme d'une autre flamme qui s'étend de tous côtés à une égale distance de celle de la chandelle, & qu'on peut même en distinguer assez clairement, quoiqu'elle lui soit contiguë. Lorsqu'il est dans cet état, l'agitation dans l'eau lui enlève presque à l'instant cette sorte particulière d'inflammabilité, de manière qu'il éteint une chandelle. Il conserve sa qualité nuisible, & retient aussi, en très-grande partie, son pouvoir de diminuer l'air commun. Mais cette qualité nuisible, comme la qualité nui-

fible de toutes les autres especes d'air qui peuvent soutenir l'agitation dans l'eau, lui est enlevée par cette opération, lorsqu'on la continue pendant environ cinq minutes. Il éprouve dans ce procédé une diminution ultérieure très-considérable : il est ensuite diminué lui-même par de nouvel air nitreux, & les animaux y vivent à peu près aussi-bien que dans l'air où l'on a fait brûler des chandelles. L'eau qui avoit absorbé l'air nitreux dans ces expériences étoit de couleur verte, & la fiole elle-même étoit teinte de cette couleur. Cette eau, transvasée dans un autre vaisseau, dépose bientôt une quantité considérable de matière qui, lorsqu'elle est sèche, paroît n'être que de l'ochre : d'où M. Priestley conclut que l'acide nitreux dissout le fer, pendant que le phlogistique mis en liberté diminue l'air nitreux.

Ce qui prouve cet effet du phlogistique, c'est qu'on obtient le même effet au moyen du foie de soufre en un temps beaucoup plus court, la diminution qu'il produit est même beaucoup plus considérable ; & , lorsqu'elle est à un certain point, cet air ne permet plus à une chandelle de brûler du tout. Cela arrive en général lorsque la diminution a été portée au-delà des trois quarts de la quantité primitive.

M. Priestley conclut de ces expériences,

que toute la différence qui se trouve entre les divers états de l'air nitreux, sçavoir, son état primitif, l'état dans lequel il est inflammable entièrement ou en partie, celui dans lequel il éteint de nouveau les chandelles, & celui dans lequel il devient enfin propre à la respiration, dépend des différents modes de combinaison de son acide avec le phlogistique, ou des différentes proportions de ces deux ingrédients dans sa composition.

L'étincelle électrique, tirée dans l'air nitreux, le diminue à un quart de sa quantité primitive ; ce qui est à peu près la même diminution que celle qu'il éprouve de la part d'un mélange de limaille de fer & de soufre, & de celle du foie de soufre sans l'application de la chaleur. Les clous ou fils de fer dont on s'étoit servi pour diminuer l'air nitreux, étant transportés dans l'air commun, le diminuèrent au point qu'il cessa de faire effervescence avec l'air nitreux.

M. Priestley termine cette section en proposant aux médecins d'essayer d'injecter cet air nitreux dans les intestins des animaux, pour détruire les vers qui s'y engendrent quelquefois, & pour corriger la putréfaction. Il annonce qu'en ayant injecté dans l'anus d'un chien, il donna des signes manifestes de mal-aise tant qu'il le retint, ce qui dura assez long-temps ; cependant, au

bout de quelques heures, il fut aussi vif que jamais, & parut n'avoir rien souffert de l'opération. Il imagine que, s'il étoit étendu d'air commun ou d'air fixe, les entrailles le supporteroient mieux sans que sa vertu fût affoiblie.

Les nouvelles expériences que M. Priestley a faites sur l'air acide, & qui sont l'objet de la quatrième section, ne sont pas aussi nombreuses. Il a seulement découvert qu'il extrayoit le phlogistique de diverses substances sur lesquelles il n'avoit pas paru agir dans ses premières expériences, telles que le bois sec, des croûtes de pain non brûlées, de la chair sèche, &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, des cailloux. Quelques morceaux de cailloux blanchâtres, ayant été mis dans une quantité d'air acide, n'en absorberent que très-peu dans l'espace d'un jour & d'une nuit; il en resta environ un cinquième qui ne put être absorbé par l'eau, & qui se trouva fortement inflammable, prenant feu précisément comme un mélange égal d'air inflammable & d'air commun. Cependant une autre fois il ne put obtenir d'air inflammable par ce moyen.

L'éther absorba l'air acide très-promp-
tement, & devint d'abord d'une couleur blanche trouble, & ensuite jaune & brune. Il s'engendra dans une nuit une quantité considérable d'air permanent, fortement inflammable.

mable. M. Priestley ayant une fois saturé pleinement d'air acide une quantité d'éther, il y introduisit des bulles d'air commun à travers le mercure par lequel il étoit renfermé, & il observa qu'il s'y forma pendant très-long-temps des fumées blanches à mesure que chaque bulle d'air y entroit. Le camphre fut réduit sur le champ à un état fluide par l'absorption de l'air acide ; après qu'il eût été deux jours dans cette situation, M. Priestley y admit de l'eau ; le camphre reprit à l'instant sa premiere solidité, & parut être le même qu'auparavant ; mais son goût étoit acide, & une très-petite portion d'air étoit permanent & légèrement inflammable.

Un morceau de chaux vive mis dans l'air acide, il n'en resta au bout de deux jours qu'environ un douzieme ou un quatorzieme qui ne fut point absorbé par l'eau, & qui se trouva aussi fortement inflammable qu'un mélange d'égales quantités d'air inflammable & d'air commun. M. Priestley conclut de cette expérience, qu'une portion du phlogistique qui se dégage des matieres combustibles qu'on emploie pour calciner la chaux, adhère à la pierre calcaire. Mais il annonce qu'il est bien éloigné de croire que la causticité de la chaux soit due toute entiere à cette circonstance.

La cinquieme section traite de l'air inflammable. L'auteur observe que l'étincelle

électrique tirée dans toute espece d'huile ; dans l'esprit de vin & dans l'esprit volatil de sel ammoniac , produit de l'air inflammable ; il conclut sur-tout de la dernière expérience , que le phlogistique est fourni en partie par la matiere électrique même , parce que , quoique l'air alcalin , dégagé de l'esprit de sel ammoniac , soit inflammable , il l'est à un degré très-léger , qui n'est sensible que lorsque cet air est en quantité très-considérable.

Ayant observé que l'éther double la quantité de toute espece d'air dans lequel il est admis , M. Priestley crut devoir éprouver quel seroit l'effet de l'air commun ainsi augmenté par l'éther. Il observa que la première étincelle augmente de beaucoup la quantité de cet air , en sorte qu'il en eut bientôt six ou huit fois autant qu'au commencement ; & au lieu que l'eau absorbe tout l'éther répandu dans un espace d'air quelconque , & n'altère rien dans sa quantité ni dans sa qualité , elle n'absorba rien de l'air dont il est question ; il fut aussi très-peu diminué par l'addition de l'air nitreux ; d'où il conclut qu'il avoit reçu une addition de quelqu'autre espece d'air , qui en faisoit actuellement le principal volume.

Ayant tiré des étincelles dans une quantité d'éther sans air quelconque , il observa que chaque étincelle produisoit une petite

bulle. Tant que les étincelles furent tirées dans l'éther même, la production de l'air fut lente; mais, lorsqu'il y eut assez d'air produit pour que les étincelles fussent obligées de le traverser pour arriver à l'éther, & au mercure sur lequel il étoit, l'accroissement fut extrêmement rapide. Cet air fut diminué d'environ un tiers en passant au travers de l'eau; & il étoit inflammable, & le même que celui qu'on obtient des métaux par le moyen des acides.

L'addition la plus importante que M. Priestley ait faite à ses expériences sur l'air fixe dans la sixieme section, est que l'air fixe est capable de former une union avec le phlogistique, & de perdre par-là la propriété qu'il avoit de s'unir avec l'eau. Ayant tiré une petite explosion électrique pendant environ une heure dans l'espace d'un pouce d'air fixe renfermé dans un tube de verre d'un pouce de diamètre, il trouva que lorsqu'il y admit de l'eau, elle n'absorba qu'un quart de l'air. Cet air resta plusieurs jours dans l'eau, & y fut même agité, sans être ultérieurement diminué; ce n'étoit cependant pas de l'air commun, car il ne fut pas diminué par l'air nitreux.

La septieme section contient des expériences diverses sur la propriété qu'a l'éther d'augmenter la quantité apparente de toute espece d'air, excepté l'acide & l'alcalin,

qu'il absorbe ; sur l'inflammation du papier imprégné d'une dissolution de cuivre , par l'esprit de nitre , & sur celle de la poudre à canon dans les différentes especes d'air.

Enfin la huitieme section , qui a pour titre , *Questions, conjectures, vues* , contient en effet quelques conjectures que l'auteur a cru devoir hasarder sur les principes constituants des différentes especes d'air , sur la constitution & l'origine de l'atmosphere , &c. Il admet trois especes d'air distinctes , l'*air fixe* , l'*air acide* , & l'*air alcalin* , qui , avec le phlogistique , forment toutes les especes d'air connues jusqu'ici.

L'air acide & le phlogistique constituent un air qui éteint la flamme , ou est inflammable lui-même suivant la quantité du phlogistique combiné , ou le mode de combinaison. Lorsqu'il éteint la flamme , il est si fort chargé de matiere phlogistique , qu'il ne peut en recevoir davantage d'une chandelle allumée , laquelle doit en conséquence s'éteindre dans cet air. Lorsqu'il est inflammable , il est sans doute tellement chargé de phlogistique , que la chaleur d'une chandelle allumée fait séparer ce principe de l'autre auquel il étoit uni , ce qui produit la chaleur & l'ignition.

De ce que l'air inflammable , par son agitation dans l'eau perd , d'abord son inflammabilité , de maniere à être propre à la

respiration, & même à entretenir une chandelle allumée, & parvient ensuite jusqu'à éteindre une chandelle; M. Priestley se croit autorisé à en conclure que l'eau absorbe une grande partie de cette surcharge de phlogistique. Il fait plus, il conjecture qu'elle en contient toujours une portion considérable. Le phlogistique ayant plus d'affinité avec l'air acide, qui, selon lui, est peut-être la base de l'air commun, peut, par une longue agitation, lui être communiqué de manière qu'il en soit chargé au-delà du point de saturation, en conséquence de quoi il éteindra une chandelle. Il ajoute qu'il est cependant possible que l'air inflammable, & l'air qui éteint une chandelle, diffèrent l'un de l'autre dans le mode de la combinaison des deux principes constituants, aussi-bien que dans leur quantité proportionnelle; & l'agitation ou le long séjour dans l'eau peuvent changer ce mode de combinaison.

Puisque l'air acide & le phlogistique composent l'air inflammable, & puisque celui-ci peut se convertir en air propre à la respiration, il paroît probable à M. Priestley que ces deux ingrédients sont les seuls principes essentiels de l'air commun, parce que cette métamorphose est produite par la seule agitation dans l'eau, sans aucune addition d'air fixe, quoique celui-ci puisse s'y

combinaison, ainsi que différentes autres substances hétérogènes.

Il ajoute, si l'on considère la quantité prodigieuse d'air inflammable que produit la combustion des moindres morceaux de bois & de charbon ; on ne trouvera pas impossible que les volcans, dont presque toute la terre a été couverte, aient été l'origine de notre atmosphère. Le phlogistique superflu, dont l'air qui en sort est chargé, peut avoir été absorbé par les eaux de la mer, qui probablement couvroient dans l'origine la surface de la terre, quoiqu'il puisse s'en être uni une partie à la vapeur acide qui s'exhaloit des eaux de la mer, & par cette union avoir fait une addition importante à la masse commune de l'air ; & le reste de cette surcharge de phlogistique peut avoir été absorbé par les plantes aussitôt qu'elles eurent orné la terre.

Si l'air fixe, dit-il ensuite, qui fait partie de l'atmosphère, n'est pas absorbé sur le champ par les eaux de la mer sur laquelle elle repose, c'est peut-être à cause de l'union que cette espèce d'air paroît être capable de former avec le phlogistique, & de constituer par-là une espèce d'air qui n'est plus sujet à être absorbé par l'eau. Le phlogistique ayant néanmoins une plus forte affinité avec l'air acide que M. Priestley suppose être la base de l'air commun, il n'est

pas surprenant qu'il s'y unisse de préférence à l'air fixe, & que celui-ci soit précipité toutes les fois qu'un air commun est rendu nuisible par une surcharge de phlogistique. Il croit que l'air fixe dont notre atmosphère abonde, peut être fourni conjointement avec l'air inflammable, par les volcans qui le dégagent des vastes masses de matières calcaires renfermées dans le sein de la terre : la fermentation des végétaux peut en produire aussi. Je ne suivrai pas plus loin M. Priestley dans ses conjectures. Celles qu'il fait sur l'identité du phlogistique & de la matière électrique, ne montrent pas moins de sagacité ; mais, il faut en convenir, on regrette que cet habile physicien n'ait pas été plus initié dans les travaux des chymistes, & qu'il n'ait pas mieux connu leur doctrine ; il auroit sûrement tiré de ses expériences plus de lumières & des conjectures mieux fondées. Il faut espérer que, parmi les chymistes qui s'occupent à les répéter, il s'en trouvera quelqu'un qui les ramènera à la fin à leurs véritables principes, & en déduira un corps de doctrine capable de jeter le plus grand jour sur différentes branches de la chymie.

L'ouvrage de M. Priestley est terminé par un appendix composé de plusieurs morceaux relatifs à ses expériences, qui lui ont été communiqués par plusieurs de ses amis.

Le premier contient des expériences de M. Hey, pour prouver qu'il n'y a point d'acide vitriolique dans l'eau imprégnée d'air fixe. Le second est une Lettre du même, concernant les effets de l'air fixe appliqué en forme de lavement. Un jeune homme, attaqué d'une fièvre continue, qui dégénéra le dixieme jour en fièvre putride, après avoir tenté pendant trois jours les anti-septiques les plus efficaces, fut mis à l'usage des lavements d'air fixe, & d'un vin d'Orange qui en contenoit beaucoup. Dès le second jour, les selles parurent moins fréquentes ; leur chaleur & leur puanteur particuliere diminuerent. Le quatrieme jour il étoit si bien, qu'on ne jugea pas à propos de répéter les lavements. Le cinquieme tous les symptômes de putridité avoient entièrement disparu ; il fut bientôt parfaitement guéri.

Le troisieme sont des observations sur les usages médicaux de l'air fixe, par M. Thomas Percival. Les cinq autres ont pour objet des observations particulieres de peu d'importance. Je le répète, je ne doute pas que le public ne fasse à cet ouvrage l'accueil le plus favorable, & ne sçache gré à M. Gibelin de l'avoir mis à portée d'en jouir.



OBSERVATION

*Sur une phthisie guérie par le cautere ;
par M. DUPLAN, docteur en médecine
à Laborde, en Bigorre.*

Entre toutes les maladies qu'on regarde aujourd'hui comme incurables, la phthisie bien confirmée tient sans contredit le premier rang ; c'est un préjugé si généralement reçu, qu'on seroit moins surpris de voir un mort ressuscité, qu'un phthisique guéri. Ne seroit-ce pas à ce préjugé que l'on devroit attribuer le peu de zèle des médecins à rechercher quelque moyen de combattre cette cruelle maladie ? Ne seroit-ce pas encore par ce défaut de zèle qu'elle est devenue si opiniâtre ?

La plupart des hommes sont incapables de garder un juste milieu dans les jugements qu'ils portent, & donnent presque tous dans quelque extrémité. Qu'un remède ait réussi, ou pour avoir été donné à propos, on parce que la maladie tendoit à sa fin, on s'en sert indifféremment pour toutes les maladies ; & , s'il est permis de parler ainsi, on en fait un remède à la mode : au contraire, s'il est suivi de quelque accident funeste, soit par la faute de ceux qui l'ont donné, soit parce que la maladie n'étoit plus

susceptible de guérison, tout le monde en est rebuté & déclame contre son usage. Il en est ainsi d'un grand nombre des maladies : ont-elles résisté aux remèdes qu'on a cru capables de les détruire, c'en est assez pour les faire déclarer aux dessus des ressources de l'art : le médecin s'endort sur cette funeste créance ; le malade meurt, & sa mort devient une preuve de plus pour appuyer ce sentiment dans le public. Mais si l'on fait attention aux progrès qu'a faits la médecine dans ces sortes de maladies, je veux dire des prétendues incurables, on ne se lassera jamais de faire de nouveaux essais ; & il est à espérer qu'on parviendra à guérir celle-ci, comme on est parvenu à en guérir plusieurs autres, qui autrefois ne faisoient pas moins de ravage. Le succès que j'ai eu dans le traitement de celle qui fait le sujet de cette observation, réveillera peut-être l'attention des médecins. J'ai lieu de croire que quelqu'autre emploiera ma méthode, qui ne peut avoir aucun inconvénient. Elle n'est pas nouvelle, les anciens & les modernes mêmes conseillent le cautère contre cette maladie ; mais c'est si faiblement, qu'il semble qu'ils n'ont voulu en parler que pour ne pas le rayer entièrement de la matière médicale. Ce seroit ici le cas, si je voulois prendre rang parmi plusieurs médecins du bon ton,

d'appuyer cette méthode sur une théorie ingénieusement concertée. Mais une pareille doctrine est indigne d'un enfant de l'art, & on ne peut se flatter de faire des progrès dans la vraie médecine, *ars quæ medetur*, si on ne fait servir l'expérience & l'observation à la solidité du raisonnement.

En effet, y a-t-il apparence qu'une nature qui se dérouté, doive céder aux secours qu'inspire une idée passagère, & qui n'a d'autre réalité que celle qu'elle emprunte d'une imagination échauffée, & qui est la plupart du temps dans une continuelle révolte contre la raison ? Le secours ne devient-il pas plus efficace, lorsqu'après avoir éprouvé l'effet des remèdes, on est en état de profiter de l'occasion, de prescrire l'ordre, & de faire le juste choix de ceux qu'il faut mettre en usage ? C'est alors que l'on jette les solides fondemens qui raffermissent l'opinion, & que l'on est en droit de juger sagement de la décadence de la nature & des secours qu'elle demande ; c'est-là la véritable théorie & la médecine expérimentale dont Hippocrate fait tant de cas. *Je loue*, dit ce fameux auteur, *le raisonnement, pourvu qu'il naisse des choses qui tombent sous les sens, & qui sont connues par l'expérience.* Cette union parfaite fait le caractère du vrai médecin ; & celui qui se contente d'une simple spéculation, ou qui

ne suit que le torrent d'une aveugle pratique, s'étourdit sur son état : car, comme le dit toujours le même Hippocrate, *l'usage qui ne peut être enseigné de lui-même, est enseigné par les opérations de la nature.* Raisonnement solide dont on ne devroit jamais s'écarter, & que devroient toujours avoir devant les yeux les médecins qui n'agissent que d'après une théorie éblouissante, & qui ne font pas difficulté de proposer des traitements qui ne s'accommodent qu'avec leurs idées.

Mais, s'il est dangereux de rappeler tout à la raison, il l'est encore beaucoup de prononcer d'après l'expérience seule. L'expérience ne signifie rien, qu'autant qu'elle marche à l'appui d'un raisonnement solide qui la soutient, & qui écarte de l'esprit tous les dehors trompeurs par lesquels elle pourroit en imposer, pour ne lui laisser que ce qui lui est absolument nécessaire pour entraîner les suffrages des plus incrédules ; & il est si vrai que l'expérience ne tire sa force que du raisonnement qui sçait l'apprécier à sa juste valeur, que souvent l'un conclut de la même expérience, précisément le contraire de ce qu'un autre en infère. On doit donc poser pour principe, dans l'étude ainsi que dans l'exercice d'une science aussi importante à la vie des hommes que la médecine, de n'ajouter foi aux expériences

des plus habiles praticiens, qu'après qu'elles ont été examinées à toute rigueur au tribunal de la raison. Ce sont, dit le célèbre Pascal dans un sujet encore plus grave que celui-ci, deux excès également dangereux, d'exclure la raison, & de n'admettre que la raison. Cette belle vérité trouve ici naturellement son application; mais on peut dire de même, à l'*instar* de ce grand homme, que ce sont en médecine deux excès également dangereux, d'exclure l'expérience, & de n'admettre que l'expérience.

Si je suis entré dans ces petits détails, c'est que je me suis cru autorisé à fronder la doctrine de quelques auteurs modernes, qui s'annoncent au public comme les seuls vrais praticiens, & comme des oracles d'autant plus infaillibles, qu'ils ne prononcent, disent-ils, que d'après l'expérience. Mais que de tels médecins connoissent bien mal la valeur du mot expérience! Qu'ils ne s'imaginent pas qu'on puisse juger du vrai ou du faux de la vertu attribuée à un remède, sans l'avoir fait passer mille fois sous le drapeau de l'expérience, je veux dire de l'expérience éclairée; car, que n'a-t-on pas dit des effets surprenants, singuliers & incroyables de plusieurs remèdes qui sembloient mettre la raison en déroute? Cependant peu à peu le temps vainqueur de tout a dissipé l'illusion; la raison a prévalu, & l'on

510 OBSERV. SUR UNE PHTHISIE ;
a reconnu jusqu'à quel point l'expérience
seule étoit capable de fasciner les meilleurs
esprits. Mais venons à l'observation.

Le mot de phthisie ne signifie aujourd'hui qu'un état de langueur où les parties se flétrissent & se dessèchent ; &, quoique ceux qui nous ont fait les loix aient toujours cru que c'étoit une suite infaillible d'un ulcere au poulmon , l'observation & l'inspection des cadavres nous le font regarder sous une autre face. Ce desséchement, qui naît des désordres du sang & des poulmons, est accompagné d'une toux pressante , d'un défaut de respiration , d'une fièvre lente qui s'effarouche dans les efforts des digestions , & de beaucoup d'autres symptômes qui sont attachés à l'atrophie. Ces deux sources , le sang & les poulmons agissent de concert pour la naissance de ce mal. Les parties organiques seroient inaltérables , si le sang , dans ses désordres , n'en dérangeoit la structure ; & celui-ci conserveroit long-temps tous ses avantages , si les parties solides résistoient à son impétuosité ; ou si elles ne recevoient pas si facilement ses débris. Mais tant d'infirmités naissent de la nécessité de leur commerce , & il n'est guere permis de penser que le sang infecté d'un germe tabique roule si souvent dans les poulmons , sans leur imprimer son caractère , & sans que ceux-ci lui rendent à la longue,

& avec usure, les impressions malades qu'ils en ont reçu.

Cependant il n'est pas toujours nécessaire que, pour faire naître la phthisie, le sang soit infecté de quelque matière étrangère, ou qu'il ait quelque tache originaire. Les poumons, resserrés dans un petit espace, commencent souvent l'ouvrage, & pour le mieux dire, l'un & l'autre s'intéressent mutuellement, sans qu'on y puisse soupçonner aucune première impression. Car, comme le sang se vivifie mieux dans les poumons que dans le cœur, & que dans aucune partie, par le mélange de l'esprit de l'air qui fait pirouetter ses parties, il s'y détruit facilement lorsqu'il ne peut couler à plein canal le long d'une infinité de vaisseaux entrelacés, qui ne peuvent s'allonger assez par le défaut d'une diastole assez libre. Mais il n'est pas ordinaire de voir qu'un sang vif & fleuri se détruise si aisément dans des poumons dont les fibres conservent encore leur ressort; & nous ne saurions nier qu'il ne regne souvent dans ce viscère, ou dans les humeurs de ceux qui sont sujets à cette maladie, une secrète impression qui les y dispose; de sorte qu'on est presque forcé de conclure que la phthisie n'est qu'un desséchement de tout le corps, causé par la dégénération du sang, & par les défauts qui se sont répandus dans les

poumons, & qui y sont portés & entretenus par le sang. Si cela n'arrive pas toujours, je crois avec quelque fondement que c'est le cas le plus commun de cette maladie. Le sang charrie & dépose dans les poumons une matiere qui n'est propre qu'à les altérer : par son séjour, cette matiere acquiert de l'âcreté, de-là l'inflammation, la suppuration, &c. C'est sur-tout contre cette espece de phthisie que je recommande le cauter. On voit assez que ce remede est capable de détourner cette humeur morbifique & d'en purifier le sang ; ce qu'on ne pourroit obtenir si promptement, ni si efficacement, par les remedes généraux, tels qu'on les pratique aujourd'hui presque partout. On doit pourtant les associer au cauter, comme deux forces qui concourent au même effet. L'observation suivante semble justifier notre sentiment, qui, quoique très-vraisemblable, ne peut avoir quelque autorité qu'après avoir été soumis aux loix de l'expérience.

OBSERVATION. Une fille de la paroisse d'Escox, âgée de trente-huit ans, d'une stature médiocre, d'un tempérament qui participe du bilieux & du sanguin, sentoit depuis quelque temps un mal-aîse très-incommode, une douleur gravative à la poitrine, un peu d'oppression qui augmentoit considérablement au moindre mouvement, avec
une

une légère toux, suivie quelquefois de crachats sanguinolents. Elle éprouvoit encore de loin en loin une demangeaison qui l'inquiétoit beaucoup, sans qu'elle pût soupçonner que les regles eussent la moindre part à son incommodité. Elle fit peu d'attention à son état ; elle passa ainsi sans faire des remèdes fort long-temps : cependant tous ces symptômes devenoient plus graves d'un jour à l'autre. Les crachats étoient plus abondants ; ils devinrent salés, gluants & puriformes. La fièvre se mit de la partie ; la voix devint rauque, la respiration plus gênée, la douleur & la pesanteur à la poitrine plus insupportables. C'est l'état où je trouvai cette fille la première fois que je la vis. L'ensemble de tous ces symptômes me fit croire qu'il s'étoit déjà formé une vomique au pöumon. L'indication médicale étoit de la faire venir à maturité, & de la rompre. A ces fins j'ordonnai la diete lactée, le mouvement de l'équitation, les vapeurs tièdes & les expectorants. Ces remèdes furent suivis de tout le succès que j'en pouvois attendre ; car huit jours ne s'écoulèrent pas, que la malade, après avoir éprouvé pendant près d'une heure une toux des plus violentes, jetta en peu de temps une quantité immense d'une matiere extrêmement fétide qui ressembloit assez à la lie de vin ; alors je m'empressai de ga-

rantir le sang de l'infection de cette matière, d'évacuer au plutôt le pus de l'ulcère, de nettoyer & de consolider ses levres. Je prescrivis des tisanes d'une acidité & d'une salure douce & agréable, dont la malade prenoit en grande quantité; le looch blanc de Paris, la continuation de la diète lactée, & un minoratif.

La malade fut pendant deux mois entiers à ce régime. La toux devint moins opiniâtre, la respiration plus libre, & la fièvre diminua un peu. Point d'appétit pourtant pour les aliments. La bouche au contraire fort pâteuse & puante, les selles extrêmement fétides. Je la purge une seconde fois. Son état ne change pas en mieux pour cela. Je la mets, pendant quinze jours, au lait d'ânesse; point de changement encore; quelques jours après le poulx devint inférieur, l'inquiétude fut alors fort grande, & les sueurs nocturnes se déclarèrent; bientôt la foiblesse & l'amaigrissement font au dernier période. Je purge ma malade avec une décoction des tamarins, la crème de tartre & la rhubarbe pour boisson ordinaire; je lui donne la décoction blanche de Sydenham. Le poulx se soutint toujours inférieur. Elle est repurgée encore. Malgré tous ces secours, la fièvre s'allume davantage, les sueurs sont plus abondantes, & le marasme est parfait. Je me décide pour le

cautere, que je fais établir entre les omoplates. La suppuration fut très-abondante dans cette partie : dans peu de jours les crachats sembloient diminuer dans la même proportion que la suppuration augmentoit ; la toux se modéra, la poitrine fut plus dégagée, & le pouls reprit un peu de force ; les sueurs cessèrent, pour faire place à un sommeil doux & tranquille ; l'appétit se déclara bientôt après ; la malade regagna des forces, & sa santé fut heureusement rétablie par le moyen de ce secours auquel je joignis les eaux minérales de Cauterets.

OBSERVATION

Sur une tumeur squirreuse de l'estomac, méconnue pendant la vie du malade ; par M. EMMANUEL, chirurgien à Boissy sous Saint-Yon.

Personne n'ignore les précieux avantages que l'humanité retireroit de l'ouverture de tous les sujets, morts à la suite d'une maladie longue, rare, ou méconnue pendant le traitement. On sçait aussi que le détail de ces sortes d'ouvertures, consigné dans les écrits publics, répandroit de grandes lumières sur la pratique de l'art de guérir.

En effet, combien de citoyens malades ne seroient pas rétablis & conservés à la patrie, si l'on parvenoit à connoître leurs

affections ? Combien d'enfants & de peres de familles ravis à la société , parce qu'on n'a pas permis que ceux de leurs proches qui les ont précédés au tombeau , fussent remis à leur médecin ou à leur chirurgien , afin qu'il observât dans leurs entrailles le germe du fléau destructeur de leurs générations !

Les gens de l'art , même les plus illustres , ont beau gémir à cet égard sur la faiblesse de l'esprit humain ; la force du préjugé prévaudra toujours ; & la sotte manie du peuple , sur-tout dans les campagnes , de se refuser à l'ouverture des cadavres , en s'opposant aux vues d'utilité , de sagesse & de désintéressement des médecins , ne cesseront jamais de retarder les progrès de la médecine.

Ces vérités sont établies sur une foule d'autorités respectables , & sur un nombre infini d'exemples : mon expérience pourroit en produire ici quelques-uns , mais la prolixité de leur détail me jetteroit trop loin. Je me borne à présenter celui qui vient de me tomber sous la main.

Un homme de ce pays-ci , âgé de soixante ans , d'une constitution atrabilaire , vigoureux , pétulent & colere , vivant très-mal , ne se nourrissant que d'aliments insalubres & mal faisants ; livré par nécessité , plus que par goût & par état , à des travaux exces-

fifs; miné par le chagrin & l'adversité, accablé pour ainsi dire sous le poids du désordre de ses affaires, & abusant enfin perpétuellement de l'emploi des fix choses non naturelles, se plaignit pendant près de trois ans d'une douleur gravative à l'estomac, qu'il croyoit être le produit d'une suppression de la transpiration, & d'un froid vif qu'il avoit éprouvé en allant faire des visites de la nouvelle année, chez quelques-uns de ses confreres.

L'accroissement & la violence de son mal le firent d'implorer les secours de la médecine, & il les réclama chez les sœurs établies par la charité de cette paroisse : j'ignore parfaitement de quelle espece ils furent, & la méthode de leur administration; mais au moins sçais-je qu'ils devinrent inutiles, & que leur insuccès (qu'on me passe l'expression) & la compassion porterent quelques personnes de la connoissance du malade à lui conseiller d'aller à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il avoit une sœur également ancienne & fort considérée. Il se refusa d'abord aux instances de ses amis, mais il fut contraint d'y répondre dans la suite; & ce fut la veille de son départ, que je le vis pour la première fois. Après le témoignage apparent du regret de ne pas m'avoir fait appeler plutôt à son secours, il me dit que, malgré la ri-

gueur de ses souffrances, il ne s'étoit que depuis peu de jours apperçu d'une dureté qu'il touchoit sur le côté droit du ventre. Je lui demandai à palper moi-même cette tumeur, ce qu'il m'accorda sans peine. Elle me parut effectivement fort dure, rénitente, s'étendant depuis le grand lobe du foie sous l'hypoconde droit, jusqu'à l'épigastre. Cette première inspection me fit décider à l'instant que c'étoit un squirre, ou une obstruction au foie : le malade me dit en même temps que les médecins qu'on avoit déjà consultés à Paris en avoient porté le même jugement.

Le lendemain de ma visite, le malade se fit transporter à l'Hôtel-Dieu, où il fut traité sous les yeux de très-habiles médecins. Huit jours après, il en sortit pour se faire transporter dans une maison particulière à Paris, où il demeura environ quinze jours, & fut encore soigné par un des médecins qui l'avoient déjà vu, mais sans succès, parce que la mauvaise saison, l'indocilité du malade & son impatience, étoient des obstacles peu faciles à vaincre; en sorte qu'il prit le parti de s'en retourner à sa maison de Boissy, où il arriva vers le milieu de Décembre dernier, muni d'une ordonnance très-simple, mais exactement conforme à l'opinion de MM. les médecins, & à l'idée que j'avois conçue moi-même de sa mala-

die. On m'engagea à le voir, deux jours après son arrivée : je le trouvai dans un état affreux, sans fièvre néanmoins, mais vomissant, avec tout ce qu'il prenoit, des matières glaireuses, brunes, noirâtres, d'un caractère d'aigreur insoutenable, & qui, malgré cela, laissoient après leur expulsion un goût fade & nauséabonde dans la bouche du malade, qui toujours se plaignoit de rapports aigres & de mal à l'estomac.

Je voulus examiner de nouveau la tumeur, & j'enlevai pour cela un cataplasme de pulpe d'herbes émollientes & de savon noir, qu'on avoit ordonné à Paris, & que l'on continuoît. Je m'aperçus d'abord que cette tumeur s'étoit fort étendue en tout sens quoiqu'elle ne fut pas plus douloureuse, que trois semaines auparavant, car elle l'étoit peu ; mais, comme elle causoit au malade une sensation de poids à laquelle la masse du cataplasme ajoutoit encore, je fus contraint de substituer à ce dernier un grand & large emplâtre de ciguë, dont je couvris la tumeur, & lui fis prendre trois petits bols calmants, fondants & apéritifs, dont il se trouva soulagé. Ses vomissements cessèrent, il est vrai ; mais ce calme ne dura que deux jours, pendant lesquels le malade, se croyant en voie de guérison, s'étoit ingéré à mon insçu d'écrire à Paris des invectives contre ses médecins, & de m'élever

au-dessus d'eux, en me prodiguant des éloges que je ne mérite pas. Aureste, il étoit bien fait pour confirmer la justesse de cette sentence :

Celui qui sans discernement
 Prodigue à tout venant
 Les louanges qu'il donne,
 Fait grand tort à son jugement,
 Et ne fait honneur à personne.

Il fut puni de sa témérité par le retour des accidents, qu'à la vérité il rappella par une indigestion, suivie de vomissements violents & continuels, qui ne cessèrent qu'après l'expulsion d'une quantité prodigieuse de cette liqueur noirâtre dont j'ai parlé plus haut, mêlée de flocons filandreux, grumeleux & mucilagineux, que je regardai comme des exfoliations de la membrane veloutée du ventricule. Enforte que le malade, épuisé d'inanition & de souffrances, toucha bientôt au dernier degré de marasme, & mourut la nuit du onze au douze Février dernier,

Curieux d'apprendre quelques particularités que j'avois soupçonnées vers les derniers jours de cette maladie, je procédai à l'ouverture du cadavre. L'incision cruciale faite, la première partie qui s'offrit à ma vue, fut la tumeur, dont l'estomac étoit le siège. Ce viscère sembloit être divisé en

deux moitiés égales, dont la supérieure, qui répond à l'œsophage, se trouvoit fort saine, tandis que l'inférieure qui correspond & s'abouche au duodenum, ayant acquis un caractère vraiment squirreux, étoit inégalement bosselée par deux tumeurs comme carcinomateuses, avec dépôt d'une humeur épaisse, rougeâtre, marquée de blanc, ressemblant assez à la lie de vin rouge. La portion malade du viscère avoit dans quelques points de ses parois près de dix lignes d'épaisseur. Le pilore, presque cartilagineux, se trouvoit déplacé par la partie du duodenum qui s'unit à lui, laquelle, devenue aussi squirreuse & fort épaisse, avoit forcé cet orifice de remonter & de devenir antérieur, au lieu de demeurer contourné & inférieur, comme il paroît l'être ordinairement. La petite courbure de l'estomac étoit garnie d'un chapelet de glandes squirreuses; & entre cette même courbure & le pancréas, étoit un petit abcès contenant un pus très-blanc; de sorte qu'au moyen de ces vices locaux, le ventricule avoit entièrement perdu sa forme naturelle.

Le pancréas n'offroit plus qu'un groupe, ou amas de gros grains glanduleux, également squirreux, qui lui avoient donné une épaisseur considérable. Toutes les glandes du mésentère, sans exception, étoient aussi squirreuses; & le foie, qu'on n'avoit cessé

d'accuser, fans l'avoir convaincu, de renfermer le foyer du mal, portoit à peine l'empreinte du désordre de ses voisins : il ne se présenta dans sa totalité au plus, que trois points séparés & peu étendus, d'engorgements squirreux; je remarquai seulement que son peu de volume étoit en raison inverse de la stature du sujet. Il étoit aisé de s'appercevoir que l'augmentation de volume & la dureté des viscères voisins l'avoient fait remonter en le refoulant vers le diaphragme, ce qui, vraisemblablement, à la longue l'avoit aminci de manière à le rendre inaccessible au tact; & c'est peut-être aussi là la cause de l'erreur commune de tous ceux qui successivement ont donné leurs soins au malade.

Il s'étoit fait dans l'abdomen un épanchement considérable de ce fluide noirâtre dont il a déjà été question, & d'une odeur si infecte, qu'il ne me fut pas possible de pousser bien loin mes recherches sur le reste des viscères de cette capacité; qui malgré cela me parurent assez sains. Le canal intestinal étoit rempli de la même liqueur noirâtre, au point que ses tuniques en étoient imbues, & avoient communiqué la même couleur à l'épiploon, dont toutes les graisses étoient fondues.

L'ouverture de la poitrine me présenta l'adhérence intime d'une fort grande portion

du péricarde avec le médiastin ; des poumons, sains d'ailleurs, mais extraordinairement minces, & exactement collés aux deux côtés de la capacité du thorax, & si intimement adhérents, qu'il ne me fut pas possible de les détacher sans déchirer tout le tissu cellulaire qui maintenoit leur union. Le lobe gauche ne descendoit pas plus bas que la quatrième des vraies côtes, de manière que le péricarde étoit fortement adhérent à la plevre dans cette partie de la poitrine. Toute la masse pulmonaire enfin paroissoit elle-même tapisser les parois du thorax, & sa conformation dans cette capacité étoit assez exactement ressemblante à l'intérieur de la poitrine des oiseaux.

Il rampoit sur la face antérieure du cœur une sorte de cordon blanc, vermiculaire & comme tendineux, qui me parut être un vaisseau lymphatique considérable, dont la liqueur s'étoit épaissie, & avoit pris le caractère squirreux.

Je bornai là mes recherches, parce qu'outre que les autres parties n'offroient rien de particulier à observer, je n'avois pas plus de temps qu'il ne m'en falloit pour vaquer à d'autres affaires.

On peut voir dans le Journal de Médecine de Septembre 1762, Tome XVII, page 247, la description d'un abcès au rein droit, méconnu pendant le traitement, par

M. Billebault fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, à Cosne-sur-Loire.

Il s'agit, dans cette description, d'une demoiselle qui devoit être opérée pour un abcès au foie, de l'avis & sous les yeux de trois grands maîtres, qui faisoient alors à très-juste titre l'ornement de la capitale. Le moment arrivé, la malade montra une opposition si absolue, que l'opération n'eut point lieu. La mort termina la maladie en Avril 1754.

La longueur de cette maladie, & l'incertitude de sa cause, déterminèrent M. Billebault à solliciter l'ouverture du cadavre, qu'il obtint. Quelle fut sa surprise ! Il trouva parfaitement sain le foie qu'on avoit soupçonné d'être le foyer de la maladie. Après le détail exact & circonstancié de cette ouverture, & des réflexions très-judicieuses, M. Billebault cite dans Baillou deux observations du même genre que la sienne, & dont l'ouverture des cadavres prouva manifestement qu'on avoit mal-à-propos accusé la rate, pendant que le mal occupoit les reins ; en sorte, qu'éclairé par toutes ces remarques, M. Billebault en a tiré le plus grand avantage pour une demoiselle de ses parentes, affectée de la même maladie, qu'il a traitée avec un succès brillant.



OBSERVATION

Sur un charbon ; par M. TESTART, chirurgien de quartier du Roi.

Le 26 Juillet 1774, Marguerite Gourdon, demeurant au château de Beaumont en Gâtinois, me fit appeller pour me faire voir une tumeur dure qu'elle avoit à la nuque, & qu'elle croyoit être un furoncle, mais qui, par sa couleur noirâtre, son étendue, & les vives douleurs que la malade ressentoit, faisoit déjà connoître qu'elle étoit d'une nature plus maligne que les gros clous. Il y avoit de la fièvre ; le pouls étoit roide & concentré. Je ne pus mettre la saignée en usage, parce que la malade avoit ses regles ; je m'occupai dans les premiers jours à aider la nature pour accélérer la rupture des vaisseaux, la collection & la maturité du pus : à cette fin, j'appliquai sur la tumeur un emplâtre de diachylon gommé, & par-dessus un cataplasme anodin, que je faisois renouveler six fois dans les vingt-quatre heures. Ce pansément a été continué dix jours sans que j'aie pu m'affurer de la moindre fluctuation : malgré le régime humectant & rafraîchissant où je tenois la malade, & une légère évacuation produite par une eau minérale, les acci-

dents alloient leur train ; l'intensité de la fièvre augmentoit chaque jour ; la circonscription de la tumeur, de même ; la tête se prenoit avec de fréquentes foiblesses. Je me suis mis à l'abri des reproches du côté du spirituel. Le dix, à compter du jour où j'ai commencé à voir la malade, je n'étois pas plus avancé, pour la suppuration, que le premier jour. Cette volumineuse tumeur, qui, par sa partie supérieure, occupoit alors l'occiput, jusqu'au-dessus de l'apophyse transversale de l'occipital, & latéralement jusqu'aux oreilles, descendant le long du cou jusqu'aux bords des muscles peauciers, & s'étendant par le bas jusqu'aux angles supérieurs des omoplates, n'avoit pas plus d'apparence de fluctuation que si elle n'eût jamais dû suppurer ; la peau, d'un rouge livide à la circonférence, étoit seulement plus altérée à l'endroit du premier point gangreneux. Du 11 au 12, il s'est formé au centre de la tumeur plusieurs petits trous ronds, desquels sortoit une humeur ichoreuse qui rongeoit les parties environnantes. La nature de l'écoulement m'a déterminé à mettre la malade à l'usage du quinquina, à la dose de deux gros en quatre prises dans la journée, tant pour soutenir l'action vasculaire, que pour m'opposer à la qualité septique des humeurs ; je fus même obligé d'avoir recours aux potions

cordiales. Le 14, je me déterminai à l'application d'un caustique au centre de la tumeur ; & pour en faciliter l'effet , je fis une incision cruciale qui pénétrait jusqu'au tissu cellulaire. J'avois écrasé huit ou dix trochisques de minium , & j'y avois ajouté un grain de sublimé corrosif ; je portai cette poudre au fond de l'incision ; je mis par dessus un petit tampon de charpie , que je contins avec un emplâtre de Nuremberg. L'effet du caustique n'a pas beaucoup augmenté les douleurs , tant elles étoient violentes. Je ne levai cet appareil , qui avoit été appliqué à huit heures du soir , que le lendemain à huit heures du matin ; je trouvais , comme je m'y attendois , la croûte dure & brûlée dans toute la plaie , mais pas beaucoup de changement pour le reste de la tumeur. Je fis un digestif avec un jaune d'œuf , l'huile d'hypéricum & le basilicum ; j'en couvris un plumaceau , l'appliquai , & par dessus l'emplâtre de Nuremberg. Je continuai ainsi jusqu'au 18 , où je commençai à avoir de la suppuration. Le 19, je supprimai l'emplâtre , pour y substituer un cataplasme fait avec la mie de pain & l'eau végéto-minérale. Le 20 l'escarre brûlée tomba ; la peau se perça , vers la circonférence de la tumeur de différents petits trous comme ceux qui avoient percé le centre. Le 22 la suppuration étoit fort augmentée.

Le 24, les trous les plus éloignés suppu-
roient, & le centre donnoit toujours beau-
coup de pus. Le 27 je pus passer un stylet
dans plusieurs des petits trous éloignés qui
répondoient au centre. Le 30, je pouvois
promener une sonde dans l'escavation com-
plette de la tumeur. Je fis deux incisions
latérales de la longueur de trois travers de
doigt, depuis l'attache aponévrotique des
muscles sterno-cléido-mastoïdiens à l'occi-
pital, en descendant sur les muscles releveurs
de la tête & du cou : par ces incisions, il
fortit un pus épais & visqueux ; &, pour fa-
ciliter la chute de la partie de peau qui
étoit entre les plaies latérales & la plaie du
milieu, je passai dans chaque contre-ouver-
ture un féton qui alloit sortir par la plaie du
milieu. A cette époque toute l'étendue de
la tumeur a paru toinber en putréfaction, &
former une escarre selon la dimension que
j'ai donnée de son volume. Je ne me suis
plus servi de cataplasme ; l'écoulement du
pus étoit si abondant, qu'en outre des pan-
sements du matin & du soir, il falloit en-
core changer les compresses & linges que
l'on mettoit autour du cou & sur la poi-
trine, toutes les deux heures. J'ai toujours
tenu la malade à l'usage des deux gros de
quinquina pris intérieurement ; j'ai saupou-
dré cette escarre gangreneuse avec la même
poudre ; j'ai fait des lotions avec la dé-
coction

coction, & trempé les plumaceaux dedans pour les appliquer, les ayant préalablement chargé du digestifs auquel j'avois ajouré l'onguent de styrax, & injecté les excavations de cette volumineuse escarre avec de l'eau d'orge & du miel rosat; j'ai recouvert le tout avec un emplâtre de styrax trempé dans l'eau-de-vie camphrée. J'ai continué ces pansements deux fois par jour, & sans rien changer dans l'application des remèdes pendant près de trois semaines; la diete la plus sévère avoit été observée jusqu'à l'établissement de la grande suppuration qui a fait cesser les vives douleurs. La malade a commencé à prendre un peu de sommeil dans la nuit, ce qui ne lui étoit pas encore arrivé depuis le commencement de sa maladie. Il y avoit dix ou douze jours que je permettois un jaune d'œuf dans le bouillon matin & soir, ou un peu de crème de riz, lorsque la suppuration se supprima, & que le dévoiement m'apprit qu'il se faisoit une résorption des matieres purulentes. Je fis suspendre l'usage de ces bouillons nourrissants, & n'en permis que de très-légers. Le second jour du dévoiement je fis prendre un minoratif avec la manne & le catholicon double, qui fit très-bien son effet. Le lendemain du purgatif je vis paroître à la peau, en différentes places, des boutons qui se remplirent promptement

530 LETTRE SUR L'EXTRACTION

de pus, & des efflorescences d'artreuses. Cette métastase critique a débarrassé la nature des matieres repompées, a fait reparoître une louable suppuration à la plaie. Je supprimai la décoction de quinquina, me contentant de faire à chaque pansement des lotions avec l'eau d'orge mêlée, chargeant très-légèrement les plumaceaux du digestif simple. J'ai continué ces mêmes pansements jusqu'à la mondification de la plaie. La régénération des bonnes chairs, qui ont commencé à former la cicatrice, m'a fait abandonner les corps gras ; je n'ai plus appliqué que des plumaceaux trempés dans le vin miellé pendant six jours, ensuite des plumaceaux secs jusqu'à parfaite guérison, qui n'est arrivée qu'au bout de quatre mois.

LETTRE

De M. A. FIGUET, gradué, & maître en chirurgie de la ville de Lyon, à Monsieur LEVRET, accoucheur de feu Madame la Dauphine, de l'Académie royale de chirurgie, &c. sur l'extraction d'un corps étranger arrêté dans le vagin.

Que d'avantages inestimables l'humanité n'a-t-elle pas reçus de l'usage du forceps de votre correction ! Cet instrument, employé

par des mains adroites, & guidées par un esprit prudent & éclairé de vos principes, aura toujours un heureux succès. Ceux que j'ai eu le bonheur d'éprouver dans ma pratique, m'en étant servi dans plusieurs cas urgents, m'assurent de son utilité, & de la préférence qu'on lui doit sur les autres instruments inventés pour déclaver la tête de l'enfant. La chirurgie vous aura une obligation infinie pour les sçavantes productions dont vous l'avez enrichie. Vos ouvrages, aussi dogmatiques que profonds, vous assurent la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent au progrès de cet art bien-faisant.

Soyez persuadé, Monsieur, de toute l'étendue de la mienne. Je suis charmé de trouver l'occasion de vous en assurer publiquement. Je vous prie d'agréer, comme un juste hommage, l'observation que je prends la liberté de vous adresser, dans laquelle vous verrez un cas particulier où je me suis servi avec avantage de votre forceps, après avoir employé inutilement tous les moyens connus pour extraire un corps étranger de cette espece.

Sans m'arrêter aux différentes causes qui peuvent déterminer des descentes de matrice, je conviendrai, avec les praticiens, que les efforts violents les produisent avec une facilité étonnante. Celle dont je vais

parler fut occasionnée par un effort très-léger.

La nommée S. D. demeurant dans une communauté religieuse, voulut porter une seille (a) d'eau pour une pensionnaire qui devoit prendre un bain de pieds. Sans aller bien vite, elle fit un léger effort qui lui occasionna dans le moment, dans la partie inférieure du ventre, une douleur violente de laquelle elle n'osa se plaindre. Cette douleur se renouvelloit par intervalles, & augmentoit même dès que la malade fatiguoit un peu. Au bout de quelques mois, elle sentit que quelque chose se présentoit à l'entrée de la nature, (ce sont ses expressions;) mais son scrupule croissoit à mesure que la tumeur augmentoit : aussi la supporta-t-elle près de trois ans sans en rien dire.

Les frottements occasionnerent avec le temps une inflammation qui fut suivie d'un écoulement purulent, dont la mauvaise odeur força la malade à faire part de son indisposition. Mais à qui? à une dame que le hasard lui fournit malheureusement, & qui se trouva elle-même attaquée d'une descente de matrice, pour laquelle elle portoit un pessaire. Elle exhorta la malade à prendre patience, à garder le secret sur une

(a) Espèce de seau sans anse, qu'on est obligé de porter à bras tendus ou sur la tête.

telle incommodité, qu'elle regardoit comme honteuse, & lui promit de la guérir, au moyen d'une machine qu'elle lui donneroit. Elle lui remit un pessaire qu'elle se trouva de surnuméraire, & lui apprit de quelle maniere il falloit l'introduire.

Comme il étoit de la grosse espece (a), la malade eut beaucoup de peine à le faire entrer : cependant elle en vint à bout. Une fois introduit, il n'étoit pas à craindre qu'il sortît, ni que la matrice pût redescendre : c'étoit sûrement là la cure promise par la bonne dame : aussi y resta-t-il deux ans sans que rien se présentât pour sortir. Pendant la seconde année, la malade éprouvoit par fois des prurits, des chaleurs qui la fatiguoient beaucoup, & qu'elle supportoit patiemment; mais, étant devenues plus considérables, les douleurs, les élancements s'y joignirent, & il sortoit par la vulve une matiere d'une odeur insupportable. Ne pouvant y résister, elle se vit dans la pressante nécessité de chercher du secours, après avoir fait elle-même tout ce qu'elle avoit pu pour ôter son pessaire.

(a) Il est d'une figure conique : la pointe du cône est tronquée : sa longueur est de trois pouces cinq lignes ; sa circonférence en haut, de six pouces deux lignes ; en bas, sept pouces trois lignes. Son poids est de quatre onces trois gros.

Elle s'adressa à M. Carrier (a), qui mit en usage tous les différents moyens pour extraire ce corps étranger ; mais ils furent tous infructueux ; ce qui le détermina à lui conseiller de me venir trouver. Ayant interrogé & touché la malade, je reconnus l'espèce de corps étranger, qui, par son séjour, avoit occasionné des ulcérations au vagin, d'où découloit une humeur d'une odeur infecte (b).

L'indication fut facile à saisir, mais pas si aisée à remplir. Je me servis de pinces, de crochets de différentes formes & manières pour extraire ce corps, qui, quoique assez volumineux, me le paroissoit encore plus par la difficulté que j'éprouvois dans mon opération. A mesure que j'approchois un de ses bords de la vulve, l'autre s'en éloignoit, & appuyoit sur une des branches du pubis ou de l'ischium, malgré la contre-force, si je puis m'exprimer ainsi, que j'employois pour l'amener en droite ligne. Tou-

(a) Expert herniaire de cette ville, d'un sçavoir reconnu, & qui jouit à juste titre de la meilleure réputation, & la mieux méritée.

(b) Elle l'étoit à un tel point, que l'appartement où j'ai fait l'opération en a gardé la fétidité près de quinze jours : je n'ai pu porter les habits que j'avois sur moi de plus d'un mois ; &, quoique j'eusse lavé mes mains avec différentes eaux aromatiques, cette mauvaise odeur s'y fit encore sentir plusieurs jours.

tes mes précautions, tous mes moyens furent inutiles.

Ne sçachant de quel côté me retourner, je quittai la manœuvre pour me livrer à mes réflexions. *Neceſſitas acuit ingenium*. Je me représentai ce peſſaire comme une tête enclavée, ou reſtée dans le vagin. D'après cette ſuppoſition, j'avois un moyen efficace & infaillible pour en débarrasser ma malade, qui m'en faiſoit les plus vives inſtances. L'eſpérance de guérir des violentes douleurs qu'elle éprouvoit depuis quelques temps, lui fit ſupporter avec une fermeté ſingulière toutes les tentatives & épreuves de l'opération. Ce moyen étoit, Monſieur, votre forceps. La ſécurité ſuccéda à l'inquiétude, & je regardai d'avance l'extraction comme faite & couronnée d'un heureux ſuccès. Auſſi l'événement répondit-il à mon attente. Je me ſervis de cet inſtrument avec les attentions requiſes. Les branches introduites l'une après l'autre, je ſaiſis le corps étranger, & j'en fis l'extraction avec une grande facilité.

J'ai parlé de ſon volume & de ſa forme dans la ſeconde note. Sa matière étoit de buis; il étoit troué dans toute ſon étendue, & d'une ouverture aſſez large. Il étoit recouvert d'une couche de cire de près de trois lignes d'épaiſſeur, percée en pluſieurs endroits par

l'âcreté de la matiere. Il paroïssoit même que certains trous étoient remplis par des excroissances du vagin ; mais la fétidité étoit si grande, que je ne pus examiner dans le moment toutes ces choses comme je l'aurois désiré. Ce ne fut qu'au bout de quelques mois , & après avoir laissé pendant tout ce temps ce pessaire exposé au grand air & à la pluie, que je pus l'examiner & en mesurer les dimensions. J'ai la pièce en main.

Quoique la malade fût délivrée de ce corps étranger, elle ne devoit pas être abandonnée à elle-même. Il restoit encore à la guérir des ulcères du vagin, que la fétidité de la matiere rendoit suspects. Les élancements qu'elle y éprouvoit, me faisoient craindre que leur caractère ne fût cancéreux. Il y eut une petite hémorragie au moment de l'opération, une seconde la nuit du troisieme au quatrieme, & une autre le cinquieme jour, qui me parurent provenir de la chute de quelques escarres.

Je fis observer à la malade un grand repos, un régime doux, &c. Des injections émollientes, détersives & astringentes, ont terminé la cure, qui a été radicale quinze jours après l'opération, faite le 3 Novembre 1773. Je dis radicale quant à la guérison des ulcères ; mais la descente de matrice

oblige la malade à porter un pessaire que lui a fait M. Carrier. Les soins qu'elle prend de l'ôter, & de s'injecter de temps en temps, font qu'elle n'éprouve pas la moindre demangeaison dans cette partie. Si ce n'étoit la présence du pessaire, qui, étant cependant bien fait, l'incommode un peu, elle jouiroit, quoique dans sa cinquantième année, de la meilleure santé : c'est ce qu'elle m'a assuré dans le courant de Décembre dernier.

Il est essentiel de dire que ladite S. D. eut ses règles à dix ans ; qu'elles revenoient très-régulièrement & sans incommodité chaque mois ; qu'elles ont ainsi continué d'être périodiques jusqu'à l'âge de trente-six ans ; qu'elle cessa de les avoir sans éprouver le moindre dérangement. Cet accident ne lui est arrivé que huit ans après que ses règles l'eurent quittée : ce qui fait aisément comprendre comment elle a pu garder si long-temps ce pessaire dans le vagin, sans avoir pensé à l'ôter ni à se laver.

N'auroit-on pas pu, dans le principe, prévenir cette descente par le repos, & quelques injections appropriées ? Il seroit à souhaiter qu'on fit les pessaires comme vous l'indiquez, & avec les précautions que vous donnez dans vos remarques sur leur usage (a). Il fut malheureux pour ma malade

(a) Journal de Médecine, Tome XXXIV, page 428.

538 OBSERVAT. SUR UNE PLAIE

de s'être adressée à une de ces personnes ignorantes & présomptueuses, dont les promesses sont presque toujours aussi trompeuses que flatteuses, & dont les malades sont ordinairement les victimes. Telle a été la femme qui fait le sujet de cette observation.

OBSERVATION

Sur une plaie pénétrante dans le bas-ventre , avec ouverture de l'intestin ; par Monsieur FILLION , lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi à Bourbon-Lancy.

Le 16 Décembre dernier je fus appelé pour aller au lieu de Loujargue, paroisse Saint-Nazaire-les-Bourbon, voir un jeune garçon, âgé d'environ treize ans, qui venoit d'être blessé par un bœuf.

A mon arrivée, ses parents me dirent que cet enfant étant devant des bœufs attelés à un chariot, l'un de ces animaux lui avoit donné un coup de corne qui avoit pénétré dans la capacité du ventre, l'avoit enlevé par-dessus sa tête, & l'y avoit tenu ainsi enfilé jusqu'à ce qu'avertis par les cris perçants de l'enfant, ils étoient accourus, & l'avoient dégagé avec toute la précaution possible; qu'ensuite l'ayant mis sur un chariot, ils l'avoient amené à la maison, dans

laquelle je le trouvai couché sur un mauvais lit.

Il étoit tourmenté de violentes douleurs de colique, avec de fréquentes envies de vomir, & il avoit le pouls extrêmement foible. L'ayant découvert, je reconnus que la corne du bœuf avoit pénétré en effet dans la capacité à la partie latérale gauche du ventre, quatre doigts au-dessus de l'os des isles; & que par la plaie s'étoit échappé une portion considérable des intestins grêles, que je trouvai froids, & couverts, ainsi que le reste du ventre, de sang, & d'une matière noirâtre & gluante que je reconnus être de la bouillie de bled sarasin, dont l'enfant avoit mangé à déjeuner, mêlée avec des suc's intestinaux.

Je nettoyai avec du vin chaud la partie des intestins sortis, pour en découvrir la rupture. Je trouvai en effet que le jejunum avoit été percé de part en part aux deux parties latérales, & que l'entre-deux offroit antérieurement une contusion violente, de la longueur d'un pouce, d'un rouge beaucoup plus foncé que le reste de l'intestin. Je fis trois points de suture à chaque ouverture, Je dilatai la plaie extérieure, à raison du gonflement & de l'étranglement, qui ne me permettoient pas de faire la réduction; puis je remis le tout en place, ce qui fit cesser les douleurs & les envies de vomir.

Je fis sur tout le ventre une embrocation avec l'huile d'olive, n'ayant rien de mieux; & l'ayant couvert, ainsi que la plaie, de compresses imbibées de vin & d'huile, je fis un bandage le plus réunissant qu'il me fut possible, sans compression. J'ordonnai la diete la plus severe, & je conseillai d'amener le lendemain le malade à notre hôpital, dont la partie chirurgicale m'est confiée

Le 17 on m'avertit dans la matinée qu'il y étoit arrivé. Je m'y transportai sur le champ, & je le trouvai avec beaucoup de fièvre, une altération considérable, & le pouls d'une dureté qui ne se sentoît plus de l'effusion prodigieuse de sang arrivée la veille. Je le fis saigner, & j'ordonnai un lavement émollient pour l'après-midi. Je pansai la plaie, à laquelle je n'aperçus rien d'extraordinaire, avec un digestif simple, & par-dessus des compresses trempées dans le vin, l'huile & l'eau vulnéraire, recommandant toujours la diete la plus austere, & une boisson abondante d'eau de poulet.

Le soir, l'état étant le même, on réitéra la saignée. La sœur hospitaliere me dit que le ventre avoit fourni naturellement des matieres très-liées, & qu'en outre le lavement avoit beaucoup vuïdé. Je pansai comme le matin.

Le 18, la fièvre continuant d'être forte,

on saigna une troisieme fois, & on donna un lavement avec une décoction de quina & la térébenthine dissoute dans le jaune d'œuf, qui séjourna peu, & n'évacua rien. Je pansai deux fois comme la veille.

Le 19, la fièvre fut moins vive, & le poulx beaucoup plus souple. On donna deux lavements dans la journée, qui ne firent pas plus d'effet que celui du jour précédent. Deux pansements à l'ordinaire.

Le 20 fut des plus orageux : le ventre se météorisa ; le malade éprouva des douleurs de colique violentes, accompagnées d'un vomissement bilieux. Les lavements émollients & carminatifs, les potions huileuses furent employés sans succès : le soir on ajouta quelques gouttes de laudanum liquide, qui calmerent un peu. Le pansement fut le même, excepté que je substituai les fomentations émollientes à celles de vin & d'eau vulnéraire.

Le 21, le malade avoit passé une assez bonne nuit. Comme il se plaignit d'avoir la bouche très-mauvaise, je regardai sa langue, que je trouvai très-chargée ; ce qui, eu égard au redoublement violent de la veille, me fit soupçonner qu'il n'avoit été occasionné que par le volume des humeurs. Je crus pouvoir hasarder un peu de casse & de manne avec de l'huile ; mais, environ deux

heures après en avoir pris la première verrée, le malade parut dans une agitation violente ; les douleurs de colique se réveillèrent ; le ventre s'éleva de nouveau, avec un grouillement singulier ; & , peu de temps après, le malade s'étant plaint d'être inondé, je trouvai tous les linges de l'appareil teints de casse & de bile ; & je ne pus douter que le remède n'eût passé effectivement par la plaie ; ce qui me persuada que la contusion reconnue à l'intestin lors de ma première visite, avoit déterminé une suppuration & une nouvelle solution de continuité, dont le pronostic ne pouvoit être que très-fâcheux. Cependant quelques gouttes anodines parurent calmer les accidents ; le ventre, sans rien donner, s'affaissa sur le soir, & les bords de la plaie parurent très-élevés & enflammés. Je pansai à l'ordinaire, & la potion huileuse calmante réitérée procura une assez bonne nuit.

Le 22 les linges, & même le lit, parurent inondés, & l'appareil chargé de matières chymeuses ; les urines, non plus que le ventre, ne coulerent point ; les lavements n'opérèrent rien. Je pansai de la même façon que ci-devant.

Mais à midi il fallut changer tous les linges, tant ils étoient mouillés ; la plaie parut très-enflammée ; je fus obligé de réitérer

le pansement une troisieme fois le soir.

Depuis le 23 jusqu'au 3 Janvier, l'état du malade fut le même : les boissons & les bouillons continuerent de suivre la route de la plaie, malgré les lavements journaliers, & trois pansements chaque jour.

Cependant la nuit du premier au 2 Janvier fut beaucoup meilleure ; les linges parurent moins mouillés, & l'appareil moins chargé de matieres.

Le 3, les urines sortirent abondamment par les voies naturelles ; la plaie fut moins enflammée, ses bords moins élevés ; & je réduisis les pansements à deux par jour.

Le 4, le ventre s'ouvrit sans lavement ; les linges se trouverent presque secs ; plus d'écoulement de matieres étrangères par la plaie : les plumaceaux chargés d'un pus assez bon, la plaie belle, le pouls moins furieux, nous donnerent les plus grandes espérances.

Le 5 le malade avoit passé une très-bonne nuit, rendu beaucoup d'urines, & étoit allé abondamment à la selle ; le pouls presque naturel, la plaie dans le meilleur état, une suppuration abondante & louable.

Le 6 l'état fut encore meilleur ; & on ne put refuser aux instances pressantes du malade une soupe très-légere dans la matinée, que l'on réitéra le soir.

Le 7 il avoit passé la nuit dans le som-

§44 OBS. SUR UNE PLAIE , &c.

meil le plus tranquille : le ventre donna copieusement ; les urines furent abondantes & belles. La plaie allant de mieux en mieux , & commençant à se cicatrifer à ses extrémités , on permit un peu plus de nourriture.

Le 9, ce mieux augmentant toujours, on accorda le régime des convalescents , & on ne fit plus qu'un pansement par jour. Enfin la plaie s'est cicatrifiée successivement avec assez de rapidité ; & nous avons vu, le 15 Février , avec autant d'étonnement que de satisfaction, le petit malade guéri parfaitement d'une blessure de la plus grande conséquence en elle-même , & dont les suites, même en cessant d'être mortelles , paroissent au moins menacer d'un ulcere fistuleux , dont la qualité balsamique des liqueurs , & les ressources admirables de la nature à cet âge , ont garanti, en procurant, contre toute espérance, la régénération de la partie de l'intestin suppurée & rompue.

Le traitement s'est fait sous les yeux , & avec le conseil de M. Verchere fils , médecin dudit hôpital , & sous la conduite des trois sœurs hospitalières qui le desservent.



TROISIEME LETTRE

*A M. ***, sur les bandages pour contenir les hernies inguinales ; par M. JUVILLE, expert herniaire , reçu au college royal de chirurgie de Paris.*

Je conviens avec vous , Monsieur , que les vieilles erreurs sont difficiles à détruire ; mais ceux qui cherchent la vérité de bonne foi font ordinairement le sacrifice de leurs opinions, lorsqu'on prouve qu'elles sont erronnées : c'est en faveur de ces derniers que je vais hasarder quelques réflexions sur les bandages élastiques, & contre ceux qui n'ont pas cette propriété.

Le bandage élastique est celui dont l'extrémité antérieure peut s'éloigner de la postérieure à la faveur d'une force donnée, & qui a la faculté de revenir dans son premier état lorsque cette force cesse d'agir. Comme cette machine doit être appliquée sur des parties qui augmentent ou diminuent en circonférence dans tous les instants de la vie , il faut qu'elle puisse suivre ces révolutions, afin qu'elle soit constamment appliquée sans incommoder.

Les bandages non élastiques ne pouvant point se prêter aux changements momen-

tanés qui arrivent à la circonférence de l'abdomen, ils doivent trop comprimer dans le temps de sa dilatation, & trop peu dans celui de son affaissement; au lieu que celui qui est élastique, tendant à rentrer vers le centre de la cavité, doit toujours suffisamment comprimer pour s'opposer à l'issue des parties. Le bandage non élastique, en s'opposant à l'expansion du bas-ventre, devient une cause efficiente des hernies; parce que les viscères qu'il contient font d'autant plus d'efforts pour faire issue, qu'ils sont plus comprimés, ou, ce qui revient au même, que la cavité qui les contient est plus petite. Je décrirai les autres inconvénients de cette trop grande compression, en exposant ceux des pelottes de bois.

La partie antérieure du bandage élastique doit opposer une certaine résistance à s'éloigner de la postérieure : la somme de cette résistance se mesure sur la force du bandage; cette somme se multiplie à proportion de sa distension. Je suppose qu'il fallût une force de quatre pour produire un écartement de demi-pouce, il faudroit une force de huit pour un pouce, une force de seize pour un pouce & demi, &c. On voit par-là que la somme de la résistance du bandage se multiplie à proportion que la circonférence du bas-ventre devient considérable.

Le bandage doit revenir dans son premier état, dès que la force qui l'a distendu cesse d'agir. Cette vertu élastique consiste dans le métal & dans la trempe qu'on lui donne. J'ai déjà annoncé dans une autre Lettre (a) que je donnois à mes bandages une trempe particulière dont on peut se convaincre par l'usage.

Mais le bandage élastique peut-il suffire dans tous les cas ? Il est facile de résoudre cette question. Les causes efficientes des hernies sont d'autant plus puissantes, que le bas-ventre se trouve distendu, ou que les muscles qui forment les parois de cette cavité sont forts & violemment contractés. Si la somme de la force qui pousse les viscères au-dehors est inférieure à la résistance du bandage, la hernie sera contenue. Or on peut donner à ce bandage autant de force qu'on le juge nécessaire. (Je viens de faire voir que cette force devient d'autant plus considérable, que le bas-ventre est plus distendu ;) c'est pourquoi j'applique des bandages plus ou moins forts, selon que le sujet est fort, & selon le genre de travail auquel il est destiné.

La dilatation plus ou moins grande des anneaux doit encore apporter quelque différence dans la force du bandage. Lorsqu'ils

(a) Journal de Médecine, &c. Mai 1775.

sont fort dilatés, les causes efficientes des hernies produisent leur effet à un degré de force inférieur à celui qu'il faudroit si les anneaux étoient petits. Il faut donc que la résistance soit plus grande dans le premier cas que dans le second, toutes choses égales d'ailleurs.

Les viscères qui présentent peu de surface sont issue avec plus de facilité que les autres, c'est pourquoi les hernies épiploïques sont plus difficiles à contenir que les intestinales. Il faut conséquemment que le bandage ait une force proportionnée à ces différences.

Si on estimoit la bonté d'un bandage d'après sa plus grande compression sur les anneaux, ceux qui ont des pelottes de bois mériteroient la préférence sur ceux qui ont des pelottes garnies mollement, parce que ces dernières absorbent une partie de la force du bandage; mais si leur compression est suffisante pour s'opposer à l'issue des parties, elles devront être préférées, parce qu'elles seront moins incommodes que les pelottes dures, & elles n'auront pas les inconvénients qui sont inséparables de ces dernières. Il faut, dans ce cas, donner au bandage une force qui compense celle qui est absorbée par la pelotte. Une plus forte compression que celle qui est requise pour

contenir la hernie , loin d'être avantageuse , est au contraire nuisible ; & elle l'est d'autant plus , qu'elle est excessive.

On doit rendre les bandages aussi commodes qu'il est possible , afin que les malades les portent constamment & sans répugnance. Or les pelottes dures doivent beaucoup incommoder , sur-tout lorsque le malade s'incline beaucoup en devant , parce qu'alors elles appuient sur les os pubis : les parties qui sont comprises entre cet os & la pelotte doivent être fortement comprimées entre ces deux corps durs ; ce qui produit de la douleur , & d'autres accidents qui deviennent d'autant plus graves , que la compression est plus considérable.

Les personnes obligées de monter à cheval seroient fort incommodées par les pelottes dures , parce que l'arçon de la selle les obligeroit de faire une violente compression sur les parois du bas-ventre ; d'où s'ensuivroit de la douleur , des contusions , &c. On pourroit remédier en partie à cet inconvénient , en mettant sur la face externe de la pelotte une garniture élastique qui absorbât une partie de la percussion ; mais si cette percussion est considérable , elle aura assez d'effet sur les parois de l'abdomen , pour y produire les accidents dont je viens de parler.

La pression des pelottes dures est-elle avantageuse ou nuisible ? Le raisonnement & l'expérience m'ont mis dans le cas de résoudre ce problème, Cette partie du bandage doit nécessairement appuyer sur le crémaster & sur le cordon des vaisseaux spermatiques. Or on a souvent vu que la plus petite irritation sur ces parties produit des accidents très-graves. Mais, dira-t-on, la pression de cette pelotte pourra-t-elle se faire sur ces parties avec assez d'intensité pour les irriter ? Les parois du bas-ventre sont fortement tendus pendant le temps que les causes efficientes des hernies agissent ; les viscères, violemment comprimés de toutes parts, offrent à la pelotte un point d'appui solide ; la cause qui tend à les expulser hors de la cavité qui les contient, est même suffisante pour obliger ces parties à éloigner la partie antérieure du bandage : alors le crémaster & les vaisseaux spermatiques se trouvent entre deux puissances qui agissent en sens contraire : ils doivent donc être fortement comprimés & irrités.

J'ai souvent observé que les bandages, quoiqu'avec des pelottes garnies qui comprimoiént beaucoup, produisoient des douleurs considérables qui se propageoient jusqu'au testicule du côté où étoit la hernie ; que le cordon des vaisseaux spermatiques

s'engorgeoit & devenoit douloureux; que le testicule remontoit vers l'aine, &c.

Qu'on se figure maintenant les accidents qui seroient infailliblement survenus, si la pelotte avoit été de bois. J'ai toujours été assez heureux pour remédier à ces accidents, en faisant porter aux malades un bandage d'une force inférieure à celui qui avoit produit ces accidents, ou en garnissant la pelotte plus mollement, ou enfin en empêchant que le malade ne serrât trop son bandage.

On a renouvelé depuis quelque temps un bandage fort ancien, & qu'on annonce comme nouveau, dont le moindre défaut est d'avoir une pelotte de bois. Ce bandage a d'abord fait une certaine fortune, & peut-être la pelotte de bois n'a-t-elle pas peu contribué à lui donner du crédit: si cela est, le merveilleux doit à présent être dissipé, car l'auteur s'est déterminé, sans doute d'après de bonnes raisons, à mettre un petit matelas entre la pelotte & les parois du bas-ventre. Comme les autres défauts de ce bandage sont assez frappants, je me dispense de les décrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



EXPÉRIENCES

Sur quelques alliages métalliques qui ont la propriété de se ramollir , & même de fondre & de couler dans l'eau bouillante ; par M. D'ARCET, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris , & professeur de chymie au College royal de France.

On trouve dans l'essai sur la construction & la comparaison des thermometres du docteur Martine , art. vij , de la chaleur qui fond les métaux & les minéraux. Plusieurs expériences sur les degrés de fusibilité de quelques substances métalliques , & sur-tout de leurs alliages. Il y est fait mention , entr'autres , de plusieurs essais de Newton , de Musschenbroeck , &c. sur les alliages différents du plomb avec l'étain , de l'étain avec le bismuth , du bismuth avec le plomb , & enfin de ces trois substances métalliques ensemble : en sorte qu'il y a telle proportion dans ces combinaisons , qui donne un alliage infiniment plus fusible que chacune de ces trois substances en particulier , même plus que l'étain , le plus fusible de tous.

M. Newton , qui , suivant M. Martine , a le premier fait des expériences pour la détermination des degrés de chaleur , avoit trouvé qu'un alliage fait de cinq parties de

bismuth, de trois d'étain, & de deux parties de plomb, fondeit à un degré qui excédoit peu le terme de l'eau bouillante, puisqu'il se figeoit à ce degré. M. Bianchy fixe ce degré à quatre-vingt-dix du thermometre de Réaumur, c'est-à-dire que cet alliage se ramollit & commence d'entrer en fusion au degré de chaleur qui fait bouillir l'eau.

Un autre mélange d'une partie de plomb, de quatre parties d'étain, & de cinq parties de bismuth, produit un alliage qui fond au degré deux cents quarante-six du thermometre de Fahrenheit, ou, selon Bianchy, cent du thermometre de Réaumur; ce qui est sans doute un degré plus fort que le précédent, mais toujours bien inférieur au terme de la chaleur qu'il faut pour la fusion de l'étain, que le docteur Martine a déterminé à quatre cents huit.

J'ai fait les deux alliages, & j'ai trouvé que le premier, jetté en petit lingot dans un poëlon d'eau bouillante, s'y ramollit en effet comme un amalgame demi-mou, & s'y pétrit assez facilement avec une spatule.

Le second s'est également ramolli presque aussi-tôt que l'eau a pris le degré de l'ébullition; il s'est brisé facilement sous le tranchant de la spatule, & s'est laissé pétrit assez pour se mouler sur le fond du poëlon,

Voici encore un alliage avec lequel M. Homberg propoisoit de faire des injections

anatomiques (a), parties égales de plomb ; d'étain & de bismuth , comme il l'indique , m'ont donné un alliage qui ne s'est ramolli dans l'eau bouillante qu'autant qu'il le falloit pour le briser en le pressant avec un peu d'effort. Mais , comme cet alliage est sec & cassant , & moins fusible encore que les précédents , je ne crois pas qu'il puisse être d'une grande ressource pour l'objet auquel M. Homberg le destinoit.

J'ai ouï dire , il y a peu de jours , qu'on avoit trouvé dans les papiers d'un chymiste mort depuis peu à Berlin , la composition d'un alliage , qui lui avoit été envoyée d'Angleterre , (d'autres attribuent cet alliage à M. Margraaf ,) & dont la fusibilité est telle , qu'il devient fluide dans l'eau bouillante. J'ai même ouï dire que ce procédé a été publié dans une gazette d'Allemagne : j'ignore laquelle , & en quoi consiste ce procédé.

Mais je ne doute pas que ceux dont je viens de parler n'aient servi de guide dans la route qu'on a suivie , comme c'est aussi d'après ces modeles que je suis parti pour trouver ce que je cherchois. Je vais rapporter ceux que j'ai faits : on verra que j'ai tantôt augmenté le bismuth & l'étain , tantôt retranché de ce dernier pour y mettre

(a) Voyez Mémoires de l'Académie , année 1699 , page 167 , édition de 1732.

plus de plomb, & l'on se convaincra qu'il est difficile de combiner ces trois substances, sans former un alliage qui puisse se ramollir, plus ou moins, au degré de l'eau bouillante.

1^o Sept parties de bismuth, quatre parties d'étain & deux parties de plomb, m'ont donné un alliage qui se ramollit à l'eau bouillante; mais il y conserve sa forme, à moins qu'on ne le pétrisse; alors il cede comme un amalgame d'une certaine consistance, & ses parties se lient assez bien.

2^o Huit parties de bismuth, six d'étain & deux de plomb, ont fait un alliage qui se ramollit à l'eau bouillante, mais il reste toujours plus fragile & plus grainu dans sa cassure que tous les autres; il se lie mal, & noircit beaucoup dans l'eau; il y a trop d'étain.

3^o Un alliage fait avec huit parties de bismuth, quatre parties d'étain, & deux parties de plomb, se ramollit bien dans l'eau bouillante; il cede assez facilement à la spatule de fer, qui le coupe gras, & dont il conserve l'impression; il prend aussi un peu la forme du fond du poëlon, mais il n'est pas d'une consistance parfaite.

4^o Seize parties de bismuth, sept parties d'étain & quatre parties de plomb, font un alliage qui fond dans l'eau bouillante, & qui commence à se pétrir assez bien pour

se mouler au fond du poëlon, dont il prend la forme.

5° Bismuth, neuf parties; étain, quatre parties, & deux parties de plomb, donnent un alliage qui se ramollit à l'eau bouillante, comme un amalgame un peu solide; il se coupe en criant sous la spatule, & il conserve l'entaille qu'on y fait.

6° Seize parties de bismuth, sept parties d'étain & cinq de plomb, font un alliage qui devient très-mou à l'eau bouillante, & qui se pétrit comme un amalgame à demi-fluide.

7° Huit parties de bismuth, quatre parties d'étain & trois parties de plomb, ont fondu comme un amalgame fluide; mais, en inclinant le vase, il glisse plutôt qu'il ne coule.

8° J'ai fondu huit parties de bismuth, avec plomb & étain, quatre parties de chacun. L'alliage a coulé à l'eau bouillante comme du plomb dans la cuiller. J'ai comparé la fusibilité de cet alliage avec celle du n° 10 ci-dessous; mais le premier entre plus tard en fusion, & se fige plutôt de quelques instants; il fond cependant, même sur un support plongé dans l'eau bouillante.

9° J'ai fait l'alliage de seize parties de bismuth, de sept parties d'étain, & de neuf parties de plomb; il a fondu à l'eau bouillante comme du plomb. J'ai comparé sa

fusibilité avec celle du précédent, & j'ai trouvé qu'elle étoit à peu près la même.

10^o Huit parties de bismuth, cinq parties de plomb, & trois parties d'étain, forment un alliage qui fond avant que l'eau soit bouillante; étant placé sur un support, il fond l'instant d'après que l'eau a commencé à bouillir. J'ai fait deux livres à-la-fois de cet alliage; &, lorsqu'il est en grande masse, il coule aussi facilement qu'en petite.

Je l'ai placé dans un vase intermédiaire plongé dans l'eau bouillante; il s'est bien fondu; & un thermometre de mercure de M. Magny, que cet habile artiste y a mis dedans, en présence de M. Rouelle & de moi, est resté constamment à cinq degrés au dessous du terme de l'eau bouillante. Ayant mis ensuite l'alliage immédiatement dans le poëlon avec l'eau, le même thermometre y est monté fort au dessus; mais, comme il n'étoit gradué que jusqu'à ce terme, nous n'avons pas osé l'y laisser plus long-temps, de peur de le casser: nous ignorons jusqu'où il auroit pu monter.

Lorsqu'on refond cet alliage, & qu'on le tient rouge quelque temps, il se calcine assez promptement, & le métal perd peu à peu de sa fluidité: il demande alors plus de feu pour rester fluide, sinon il devient pâteux, & n'est plus coulant au degré qui

fait bouillir l'eau. Tous les autres alliages se calcinent à peu près de même, & produisent plus ou moins le même effet. La chaux qui se forme est d'un blanc un peu jaunâtre, sale, soyeuse & légère d'abord comme du pompholix. Ayant réduit une partie de cette chaux, j'ai trouvé qu'elle participoit des différents métaux alliés; en ayant retiré un alliage en tout semblable à celui qui l'avoit fournie.

11^o Huit parties de bismuth, six de plomb, & deux parties d'étain, forment un alliage qui fond encore avant que l'eau ne soit au point de l'ébullition. Cet alliage comparé sur un support à côté du précédent, y fond très-bien, mais le n^o 10 le devance de quelques instants.

12^o Huit parties de bismuth, sept parties de plomb, & une partie d'étain, ont donné un alliage qui n'a fait que se ramollir à l'eau bouillante, assez pour être brisé avec la spatule, lorsqu'il est prêt d'entrer en fusion.

13^o J'ai fait un alliage de seize parties de bismuth, de quinze parties de plomb, & d'une partie d'étain. Cet alliage n'a pas fondu; il ne s'est pas même ramolli, quoiqu'il ait été long-temps dans l'eau bouillante.

14^o Enfin j'ai retranché l'étain, & j'ai mis parties égales de plomb & de bismuth; mais

cet alliage ne fond ni ne se ramollit point à l'eau bouillante, non plus qu'un semblable alliage fait avec l'étain & le bismuth seulement : ce degré de chaleur n'est plus suffisant pour altérer la consistance de ces compositions.

Le premier de ces deux alliages a été fait par Newton ; &, d'après lui, le docteur Martine nous apprend qu'il se fige au degré trois cents trente-quatre de Fahrenheit ; degré de chaleur inférieur à celui qu'il faut pour fondre le plomb & même le bismuth.

Au contraire le second, fait de même à parties égales avec l'étain & le bismuth, fond suivant Muffchenbroeck, au degré deux cents quatre-vingt-trois de Fahrenheit, &, selon Bianchy, à cent vingt du thermometre de Réaumur ; degré fort au dessous du précédent, mais encore fort au dessus de celui de l'eau bouillante.

La combinaison du plomb ou de l'étain avec le bismuth, qu'elles qu'en soient les proportions, ne suffit donc pas pour leur procurer cette extrême fusibilité, sur laquelle il n'y a que l'expérience seule qui puisse instruire, & à laquelle on n'auroit jamais pu arriver d'après la spéculation, pas même d'après la contemplation de la très-grande fluidité que le bismuth peut donner à l'amalgame du plomb : il faut donc nécessai-

rement le concours de ces trois substances métalliques.

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est la différence qu'il y a dans les proportions de l'étain & du plomb, qu'on y peut faire entrer, sans ôter à ces alliages la propriété de fondre, ou de se ramollir à un degré de feu aussi léger, puisque, dans l'alliage de Homberg, l'étain y entre à parties égales; que dans le n^o 8, qui coule, strictement parlant, au degré de l'eau bouillante, le plomb & l'étain y font pour un quart chacun; que, dans le n^o 11, l'étain ne fait que le huitième du poids, quoique l'alliage coule très-fluide; & que, dans le n^o 12, qui n'en contient qu'un seizième seulement, l'alliage qui en résulte conserve encore la propriété de se ramollir.

Il n'en est pas de même du plomb, dont un dixième suffit bien, dans un des alliages de Newton, pour le ramollir à l'eau bouillante; mais ce n'en seroit pas assez, si l'on ne l'y employoit que pour une seizième partie, comme je l'ai fait de l'étain. Le plomb doit donc y entrer en plus grande proportion.

Ces alliages, quoiqu'ils soient aigres, se laissent pourtant couper au couteau; ils sont d'un brun noirâtre, & ternes dans la cassure: dans quelques-uns le grain est assez gros, comme

SUR QUELQ. ALLIAGES MÉTALL. 561
comme dans le n° 2; dans les autres il est très-fin. Ils sont plus ou moins blancs lorsqu'on les coule dans la lingottière; celui de Homberg, par exemple, a la blancheur de l'argent. Mais tous se ternissent facilement à l'air, & plus promptement encore lorsqu'on les fait bouillir dans l'eau, où ils se couvrent d'une pellicule sensible, ridée & à demi calcinée, qui se détache peu-à-peu sous la forme d'une poudre noire.

Je suis fâché de n'avoir pas eu un thermomètre gradué jusqu'au mercure bouillant; il y a lieu de croire qu'à l'aide du plus fluide de ces alliages, nous aurions pu déterminer un degré de chaleur aussi fixe peut-être, & en même temps plus haut, au moins de quelque chose, que celui de l'eau bouillante.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1775.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du matin.	A 2 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	1	6 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
2	5 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
3	4 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3
4	3 $\frac{1}{4}$	12	7 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
5	5	11	5 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
6	3 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
7	3 $\frac{1}{2}$	13	7 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
8	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
9	5 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3
10	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
11	5 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	5	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
12	6	10 $\frac{1}{2}$	6	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$
13	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	7	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4
14	6	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
15	6	14 $\frac{1}{4}$	6	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	28
16	6	11	9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$
17	9 $\frac{1}{2}$	14	9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 10
18	9 $\frac{1}{2}$	14	8 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
19	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	6	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	28
20	5	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
21	6 $\frac{1}{4}$	14	9 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
22	10	15	10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10
23	6	11 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 1	28 2
24	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
25	8	14 $\frac{1}{2}$	10	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
26	8 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
27	10 $\frac{1}{2}$	20	13 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
28	12 $\frac{1}{4}$	22	15 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
29	14	22 $\frac{1}{2}$	16	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
30	13 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	13	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$

Jours du mois.	Le Matin.	Le Après-Midi.	Le Soir à 5 h.
1	N. beau.	N. beau.	Beau.
2	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
3	N. b. nuages.	N-O. nuag.	Beau.
4	N-O. b. nuag.	S-O. b. nuag.	Couvert.
5	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
6	N-E. beau.	N-E. nuages.	Beau.
7	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
8	N-N-E. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
9	N. couvert.	N. couvert.	Beau.
10	N. nuages.	N. couvert.	Couvert.
11	N-N-E. n. c.	N-N-E. couv.	Couvert.
12	N. cou. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.
13	N-E. couvert, petite pluie.	N-E. nuages.	Nuages.
14	N-E. n. beau.	E. beau.	Beau.
15	E-N-E. lég. n.	O. cou. pluie.	Nuages.
16	S. pluie.	O. pl. couv.	Couvert.
17	O. nua. vent.	O. nuag. vent.	Nuages.
18	O. nua. vent.	O-N-O. n. v.	Nuag. pluie.
19	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
20	N. beau, nuag.	N. nuages.	Beau.
21	E. couvert.	E. nuages.	Nuages.
22	O. cou. pluie.	O. nuages, pl.	Pluie.
23	O. nuages, pluie.	S-O. pl. grêle, nuages.	Beau.
24	O-S-O. couv. petite pluie.	S-O. couvert, pet. pluie.	Nuages.
25	S. brouill. c.	S. nuages.	Beau.
26	E. beau.	E. beau.	Beau.
27	E. beau.	S-E. beau.	Beau.
28	N. beau.	S-S-E. beau.	Beau.
29	E. beau.	S-S-E. nuag.	Beau.
30	O. nuages.	O. nuages.	Couvert.

564 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $22 \frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur d'un degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $21 \frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $9 \frac{3}{4}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $6 \frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

3 fois du N-N-E.

4 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

5 fois de l'E.

1 fois du S-E.

2 fois du S-S-E.

2 fois du S.

3 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

7 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

2 fois du N-O.

Il a fait 17 jours, beau.

21 jours, des nuages.

14 jours, couvert.

1 jour de brouillard.

7 jours, de la pluie.

1 jour de grêle.

2 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris ;
pendant le mois d'Avril 1775.*

Les fièvres intermittentes printannieres, & les affections catarrhales dont il a été parlé dans le

mois précédent, ont continué à régner pendant tout celui-ci; il s'y est joint des fièvres inflammatoires, dont le foyer a été dans la poitrine ou dans les entrailles; ce qui a produit des péripneumonies & des inflammations du bas-ventre qui ont dû être traitées par la méthode anti-phlogistique. On a aussi observé sur la fin du mois un assez grand nombre de petites-véroles & de rougeoles, la plupart bénignes: du moins on n'a pas ouï dire qu'il en soit encore péri personne.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Mars 1775;
par M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, dans le cours de ce mois, des variations dans le temps. La liqueur du thermomètre, après s'être portée, quatre à cinq jours après le 20, près du terme du tempéré, est descendue à celui de la congélation les trois derniers jours du mois. Il est tombé de la neige les cinq à six derniers jours.

Nous avons eu peu de jours sereins & sans pluie. Néanmoins le mercure s'est fort élevé le 13, le 14, le 15 & le 16. Le 14 & le 15, il a été observé au terme de 28 pouces 5 lignes.

Le vent a fort varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été du terme même de la congélation. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son

566 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
2 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux,
5 jours de neige,
1 jour de la grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois & de la sécheresse à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Mars 1775.

Il y a eu encore ce mois, sur-tout dans le peuple, nombre de personnes prises de fluxions de poitrine & d'affections pleurétiques. Nous avons vu aussi, dans nos hôpitaux, des malades dans le cas de la vraie pleurésie, & d'autres travaillés de fièvre catarrhale rémittente. Ces maladies, qui se sont manifestées principalement vers la fin du mois, nous ont paru être l'effet des variations de l'atmosphère, sur-tout du refroidissement de l'air par les vents du nord succédant aux vents du sud, qui avoient constamment soufflé depuis la fin du mois précédent jusques vers le milieu de celui-ci. C'est à la même cause que nous devons sans doute rapporter quelques apoplexies sanguines observées à la fin de ce mois.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Médecin interprète de la nature, ou Re-

cueil de pronostics sur le caractère des maladies, leur guérison, leurs métastases & leurs suites funestes, traduit du latin de M. le docteur *Louis-Geoffroi Klein*, conseiller-médecin, & physicien à Erbac; par M. J. F. A. docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, avec cette épigraphe:

Natura invenit sibi ipsi vias non ex cogitatione, & inrudita existens facit quæ expediunt; Hipp. 6 Epid.

A Paris, chez *Musier* fils. 1775. in-12. 2 vol.

Je ne puis mieux faire connoître le mérite de cet ouvrage, qu'en rapportant l'éloge qu'en fait M. *De Haller*, dans la préface qu'il a mise à la tête de l'édition qu'il en a publiée en 1753. « M. *Klein* a puisé, dit-il, dans les ouvrages des » meilleurs écrivains, tant anciens que moder- » nes, depuis *Hippocrate* & *Galien*, jusqu'aux » auteurs de nos jours, tels que le docteur *Werloff* » & nos autres confrères. Il a extrait de cette » multitude d'écrits ce petit nombre de sentences » qui renferment en peu de mots tout ce qui » concerne l'histoire des maladies, leurs signes » & leurs pronostics. Les médecins praticiens y » apprendront à connoître les phénomènes d'un » augure favorable, & ceux qui annoncent le » danger.... C'est principalement en faveur des » jeunes médecins que cet ouvrage a été com- » posé. Je ne sçaurois trop leur en recommander » la lecture. Elle ne sera pas tout-à-fait inutile » aux praticiens les plus exercés; elle leur épargnera bien de la peine; ils n'y trouveront rien » à rejeter. »

Le sieur *Cavelier*, libraire à Paris, a reçu des pays étrangers un certain nombre d'exemplaires des livres suivans.

Apparatus ad Nosologiam methodicam, seu Synopsis Nosologiæ methodicæ in usum studiosorum,

568 LIVRES NOUVEAUX.

auctore Guillelmo Cullen, M. D. & in Acad. Edinburg. Prof. Editio nova, juxta secundam Ill. Cullenei; in quatuor partes, Edinburgi anno 1772 editam, nunc quintâ parte aucta, scilicet *Systemate Morborum symptomatico*, à J. B. M. Sager proposito. Amstelodami, sumptibus fratrum de Tournes. 1775. in-4°.

Andreae Piqueri, archiatri, *Praxis medica*, ad usum scholæ *Valentinæ*. Amstelodami. 1775. in-8°.

Adversaria medica, auctore J. D. Metzger, med. doctore Cels. Com. Benth. Steinf. Consil. Aulic. & Archiatro, Comit. Steinf. physico ordin; continent *Chirurgica*, *Physiologica*, *Practica*. Trajecti ad Mosam. 1774. in-8°.

A V I S

Sur des sondes flexibles d'une nouvelle fabrique.

Le sieur Bernard, élève & successeur du sieur Cheret, reçu gratuitement marchand orfèvre par ordre du Roi, sur la requisition de MM. les officiers du corps de l'orfèvrerie, & d'après les certificats de plusieurs membres distingués de l'Académie royale de chirurgie, donne avis à MM. les chirurgiens qu'il a inventé une espèce de sondes flexibles, qu'il a trouvé le moyen de recouvrir d'une manière qui en rend l'usage beaucoup plus facile & plus supportable pour les malades.

Le sieur Bernard avertit aussi qu'on trouve toujours chez lui tous les instruments de chirurgie qu'on a coutume de fabriquer en or ou en argent.

Sa demeure est rue des Cordeliers, vis-à-vis la rue Hautefeuille, à l'image Saint-Côme.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Expériences & Observations sur différentes especes d'air, traduites de l'anglois de M. Priestley, méd. Second Extrait.</i>	Page 483
<i>Observation sur une phthisie guérie par le caustere. Par M. Duplan, méd.</i>	505
<i>Observation sur une tumeur squirreuse de l'estomac. Par M. Emmanuel, chir.</i>	515
<i>Observation sur un charbon. Par M. Testart, chir.</i>	525
<i>Lettre de M. Figuet, chirurgien, à M. Levret, chirurgien-accoucheur, sur l'extraction d'un corps étranger arrêté dans le vagin.</i>	530
<i>Observation sur une plaie pénétrante dans le bas-ventre, avec ouverture de l'intestin. Par M. Fillion, chir.</i>	538
<i>Troisième Lettre à M. ***, sur les bandages pour contenir les hernies inguinales. Par M. Juville, expert herniaire.</i>	545
<i>Expériences sur quelques alliages métalliques qui ont la propriété de se ramollir, &c. Par M. d'Arcet, méd.</i>	552
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Avril 1775.</i>	562
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1775.</i>	564
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mars 1775. Par M. Boucher, médecin.</i>	565
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars 1775. Par le même.</i>	566
<i>Livres nouveaux.</i>	567
<i>Avis</i>	568

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Juin 1775. A Paris, ce 24 Mai 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E
G É N É R A L E
D E S M A T I E R E S.

Contenues dans les six premiers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1775.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

- M É M O I R E S* littéraires pour servir à l'histoire
de la médecine, Page 476
Traité complet d'Anatomie. Par M. Sabatier, chi-
ru-gien, 286
Les Monstres, ou les Ecartz de la nature, gravés
par M. Reynault, 382
Institutiones pathologiæ medicinalis, auctore D.
Gaubio, 477
Apparatus ad Nosologiam, 287, 567
Etreennes du Médecin, 89
Avis aux Meres qui veulent nourrir leurs enfans.
Par madame Le Rebours, 479
*Avis sur différentes especes de corps & de cein-
tures.* Par le sieur d'Offemont, tailleur, 287
*Avis au Peuple sur les aphyxies, ou morts appa-
rentes.* Par M. Gardane, méd. 189
Avis aux Femmes enceintes & en couches. Par M.
Whitte, 88

TABLE GENER. DES MAT. 571

<i>Traité de la Constrution théorique & pratique du scaphandre.</i> Par M. de la Chapelle,	93
<i>Histoire des Maladies internes.</i> Par M. de Vieufiens,	287
<i>Recueil des Œuvres physiques & médicinales de M. Méad, traduit & publié par M. Coste,</i>	383
<i>Le Médecin interprete de la nature,</i>	566
<i>Piqueri Praxis medica,</i>	568
<i>Adversaria medica, auct. Metzger,</i>	ibid.
<i>Observations sur les Fièvres putrides & malignes.</i> Par M. Fournier, méd.	478
<i>Recherches historiques & physiques sur les Maladies épiçootiques.</i> Par M. Paulet, méd.	477
<i>Recueil sur la Maladie qui attaque les bêtes à cornes.</i> Par M. Vicq d'Azir, méd.	ibid.
<i>Mémoire sur la Maladie épiçootique régnante.</i> Par M. Doazan, méd.	89

CHIRURGIE.

<i>Histoire de la Chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours.</i> Par M. Du Jardin, chir.	88
<i>Discours prononcés aux écoles de chirurgie.</i> Par M. Sue le Jeune, chir.	90
<i>Précis d'opérations de chirurgie.</i> Par M. le Blanchis,	477

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE, PHARMACIE, &c.

<i>Lettre sur les Arbres à épiceries, avec une instruction sur leur culture, &c; & Lettre sur le Café,</i>	479
<i>Traduction d'anciens ouvrages latins, relatifs à l'agriculture & à la médecine vétérinaire.</i> Par M. Saboureux de la Bonnetrie,	286
<i>Chymie hydraulique, par M. le comte de la Garaye, nouvelle édition.</i> Par M. Parmentier,	478
<i>Traité de la dissolution des Métaux.</i> Par M. Monnet,	479

572 TABLE GENERALE

<i>Connoissance pratique des Médicaments, traduite de l'anglois de M. Lewis,</i>	89
<i>Dissertation sur les Eaux de Bagnols en Gevaudan. Par M. Bonnel de la Bagresse, méd.</i>	89
<i>Remede éprouvé pour guérir radicalement le cancer occulte. Par M. Le Febvre de Saint-Ilde***, méd.</i>	478

EXTRAITS.

<i>Histoire des Maladies internes. Par M. R. de Vieussens,</i>	3
<i>Dissertation académique sur le Cancer. Par M. Peyrilhe, chir.</i>	7
<i>Avis aux Femmes enceintes & en couches. Par M. Whitte,</i>	99
<i>Mémoires de l'Académie de chirurgie. Premier Extrait,</i>	195
<i>Second Extrait,</i>	291
<i>Expériences & Observations sur différentes especes d'air. Par M. Priestley. Premier Extrait,</i>	387
<i>Second Extrait,</i>	483

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Observations sur quelques especes de Pouls critiques. Par M. Haver, chir.</i>	419
<i>Observation d'une synoque putride, terminée par une évacuation sanguine critique. Par M. Poma, méd.</i>	215
<i>Observation sur une Fièvre putride vermineuse, guérie par le seul usage du vin. Par M. de Villaine, chir.</i>	181
<i>Observation sur une Petite-Vérole confluyente. Par M. Pommel, chir.</i>	28
<i>Lettre de M. Mauduyt de la Varenne, méd. sur un fait particulier concernant la petite-vérole,</i>	31

DES MATIERES. 573

- Lettre sur la mortalité de la Petite-vérole.* Par M. Louis Odier, 411
- Lettre à M. De Haën, sur le même sujet.* Par le même, 412
- Observations de M. Bosc de la Roberdiere, méd. sur la Replique de M. Peyrilhe,* 40
- Lettre de M. Peyrilhe, chir. sur la Réponse de M. Bosc de la Roberdiere,* 229
- Lettre de M. Le Febvre de Saint-Ildephon, médecin, sur la Découverte de la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils,* 246
- Observation sur l'efficacité des extraits de bourrache & de buglose dans la gonorrhée vénérienne.* Par M. Montfils, méd. 314
- Observation sur un Rachitis.* Par M. Thomassin, chir. 222
- Observation sur une Hémiplegie du côté gauche.* Par M. Campmas, méd. 217
- Détail de l'accident de quatre hommes morts suffoqués dans une carrière à plâtre souterraine.* Par M. Richard, chir. 37
- Observation sur les accidents produits par la vapeur du charbon.* Par M. Banau, méd. 48
- Lettre de M. Martin, chir. au sujet d'un accident produit par la vapeur du charbon,* 248
- Relation d'un accident occasionné par la vapeur du charbon,* 251
- Obs. sur deux Pleurésies.* Par M. Duplan, méd. 19
- Observation sur une Phthisie guérie par un caustere.* Par le même, 505
- Observation sur une Tumeur squirrheuse de l'estomac.* Par M. Emmanuel, chir. 515
- Observation sur une Hydropisie ascite, guérie par des embrocations d'huile d'olives.* Par M. Desgeraud, chir. 128
- Observations sur deux Hydropisies, & sur un calcul de la vessie.* Par M. Achard, méd. 415

574 TABLE GENERALE

<i>Observation sur une Fluxion catarrhale de la vessie. Par M. Planchon, méd.</i>	118
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Novembre 1774.</i>	85
<i>Décembre 1774.</i>	187
<i>Janvier 1775.</i>	283
<i>Février 1775.</i>	380
<i>Mars 1775.</i>	473
<i>Avril 1775.</i>	564
<i>Maladies qui ont été observées à Lille. Par M. Boucher, médecin, pendant les mois de</i>	
<i>Octobre 1774.</i>	87
<i>Novembre 1774.</i>	189
<i>Décembre 1774.</i>	285
<i>Janvier 1775.</i>	382
<i>Février 1775.</i>	475
<i>Mars 1775.</i>	566

CHIRURGIE.

<i>Lettre de M. Becherel le jeune, méd. sur la guérison d'une goutte-sercine, opérée par des saignées répétées,</i>	80
<i>Observation sur une Plaie à l'œil. Par M. Desgravers, chir.</i>	441
<i>Mémoire sur les Ressources de la nature pour l'exfoliation des os contus. Par M. Bourleyre, chir.</i>	323
<i>Lettre de M. Pietsch, à M. Martin, sur l'Exfoliation des os,</i>	278
<i>Observation sur un Charbon. Par M. Testart, chirurgien,</i>	525
<i>Observation sur l'opération de l'Empyeme. Par M. Lapeyre neveu, chir.</i>	130
<i>Observation sur les mauvais effets des remèdes caustiques employés pour la guérison du cancer. Par M. Harmand, chir.</i>	427
<i>Observation sur les Abscess qui ont leur siège dans</i>	

DES MATIERES. 575

<i>l'interstice des muscles du bas-ventre. Par M. Bourienne, chir.</i>	64
<i>Observation sur une Plaie pénétrante dans le bas-ventre, avec ouverture de l'intestin. Par M. Fillion, chir.</i>	538
<i>Lettre sur la méthode de guérir les Hernies par les caustiques. Par M. Gauthier, méd.</i>	51
<i>Procès-verbal du traitement de deux hommes guéris de hernies inguinales,</i>	57
<i>Première Lettre sur les Bandages pour contenir les hernies inguinales. Par M. Juville, expert herniaire,</i>	172
<i>Seconde Lettre,</i>	463
<i>Troisième,</i>	545
<i>Réponse de M. Guilhermond, chir. à M. Laugier, sur ses Observations sur quelques accouchements contre-nature,</i>	255
<i>Observation d'une femme crue grosse pendant dix-huit ans. Par M. Leclerc, méd.</i>	457
<i>Observation sur une opération faite à l'orifice & au col de la matrice. Par M. Jalouset fils, médecin,</i>	366
<i>Lettre sur l'Extraction d'un corps étranger arrêté dans le vagin. Par M. Figuer, chir.</i>	530
<i>Observation sur la séparation d'une portion considérable de l'os du bras. Par M. Otterras, chirurgien,</i>	136
<i>Observation sur une Plaie d'arme à feu, avec fracture du fémur à sa partie inférieure. Par M. Carlier, chir.</i>	150
<i>Mémoire sur une amputation naturelle de la jambe. par M. Pujol, méd.</i>	160
<i>Lettre de M. Duchanoy l'ainé, sur la Rupture du tendon d'Achille,</i>	271
<i>Observation sur la Rupture du tendon d'Achille. Par M. Duchanoy le jeune, méd.</i>	443

576 TABLE GENEER. DES MAT.

*Lettre de M. de Montballon, chir. sur la Rupture
du tendon d'Achille,* 450

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE, PHARMACIE, &c.

*Lettre à M. Raulin, sur sa Réponse à deux arti-
cles de critique du Traité des Eaux minérales.
Par M. Roux, méd.* 336

*Expériences sur quelques alliages métalliques qui
fondent dans l'eau bouillante. Par M. d'Arcet,
médecin,* 552

*Observations météorologiques, faites à Paris pendant
les mois de*

Novembre 1774. 83

Décembre 1774. 185

Janvier 1775. 281

Février 1775. 378

Mars 1775. 471

Avril 1775. 562

*Observations météorologiques, faites à Lille par
M. Boucher, médecin, pendant les mois de*

Octobre 1774. 86

Novembre 1774. 188

Décembre 1774. 284

Janvier 1775. 391

Février 1775. 474

Mars 1775. 565

AVIS DIVERS.

Prix de médecine, 93

*Secours gratuits contre les morts apparentes &
subites,* 190

*Avis sur des sondes flexibles d'une nouvelle cons-
truction,* 568

Fin de la Table.